

NUNC COGNOSCO EX PARTE




THOMAS J. BATA LIBRARY
TRENT UNIVERSITY

15

1

1



Digitized by the Internet Archive
in 2019 with funding from
Kahle/Austin Foundation

SA FAMILLE

ZEPHIRIN PAQUET



SA
VIE



SON
OEUVRE

ZÉPHIRIN PAQUET



Zephirin Pague

ESSAI DE MONOGRAPHIE FAMILIALE

Zéphirin Paquet

Sa Famille

Sa Vie

Son Oeuvre



QUÉBEC

1927

CT 310

1347 1927

DROITS RÉSERVÉS,
CANADA, 1927.

PRÉFACE

Une routine séculaire et les traditions de l'enseignement ont trop souvent restreint pratiquement le domaine historique à l'histoire parlementaire et à l'histoire militaire. Ceci est particulièrement vrai de l'histoire du Canada.

L'on peut dire que la physionomie véritable de la patrie canadienne à travers les trois siècles de son passé, n'est pas encore reconstituée ; que ses lignes plus ou moins conventionnelles et un peu froides n'ont pas encore dégagé cette réalité vivante, cet organisme de beauté et d'harmonie que nous attendons pour l'aimer. Nous voyons bien à travers les pages de nos historiens la lueur des épées et l'envol des drapeaux, nous entendons le bruit de la canonnade et l'écho des parlements ; mais nous sentons à peine palpiter le cœur des hommes comme nous, des artisans, des paysans, des bourgeois qui ont fourni le précieux canevas où les autres — ceux dont on parle — ont brodé ce que l'on appelle l'histoire.

Aussi faut-il savoir gré aux écrivains consciencieux qui s'emploient à écrire la petite histoire, à ressusciter devant nos yeux les humbles qui furent nos arrière-grands-pères et nos arrière-grand'mères, et qui, dans un milieu différent, promènèrent des âmes humaines identiques aux nôtres, des esprits et des cœurs où nous pouvons nous reconnaître.

Le livre que nous présentons au public et dont l'auteur, trop modeste, a voulu garder l'anonymat, est le fruit d'un vaste labeur. Il contient le résultat de recherches qui éclairent et définissent la généalogie de plusieurs des plus anciennes familles de la région québécoise, mais surtout il fait revivre une figure originale et sympathique que tous les québécois de quarante ans ont connue, un bourgeois du dernier siècle dont la sagace énergie a créé une maison d'affaires devenue avec le temps une solide construction économique, une institution dont la vieille capitale peut être justement fière.

La vie de Zéphirin Paquet est une belle leçon d'énergie. Souhaitons que la comprennent et l'imitent les jeunes gens de notre génération qui soupirent vers cette libération économique, condition essentielle de la survie de notre groupe ethnique.

FRÈRE MARIE-VICTORIN, DES É. C.
de la Société Royale du Canada



AVANT-PROPOS

Présenter à la jeunesse, souvent indécise dans la recherche de sa voie, un beau caractère d'homme, une volonté décidée, constante dans ses desseins, énergique dans leur exécution, confiante dans le succès, telle fut la pensée inspiratrice de ce livre.

Grâce à Dieu, les nobles caractères apparaissent à toutes les pages de notre histoire : hardis explorateurs ; missionnaires dévoués jusqu'au martyre ; saints évêques et saints prêtres, gloires de notre Église canadienne ; laïques de tout rang et de tout sexe qui ont généreusement creusé leur sillon et marqué de leur nom des œuvres durables. Mais, à côté de ces figures idéales qui constituent notre galerie historique, il existe une légion d'autres personnages dont les actions, quoique plus modestes, méritent cependant, pour l'honneur de notre race, d'être mises en lumière.

L'essai de monographie familiale que nous présentons dans ces pages n'a pas d'autre but que de sauver de l'oubli une des figures les plus populaires de notre bonne ville de Québec. Prononcez devant un public québécois le nom de Zéphirin Paquet et vous verrez aussitôt les fronts se détendre, et un sourire sympathique s'esquisser sur les lèvres. Pourquoi ? — Ah ! c'est que Zéphirin Paquet fut chez nous une personnalité. La trempe de sa volonté, la finesse de son esprit, la largeur de ses conceptions, l'originalité de ses manières, tout en lui attirait et captivait. Certes, nul ne songera à le classer parmi les saints, bien qu'il eût des vertus hu-

maines très désirables, ni parmi les lettrés, — le dictionnaire de l'Académie lui était absolument étranger — ; mais il possédait en propre une énergie indomptable, cause première de son succès. Comme tel, nous n'hésitons pas à le proposer en exemple à notre jeunesse laborieuse. Assuré d'ailleurs que " le culte des hommes et des choses de chez nous constitue la meilleure école pour préparer les générations qui lèvent aux tâches de demain " ¹, nous disons aux jeunes gens : " Prenez ce livre. Vous n'y trouverez pas les impressions romanesques qui égarent l'imagination et troublent les nerfs, mais vous pourrez au contact d'âmes énergiques et généreuses, sentir la vôtre meilleure, plus résolue à la lutte, plus décidée à ne jamais se classer parmi les vaincus de la vie. "

Notre travail est avant tout une œuvre historique. Le souci de la vérité nous a poussé, en effet, à consulter pendant deux ans l'incomparable source de nos inépuisables archives. Aucune idée dans ce livre qui ne repose sur une donnée certaine. Ah ! ces vieux papiers notariés, comme ils nous ont bien dédommagé de nos peines ! A leur lecture, nous voyions défiler fièrement devant nous toute la Nouvelle-France : gouverneurs et intendants, prêtres et missionnaires, agriculteurs, industriels, grands seigneurs et petit peuple. Nous contemplions surtout avec complaisance les héroïques défricheurs du sol laurentien : ces vigoureux abatteurs de forêt, ces infatigables traceurs de sillon, ces gais semeurs de blé dont la vie féconde et belle nous apparaissait digne d'admiration et digne d'être toujours imitée par leurs fils. Oui, gloire

¹ Rapport de P.-G. Roy, archiviste provincial, 1922-1923, p. XI.

et reconnaissance à nos vieilles familles canadiennes ! Elles ont créé la patrie, elles nous ont fait ce que nous sommes.

Nous voulions d'abord ne présenter au public que la vie et l'œuvre de Zéphirin Paquet ; mais comment odorer la fleur sans voir la tige ? Comment considérer le rameau sans remarquer la branche et le tronc qui le portent ? D'ailleurs, sans exagérer la théorie de l'hérédité, ne sentons-nous pas en nous avec le sang des ancêtres les traces de leurs vertus et de leurs qualités ? Il existe ainsi dans chaque famille un patrimoine moral sans cesse accru par l'apport des générations successives, et dont chacun de nous porte la gloire. Un homme ne se comprend bien qu'étudié dans le milieu spécial où Dieu l'a fait naître. C'est pourquoi nous avons placé notre sujet dans son cadre familial. De plus, il nous était impossible de laisser dans l'ombre la digne et si méritante compagne de notre héros ; dès lors, il fallait retracer, brièvement du moins, l'histoire de la famille Hamel. De là nos trois parties :

1. La famille Paquet étudiée simplement dans la descendance directe qui va de Méry Pasquier à Zéphirin Paquet ;

2. La vie et l'œuvre de Zéphirin Paquet ;

3. La famille Hamel.

C'est donc bien une monographie familiale que nous avons esquissée autour du héros qui semble réunir dans sa personne les traits caractéristiques de sa race et qui restera toujours l'honneur et la gloire du nom qu'il a porté.

Souhaitons que ces pages suscitent partout de nouvelles données et qu'un jour, grâce aux notes qui nous parviendront, ce modeste essai se transforme en une histoire véritable vraiment digne de celui que la génération actuelle appelle encore avec amour : " le père Paquet ".


Québec, le 19 mars 1927, en la fête de Saint Joseph, patron du Canada.



CHAPITRE I

L'Effort Colonisateur Français au Canada

1608 - 1672

E 1608 à 1629, la France n'eut guère sur les rives du Saint-Laurent que des postes de traite cupidement exploités par les Compagnies de commerce maîtresses absolues du sol et du fleuve. Il est bien vrai que les titres royaux qui leur furent octroyés les obligeaient à peupler le Canada et à procurer l'évangélisation des sauvages, mais leurs promesses restèrent vaines. Champlain, les Jésuites et les rares agriculteurs qui, comme les Hébert et les Couillard, osaient planter la bêche dans le sol vierge du cap Diamant, étaient, aux yeux de ces mercantis rapaces, des êtres malfaisants dont ils s'efforçaient de ruiner le prestige auprès des naturels.

La Compagnie des De Caen se montra particulièrement hostile à l'œuvre de la colonisation. Elle résolut même qu'on ne défricherait point la terre, mais qu'on enverrait chaque année des provisions de bouche. Elle en fournit, en effet, mais en trop petite quantité. Dès 1626, la disette se fit sentir à Québec ; en 1627, ce fut la famine avec toutes ses horreurs. Champlain, outré de ce lâche abandon, chargea le P. Lalemant de porter ses plaintes devant Richelieu.

Le Cardinal, qui aimait les grandes entreprises, forma alors la Compagnie de la Nouvelle-France dite des Cent-Associés. Les premiers efforts de cette société pour secourir la colonie expirante sont dignes d'éloges. Elle embarqua des vivres, des munitions, des colons. Tout fut pris par les Anglais qui, sous la conduite des Kirke, croisaient dans les eaux du Saint-Laurent. Québec succomba le 19 juillet 1629.

Le moment était critique. Serait-il dit que la France quitterait pour toujours le sol canadien ? Champlain allait-il en désespéré, abandonner le rêve de sa vie ? — Non. Sur son conseil cinq familles demeurèrent¹, sentinelles vigilantes et gardiennes des premiers sillons. La Nouvelle-France devait vivre. L'énergie de son fondateur triompha de toutes les difficultés. Le traité de Saint-Germain annula la prise des Kirke et Champlain reparut victorieux sur le cap Diamant. C'était le 23 mai 1633. Près de deux cents colons², fraîches recrues, l'entouraient. Quand il eut salué chapeau bas sa terre chérie, quand il eut d'un geste superbe montré à tout ce monde sous les flots de lumière qui descendaient du ciel, et le fleuve immense, et les prés verdoyants et les coteaux boisés et les montagnes lointaines, le grand homme tomba à genoux ; un cri de gratitude monta de son cœur à ses lèvres : " Notre-Dame de la Recouvrance, priez pour Nous ! " Et les colons émus se signèrent. Sous la

¹ En tout 21 personnes.

N.-E. Dionne donne dans sa *vie de Champlain* le mouvement de la population du Canada de 1608 à 1629 (Vol. II, p. 420).

² Les passagers du Saint-Pierre, du Saint-Jean et du Don de Dieu étaient exactement cent quatre-vingt-dix-sept y compris les hommes de l'équipage.

protection de l'Immaculée Vierge Marie³, le Canada français devait prospérer rapidement.

En 1634, nous relevons soixante arrivants dont quarante-deux conduits par Robert Giffard, ce type du seigneur colonisateur, qui organisa des levées d'hommes dans le Perche. En 1635 et 1636 débarquèrent aussi à Québec des contingents de quarante et quarante-cinq colons dont la plupart se fixèrent à Beauport et sur la côte de Beaupré. Tous ces hommes étaient d'excellents chrétiens. Il faut lire dans les relations des pères Jésuites les preuves sensibles qu'ils donnaient de leur foi et de leur piété. Il y avait parmi eux des cultivateurs, des ouvriers de toutes professions et même des familles nobles, telles les Cheffaut de la Regnardière, seigneur de Beaupré, les Le Gardeur de Repentigny et de Tilly, les Le Neuf de la Potherie et du Hérisson⁴.

Le mouvement de la colonisation du Canada était donc suffisamment déclenché en France. Allait-il se maintenir ? La compagnie des Cent-Associés s'était engagée, d'après ses statuts, à augmenter chaque année le nombre des colons jusqu'à atteindre le chiffre de quatre mille dans l'espace de quinze ans. Elle devait de plus nourrir, loger, entretenir les nouveaux arrivants pendant les trois premières années et les pourvoir de terres cultivables.

³La chapelle bâtie par Champlain en 1633, en l'honneur de Notre-Dame de Recouvrance, fut placée, le 7 décembre 1636, sous le vocable de l'Immaculée-Conception. Il y eut à cette occasion fête solennelle et réjouissances publiques.

⁴Ces deux dernières familles qui arrivèrent au Canada en 1636 comptaient à elles seules quarante-cinq membres.

Tout cela demandait des dépenses considérables et la Compagnie les fit généreusement. Jusque vers 1640, on ne manqua de rien à Québec ; mais, à partir de cette date, le zèle de la Compagnie se ralentit ; il se forma au sein de la grande société une petite compagnie de marchands à laquelle on abandonna la direction des affaires. Dès lors, le système de la moindre dépense fut mis en pratique. On n'envoya plus qu'un petit nombre de colons, et l'on trouva plus commode de concéder des terres à des particuliers résidant en France, obligeant ceux-ci d'envoyer et d'entretenir des défricheurs à leurs frais. En 1645, à la demande de quelques colons notables, la Compagnie céda aux habitants le privilège de la traite des pelleteries ; mais, tout en gardant ses droits, elle se débarrassa sur eux de toutes ses charges : entretien des missionnaires, solde des militaires, paye du gouverneur, réparation des forts et en général de toutes les dépenses nécessaires à l'entretien de la colonie. C'est ainsi que pendant la guerre iroquoise les habitants du Canada se trouvèrent livrés à leurs seules ressources, sans soldats, sans munitions, sans défense⁵.

Toute autre fut l'action des Pères Jésuites. Sans bénéfice personnel, ils donnèrent à l'œuvre de la colonisation comme à celle de l'évangélisation des tribus sauvages, tout leur dévouement, tout leur cœur d'apôtres, leur vie même. Leur influence auprès des grands attirèrent à l'œuvre naissante des dons appréciables qui permirent la création du collège

⁵ Au début de 1640, la petite colonie française de Québec ne comptait pas plus de 274 personnes dont 57 nées au pays.
(B. Sulte — « Histoire des Can.-Frs, » vol. II.)

de Québec, celle de l'Hôtel-Dieu, du couvent des Ursulines et de la mission de Sillery. On doit reconnaître surtout que, par les relations annuelles de l'état de leurs missions, les pères Jésuites firent plus pour la colonisation du Canada que tous les efforts de la Compagnie des Cent-Associés. Ces précieuses annales lues et répandues partout donnèrent sur le Canada, ses richesses et ses habitants des idées claires, précises et, ce qui est mieux, la piété qui en animait les pages détermina un grand nombre de personnes, soit à passer au Canada, soit à consacrer leur fortune à l'évangélisation de ce pays. Toute l'histoire de la fondation de Montréal se rattache à la lecture des *Relations de la Nouvelle-France*, et c'est conseillé et guidé par les pères Jésuites que M. De la Dauversière établit la Société de Notre-Dame de Montréal (1639-1640).

Le poste de Montréal, commencé en 1642, avec vingt personnes, atteignit les chiffres de quarante-deux en 1643 et de soixante-dix en 1644. Et dire que cette poignée de braves allait soutenir pendant vingt ans, une lutte des plus inégales, contre les tribus Iroquoises qui méditaient la ruine complète des Français !

La guerre iroquoise dura pratiquement trente ans (1636-1666) ; elle présente trois phases distinctes :

1° De 1636 à 1648, les Iroquois, divisés par petites bandes de vingt, trente, cinquante ou cent hommes, harcèlent à la fois les Hurons, les Algonquins et les Français. Ils se glissent à travers bois, le long des rivières et du fleuve, se postent à tous les passages et tombent à l'improviste sur les hommes isolés ou les bandes moins nombreuses.

2° En 1648, toutes les forces iroquoises se tournent contre les Hurons qui tombent victimes de leur fureur. Ceux qui échappèrent à leurs ennemis cherchèrent un refuge parmi les nations voisines. Six cents d'entre ces malheureux atteignirent Québec, le 26 juillet 1650, sous la conduite du Père Ragueneau.

3° Restaient les trois postes français de Québec, Trois-Rivières et Montréal. Dès 1651, les Iroquois résolurent leur perte. C'est alors une vraie chasse à l'homme organisée tout le long du Saint-Laurent. " Ils ne nous laissaient pas un jour sans alarmes, nous les avions constamment sur les bras ", écrit un contemporain. Cachés dans les ravines, les plis de terrain, derrière les souches ou perchés en sentinelles au sommet des arbres, ils attendaient les travailleurs, guettaient ceux qui s'écartaient des maisons, faisaient leur mauvais coup, se dispersaient, puis recommençaient plus loin.

Cette guerre sans relâche épuisa la colonie et " la crainte des Iroquois avait tellement abattu les cœurs qu'on ne vivait plus que dans les appréhensions de la mort⁶ ". Un grand nombre de colons perdirent la vie et la liberté dans ces luttes épiques. Le poste de Montréal fut le plus éprouvé. En 1651, il ne possédait plus que cinquante hommes. Il eut certainement succombé sans le secours oppor-

⁶ Marie de l'Incarnation. (Lettres.) Elle écrit encore à la date du 30 août 1650 : " Ni nous, ni tout le Canada ne pourrions subsister encore deux ans sans secours. Si ce secours manque, il nous faut ou mourir ou retourner en France. "

tun de cent cinq bonnes recrues amenées de France par M. de Maisonneuve en 1653⁷.

En 1660, une grande levée d'Iroquois jeta la terreur jusque dans Québec. La ville fut barricadée et les murs des couvents percés de meurtrières. La population entière se mit sous les armes et fit le guet nuit et jour. L'ennemi ne parut pas. On sut plus tard pourquoi : Dollard des Ormeaux et ses seize héroïques compagnons avaient par le sacrifice de leur vie brisé leur élan au Long-Sault⁸. Cependant l'inquiétude régnait partout. A Montréal, plus exposé par sa situation même, le péril iroquois devint si redoutable que M. de Maisonneuve obligea la population à se retirer dans le fort tandis que la garnison se tiendrait à l'hôpital⁹. On n'osait plus sortir de sa demeure qu'en armes, et une fois sorti l'on n'était pas sûr d'y rentrer¹⁰. En 1661, soixante-dix français dont vingt-trois à Montréal et quatorze aux Trois-Rivières furent pris et tués par les Iroquois en moins de quatre mois¹¹.

⁷ La population du Canada était en 1653 de 675⁷/₄ âmes dont 400 à Québec, 175 aux Trois-Rivières et 200 à Montréal. (B. Sulte, H. des C.-F. vol. III.)

⁸ "Il est certain, écrit Marie de l'Incarnation, que sans cette rencontre nous étions perdus sans ressource." Les Relations de 1660 disent aussi : "Tout était perdu s'ils n'eussent péri, et leur malheur a sauvé le pays."

⁹ Et cela dura quatre ans et demi (1651-1655). (Lettre de J. Mance.)

¹⁰ "La nuit on n'eût pas osé ouvrir la porte et le jour on n'eût osé aller à quatre pas de sa maison sans avoir son fusil, son épée et son pistolet." (Dollier de Casson, "Histoire du Montréal.")

¹¹ On peut évaluer à 200 le nombre des victimes de cette guerre. C'était beaucoup pour une colonie naissante.

Devant cette désolation générale que firent la Compagnie des Cent-Associés, les gouverneurs et la France ?

La Compagnie, nous l'avons dit, fit son devoir jusque vers 1645. Elle avait jeté dans ses entreprises des sommes considérables. Ses pertes furent énormes¹². De là, sans doute, le souci de ses membres à rejeter les charges et dépenses sur la Compagnie des Habitants¹³. A partir de cette date, le nombre de cent associés diminua graduellement ; on n'en compta plus que quarante-cinq au moment de la dissolution de la société, en 1663.

Impuissante à recruter des colons, impuissante à trouver des soldats pour les défendre, impuissante à réaliser les ressources financières indispensables, la Compagnie des Cent-Associés devait disparaître.

Les gouverneurs, bien que nommés par le roi, dépendaient de la société qui administrait le pays et virent leur action paralysée par l'inertie même de celle-ci. M. de Montmagny gouverna avec sagesse. Avec peu de ressources, mais beaucoup d'énergie et de persévérance, il fortifia la colonie et sut maîtriser les Iroquois par le prestige de son nom.

M. d'Ailleboust prit le gouvernement au moment où les Iroquois se précipitaient sur les malheureux Hurons. Il assista impuissant à leur destruction. M. de Lauzon, nommé gouverneur en

¹² En 1645, elle avait déjà dépensé 1,200,000 livres outre le revenu du pays ; 400,000 livres restaient encore dues à ses créanciers. (Édits et ord. royaux I, 28-29.)

¹³ L'abbé Ferland a reproduit dans son histoire, vol. I p. 338, les principales clauses du traité entre les deux compagnies.

1651, aurait dû être par sa charge même d'Intendant de la Compagnie des Cent-Associés, le plus apte à protéger la colonie, il ne se montra qu'un vieillard débile plus faible encore que ses devanciers.

M. d'Argenson (1658) trouva le pays sur le bord de l'abîme, en proie à la guerre iroquoise. Le triste état de la colonie, l'impossibilité où il se vit de remédier à ses maux, faute de ressources et de soldats, l'affligèrent jusqu'à lui faire perdre la santé. Il demanda son rappel.

M. d'Avaugour, soldat de profession, s'intéressa vivement à l'avenir du Canada. Il adressa au roi un mémoire où il peignait la triste situation du pays et réclama des soldats et des colons. Pierre Boucher, avec les doléances des notables de la colonie, porta au roi la lettre du gouverneur. Louis XIV entretint longuement ce vieux canadien et lui accorda cent soldats et deux cents colons¹⁴. De plus, M. Dumont, inspecteur royal, devait vérifier l'état du pays et en faire rapport à Sa Majesté.

L'arrivée de M. Boucher et de M. Dumont à Québec (1662) suscita un vif enthousiasme. Partout on fêta l'inspecteur royal qui put se convaincre, selon l'expression de Marie de l'Incarnation, "que l'on peut faire en ce pays un royaume plus grand et plus beau que la France".

Cette même année 1662, Mgr de Laval passa en France pour plaider, lui aussi, la cause de la colonie expirante. Le Roi pouvait-il rester sourd à tant de suppliques, insensible à tant de malheurs ?

¹⁴ Malheureusement la moitié de ce convoi périt en mer, du scorbut.

Non, évidemment. Aussi Louis XIV, dès qu'il eut pris connaissance des affaires du Canada prétendit régner en maître sur les bords du Saint-Laurent comme sur les rives de la Seine. Le 24 février 1663, il retirait à l'impuissante Compagnie des Cent-Associés, ses droits et privilèges¹⁵. Cet acte d'autorité marque pour notre pays le début d'une ère de prospérité d'où sortira réellement une France nouvelle.

Colbert fidèle interprète des volontés du Monarque se mit à l'œuvre.

Il fallait au Canada un gouvernement : le grand ministre créa le Conseil Souverain¹⁶. Il fallait une autorité judiciaire et des lois fixes : Québec fut érigé en Prévôté, et la Coutume de Paris rendue obligatoire dans toute la colonie¹⁷. Il fallait un administrateur des biens et deniers royaux, et l'Intendance naquit¹⁸. Il fallait une armée capable de réduire les Iroquois, et le régiment de Carignan débarqua sur nos rives. Il fallait des colons pour cultiver le sol, et Colbert résolut d'en envoyer trois cents par année. Il fallait une administration religieuse, et l'on donna au Canada un grand évêque doublé d'un saint.

¹⁵ " Considérant que la compagnie des Cent-Associés est presque anéantie par le désistement volontaire du plus grand nombre de ses membres et que le peu qui reste n'est pas assez puissant pour soutenir ce pays et pour y envoyer les forces et les hommes nécessaires tant pour l'habiter que pour le défendre, nous avons pris la résolution de retirer des mains de la compagnie qui en a fait démission à notre profit, déclarons que tous ses droits soient et demeurent unis à notre couronne. ' (Édits royaux. 1663, vol. I, 31.)

¹⁶ Édits et ordonnances royaux, II, 37 — avril 1663.

¹⁷ " " " I, 46 et 90 — avril 1664
et mai 1677.

¹⁸ " " " III, 33, — 23 mars 1665.

Depuis cinq ans déjà, Mgr de Laval travaillait, avec un zèle intransigeant et tout apostolique, à détruire les abus et à préserver son troupeau des préjugés gallicans. En 1663, Louis XIV approuvait ses actes et lui laissait, chose rare chez ce souverain autocrate, le choix du nouveau gouverneur. M. de Mésy trompa les espérances de son évêque, mais il dura peu et des hommes d'autre trempe prirent en main les intérêts du pays.

Ces hommes s'appelaient de Tracy, de Courcelle, Talon : trois noms que tout Canadien épelle avec amour, mais que nos pères de 1665 durent particulièrement chérir. Ces illustres personnages, en effet, ne venaient pas seuls. Du 19 juin au 14 septembre de cette année, débarquèrent à Québec douze cents soldats et près de cinq cents colons. C'était le secours si ardemment sollicité et si impatiemment attendu. Aussi entendez les cris enthousiastes de joie et de reconnaissance qui éclatent tout cet été dans la jeune cité de Champlain. Enfin, la France se souvenait de ses fils malheureux agonisant aux bords du Saint-Laurent ! Enfin, après soixante années de luttes et d'angoisses, le Canada allait respirer en paix l'air parfumé de ses grands bois ! Enfin, une terre féconde allait porter de riches moissons et nourrir tout un peuple.

L'intendant Talon fut avec Colbert le principal ouvrier de cette œuvre de résurrection. Homme intelligent et de sens pratique, aux idées claires et aux vues larges, il comprit du premier coup d'œil les grands intérêts de la colonie. Grâce à lui, le mouvement d'immigration fut intense à cette époque. La population qui n'était que de 2,500 âmes en 1663, monte

à 3,215 en 1666, à 6,282 en 1668 et à plus de 7,000 en 1672.

Le recrutement des colons se fait, par les soins de Colbert, partout en France, mais principalement dans les provinces du nord et de l'ouest : en Champagne et en Normandie, dans le Perche et le Maine, l'Anjou et le Poitou.

A partir de 1663, chaque année au début du printemps, arrivent dans les ports de La Rochelle et du Havre, des jeunes gens, des hommes d'âge mûr, des familles au complet qui n'attendent qu'un vent favorable pour voguer vers les rives canadiennes, objet de leurs vœux. En même temps on embarque sur des bâtiments spéciaux des chevaux et du bétail des provisions de bouche et des provisions de guerre, des armes et des instruments agricoles.

1665 fut, avons-nous dit, l'année du grand effort, celle qui apporta le salut à la Nouvelle-France. En 1666, le roi alors en guerre avec l'Angleterre n'envoya personne au Canada. Mais en 1667, le mouvement de colonisation reprit et il s'intensifia surtout en 1668 et 1670¹⁹.

Pendant que les agents de Colbert dirigeaient ainsi vers l'Amérique les colons de bonne volonté, Talon s'occupait à les établir. Les instructions royales données à l'Intendant prescrivaient d'éviter l'éparpillement des habitations, cause de faiblesse devant les

¹⁹ Le trésor royal déboursa pour fins de colonisation au Canada 55,810 livres en 1665, 41,700 livres en 1667, 36,000 livres en 1668 et 64,000 en 1670. Le passage de chaque colon revenait à peu près à cent livres, dont 60 pour la traversée, 30 pour les hardes et 10 pour la levée. — (Thomas Chapais, "J. Talon" p.286.)

attaques iroquoises ; elles ordonnaient “ de les grouper en bourg, de coloniser de proche en proche par une marche graduelle en avant et non par bonds et enjambées ”. Chaque année, Talon devait préparer ainsi trente ou quarante habitations et les tenir prêtes à recevoir les nouvelles familles. Dès l'automne de 1665, l'Intendant se mit en frais d'établir ces bourgs d'après un plan qu'il avait lui-même conçu²⁰. Il choisit pour réaliser ses desseins les coteaux boisés de la Seigneurie de Notre-Dame des Anges qui s'étendent aux pieds des montagnes par delà la vallée de la rivière Saint-Charles et des plaines de la Canardière.

Voulez-vous, cher lecteur, retrouver encore intacte sur notre sol toute la pensée du grand Intendant ? Montez par un beau jour d'été la côte de Charlesbourg. Dès que vous aurez franchi le village du Gros-Pin, observez l'originale disposition des terres. Au lieu du rectangle vulgaire qui règne partout ailleurs, vous voici en face du triangle. Toutes les clôtures grimpent la côte avec vous, pour se réunir en un point central où s'élève l'église.

De ce point, tournez à droite et rendez-vous jusqu'à Bourg-Royal. La pensée de Talon est là sous vos yeux, plus visible peut-être qu'à Charlesbourg où certaines propriétés prennent des allures de ville avec leurs rues en équerre et leurs lots à bâtir. — Hélas ! quand les vieilles clôtures de cèdre sont jetées au feu, l'histoire cesse bientôt d'être écrite sur le sol ! — Bourg-Royal heureusement garde toujours indemne son dessin archaïque : rien n'y a été changé depuis 1665.

²⁰ Je projette une forme de défrichement pour bâtir une première bourgade ; quand elle sera tout à fait résolue, je vous en enverrai le plan. ” (Lettre de Talon à Colbert, 4 octobre 1665.)

Talon fit tracer sur ce coteau un grand carré de quarante arpents de côté. Chaque face fut ensuite sectionnée en dix parties de quatre arpents, et les quarante points ainsi déterminés réunis au point central du carré par des lignes droites menées à travers la forêt frémissante.

Autour de ce point central, on réserva une pièce de terre, carrée elle aussi, de cinq arpents de côté pour servir de mail ou de commune²¹. Sur le chemin qui l'entourait — le trait carré central comme on l'appelle encore — chaque famille devait bâtir sa demeure. Les maisons ainsi groupées constituaient un bourg dont les citoyens, disait Talon dans une lettre à Colbert, " s'entrevoyant souvent, s'entre-connaissent, s'entre-aident et s'entre-secourent plus aisément. "

Cette disposition du bourg était excellente. Le voisinage, en effet, favorise certainement l'amitié, et la solidarité est précieuse à tous. Construisez au centre du mail l'église, le presbytère, la mairie, l'école et jugez des commodités fournies par cette proximité commune. Or tout cela était la pensée même de Talon, pensée éminemment sage et pratique²².

Les projets de Talon comportaient l'aménagement de trois bourgs : Bourg-Royal, Bourg-la-Reine, Bourg-Talon. Il dit même qu'il les a établis²³ ; mais un seul, Bourg-Royal, fut réellement organisé et peuplé.

²¹ En France " la commune ou terrain communal " était un espace spécialement réservé au pacage des animaux. Sur la ligne sud-est de Bourg-Royal, Talon avait projeté un communal de vingt par dix-sept arpents et que l'on appelle encore aujourd'hui " La commune de Bourg-Royal ".

²² Pour plus de détails voir Thomas Chapais, " Jean Talon " p. 158-165.

²³ Lettre à Colbert 27 octobre 1667.

Bourg-la-Reine demeura toujours à l'état de plan ; le chemin central seul y fut tracé jusqu'au pied des montagnes. Aucune habitation ne s'y éleva²⁴ et, aujourd'hui encore, c'est la pleine forêt.

Quant à Bourg-Talon, il n'a jamais existé sur notre sol comme village séparé. On désignait très couramment sous ce nom Bourg-Royal lui-même, comme en font foi les écrits du temps et la carte dressée par M. de Villeneuve en 1688 et où nous lisons : " Bourg-Royal ou Bourg-Talon ".

Toute l'année de 1666, les ouvriers de l'Intendant sont à l'œuvre à Bourg-Royal. L'emplacement du village est dégarni d'arbres²⁵, essouché, nivelé. Le chemin du trait carré est tracé, empierré sommairement, et ses fossés creusés. De plus, sur chaque terre, on *déserte* encore deux arpents que l'on tient prêt à ensemençer, car Talon veut que chaque colon, en arrivant sur son bien, trouve son grain semé et ses légumes sur pied²⁶. N'était-ce pas la meilleure manière de leur faire aimer leur nouvelle patrie ?

C'est vers Bourg-Royal ainsi préparé que l'on dirigea bon nombre des colons débarqués en 1667 et 1668²⁷. Ceux-ci bénéficièrent largement des libéralités du sage et judicieux intendant dont le nom reste insé-

²⁴ Nous connaissons cependant cinq concessions accordées à Bourg-la-Reine du temps de Talon. Nous savons aussi que Louis Paquet y avait fait un commencement de maison, un solage en pierre.

²⁵ Tout le coteau était en bois de haute futaie.

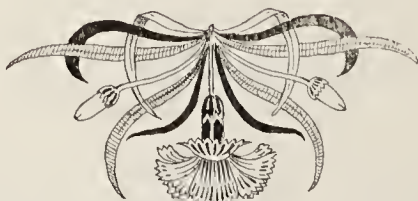
²⁶ Ce désir ne fut réalisé qu'en partie. En 1667, il n'y avait sur la plupart des terres de Bourg-Royal qu'un arpent de déboisé.

²⁷ Parlant des colons arrivés en 1668, Marie de l'Incarnation dit dans une lettre à son fils " On les a tous mis au Bourg-Talon, à deux lieues d'ici, pour y habiter et le peupler ".

parable de celui de Louis XIV et de Colbert dans la reconnaissance des Canadiens-français.

Arrêtons ici notre étude de l'effort colonisateur français en général, pour considérer maintenant, plus en détail, une de ces milliers de braves familles qui, à peine débarquées sur nos rives, s'en allaient simplement, la hache sur l'épaule et la chanson française aux lèvres, conquérir le sol et fonder la patrie canadienne. Toutes ont droit à notre estime et à notre admiration ; mais qui nous empêche d'écouter plus spécialement la voix de notre sang ? A remonter jusqu'à la souche première dont nous sommes issus, peut-être trouverons-nous encore intacte la sève qui bouillonnait dans les veines des ancêtres ; peut-être aussi sentirons-nous au contact de leur grande âme qu'il y a des vertus qui faiblissent en nous et que nous devrions reprendre, car malheur à qui se laisse déchoir ou qui, plus coupable, gaspille le patrimoine des vertus familiales.

Donc, cher lecteur, espérant qu'il y a profit pour tous, je veux sans plus tarder vous présenter la famille Paquet, objet de ce livre.



La Famille Paquet

MÉRY PASQUIER, originaire de Poitiers, France.

marié 1° à *Vincente Beaumont*,

inhumée à Saint-Jean-Baptiste de Poitiers, le 20 nov. 1658.

1. MAURICE, né en France ;

marié à Poitiers, à Françoise Forget, en 1659 (date du contrat de mariage, le 29 juillet 1659).

2. *Marguerite*, née en France ;

mariée 1° à François Biville, le 26 nov. 1670, à Québec ;

2° à Bernard Gonthier, le 26 janv. 1676, à Québec.

3. *François*, n'est pas venu au Canada.

4. *René*, né en France ;

marié à Hélène Lemieux, le 16 oct. 1679, à Québec ;

Inhumé à Québec le 9 mai 1699.

MÉRY PAQUIER, marié 2° à *Renée Guillocheau*, à Poitiers, en 1659 (date du contrat de mariage, le 29 juillet 1659) ;

Inhumé probablement à Charlesbourg en 1680.

JACQUES FORGET, marchand à Poitiers ;

marié à *Renée Guillocheau*.

1. *Françoise*, épouse de Maurice Pasquier, fils de Méry Pasquier.

2. *Claude*, n'est pas venu au Canada.

CHAPITRE II

La Famille Pasquier au Bourg-Royal



A famille Pasquier est originaire du Poitou, France. Méry, le chef de la souche canadienne, habita longtemps la paroisse Saint-Jean-Baptiste de Poitiers. Il y gagnait honnêtement sa vie en lançant la navette sur la trame de son métier, car Méry était maître sergetier.

Il avait épousé Vincente Beaumont¹. De cette union naquirent quatre enfants : Maurice, Marguerite, François et René. La mort pénétra inopinément dans cet heureux foyer : impitoyable, elle enleva la mère, encore dans la pleine maturité de l'âge. Vincente fut inhumée au cimetière paroissial, le 20 novembre 1658, "à main senestre, vis-à-vis les fonts"².

Dans le même temps vivait aussi à Poitiers un commerçant du nom de Jacques Forget. Sa femme, Renée Guillocheau, l'aidait dans son négoce tout en élevant ses deux enfants, François et Claude. Ici encore, la mort frappa de sa terrible faux, mais c'est le père qui tomba sous ses coups.

Or, le 29 juillet 1659, nous trouvons ces deux familles devant le notaire Berthonneau, à l'effet de dresser un double contrat de mariage. Méry Pasquier

¹ Nous n'avons pu rien découvrir sur les origines de cette vénérable aïeule des Paquet.

² Acte de sépulture.

épousait Renée Guillocheau et Maurice, fils de Méry, épousait Françoise Forget³, fille de Renée Guillocheau. Ce double et curieux mariage, bénit quelques jours plus tard⁴ dans l'église Saint-Jean-Baptiste de Poitiers, unissait deux familles d'où sortira une nombreuse lignée de Paquet canadiens.

Quelle pouvait bien être la fortune de Méry Pasquier ? — Elle se réduisait à peu de chose si nous en jugeons par ce qu'il donnait à son fils Maurice, le jour de ses noces : “ 1° Il le tenait quitte des frais de son apprentissage et maîtrise ; 2° Il lui cédait son métier de sergetier avec sa garniture et ses dépendances, un lit de bois de chêne avec sa couchette, son traversin, ses deux draps et sa couverture ; enfin, un coffre en bois de cerisier et cinq livres de vaisselle d'étain⁵. ” — C'est tout. Renée Guillocheau, elle, forme la dot de sa fille avec “ soixante livres en deniers, un lit de bois de noyer, une paillasse, une couette remplie de plume, une mante de laine blanche barrée de noir, un ciel de broderie et ses courtines et contenance de serge jaune, deux linceux, deux nappes, une douzaine de serviettes, un chaudron d'airain d'une contenance de deux seaux ou environ, deux escuelles d'étain, une broche, un poesson et une cuillère d'airain⁵. ”

Voilà les biens-fonds sur lesquels Maurice Pasquier et Françoise Forget devront échafauder leur fortune. Que restait-il à Méry Pasquier après avoir

³ L'assimilation gratuite que fait Tanguay dans son dictionnaire généalogique, entre Forget et Froget et déclarant Françoise Forget fille de Nicolas Froget est, au moins, fantaisiste.

⁴ Nous ne pouvons fixer la date, les registres manquent de 1659 à 1662.

pourvu son fils ? Nous ne pouvons le dire, n'ayant point trouvé l'inventaire de ses biens. Renée Guillocheau nous semble plus riche que son mari. Elle lui apportait, le jour de son mariage : "une somme de soixante livres (ou francs) en argent, plus un lit de bois de noyer garni de deux couettes, deux traversins, deux oreillers, une mante, un ciel de toile blanchie, un coffre de bois de noyer, six linceux, une douzaine de serviettes, six nappes, une table foncée de quatre pieds et demi de long, un chaudron d'airain d'une seillée⁶, deux broches et six livres de vaisselle⁵".

Ces textes nous montrent clairement que la fortune de ces deux familles consistait en un mobilier très modeste et 120 livres de vingt sous. Mais il y avait dans la maison, le métier à tisser, gagne-pain de la famille. Méry Pasquier, en le donnant à son fils lui avait dit sans doute : "Mon fils, je t'ai élevé ; sous ma direction, tu as fait ton apprentissage de sergetier ; tu possèdes ton diplôme de maîtrise ; maintenant travaille et contribue selon tes moyens à la subsistance de la famille. "

Mais l'unique métier ne suffisait pas à l'activité des deux hommes, aussi, le 29 août 1660, Maurice s'établit sur la paroisse Saint-Hilaire où il loua, pour deux ans, une boutique "avec chambre haute par-dessus, faisant partie d'une maison située entre les églises, moyennant trente livres par an"⁷.

⁵ Contrat de mariage Pasquier, Guillocheau et Forget — Minutes de Berthonneau, Archives de la Vienne, France, liasse E⁴ — 26.

⁶ Contenance d'un seau.

⁷ Minutes Jehanne, notaire à Poitiers E. 4² 6 — 2.

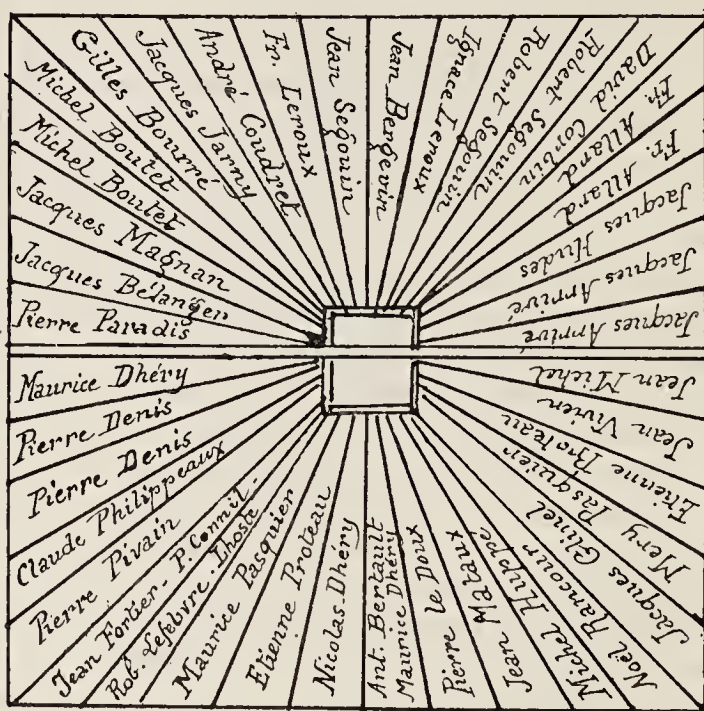
Quant au père, il continua de demeurer sur la paroisse Saint-Jean-Baptiste. Le 5 février 1662, "il afferme de Mathurin Mayet, pour cinq ans. moyennant 51 livres par an, une petite maison avec jardin, contiguë à celle du bailleur et dépendant des Pauvres de la Dominicale"⁸.

Méry Pasquier et ses fils vécurent toujours du travail de leur métier à tisser. Le 31 juillet 1660, nous constatons leur présence à une assemblée des sergiers de la ville⁹. Cependant, vers 1662, Maurice dut s'établir à Vendevre, petit bourg situé à 20 kilomètres au nord de Poitiers. Tous les actes notariés dressés au Canada disent que la famille Pasquier est originaire de Vendevre, mais les registres de cette paroisse ne gardent nulle trace de son passage. Le séjour qu'elle y fit ne fut d'ailleurs pas long. C'était le temps où Colbert recrutait partout des volontaires : agriculteurs, gens de métiers et soldats, pour coloniser la Nouvelle-France. Méry Pasquier et ses fils s'enrôlèrent librement. Au printemps de 1667, ils dirent adieu à leurs parents et amis et prirent la route de La Rochelle, rendez-vous des partants. Quelques jours plus tard, ils voguaient sur l'Océan au gré des vents soufflant dans les voiles. La traversée fut un long mois de dures souffrances. Mais voici Terre-Neuve, le Cap-Breton, puis le grand fleuve et enfin

⁸ Les Pauvres de la Dominicale était une Institution charitable de Poitiers. Nulle paroisse n'étant indiquée dans l'acte; il est difficile de situer exactement les lieux. (Minutes Gaultier notaire à Poitiers E⁴. — 25³.)

⁹ Cinq noms de Pasquier figurent sur la liste des présences : René, Emery, Morice, François et un autre René.

Québec, le Canada . . . leur nouvelle patrie¹⁰. Dès que parurent les navires, la population entière de la Basse-Ville et de la Haute-Ville, accourue sur le quai, saluà avec enthousiasme les arrivants¹¹ : on aurait dit des frères qui se retrouvent après une longue absence. Picards, Normands, Poitevins se groupaient et cau.



Les premiers propriétaires de Bourg-Royal.

¹⁰ La famille Pasquier ne figure pas au recensement de 1666, effectué en février et mars. Cette année il n'y eut pas d'envoi de colons fait au compte du roi, d'où nous concluons que la famille Pasquier qui figure au recensement de 1667 dû arriver au Canada avant l'automne de cette année.

¹¹ Deux cent soixante-seize personnes arrivèrent à Québec en 1667.

saient bruyamment ; c'était à qui hébergerait les débarqués en attendant que M. Talon désignât à chacun sa nouvelle *habitation*¹².

Le lendemain fut jour d'action de grâces et de repos. On assista à la messe, on visita l'Hôtel-Dieu, la chapelle des Révérends Pères Jésuites, celle des Ursulines ; on passa devant le château du Gouverneur et du haut de la place d'armes on admira la nappe miroitante du grand fleuve, la côte verdoyante de Beau-pré, les coteaux boisés de Charlesbourg et, à l'horizon, l'incomparable ligne crénelée des Laurentides. Puis les hommes se rendirent chez l'Intendant pour recevoir ses offres d'établissements.

Méry Pasquier et son fils Maurice acceptèrent chacun une concession au Bourg-Royal¹³. Celle de Maurice est ainsi décrite dans l'inventaire de ses biens : " Une terre de quarante arpents de superficie ayant un demi-arpent de front sur le chemin du trait carré, dix-sept arpents de profondeur, et quatre arpents sur la ligne qui la sépare des terres de la seigneurie de Beau-

¹² A l'origine de notre histoire, on désignait sous le nom d'habitants, les colons habitués au pays, vraiment établis au Canada, pour les distinguer de la population flottante des commerçants qui ne séjournait ici que pendant la saison de la traite des pelleteries. Le terme "habitant", par lequel nous désignons encore nos cultivateurs, n'a donc rien en soi d'injurieux ; loin de là puisqu'il est synonyme de tenace stabilité. Historiquement, chez nous, les "*habitants*" sont les possesseurs du sol, et l'"*habitation*" la terre qui leur fut concédée.

¹³ Le recensement de 1667 donne Méry Pasquier comme fermier de la dame Gloria. La chose est possible, mais l'âge, 30 ans, est certainement fautif.

port¹⁴”. La concession du père se trouvait la deuxième sur la face nord-ouest du carré, vers Bourg-la-Reine¹⁵.

Quelques jours plus tard, Méry Pasquier et ses fils, le sac de provisions au dos et la hache sur l'épaule, gagnaient Bourg-Royal par la côte de Charlesbourg. Là on les mit en présence de leur bien... Un coup d'œil sur la forêt pour mieux juger des arbres que l'on allait abattre... un signe de croix... et le rude labeur du bûcheron commença.

Le premier souci fut évidemment d'élever une demeure. Oh ! non pas une maison confortable comme les nôtres, mais une simple cabane en madriers et bois rond taillés à même dans les arbres abattus. La charpente posée, on recouvrit le tout d'un bon toit en chaume à la mode française. Ses dimensions, me demandez-vous ? Seize pieds de long, quinze pieds de large, une porte en avant et une en arrière¹⁶.

La petite maison bien close et bien murée, Maurice descendit à Québec pour chercher sa mère, sa femme, sa fille et sa sœur. Quel bonheur de se retrouver chez soi, en terre canadienne, sur un sol fécond, aujourd'hui “complanté de haut bois”, mais demain couvert de riches moissons et de prairies herbeuses. Vraie fête de famille où les cœurs se dilatèrent tout à la joie et à

¹⁴ Inventaire de Maurice Pasquier. (Greffé Delacetierre—27 juillet 1703). La terre de Maurice Pasquier était la troisième sur le côté nord-est du carré.

¹⁵ Il est dit en effet dans l'acte de concession d'Étienne Proteau, du 30 juin 1685 : Une terre... joignant d'un côté à Jean Boudeau et d'autre côté aux héritiers ou représentants de Méry Pasquier”. (Greffé Rageot.)

¹⁶ “Une petite maison entourée de madriez, de seize pieds de long sur quinze pieds de large, planchée de pieux fillez, couverte de paille”. (Inventaire de Maurice Pasquier.)

l'espérance ! Sur la terre de Maurice, un arpent seulement avait été mis en valeur par les soins de M. Talon¹⁷ ; mais tout l'automne, les arbres tombèrent sur la terre des Pasquier. Bien avant les neiges l'éclairci était doublé, le sol essouché, travaillé à la pioche et prêt à ensemençer. L'hiver fut rude, mais l'érable, le hêtre et l'épinette flambaient tour à tour dans la cheminée. On faisait cercle près du feu pour préserver ses membres des morsures du froid. Les cœurs aussi s'échauffaient, car on se sentait plus uni devant le foyer familial où se faisaient toutes les confidences et toutes les confessions.

C'est là qu'on apprit, un soir, qu'à force d'équarrir les troncs à la hache René avait senti naître en lui la vocation de menuisier. Il voulait descendre à Québec, faire son apprentissage, puis s'établir. A cet aveu, Marguerite avait levé les bras et s'était écriée : " Comme ça, tu veux nous quitter ! " Mais le père, redressant sa taille, dit : " René a raison, il fait bien de songer à son avenir. Quand il voudra partir, je le conduirai moi-même à Québec. "

— " Merci, père ! " murmura timidement le jeune homme en essuyant du revers de sa main une larme qu'il s'efforçait de retenir.

Quelques jours plus tard, René entra en apprentissage à la Basse-Ville. Il devint en peu d'années un menuisier très expert. Le 16 octobre 1679, il contractait mariage avec Hélène Lemieux, fille de Gabriel Lemieux, maître tonnelier. En 1685, il obtenait de MM. de la Barre et de Meulles " un emplacement à

¹⁷ Recensement de 1667.

la Basse-Ville¹⁸. Il y construisit sa maison, éleva sa famille et mourut le 7 mai 1699¹⁹, après une vie toute d'honneur et de travail.

René ne fut pas seul à quitter la maison, Marguerite qui, tout à l'heure, levait les bras au ciel, trouvait que son frère ne montait pas souvent au Bourg-Royal. D'après elle, le pauvre garçon devait s'ennuyer à la ville. — Cédant aux instances de sa sœur, Maurice l'accompagna à Québec, un dimanche. René fut certainement heureux ce jour-là, aussi Marguerite promit qu'on retournerait le voir de temps en temps.

Elle n'y manqua pas. Maintenant qu'elle connaissait la route, elle n'avait plus peur de s'y aventurer. A côté de René, il lui semblait faire bonne figure chez les menuisiers de la Basse-Ville, alors surtout qu'on causait du pays, du Poitou et des amis qu'on avait laissés là-bas.

Or un soir de septembre, Marguerite rentra de Québec, un peu rêveuse et moins expansive que de coutume.

— Qu'as-tu donc, ma fille ? lui demanda brusquement la mère, après souper, alors qu'on s'asseyait en rond autour du foyer.

— Rien, je pense seulement que je vais peut-être faire comme René.

¹⁸ " Un emplacement de trente-cinq pieds de terre de face, situé le long de la côte, depuis la concession de Jean Amiot, serrurier, en tirant vers la fontaine Champlain avec la profondeur qui peut se trouver sur la dite face dans le penchant de la côte ".

¹⁹ L'acte de sépulture est du 9 mai 1699. René Pasquier avait 55 ans environ.

— Est-ce que par hasard tu voudrais te faire menuisier ? répliqua Maurice, d'un air où pointait la malice.

— Un peu, répondit Marguerite.

— Cela veut dire, sans doute, reprit le père, que tu as trouvé un mari.

— Oui, père.

— Un menuisier ?

— Oui.

— Alors, dit Maurice, ce doit être le Picard, François Biville, un des compagnons de René.

Marguerite ne répondit pas, mais son silence disait suffisamment :

— “ C'est bien lui. ”

En effet, le 26 novembre 1670, Marguerite Pasquier épousait à Québec, François Biville²⁰.

Après le départ de Marguerite il ne restait donc plus au Bourg-Royal que Maurice et sa femme avec leurs vieux parents. Cependant une figure d'enfant apparaissait au berceau. Louis, né le 14 janvier 1669, commençait à faire l'orgueil du père, comme la petite Jeanne, né en France, faisait la gloire et l'espérance de la mère.

Méry Pasquier voyait avec joie cette multiplication des berceaux. “ La bénédiction divine est sur

²⁰ M. Talon assista au contrat de mariage, le signa et ajouta à la dot une somme de 50 livres au nom de Sa Majesté. (Greffé R. Becquet 23 nov. 1670.) François Biville mourut en 1675 et Marguerite Pasquier épousa en 2^e noces Bernard Gonthier, autre menuisier de la Basse-Ville.

mes enfants, ” disait-il, en les voyant s’établir et prospérer. Le vieillard, réconforté par cette consolante pensée, redoubla d’activité et de travail.

La grande préoccupation de ces premières années de séjour au Bourg-Royal fut d’abattre la forêt, de *désert*er, pour rendre le sol propre à la culture. Maurice et son père s’y employaient avec ardeur. En 1681, Maurice mettait dix-huit arpents en valeur. Seuls, Nicolas Dhéry et Michel Boutet avaient à Bourg-Royal, conquis à la culture une plus grande étendue.

Voulez-vous juger de la difficulté que présentait ce travail de défrichement Jetez-vous en pleine forêt vierge avec une hache, une pioche et vos deux bras ; coupez, abattez, déracinez, faites-vous de l’espace. Pas de bêtes pour tirer la charrue ; labourez à la pioche ; semez le peu d’étendue que vous aurez ainsi préparé ; puis, tout en élargissant votre champ par de nouveaux labeurs, attendez que Dieu bénisse vos semailles en faisant pousser votre blé, croître votre avoine et mûrir vos pois²¹.

Une situation si précaire ne pouvait laisser M. Talon indifférent. Il pressait de plus en plus Colbert d’expédier au Canada des animaux domestiques. Le ministre répondit largement à l’appel de l’Intendant. De 1669 à 1672 arrivèrent à Québec quantité de chevaux et d’ânes, de bœufs et de vaches, de brebis et de porcs. En 1671, Bourg-Royal fut pourvu d’un âne banal et presque tous les cultivateurs reçurent des bêtes

²¹ Les inventaires de ce temps ne parlent pas d’autres cultures. Parfois on payait ses redevances en blé, en avoine ou en pois.

à cornes et des porcs²². Désormais grâce aux bœufs au pied sûr, la charrue sillonnera les champs et retournera les prés du vaste coteau.

Les efforts de M. Talon tendaient encore à développer au Canada l'industrie du tissage. Le chanvre canadien était de belle venue et la laine augmentait sur le marché à mesure que se multipliaient les moutons envoyés de France. On manquait cependant de métiers à tisser ; M. Talon en fit venir et les distribua dans les familles. C'est, sans doute, un de ces métiers dont Méry Pasquier fit l'acquisition afin de fournir Bourg-Royal de droguet, de serge, de drap, de toile, etc.

La navette du maître sergetier ne chômaît que par manque de matière première.

L'habileté reconnue de Méry lui attirait toute la pratique du bourg. Sa petite maison devint ainsi un centre où les hommes aimaient à se rendre le soir après souper pour causer, fumer la pipe et se distraire. On y voyait assez fréquemment Michel Boutet dit l'Espine et Jacques Magnan ; Nicolas Dhéry maître cordonnier et Claude Philippaux, maître tailleur ; Pierre Pivain dit la Récompense, François Leroux, Jacques Bélanger et Gilles Bourré ; tous hommes dans la trentaine, défricheurs ardents et conteurs intarissables.

Or un soir d'été de l'année 1671, toute cette société discutait bruyamment devant la maison du sergetier. Maurice, descendu ce jour-là à Québec, en avait rapporté une grosse nouvelle : Bourg-Royal venait de changer de maître. Il y avait un édit du roi qui cédait les terres à l'Intendant.

²² Le recensement de 1681 attribue le nombre de quatre bêtes à cornes à presque tous les cultivateurs de ce bourg.

— Sa Majesté va-t-elle nous faire payer les cens qu'on lui doit ? demanda Nicolas Dhéry.

— Qu'est-ce qu'on lui doit, répondit Jacques Magnan, puisqu'on n'a jamais rien fixé là-dessus²³. Voilà cinq ans qu'on nous promet des titres de concession et nous les attendons toujours²⁴.

— Cela ne tardera plus, répliqua Maurice Pasquier, on est rattaché au fief des Islets et l'intendant va certainement nous délivrer des titres.

— Et avec les titres, on payera, continua Michel Boutet.

— Eh bien ! on ira faire un tour au manoir seigneurial, une fois l'an, dit François Leroux. J'aime à me promener le panier aux chapons²⁵ au bras.

²³ Dans un accord entre M. Talon et Georges Stems, le 6 avril 1671, nous lisons : " la dite habitation relevant de Sa Majesté et chargée envers Elle des cens et rentes qu'elle peut devoir que le dit seigneur Intendant n'a pu dire ni déclaré de ce enquis. " Ce texte que nous retrouvons dans tous les actes de vente faits avant 1672 signifie suffisamment que les censitaires de Bourg-Royal n'ont payé aucun droit seigneurial de 1666 à 1672.

²⁴ Toutes les concessions de Bourg-Royal furent accordées verbalement. Le 30 septembre 1669, Antoine Bertault dans la donation qu'il fait de sa terre à Maurice Dhéry " déclare que la dite habitation lui appartient à cause de la donation verbale à lui faite par Messire Jean Talon qui lui en doit donner titre en forme ". (Greffé R. Becquet.)

Le 7 février 1668, M. Talon cède à Pierre Paradis une terre de 40 arpents à Bourg-Royal, et ce " aux clauses et conditions portées par les contrats qui seront délivrés pour les concessions distribuées à Bourg-Royal ". (Greffé Becquet.)

Le 20 mars 1672, Jean Vivien vend sa concession à Robert Leclerc ; à cette date l'acte dit encore : " cette concession étant en la censive de Sa Majesté... mais ajoute : " s'oblige le dit Leclerc de suivre la teneur des titres de concession qui lui seront donnés par Mgr l'intendant ". (Greffé Vachon.)

²⁵ Les censitaires du Bourg-Royal payèrent dans la suite 40 sous de cens et deux chapons vifs le jour de la St-Martin d'hiver, 11 novembre.

— Va-t-il nous construire un moulin²⁶, notre seigneur Intendant ? demanda Maurice Dhéry.

— C'est son devoir, et on le lui demandera, répondit Méry Pasquier.

Sur ce mot les discoureurs dressèrent la liste des desiderata. Le chemin qui descendait vers la route de Beauport n'était pas en état²⁷ ; la commune, non déboisée, ressemblait à une fondrière ; les ruisseaux vagabondaient partout sur les terres aux temps de pluie ; pas de route non plus vers Charlesbourg, etc., etc. Le groupe se dispersa. Lentement, deux à deux, trois à trois, les hommes s'en allèrent. Rentré à la maison, chacun dut redire devant les femmes les grandes nouvelles de la journée. Ce soir-là, on se coucha tard à Bourg-Royal.

On ne tarda pas à savoir officiellement que M. Talon, devenu, par la volonté de Sa Majesté, Seigneur du Bourg-Royal²⁸, délivrerait à ses censitaires des titres en due forme. Dès le printemps, Germain Langlois, Gilles Bourré et Jean Vivien allèrent chez l'Intendant et revinrent avec leur papier signé de sa main et scellé

²⁶ Le moulin fut construit sur la terre qui longe la route au nord-est. En 1687, cette terre est appelée " terre dépendante du moulin seigneurial ". (Concession à Paul Chalifour, 8 mars 1687. — Greffe Rageot.)

²⁷ M. Talon, le 7 février 1668, avait acheté de Pierre Paradis " 96 perches de terre sur 18 pieds de large pour y faire la plus grande partie d'un grand chemin facilitant les communications des habitants de la ville de Québec avec ceux des villages de Bourg-Royal et Bourg-la-Reine ". (Greffe R. Becquet.)

Ce chemin existe encore et relie le chemin de Beauport à Bourg-Royal.

²⁸ Les lettres patentes qui incorporent Bourg-Royal et Bourg-la-Reine à la baronnie des Islets sont du 14 mars 1671.

à ses armes²⁹. Les autres censitaires moins pressés attendirent qu'il plut à M. Talon d'établir les sieurs Philippe Varnier et Ph. Gauthier de Comporté ses procureurs pour délivrer en son nom les titres de propriété³⁰.

La concession de Maurice Pasquier fut ratifiée par l'Intendant, le 7 novembre 1672. Depuis six ans qu'il défrichait, l'actif colon s'était peu à peu enraciné à son sol. Il aimait la terre fécondée par ses sueurs et la bénédiction divine. Chaque dimanche d'été, il en faisait le tour, considérait les semences, rajustait quelques perches de la clôture, puis s'enfonçait sous bois supputant le bénéfice qu'il pourrait retirer du prochain abatis³¹. Quand il rentrait à la maison, c'était pour parler de sa terre, en vanter les mérites et dire à sa femme toutes les espérances nées dans son âme. Méry, son père, l'encourageait à rester actif, lui promettant le secours de ses bras tant que le bon Dieu voudrait bien lui laisser des forces.

Hélas ! le vieillard les sentait bien diminuées. Il avait quitté sa petite maison et logeait depuis quelque temps chez son fils. Une déclaration notariée du 10 août 1675, nous apprend en effet " que Méry Pasquier et Renée Guillocheau sa femme, ne pouvant plus faire valoir leur *habitation* à cause de leur âge caduc,

²⁹ Concession à Germain Langlois, le 8 mars 1672.

" à Giles Bourré, le 13 mars 1672.

" à Jean Vivien, le 20 mars 1672.

³⁰ La procuration est du 8 novembre 1672. Six actes de concession furent signés le 7 novembre 1672 et neuf, le 13 mars 1673.

³¹ Dans les pièces de l'époque, on prise la corde de bois à vingt sous.

ont été obligés de se retirer chez Maurice Pasquier leur fils, lequel a soin d'eux et chez lequel ils ont porté le peu de bien qu'ils possèdent."

Et quel bien ? Les bons vieux ont soin de les spécifier, afin qu'à leur mort, il n'y ait pas confusion entre ce qui est à eux et ce qui est à leur fils, et que ce dernier ne soit pas inquiété par les cohéritiers. "Tout ce qu'ils ont de bien consiste donc en une *habitation* sise au dit lieu, une boutique de sergetier garnie, un lit de plume avec un traversin, une *couverte*, trois plats d'étain, une crémaillère. Ils déclarent qu'ils n'ont pas autre chose et que le reste appartient à leur fils³²".

La présence du père et de la mère au foyer de Maurice était pour le jeune ménage un constant réconfort. On vivait heureux chez les Pasquier, on y goûtait ce bonheur tout intime qu'éprouvent des cœurs à se vouloir et à se faire du bien. Nous n'avons relevé qu'une ombre de tristesse encore très passagère au sein de cette famille. Voulez-vous, cher lecteur, en connaître l'histoire ?

Il y avait dans le paisible Bourg-Royal une femme nerveuse, acariâtre, colère, bref possédant assez de défauts pour être la croix de ses voisines. Je puis la nommer, elle n'a pas laissé parmi nous de postérité. Veuve de Jean Fortier, elle venait d'épouser Pierre Connil ; on l'appelait, dans le bourg, Geneviève Alexandre.

Or, le jeudi 4 juillet 1675, Renée Guillocheau, femme de Méry Pasquier, avait attaché à un piquet de clôture proche du hangar de Pierre Connil — sauf

³² Déclaration de Méry Pasquier et Renée Guillocheau sa femme. (Greffe Duquet, 10 août 1675.)

votre respect — une truie accompagnée de quatre cochonnets. C'était son droit, car le chemin comme le mail était commun à tous et tous pouvaient y faire pâturer leurs bêtes. Mais Geneviève Alexandre ne l'entendait pas ainsi. Dès qu'elle vit les innocentes créatures folâtrer dans l'herbe vis-à-vis de sa maison, elle entra en furie et interpellant le jeune Louis Pasquier, qui s'amusait sur le chemin avec son petit frère François :

— Ta grand'mère est-elle à la maison ?

— Oui.

— Va-t'en lui dire qu'elle enlève sa truie de là et lui donne de son herbe ; autrement, je m'en vais couper la corde. Cette herbe-là, je tiens qu'elle repousse pour ma vache.

Louis s'en allait vers la maison. mais sa grand'mère. qui avait tout entendu sortit par en arrière et lui fit signe de la main en lui disant : “ Va, va, tu ne tiens rien d'elle. ”

Ces simples mots excitèrent encore plus Geneviève Alexandre qui, d'un seul coup, trancha la corde et s'en alla fièrement tirant la bête l'attacher plus loin. Renée Guillocheau s'était approchée, armée d'un bâton — précaution utile en présence d'une telle furie.

— Frappe, frappe, lui dit celle-ci.

L'invitation était alléchante et Renée Guillocheau y répondit en lui appliquant deux coups sur le côté. Mal lui en prit à la pauvre vieille, car la furieuse sauta sur elle, la saisit par la coiffe, la mordit au bras droit et, lui arrachant son bâton, en asséna un grand coup sur le bras gauche qu'elle cassa net.

Aux cris, les voisines accoururent : Madeleine Guillodeau, femme de Jean Poitevin et Marie-Rose Vivien, femme de Jean Boudeau, ramenèrent à la maison la pauvre Renée tandis que Maurice Dhéry, jeune garçon de quinze ans, courait au bois avertir les hommes.

Il n'y avait pas à attendre : la cassure du bras réclamait l'intervention du chirurgien. On attela une vache à la charrette et Méry descendit à Québec avec sa femme. Là, on pansa la morsure et l'on remit en place les os cassés. L'homme de l'art dressa son rapport et, munie de cette pièce, Méry déposa sa plainte devant la maréchaussée.

La cause fut jugée le jeudi suivant, 11 juillet 1675, Les témoins racontèrent les faits ³³. Quant à Geneviève Alexandre, elle déclara qu'elle avait été frappée. Aux deux questions : Avez-vous mordu Renée Guillocheau ? l'avez-vous frappée ? elle répondit : Non.

— Comment, alors, expliquez-vous la morsure et le bras cassé ? lui demanda le juge.

— Je n'en sais rien, répondit-elle ; c'est une médisante, tout Bourg-Royal vous le dira.

Tout Bourg-Royal disait aussi que Geneviève Alexandre était coutumière de tels assauts, aussi le juge la condamna "à payer le chirurgien qui avait pansé Renée Guillocheau et de plus, à verser dix livres d'amende applicables au pain des prisonniers." ³⁴

³³ Nous avons reproduits le texte même de leurs dépositions. Les témoins furent Maurice Dhéry, Madeleine Guillodeau et Marie-Rose Vivien.

³⁴ Les pièces de ce procès sont signés R. Becquet et collationnées sous le titre : Interrogatoire de Renée Guillocheau et Emery Pasquier contre Geneviève Alexandre femme de Pierre Connil. Du 11 juillet 1675. (Inventaire d'une collection.)

Peu à peu le calme se fit à Bourg-Royal et avec la paix, les jours de bonheur reprirent leur cours.

Le 26 janvier 1676, toute la famille Pasquier se trouvait réunie à la Basse-Ville autour de Marguerite qui, restée veuve de François Biville après cinq ans de mariage, épousait ce jour-là Bernard Gonthier, menuisier³⁵.

Trois ans plus tard, le 5 février 1679, grande et solennelle fête de famille à Bourg-Royal, chez Jean Paradis, qui épousait Jeanne Pasquier, la fille aînée de Maurice. Celui-ci donnait à sa fille comme cadeau "cinquante livres tournois, un lit de plume garni de son traversin et un habit de noce avec deux jupes de drap, habit que lui avait fait défunte Renée Guillocheau, vivante, mère-grand de la dite épouse³⁶".

Ces dernières paroles disent assez clairement que Méry Pasquier venait de perdre sa femme et Françoise Forget sa bien-aimée mère. Nous ne connaissons rien de cette mort ni de ce deuil. Nous ne savons pas non plus quand la grande âme de Méry Pasquier quitta ce monde. Le 16 octobre 1679, le vieillard assistait encore au mariage de son fils René avec Hélène Lemieux. Or comme son nom ne figure pas au recensement de 1681, nous croyons qu'il a dû mourir dans le cours de l'année 1680³⁷.

³⁵ Bernard Gonthier possédait une propriété dans la Seigneurie de Beaumont où il s'établit plus tard.

³⁶ Contrat de mariage de Jean Paradis et de Jeanne Pasquier. (Grefte Vachon — 5 février 1679.)

³⁷ Les registres de Charlesbourg commençant en 1681 nous n'avons pu trouver les actes de sépulture de Renée Guillocheau ni de Méry Pasquier.

Ces deuils à moins de deux ans d'intervalle creusèrent un vide immense au foyer de Maurice, mais le père et la mère se ressaisirent pour entourer de plus de soins et de tendresse leurs jeunes enfants. Déjà Louis et François, garçons de douze et dix ans apprenaient de leur père le métier de défricheurs. En ce temps-là, les enfants de Bourg-Royal ne fréquentaient point l'école; aussi devenaient-ils de bonne heure les auxiliaires de leurs parents, c'est-à-dire des travailleurs aux bras et aux jambes robustes; leur corps se musclait dans le labeur ardu des champs plus que dans les jeux de leur âge, et les fils continuaient plus volontiers le père.

Maurice Pasquier travaillait depuis dix-sept ans à Bourg-Royal, lorsque en 1683, une offre très avantageuse le déterminà à descendre à la Canardière.

Dieu nous a confié un vaste domaine national, pourquoi n'en prendrions-nous pas notre part d'héritage. Colonisons chez nous.

— HON. ATHANASE DAVID.



La Famille Paquet

MAURICE PASQUIER et FRANÇOISE FORGET :

1. *Jeanne*, née en France ;
mariée à Jean Paradis, à Charlesbourg,
le 5 février 1679 ;
inhumée à Charlesbourg, le 15 mars
1711.
2. Louis, baptisé à Québec, le 14 janvier 1669 ;
marié à Geneviève Leroux, à Charles-
bourg, le 9 janvier 1690 ;
inhumé à Charlesbourg, en 1703.
3. *François*, (Jean-François).
Baptisé à Québec, le 26 mai 1671 ;
marié à Marie Marcou, à Beauport, le
9 nov. 1693 ;
inhumé à Charlesbourg le 9 octobre 1758.
4. *René*, baptisé à Québec, le 9 sept. 1673.
5. JACQUES, baptisé à Québec, le 14 sept. 1675 ;
marié à Françoise Stevens, à Québec,
le 1er août 1697 ;
inhumé à Québec, le 4 mars 1764.
6. *Françoise*,
baptisée à Québec, le 7 fév. 1678 ;
mariée à Paul Boulé à Québec, le 25 avril
1695 ;
inhumée à Lévis, le 24 mars 1765.

CHAPITRE III

Maison Pasquier à la Canardière

Au pied des hauteurs de Québec s'étend vers le nord une plaine basse brusquement rompue par les coteaux de Charlesbourg, premiers contreforts des Laurentides. Peu étendue en profondeur, elle s'ouvre largement sur le Saint-Laurent, tel un estuaire de fleuve ayant obliqué de l'ouest à l'est. La rivière Saint-Charles y traîne ses capricieux méandres tandis que les flots des hautes marées baignent sa grève à pente douce semée de rochers et de galets.

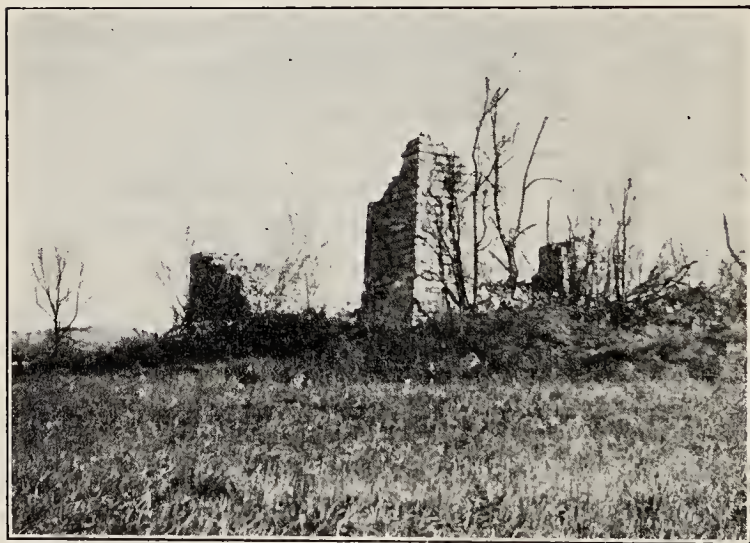
Au début de la Colonie, une bordure de prairies en broussailles courait le long de la grève, de Québec à Beauport. En arrière, c'était l'épaisse forêt vierge, bientôt paradis des colons chasseurs. Qui revenait bredouille de grands gibiers, pouvait à son aise se poster dans les buissons proches des battures et de là mitrailler à plaisir les volées de canards sauvages maîtres incontestés de ces rives. L'abondance de ces volatiles sur cette côte¹ lui valut son nom de la Canardière.²

La Canardière constituait tout le front de la Seigneurie de Notre-Dame des Anges depuis la rivière Saint-Charles jusqu'à celle de Beauport. Le recensement de 1667, nous montre déjà ces terres occupées

¹ Par analogie avec les rivages de la mer, on appelle côte au Canada, les terres qui bordent le fleuve.

² Ce nom, nous l'espérons, lui sera gardé malgré les vocables plus éclatants dont voudraient l'affubler des gens fatigués de trois siècles d'histoire.

par de nombreux censitaires. Nommons entre autres : Simon Denis, sieur de la Trinité, membre du Conseil Souverain, propriétaire d'une ferme de 7 arpents de front sur 40 de profondeur³ ; François Trefflé, dit Rotot, dont la concession avoisinait la précédente⁴ ; Pierre Denis de la Ronde, fils de Simon ; et Étienne Rageot dit le Lyonnais.



RUINES DE LA MAISON DE MAURICE PASQUIER.

Il y a quelques années on apercevait encore à mi-distance entre le fleuve et le chemin de Beauport une masure que des documents notariés les plus authentiques nous certifient avoir été la maison de Pierre Denis de la Ronde. Le 18 avril 1922, un fort vent de

³ Aujourd'hui la ferme de Maizeret appartenant au séminaire. Charles Denis de Vitré, membre du Conseil Souverain, succéda à son père, Simon sur la ferme de la Canardière.

⁴ Le parc Maufils actuel.

tempête jeta à terre le pignon de cette mesure debout depuis 1662. Aujourd'hui nul ne s'intéresse à ces débris : seuls des framboisiers et des ronces, quelques buissons d'épines et de cerisiers essayent de protéger contre l'ingratitude des siècles ces pierres vénérables qui ont abrité, après Pierre Denis de la Ronde, Maurice Pasquier et ses fils.

C'est le 12 mars 1662 que le P. Ragueneau concédait à Pierre Denis de la Ronde "une terre de 2 arpents de front et de 40 de profondeur tenant au nord-est à celle de François Trefflé"⁵. Le 10 octobre 1664, cette concession s'élargit de deux autres arpents. Enfin Pierre Denis donnait à sa terre six arpents de front sur le fleuve, en achetant l'habitation de Jean-Baptiste Despeiras, le 10 novembre 1677⁶.

Sur cette propriété Pierre Denis construisait "une maison en pierres de Beauport avec un pavillon, une laiterie, un poulailler, une boulangerie, une grange à blé, une grange à foin et une étable, le tout entouré d'une cour pavée, d'un parc et d'un jardin." En 1683, il laissera à son fermier "vingt-quatre arpents de terre labourable à la charrue et trente arpents de prairie à faucher". Il est vrai que le gentilhomme fermier ne travaillait pas seul, quatre engagés étaient à son service.

⁵ Greffe de Paul Vachon.

La principale partie de cette terre est aujourd'hui la propriété des Frères des Écoles Chrésiennes.

⁶ La ligne de séparation entre le parc Mauvils et la propriété des Frères des Écoles Chrésiennes marque au nord-est la limite des six arpents de Pierre Denis de la Ronde. Cette ligne n'a jamais varié depuis qu'elle fut tracée nord-ouest quart de nord en 1662.

Avec sa terre de la Canardière, Pierre Denis possédait à Bourg-Royal une habitation de quatre-vingts arpents sur laquelle il entretenait un fermier. C'est sans doute dans ses visites à ce bourg qu'il distingua et connut Maurice Pasquier. Aussi, lorsque devenu aveugle,⁷ il dut abandonner le travail, c'est lui qu'il voulut constituer son fermier à la Canardière.

Le 26 mars 1683, Maurice Pasquier quitta Bourg-Royal et s'établit sur la terre de Pierre Denis de la Ronde. Le voisinage de Québec, un sol plus fécond et de plus facile culture furent sans doute les motifs qui déterminèrent ce changement. De plus par le contrat de bail dressé le 27 juin, Catherine Leneuf, femme et procuratrice de Pierre Denis, accordait à son fermier la jouissance d'une maison spacieuse et bien meublée, d'un *roulant* en excellent état avec " quatre bœufs de service et sept vaches à lait ".

Aussi, quand il rentra dans sa nouvelle demeure, il ne put se défendre d'un sentiment de profonde joie: il se crut dans un palais. Quelle différence entre sa petite cabane de madriers au toit de chaume et cette maison toute en pierre aux murs épais et couverte de bardeaux. Sa façade regardait franchement le sud et, du seuil de la porte, on pouvait à son aise contempler Québec, le fleuve et le port. Deux petits pavillons l'ornaient aux deux coins est, et quatre chassiss y laissaient entrer le soleil et la lumière. Chaque fe-

⁷ Pierre Denis devint aveugle en 1678. Il se fixa d'abord à Québec rue Saint-Louis, puis dans une petite maison attenante au jardin des RR. PP. Récollets à la Haute-Ville. Son fils Jacques, devenu le P. Joseph, fut plus tard " Supérieur de toute la mission et Gardien du couvent de Québec ". Pierre Denis mourut à l'Hôtel-Dieu. Il fut inhumé le 6 juin 1708 dans le sous-sol de la chapelle des Récollets.

nêtre ainsi que le soupirail de la cave était protégée par une forte grille de fer — précaution utile dans un temps où l'on restait toujours à la merci d'une attaque iroquoise.

En arrière de la maison et communiquant directement avec elle se trouvait "une laiterie planchéiée haut et bas, lambrissée et garnie de planches tout à l'entour".

Au bout de la maison, bien exposé au sud, un poulailler, et tout auprès, une boulangerie : non pas le traditionnel four de nos campagnes, mais bien une boulangerie "couverte de planches, lattée et enduite par dedans à chaux et sable, avec un plancher partie en madriers, partie en pierres, ayant une porte attachée seulement avec pentures et gonds de fer et une fenêtre munie d'une grille de fer. Au fond de l'appartement se dressait la bâtisse du four bien maçonnée en pierre, le couvre-feu en brique et la cheminée de terre⁸".

Continuant l'inspection de son domaine, Maurice Pasquier gagna les étables. Là, rumaient en toute patience attendant le printemps "quatre bœufs de service et sept vaches à lait". En y ajoutant les quatre bêtes qu'il possédait au Bourg-Royal cela lui faisait, pour l'époque un grand troupeau. La grange attenante aux étables et d'équerre avec elles, contenait encore malgré la saison avancée, 450 bottes de foin. A quelques pas de distance, vers l'ouest, une autre grange servait de batterie et de garde-grains. Proche de la clôture de François Trefflé, Pierre Denis avait

⁸ Inventaire fait à la requête de Catherine Leneuf, femme et procuratrice de Pierre Denis de la Ronde, 27 février 1684. (Greffé Genaple.)

encore construit “ une petite étable en pierre debout les unes sur les autres, couverte de paille comme les autres bâtiments ”.

Voilà donc Maurice Pasquier devenu grand fermier. Son contrat de bail valable pour neuf ans l’obligeait à payer annuellement la somme de trois cents livres en blé ou autres denrées dont les propriétaires auraient besoin, et qu’on devra leur offrir “ par préférence et auparavant de les porter ailleurs ”. Parmi les clauses de ce contrat, signalons encore celles d’entretenir les locaux en bon état ; de garder toujours le même nombre de bêtes, “ la plus vieille n’ayant pas plus de neuf ans et la plus jeune pas moins de deux ” ; “ de labourer et cultiver la terre ; d’arracher et déraciner les far-doche et les souches sur toute la largeur de l’habitation depuis le premier coteau jusqu’au chemin du roi, et d’en rendre la terre vide et nette ; enfin de faire un puits en pierre de Beauport au lieu où il est commencé, dont les pierres d’en bas seront garnies de mousse jusqu’à la hauteur de l’eau, et depuis l’eau jusqu’à trois pieds hors de terre avec chaux et sable. Pour lequel défrichement et construction du puits il sera déduit au preneur la somme de quatre cents livres⁹ ”.

Ce contrat de bail renfermait en détail tout le programme des colons défricheurs : désarter et cultiver. Maurice Pasquier se mit à l’œuvre. Il avait pour l’aider et l’encourager, l’activité de sa femme que l’on rencontrait partout où ses bras suffisaient à l’ouvrage : à la laiterie, au poulailler, au four, aux étales.

⁹ Bail à ferme Catherine Leneuf à Maurice Pasquier. (Greffé Genaple — 27 juin 1683.)

En ce printemps de 1683, les labours d'automne étaient à rafraîchir. Louis, garçon de quatorze ans, touchait la double paire de bœufs tandis que le père tenait les mancherons de la charrue, " d'une charrue toute neuve " ¹⁰ qui vous traçait des sillons si droits qu'on les eut dit tirés au cordeau. François, de deux ans plus jeune que son frère, marchait à droite armé du crochet et prêt au besoin, à débourrer le soc.

Puis vinrent les semailles, ces semailles à l'antique telle que décrites par le poète et que nos fils ne connaîtront plus. L'homme s'en allait dans les labours la poche de grains en bandoulière. Là, avant de commencer " le geste auguste du semeur ", chapeau bas, gravement, il traçait sur lui-même le signe de la croix. Et quant il avait prié, il semblait à ce chrétien que la graine s'échappait de ses doigts plus allègrement et que Dieu de là-haut la dirigeait et la bénissait.

Nous ne pouvons suivre Maurice Pasquier dans tous les travaux qui s'offrirent à son activité durant cette première période de bail. Nous savons qu'il maintint la bonne réputation qu'avait acquise la ferme de Pierre Denis, la meilleure de La Canardière après celle de Monsieur de Vitré. Non seulement il paya exactement et à temps ses trois cents livres de fermage annuel, mais après sept ans d'un labeur assidu, il se crut assez sûr de l'avenir pour acheter cette vaste propriété. Le contrat passé, le 5 juin 1690, ¹¹ la lui accordait moyennant une somme de 6000 livres, dont il devait payer l'intérêt à 5 pour cent jusqu'à complet paiement du capital.

¹⁰ Inventaire cité.

¹¹ Greffe Rageot.

Maurice Pasquier avait-il à sa disposition une si forte somme ? Non, mais ses fils prenaient de l'âge et il voulait les établir près de lui, sur une terre à eux. Dans son esprit les six arpents furent partagées en trois parts égales pour Louis, François et Jacques. Louis venait d'épouser Geneviève Leroux¹², le 9 janvier 1690, et le père était plein d'espoir. Hélas ! il avait compté... sans les anglais.

Le sept octobre 1690, un chef Abénaquis délégué par sa nation arrivait à Québec disant qu'une flotte anglaise partie de Boston venait assiéger Québec. L'émoi fut grand dans la ville. Le major Prévost mit la place en état de défense et dépêcha un canot à Montréal pour informer le Gouverneur. M. de Frontenac arrivait à Québec le 14, à dix heures du matin. Il félicita le major des dispositions prises et trouva le moral des travailleurs excellent. Lui-même alla partout, aux retranchements, aux batteries, mettant dans tous les cœurs l'assurance de la victoire. Le 15 octobre au matin, la flotte de Phips mouillait devant Québec. Du haut du cap Diamant, on compta trente-quatre vaisseaux dont quatre gros, et l'on estima que les bâtiments portaient trois mille hommes¹³. Vers les dix heures, le parlementaire anglais gravissait la côte de la Montagne et présentait au gouverneur l'ordre de son maître. On connaît le geste superbe de Frontenac montrant de l'index la bouche de ses canons, on connaît sa noble et chevaleresque réponse. Pendant trois jours l'ennemi resta inactif, mais le 18,

¹² Fille de François Leroux et Marie Renaud, de Bourg-Royal.

¹³ Le chiffre exact est 2,300 hommes.

on vit toutes les chaloupes chargées de monde se diriger vers Beauport. Malgré le feu des miliciens de ce village, de ceux de Montréal et des Trois-Rivières accourus un peu tard sur les lieux, mille trois cents soldats de la Nouvelle-Angleterre débarquèrent à la Canardière, sous le commandement du major Walley. En même temps, les quatre gros navires se rapprochèrent de la ville vis-à-vis du Sault-au-Matelot et la canonnade commença de part et d'autre. Il y eut là plus de bruit que d'effets. Cependant le combat tourna à notre avantage puisque dès le lendemain le vaisseau amiral dématé, troué de boulets ayant perdu son pavillon¹⁴ gagnait le large avec le contre-amiral. Le major Walley n'était guère plus chanceux à la Canardière. Obligé de tenir la rive pour rester en contact avec ses bateaux, il se vit entouré de tirailleurs acharnés contre ses flancs-gardes. Cependant le soir du 18 octobre, les troupes anglaises occupaient les fermes de la Canardière. L'avant-garde s'établit dans les bâtiments de Maurice Pasquier. Le corps principal campa dans la ferme de Charles Denis de Vitré et l'arrière-garde s'appuya au ruisseau de la Cabane aux Taupières dans la maison de Paul Chalifour.

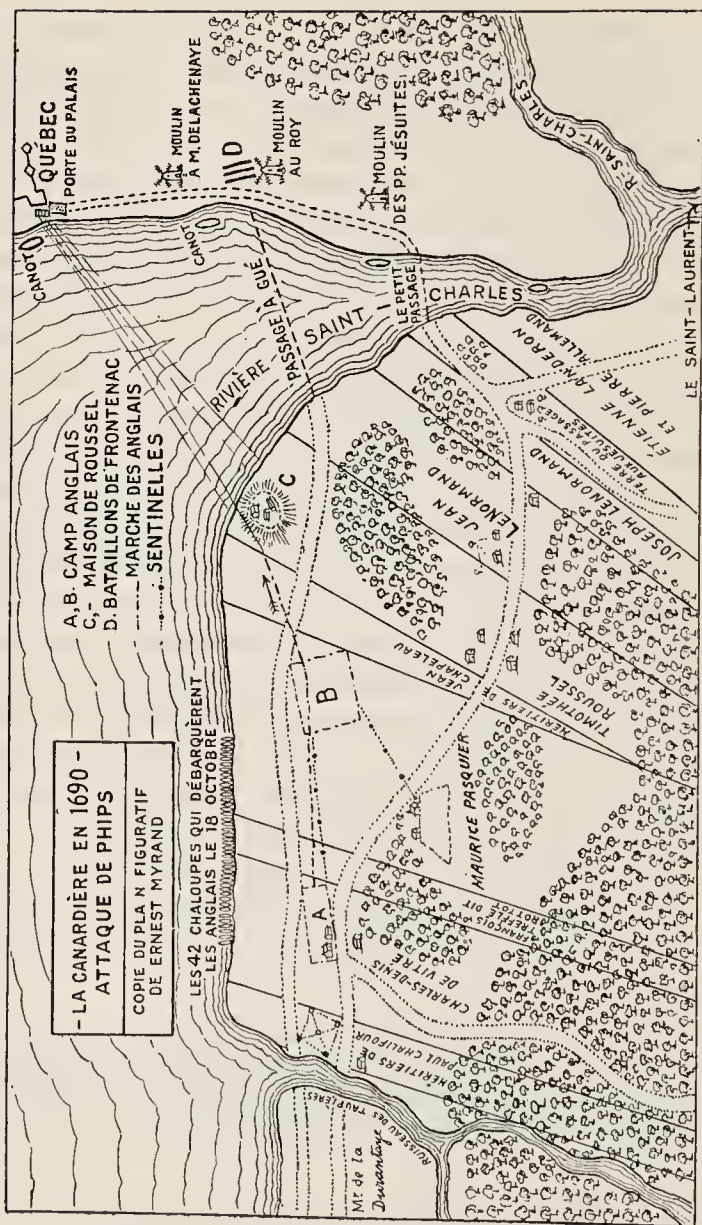
Le lendemain, disposé en ordre de bataille et muni de cinq canons, l'ennemi reprit sa marche vers la ri-

¹⁴ "M. de Maricourt abattit avec un boulet le pavillon de l'amiral et sitôt qu'il fut tombé nos Canadiens allèrent témérairement dans un canot d'écorce l'enlever et le tirèrent jusqu'à terre à la barbe des Anglais. On le porta en triomphe à la cathédrale où il est encore." (Relation de la mère Juchereau, religieuse de l'Hôtel-Dieu.)

Si le pavillon fut abattu dans la matinée du 15 octobre, l'honneur en doit être attribué à de Sainte-Hélène, car, d'après la relation de Monseignat, de Maricourt n'arriva à Québec que vers quatre heures de l'après-midi.

COPIE DU PLAN FIGURATIF
DE ERNEST MYRAND

LES 42 CHALoupES QUI DÉBARQUÈRENT
— LES ANGLAIS LE 18 OCTOBRE —



vière Saint-Charles ; mais à la faveur des taillis, des broussailles et des obstacles, un simple détachement de trois cents hommes de troupe canadienne suffit à briser son élan. Harcelé de tous côtés par des coups de feu inattendus, Walley crut prudent, le soir, de rentrer dans ses campements. Le vendredi, 20, Messieurs de Longueuil et de Sainte-Hélène traversèrent la rivière Saint-Charles avec de nouveaux détachements et s'opposèrent encore à la marche des ennemis qui longeaient la grève en colonne d'attaque.¹⁵

La Canardière devenait donc le théâtre de combats d'escarmouches où chaque canadien voulait se distinguer. Les lieutenants de Villieu, de Cabanac et Duclos de Beaumanoir sortirent de la ville, le samedi matin, à la tête de petits groupes de volontaires et, vers deux heures de l'après-midi, attaquèrent vivement les ennemis qu'ils attirèrent dans plusieurs embuscades leur causant des pertes sensibles¹⁶. Grand fut l'étonnement de nos tirailleurs, le 22, à la pointe du jour, lorsque, allant à la découverte ils virent le camp désert et les canots partis, seules les cinq pièces de canon étaient là, abandonnées sur la plage. Deux heures plus tard, Phips, déconcerté par une résistance qu'il ne croyait pas trouver, remettait à la voile pour Boston.

¹⁵ Dans cette action de Sainte-Hélène voulant faire un prisonnier s'approcha trop près de l'ennemi et eut la jambe cassée d'un coup de fusil. Il mourut à l'Hôtel-Dieu, des suites de sa blessure et fut inhumé le 4 décembre 1690.

¹⁶ C'est dans cette journée que fut tué Pierre Maufile, élève du Séminaire. Les jeunes étudiants, tant ceux de Saint-Joachim que ceux de Québec, firent vaillamment le coup de feu à la Canardière.

Tout Québec éclata en cris de joie et de reconnaissance envers la Reine du Ciel que l'on avait particulièrement invoquée pour obtenir la victoire sur l'ennemi. Monsieur de Frontenac fit chanter le *TE DEUM* à la cathédrale, et toutes les autorités participèrent à la procession que l'on organisa en l'honneur de la Mère de Dieu¹⁷.

Dans quel état les propriétaires de la Canardière trouvèrent-ils leur bien après le départ des Anglais. Il est facile de se le représenter. La relation de Monseignat¹⁸ nous apprend qu'après le combat du 18 octobre autour de la rivière Beauport "l'ennemi brûla quelques habitations" apparemment donc toutes celles qu'il rencontra entre cette rivière et le ruisseau de la Cabane aux Taupières au delà duquel il campa le soir de ce jour.

La même relation dit encore qu'après le combat du vendredi, 20 octobre, "les ennemis mirent le feu à quelques granges, ce que l'on ne pouvait empêcher, et tuèrent quelques bestiaux qui erraient dans la campagne et qu'ils ont transportés à leurs navires".

Dans la relation de l'officier Jancloot nous lisons aussi que "le samedi, 21, le jour venu, un des bataillons ennemis se détacha pour courir après des bestiaux qu'ils aperçurent près du camp, et ils les y amenèrent. Ils firent grande boucherie et en mangèrent avec avidité".

¹⁷ Pour commémorer à jamais cette délivrance, Mgr de Laval ordonna que la chapelle de la Basse-Ville serait dédiée à Notre-Dame de la Victoire, conformément au vœu que l'on en avait fait, et que, chaque année, il y aurait une fête et une procession en l'honneur de la Très Sainte Vierge, le quatrième dimanche d'octobre.

¹⁸ Relation officielle dressée au nom du Gouverneur.

Suivons Maurice Pasquier et ses fils, le dimanche 22 octobre, dans la visite de leur domaine. Hélas ! quelle désolation : brûlée, la maison, seuls les murs restaient debout ; brûlée, la grange à foin et la grange à blé où l'on venait un mois auparavant d'entasser la récolte de l'année ; brûlées, les étables ; brûlées, les clôtures de cèdre ; détruits et saccagés, le jardin potager, le poulailler, la boulangerie. Nous n'exagérons rien, nous possédons un acte officiel " une remise par Pierre Denis de la Ronde de deux années de rente à Maurice Pasquier¹⁹ " où nous lisons : " attendu qu'au mois d'octobre, la flotte anglaise qui vint pour effrayer cette ville, fit descente à la Canardière et y brûla, ruina tous les bâtiments, grains, bestiaux de la métairie, ce qui mit Maurice Pasquier, dans l'impuissance de payer la rente d'une somme de 6,000 livres en principal, prix de la dite métairie à lui vendu le 5 juin 1690. . . " Le cœur du bon M. Denis compatit à cette misère, aussi déclare-t-il que par principe de conscience il se croit obligé de remettre à Maurice Pasquier deux années d'arrérages de rente, soit 600 livres, vu surtout qu'il a, lui-même, " reçu de Sa Majesté une gratification annuelle de 150 livres sa vie durant, en considération de la dite perte ".

Devant la dévastation et la ruine de leurs biens, Maurice Pasquier et ses fils durent se regarder muets, le cœur serré, et certainement une larme glissa de leurs paupières humides. Le père se ressaisit vite. " Bah ! dit-il, ce n'est pas pire qu'au Bourg-Royal. Il nous reste nos arbres. Demain nous referons notre maison, pour le reste, rien ne presse ; cet hiver nous n'avons que nous-même à loger. "

¹⁹ Greffe Genaple — 27 septembre 1706.

Lorsqu'on fut bien sûr que les Bostonnais étaient partis, la hache entama le tronc des grands pins sur la terre des Pasquier. René Pasquier et Bernard Gonthier accourus au secours de leur frère eurent bientôt dressé la charpente de la maison et posé le toit. Quand les femmes revinrent de la ville elles trouvèrent à leur maison le même air de gaieté qu'avant l'invasion. On l'avait restaurée à neuf, divisée en deux appartements : la cuisine et la chambre, et gardé la cave et le grenier ; la cheminée étant appuyée au pignon ouest, on construisit dans la chambre voisine de la cuisine un petit poêle de brique recouvert comme nos poêles modernes d'une grosse plaque de fer. René Pasquier, avant de retourner rue Champlain avait pensé à l'ameublement, aussi sa belle-sœur fut agréablement surprise de trouver dans la chambre deux bonnes tables " l'une ronde, avec un pied central carré et munie d'un tiroir ; l'autre rectangulaire, avec un pliant "²⁰ le tout, en bois de pin ; en bois de pin aussi la huche traditionnelle placée le long du mur et dont le couvercle servait de banc pour les hommes dans les veillées où l'on recevait des Messieurs, car en temps ordinaire on se tenait dans la cuisine autour du foyer. C'est peut-être dans la même occasion que Louis Pasquier construisit sur les deux arpents qu'il tenait de son père par cession de bail " une maison et une étable en madriers, ayant dans leur ensemble 34 pieds de long sur 17 de large, couvertes de paille, la cheminée de la maison en terre et placée

²⁰ Inventaire de Maurice Pasquier. (Greffé Delacetierre — 27 juillet 1703.)

²¹ Inventaire de Louis Pasquier (Greffé J.-R. Duprac — 21 fév. 1704.)

au milieu²¹ ". Les constructions finies, Maurice Pasquier songea à ses labours d'automne. Puisqu'il voulait vivre et refaire sa fortune, il lui faudrait semer au printemps : Il acheta donc un cheval " sous poil noir " âgé de cinq ans²² et prépara ses guérets.

Pendant la saison d'hiver on releva les granges et les étables. Louis, François et Jacques aidèrent leur père dans l'abatage des arbres et l'équarrissage des troncs. Puis on tailla les piquets de clôture que l'on enfoncerait à la masse²³ dès que la terre serait dégelée.

Rien ne signalera plus l'existence laborieuse de Maurice Pasquier sinon l'établissement de ses enfants.

Louis, déjà marié, pouvait se mettre à son propre compte et cultiver les deux arpents du centre de la propriété paternelle à charge d'en payer les cent livres de rentes dont ils étaient taxés en vertu de l'acte de vente du 5 juin 1690. François ne tarda pas à trouver aussi une épouse distinguée dans la personne de Marie Marcou de Beauport. " En faveur de ce mariage Maurice Pasquier cédait à son fils " deux arpents de terre de front sur quarante de profondeur, sans bâtiments dessus dont environ vingt arpents tant en prairie qu'en labour et le reste en bois complètement debout,

²² Il avait 18 ans en 1703. (Inventaire précité.)

²³ "Les clôtures de la cour, de l'enclos des veaux et jusqu'à la grève étant des piquets de cèdre enfoncés en terre avec la masse". (Inventaire précité.)

joignant au sud-ouest à Étienne Rageot dit le Lyonnais, à charge d'en payer la rente de cent livres à la demoiselle Denis²⁴, à la Notre-Dame de mars²⁵ ”.

Deux ans après, le 25 avril 1695, Françoise, la plus jeune des enfants de Maurice Pasquier, contractait mariage avec Paul Boulé²⁶, demeurant alors à la Basse-Ville de Québec. Paul Dupuy, procureur du roi, et Jeanne Couillard voulurent honorer ce mariage par leur présence.

Jacques le dernier des garçons épousa à Québec, le 1er août 1697, Marie-Françoise Stevens. Cette jeune fille de dix-neuf ans était native de la Nouvelle-Angleterre, du lieu appelé Abscadois. Elle ne connut jamais sa mère “ pour être décédée dès son bas âge ”. Elle ne put dire non plus “ le nom de baptême de son défunt père ”. Pauvre petite orpheline enlevée dès l'âge de neuf ans par les sauvages, nos alliés, elle avait bien souffert. Elle devait tout aux Français qui l'avaient rachetée et rendue à la liberté. Depuis son arrivée à Québec, elle était au service de Nicolas Pinault, bourgeois et marchand de cette ville. Abandonnée et sans famille, elle fut heureuse d'offrir sa main au jeune Pasquier. Elle lui apportait avec tout

²⁴ Marie-Angélique Denis, épouse de Charles Aubert de la Chesnaye. Depuis la mort de sa mère, Catherine Leneuf, Marie-Angélique agissait comme procuratrice de son père, Pierre Denis de la Ronde.

²⁵ Contrat de mariage de François Pasquier et Marie Marcou. (Greffes Genaple, 8 novembre 1693.)

²⁶ Paul Boulé reçut de son père une concession de deux arpents de front sur une demi-lieue de profondeur à la Rivière-du-Sud. Cette terre avoisinait le domaine des Seigneurs. Cependant il n'habita que quelques années à Montmagny. On le retrouve au Cap-Saint-Ignace et enfin à Lévis où il établit ses enfants.

son dévouement “ quelques habits, hardes et linges qu'elle avait gagnés en ce pays et une dot de deux cents livres qu'elle avait reçue en présent de M. Léon Freday ci-devant secrétaire de Mgr de Champigny, intendant²⁷.

Jacques se résolut à ne jamais quitter La Canardière. Il se devait à ses parents dont les épaules fatiguées se courbaient sous le poids de quarante années de durs labeurs. Aussi fut-il convenu entre le père et le fils que tout serait à moitié entre eux dans la maison et sur la terre. Cependant, en 1700, nous croyons que Maurice Pasquier et sa femme songèrent un instant à quitter la Canardière pour s'établir en ville, et laisser champ libre à leur fils. Le 29 mars de cette année, en effet, Maurice obtenait des Religieuses de l'Hôtel-Dieu de Québec “ un emplacement de 40 pieds de front par 42 de profondeur, jusqu'à la clôture de l'enclos des Religieuses²⁸ à charge de six sols de cens et de la somme de vingt livres de rente foncière perpétuelle et non rachetable, payable le 1er mai de chaque année au monastère des Religieuses²⁹. Par suite du décès de Françoise Forget ce projet n'eut pas de suite. C'est bien à la Canardière que Maurice Pasquier passera les dernières années de sa vie en compagnie de son fils Jacques.

²⁷ Contrat de mariage Jacques Parquet et Marie Françoise Stevens. (Greffé Chamballon — 28 juillet 1697.)

²⁸ Le greffe de Genaple renferme un plan des emplacements concédés par les religieuses, en 1700, le long de leur enclos du pied de la côte. Ces emplacements commençaient par celui de Frs Lajoue, “ vis-à-vis la fontaine royale ”, au pied de la Côte du Palais depuis la rue Saint-Nicolas actuelle en continuant vers l'est sur la rue St-Vallier. L'emplacement de Maurice Pasquier est occupé aujourd'hui en partie par la rue “ de la Croix ” qui n'avait à l'origine que douze pieds de largeur.

²⁹ Bail à rente d'un emplacement par les religieuses de l'Hôtel-Dieu à Maurice Pasquier. (Greffé Genaple — 29 mars, 1700.)

Quant à Louis et à François, ils étaient remonté au Bourg-Royal. Les coteaux fertiles de ce village hantaient leur imagination depuis que leurs prunelles d'enfant s'étaient remplies des mille riens du superbe panorama contemplé de ces hauteurs. Ils voulaient voir de loin Québec et son fleuve grandiose et, par delà la plaine du sud, les sommets bleutés des monts Notre-Dame.

Le 22 mars 1696, Louis obtenait de M. de Villeray, procureur de M. Talon, les quatrième et cinquième concessions de Bourg-la-Reine, d'une superficie de 80 arpents entièrement en haute futaie. Depuis dix-huit mois qu'il jouissait de cette propriété en vertu d'une promesse verbale, il y avait abattu un arpent de bois. D'après les actes, on saisit parfaitement le plan de Louis Pasquier : demeurer à la Canardière, et, dans tous les moments que lui laisseront ses travaux, monter à Bourg-la-Reine et s'attaquer à la forêt. Vers 1700, il se rapprochera de sa concession et louera la maison et l'*habitation* de Louis Jacques, au Bourg-Royal. C'est là, croyons-nous, qu'il mourut prématurément en 1703, à peine âgé de trente-deux ans. L'inventaire de ses biens³⁰ nous apprend qu'il avait trois arpents semés en grain au Bourg-la-Reine et qu'il y avait commencé "une maison en pierre levée jusqu'aux caves". La fortune qu'il laissait à ses enfants était celle d'un très modeste cultivateur. Ceux-ci d'ailleurs se virent dépossédés de la concession paternelle. Les Jésuites en effet, crurent qu'il était de leur devoir de restituer à leurs véritables propriétaires

³⁰ Greffe J.-R. Duprac — 21 février 1704.

les terres du Bourg-Royal et du Bourg-la-Reine “ indument retranchée et mal acquises ” par M. Talon³¹. Le 4 mai 1699, en vertu des transactions passées entre eux et M. de Vitré, les héritiers de Mathieu Choret et Madame de la Durantaye³², il est arrêté que les concessions primitives seront remises en l'état où elles se trouvaient en 1666, à l'exception du Bourg-Royal dont les censitaires dépendront, savoir : sept habitations du sieur de Vitré³³; trois, des héritiers de Mathieu Choret³⁴; et sept autres, des héritiers d'Olivier Morel de la Durantaye³⁵.

Les concessions accordées au Bourg-la-Reine par M. Talon et ses représentants étaient peu nombreuses et ne furent jamais cultivées ni habitées et de ce fait elles pouvaient être annulées³⁶. Il faut cependant tenir compte de l'effort réel fait par Louis Pasquier et nous

³¹ Si M. Talon mérite des louanges pour son œuvre de colonisation, on ne peut que blâmer les procédés injustes qu'il employa à l'égard des Pères Jésuites lors de la création du Bourg-Royal et de Bourg-la-Reine. Les Pères en cédant à la force n'avaient pas renoncé à leur droit de propriété sur ces bourgs qui leur furent restitués le 24 mars 1698. Les pièces de cette querelle ont été publiées par l'Hon. T. Chapais dans son livre “ Jean Talon ”.

³² Greffe Genaple — 4 mai 1699.

³³ Les habitations de Louis Jacques, d'Ignace Leroux, les deux de Robert Segouin, les deux de François Allard.

³⁴ Les deux habitations de Michel Fournier et celle de François Allard qui joint Jean Boudeau.

³⁵ Les habitations de Germain Langlois, d'Ignace Leroux, de Jean Segouin, les deux de François Pasquier et les deux de Gilles Bourré. Ces habitations payaient quarante sous et deux chapons vifs de rentes foncières seigneuriales.

³⁶ Outre la concession de Louis Pasquier nous pouvons signaler encore celles de François Allard, de Jean Michel et Mathurin Chaillé ; (Greffe Vachon, 9 octobre 1670 — Vente Jean Michel à Frs Allard.) Jacques Dhéry dans son contrat de mariage se dit aussi habitant de Bourg-la-Reine — 22 sept. 1669. (Greffe Duquet.)

croyons qu'il ne fut pas inquiété dans sa possession, puisque en 1703, il ensemençait trois arpents de grain. Mais sa mort laissa sa terre inculte et inhabitée. Geneviève, sa fille, essaya en 1724 de rentrer en possession de la terre paternelle et intenta une action contre son oncle et tuteur François Pasquier en restitution de bien. Et, chose étonnante, la Prévôté de Québec condamna celui-ci "à mettre sa nièce en possession de sa portion d'héritage³⁷". Le tuteur ainsi sommé remettait à sa nièce, le 16 décembre 1724, tout ce qui lui revenait de l'héritage de ses père et mère, et celle-ci lui en délivrait une quittance générale "sans y comprendre sa part de terre, si elle lui échoit".

Il était bien difficile qu'elle lui échet après l'acte du 4 mai 1699 et vingt ans d'abandon. Cependant Maurice Pasquier assigna le procureur des Pères Jésuites devant la Cour, le 2 avril 1725. La réponse du R. Père procureur est très claire et très expressive. Elle dit en substance : 1° La sentence rendue contre François Pasquier par la prévôté de Québec doit être regardée comme non avenue, puisque la prétendue part d'héritage dont il est question est située dans la seigneurie de N.-D. des Anges qui a son juge, devant lequel les parties doivent être renvoyées.

2° La prétendue terre n'a jamais été concédée par les Jésuites à Louis Pasquier mais à d'autres particuliers suivant le plan ci-joint et plus de quarante ans avant la concession accordée à Louis Pasquier.

3° Les Jésuites ne sont pas obligés de prendre fait et cause pour François Pasquier dans les poursui-

³⁷ Sentence du 21 novembre 1724.

tes intentées contre lui. Qu'il s'adresse à ceux qui ont concédé cette terre³⁸.

Geneviève Pasquet finit par se rendre compte qu'il lui serait impossible de rentrer en possession de la terre de Bourg-la-Reine. Le 30 mai 1725, elle fournit à son oncle une nouvelle quittance de règlement final " voulant et consentant que les procédures faites en la prévôté demeurent comme nulles et non avenues³⁹".

Tel fut le sort de Louis Pasquier et de ses héritiers. Son frère cadet fut plus heureux. En 1696, il y avait au Bourg-Royal une habitation de première valeur sur laquelle François Pasquier jeta les yeux. Michel Boutet⁴⁰ qui l'avait obtenue en concession, devenu vieux et malade, s'était retiré à l'Hôtel-Dieu de Québec. Pour récompenser les religieuses des tendresses qu'elles avaient pour lui et sa femme, autant que pour payer son séjour à l'hôpital jusqu'au moment de sa mort, il leur avait fait don de tous ses biens⁴¹.

C'est donc aux Religieuses que s'adressa François Pasquier pour entrer en possession de la terre convoitée. Le contrat d'achat⁴² nous apprend que la moitié de cette terre était en pâturage et prairie et l'autre

³⁸ Réponse des Pères Jésuites à une assignation qui leur a été faite par François Pasquet — 23 avril 1725. (Inventaire d'une collection.) Le plan qui accompagne cette réponse nous montre comment la terre de Louis Pasquier se superpose sur les trois concessions antécédentes.

³⁹ Greffe Barbel.

⁴⁰ Michel Boutet n'avait pas d'enfants. Il fut l'un des personnages les plus estimés de la paroisse de Charlesbourg dont il fut le premier marguillier.

⁴¹ Greffe Genaple — 13 août 1692.

⁴² Greffe Genaple — 26 nov. 1696.

moitié en bois de haute futaie. C'est le 1er avril 1697 que le nouveau propriétaire s'installa dans la "vieille petite maison" de Michel Boutet. En quittant la Canardière, François, tout en gardant la propriété de ses deux arpents de terre, en vertu de son contrat de mariage, en laissait la jouissance à son père à charge d'en payer la rente de cent livres.

François Pasquier devint l'un des propriétaires les plus influents et des plus écoutés de Bourg-Royal. Ses fils gardèrent la terre paternelle et la transmirent à leurs descendants jusque dans ces dernières années.

Retournons à la Canardière où nous avons laissé Maurice Pasquier et son fils Jacques. Le poids des années pesait lourdement sur les épaules de Maurice et commençait à courber sa haute stature. Déjà en décembre 1691 il avait dû s'aliter malade à l'Hôtel-Dieu⁴³, et ses forces diminuèrent peu à peu. Cependant ce fut sa femme, Françoise Forget, qui partit la première. Quand mourut-elle ? Nous ne le savons pas au juste, mais certainement entre 1697 et 1703. C'est sans doute quelque temps après la mort de son épouse que Maurice Pasquier fit dresser l'inventaire de ses biens⁴⁴.

Cet inventaire fut l'occasion d'une fête de famille. François Pasquier et Jean Paradis époux de Jeanne Pasquier descendirent du Bourg-Royal. Paul Boulé comme représentant de sa femme, Françoise Pasquier,

⁴³ Nous ne savons pas quand M. Pasquier tomba malade. Le registre de l'Hôtel-Dieu porte simplement : — "Décembre 1691, Maurice Pasquier âgé de 52 ans ; habitant sorty le 31me."

⁴⁴ L'inventaire dit : "A la requête de Maurice Pasquier à cause de la communauté qui a été entre lui et défunte Françoise Forget, son épouse", (Greffe Delacetierre — 27 juillet 1703.)

arriva de la Basse-Ville, dans la matinée. Maurice avait de bonne heure attelé son cheval noir et, au petit trot, gagné le passage à bac de la "petite rivière Saint-Charles". Une heure après, le notaire Delacetierre descendait de voiture devant la maison des Pasquier et tandis que Jacques dételaît la bête, le père présenta au notaire ses enfants, les deux commissaires-priseurs, Jacques Huppé-Lagroix et Bertrand Bélanger, et les deux témoins, Jean et Joseph Normand.

François fit observer que son frère Louis n'était pas représenté.

— "Nous avons rencontré Geneviève Leroux sa veuve, à la maison seigneuriale du "Petit-Passage, dit le notaire, elle a refusé de venir malgré nos instances. Nous pouvons agir sans elle".

— "Elle voulait, continua le père, que je lui donne les deux arpents qu'elle tient à bail. Or, je ne puis les lui accorder sans votre assentiment à tous. Elle n'a rien voulu entendre, déclarant qu'elle ne consentait aucunement au règlement que nous voulions faire⁴⁵."

Le notaire face à la cheminée commença à écrire : "Premièrement dans une chambre à main gauche, servant de cuisine s'est trouvée une crémaillère estimée quarante sols". — La vieille crémaillère enfumée avait toujours la place d'honneur, dans les inventaires de nos arrière-grands-pères, ce n'est qu'après elle que venaient les chaudières, les lèche-frites, les broches à

⁴⁵ A l'inventaire de ses biens daté du 21 février 1704, Geneviève Leroux fait ajouter, le 11 mars suivant, qu'elle possède à la Canardière une terre de deux arpents de large sur trente de profondeur... "ce dont les dits tutrice et subrogé tuteurs ont requis acte pour savoir à qui il appartiendra sans préjudice des droits qui pourraient appartenir à la dite veuve et à ses enfants mineurs..." (Greffe J.-R. Duprac — 20 fév. 1704.)

rôtir, les poêles à frire et le petit gril. On n'oubliait jamais d'indiquer les instruments de travail : les faucilles à couper le blé, le coin de fer à fendre le bois, le *battement* : enclume et marteaux ; les haches, les scies et les taillières. A côté, on plaçait généralement la petite chaudière à boire et les seaux ferrés. Me Delacettierre énumère tous ces objets, même " un petit méchant sciot avec sa monture cassée." Dans la chambre à côté de la cuisine, il signale un poêle de brique recouvert d'une plaque de fer et la pelle à feu. Là se trouvait aussi la huche en bois de pin et le " sas à sasser la farine ", le lit avec ses " trois vieilles *couvertes* presque usées, de méchante laine ou poil de chien " et les deux tables en bois de pin.

Dans le grenier, le Notaire constata la présence de quarante minots de blé et de six minots d'avoine. La cave contenait quatre-vingts livres de salé dans le saloir et seize livres de beurre dans une tinette " fort vieille ".

Mais c'est dans les granges et les étables que Maurice Pasquier avait le meilleur de ses revenus. Et d'abord le matériel : houes, charrue et socs, charrette et attelages, etc. . . . Puis les bestiaux : " Un cheval noir âgé de dix-huit ans ; deux bœufs prenant quatre ans, sous poil noir ; trois vaches laitières : une caille, une brune et une rouge ; trois génisses d'un an ; trois porcs d'un an aussi et trois autres petits nourritureaux". D'après son inventaire, Maurice Pasquier possédait encore sa terre de Bourg-Royal qu'il vendit quelques mois plus tard à Pierre Chalifour⁴⁶. Touchant les six

⁴⁶ Inventaire de Pierre Chalifour.—N'ayant pu découvrir l'acte notarié, nous croyons qu'il s'agit d'une vente verbale. Ainsi fut encore vendue la terre de Merry Pasquier dont Paul, puis Pierre Chalifour furent les propriétaires successifs.

arpents de front qu'il possède à la Canardière, il déclare en avoir cédé deux arpents à son fils François et celui-ci en laisse la jouissance à son père sa vie durant " en l'acquittant des cent livres de rentes dues à la succession de la Dame Denis ". Tous les biens inventoriés furent laissés à la garde de Maurice Pasquier. Avant de congédier ses enfants, le père leur manifesta la joie qu'il avait de les voir tous bien établis en possession de bonnes terres sur lesquelles ils pouvaient vivre heureux. Puis il leur fit part du désir qu'il avait de mourir à la Canardière et de laisser à son fils Jacques, qui voulait bien avoir soin de lui dans sa vieillesse, l'entière possession de ses biens immeubles. Tous acquiescèrent à ce désir et se séparèrent en se souhaitant bonne chance.

Le 17 octobre 1709, la demeure de Maurice Pasquier abritait une autre famille. On y voyait Angélique Denys de la Chesnaye, Charlotte Denis de Ramesay, Louise Denis d'Argenteuil, Françoise Denis de Mantet, toutes Dames de grand nom et héritières de Pierre Denis de la Ronde.

Maurice les avait appelées afin d'approuver la cession qu'il faisait de sa terre de la Canardière à son fils Jacques. Par suite des malheurs du temps, le capital de 6,000 livres, prix de la vente de la terre n'avait pas encore été payé et par conséquent les droits des premiers propriétaires restaient intacts. C'est donc avec l'assentiment de ces dames que Maurice Pasquet dicta au notaire l'acte suivant de donation à son fils Jacques.

" Maurice Pasquier, demeurant à la Canardière, de son bon gré et volonté déclare que, étant hors d'état

de faire valoir ses terres à cause de son âge caduc, que, ne pouvant plus travailler ni gagner sa vie, il s'est confié à Jacques Pasquet et à Françoise Stevens, ses enfants qui ont eu toujours un grand soin de lui, ce qu'il espère encore pour l'avenir ; déclare de plus que la terre, sise à la Canardièrre, qu'il a acheté de Dame Catherine Leneuf, à constitution de rente, appartient aux héritiers de la défunte dame ; veut et consent suivant l'agrément de ses autres enfants et héritiers que Jacques Pasquet et Françoise Stevens sa femme, soient substitués à sa place et qu'ils jouissent de la dite terre aux mêmes charges, clauses et conditions exprimées sur le contrat de vente à lui fait par Catherine Leneuf, qu'il plaise donc aux dites dames propriétaires donner leur plein et entier consentement pour le présent transport. Ce à quoi celles-ci ont volontiers consenti et signé la dite donation, cession et transport⁴⁷ ”.

Libéré de tous les soucis de ce monde, le vieillard aimait encore aux moments de gai soleil à circuler entre les souches dans les abatis de la Canardièrre. Défricheur inlassable, il lui coûtait de ne plus vivre que de souvenirs ; il aurait voulu réunir autour de lui tous les fils de ses fils et recommencer avec eux les rudes travaux. Je le vois debout au milieu d'eux leur chantant l'hymne du défricheur :

“ Avec mes gars, je suis monté
Sur le coteau, dans la lumière,
Et là, devant l'immensité
Prise à témoin de ma prière,

⁴⁷ Cession de Maurice Pasquier à son fils Jacques. (Greffé J.-R. Duprac. — 17 oct. 1709.)

Je leur ai dit : “ Mes petits gars,
Ce champ, c’est la Nouvelle-France :
Pour qu’il y croisse une espérance,
Donnez vos bras

Et les deux mains tout grand tendues,
Vers le guéret, vers la prairie,
En leur montrant la tâche ardue
Des créateurs de la Patrie,
Je leur ai dit : “ Mes Petits gars,
Pour que toujours poussent les blés
Dans les sillons, dans les *brûlés*,
Donnez vos bras.

Et, simplement, les petits gars,
En souriant à leur grand-père,
Ont répondu : “ En paix, espère.
Dans la forêt, comme l’Ancien,
Gardant au cœur même assurance,
Nous irons tailler notre bien.
Aux champs de la Nouvelle-France,
Tes fils donneront leurs deux bras. »

Maurice Pasquier avait rempli sa tâche. Il pouvait mourir dans la paix du juste qui voit s’ouvrir, par delà les frontières de la mort, les portes brillantes de l’éternelle vie⁴⁸.

⁴⁸ Comme pour sa femme Françoise Forget, nous ignorons la date de la mort de Maurice Pasquier.

*Ceux qui se penchent vers le sol pour en
extraire notre nourriture sont les vrais
conservateurs de notre race.*

*Le pays appartient aux propriétaires du
sol.* — HON. ATH. DAVID

La Famille Paquet

JACQUES PASQUET ET FRANÇOISE STEVENS

1. *Pierre*, baptisé, à Québec, le 13 juin 1698 ;
marié à Angélique Bourg (Dubourg), à
St-Laurent, Montréal ;
inhumé à St-Vincent-de-Paul, le 21
nov. 1766.
2. *Maurice*, baptisé à Québec, le 16 sept. 1699 ;
marié à Thérèse Drapeau, à St-François
de Sales (Ile Jésus) le 21 fév. 1724 ;
inhumé probablement à St-Vincent-
de-Paul après 1769.
3. *Marie-Louise*, baptisée à Québec, le 28 fév. 1701 ;
inhumée à Charlesbourg, le 3 mars 1703.
4. *Marie-Louise*, baptisée à Québec en 1703 ;
mariée à Martin Langlois, à Québec, le 9
nov. 1716 ;
inhumée à Québec, le 26 juin 1746.
5. *Philippe*, baptisé à Québec, le 14 fév. 1705 ;
décédé le 19 avril 1731, par accident,
n'ayant pu recevoir que l'extrême-onc-
tion,
inhumé, le 20, à Québec.

6. *Jacques-Charles*, baptisé le 18 fév. 1707, à Québec ;
marié à Marie-Anne Tallard, à St-François (Ile Jésus), le 4 nov. 1732 ;
inhumé, à St-Vincent-de-Paul, le 28 avril 1777.
7. MARTIN-FRANÇOIS, baptisé à Québec, le 17 janv. 1709 ;
marié à Marie-Louise Chapeau, à Québec, le 6 nov. 1736 ;
inhumé, à l'Hôpital-Général, le 8 juin 1760.
8. *François*, baptisé à Québec, le 4 avril 1710 ;
marié à Geneviève Giroux, à Beauport, le 2 oct. 1741 ;
inhumé, à Québec, le 29 fév. 1784.
9. *Jean-Baptiste*, baptisé, le 3 mars 1712, à Québec ;
marié, 1° à Françoise-Agnès Pennisson, à Charlesbourg ; 2° à Marie-Françoise Bélanger, à Québec, le 19 nov. 1742 ;
inhumé, à Québec, 1er mars 1788.
10. *Elisabeth*, baptisée le 1er avril 1714, à Québec ;
mariée à Louis Bélanger, à Québec, le 15 nov. 1735 ;
inhumée à St-Vincent-de-Paul, près de Montréal, le 18 mai 1774.

11. *Pierre*, (2^e du nom) baptisé à Québec, le 8 juillet 1717 ;
marié à Marie-Agnès Chalifour, à Québec, le 15 juillet 1748 ;
inhumé à Saint-Vincent-de-Paul, le 28 juillet 1772.
12. *Marie-Louise*, (3^e du nom) baptisée au Cap St-Ignace, le 20 août 1719 ;
mariée à Jean Depoca, à Québec, le 2 juin 1738.
13. *Louis*, baptisé à Québec, le 1^{er} juin 1722 ;
marié à Madeleine Vandendaigue, à St-Vincent-de-Paul, le 13 juillet 1744 ;
inhumé à St-Vincent-de-Paul, le 21 fév. 1781.
14. *Marie-Charlotte*,
inhumée à Québec, le 14 déc. 1728 ; elle
était âgée de neuf mois.



CHAPITRE IV

Jacques Pasquet¹

Né au Bourg-Royal le 14 septembre 1675, Jacques Pasquet n'avait que huit ans lorsqu'il descendit avec son père à la Canardière, mais déjà le jeune enfant avait pris conscience de lui-même. En regardant abattre les arbres, essoucher et labourer, il comprit qu'un jour lui aussi, il devrait être défricheur.

A la Canardière, l'enfant trouva le fleuve et l'immense grève. Parfois, à l'heure des marées basses, on le voyait partir, pieds nus, à la course, pour voir où s'était retirée l'eau, tout à l'heure si proche. Et, pour mieux chercher la solution du problème que se posait son enfantine imagination, grimpé sur quelque roche, il regardait dans l'espace, droit devant lui. Quand il rentrait, son frère Louis lui demandait s'il avait envie d'être marin. — "Non, non, pas marin, répondait l'enfant, cultivateur comme papa ; enlever les arbres et semer du blé, avec toi."

Jacques Pasquet, en effet, se fit défricheur. Comme ses frères, il comprit la valeur de la terre et, comme eux, il devint un travailleur intelligent. Il y avait même en lui quelque chose d'enthousiaste et de hardi qui l'entraînait à élaborer rapidement des projets d'avenir dont le père souriait, sans rien dire. En famille,

¹ A partir de 1710, on trouve presque toujours Pasquet au lieu de Pasquier dans les actes notariés. Nous adoptons cette orthographe.

on sentait très bien que les tendresses paternelles allaient particulièrement à ce fils qui voulait se lancer dans la vie toutes voiles tendues, face au grand souffle du large. Aussi quand Maurice Pasquier vit ses fils, Louis et François, s'établir au Bourg-Royal, il se réjouit de pouvoir léguer sa terre de la Canardière à ce jeune homme entreprenant, désireux de marquer le sol de la patrie du caractère auguste du travail.

Nous le voyons d'abord imiter ses deux frères. Lui aussi, il veut posséder un coin de la terre qu'ont foulée ses pieds d'enfant. Le 20 mars 1699, les RR. PP. Jésuites lui accordent une concession au Bourg-la-Reine. Cette concession, la première accordée depuis le retour de ces terres à leurs véritables propriétaires, était, " en bois de haute futaie, bornée par devant à la ceinture du Bourg-Royal, et du côté sud-ouest par une ligne² qu'avait fait autrefois tirer défunt Monsieur Talon, depuis le milieu du Bourg-Royal jusque dans les montagnes³. " Elle mesurait trois arpents de large sur quarante de profondeur.

Le 18 avril 1703, Jacques Pasquet se porte encore acquéreur d'une terre de 2 arpents de front sur 20 de profondeur, située sur la route Saint-Pierre, au-dessus de Charlesbourg. Pierre Hélie, propriétaire de cette habitation, ne la trouvant pas suffisamment à sa convenance, la vendit pour une somme de deux cent soixante-dix livres dont la moitié payée comptant.

Lorsque, en 1709, Jacques succédera à son père sur la ferme de la Canardière, il sera sans contredit

² Il s'agit du chemin qui traverse par le milieu le Bourg-Royal et le Bourg-la-Reine. Ce chemin existe encore aujourd'hui jusque dans la forêt.

³ Concession par les Pères Jésuites à Jacques Pasquier. (Greffé Genaple — 20 mars 1699.)

plus fortuné que ses frères, mais il assumera aussi plus de tracas et de soucis. Il lui faudra d'abord trouver l'argent nécessaire pour s'acquitter envers les héritiers de Pierre Hélie auxquels il n'avait encore versé que cent vingt livres. A cet effet, il se résout à vendre sa terre de Charlesbourg aux Pères Jésuites pour une somme de trois cent soixante livres⁴. Cette transaction lui permet, le 26 décembre 1710, de payer deux cent livres à Pierre Jean, oncle et tuteur des enfants de Pierre Hélie, et de solder ainsi sa dette⁵.

A peine avait-il réglé cette question que les héritiers de Pierre Denis de la Ronde demandèrent le partage immédiat de l'héritage paternel en ce qui concernait la ferme de la Canardière. Où Jacques Pasquet trouvera-t-il les six mille deux cents livres⁶ qu'il leur doit ? A tout hasard, il frappe encore à la porte du collège des Jésuites et demande le P. Raffeix, procureur. En quelques mots il lui expose la situation et sollicite un avis.— “ J'ai en main l'argent qu'il vous faut, répondit le Père, et, volontiers, je consens à devenir propriétaire des trois cent dix livres de rentes annuelles et perpétuelles que vous devez aux Denis. ”

Heureux d'une si soudaine solution, Jacques Pasquet fit dresser l'acte de vente, le 20 février 1711⁷. Il y est dit que les Pères Jésuites sont mis et subrogés en lieu et place des Denis aux mêmes conditions et privilèges.

⁴ Vente Jacques Pasquet aux Pères Jésuites — 15 déc. 1710. (Greffé Dubreuil.)

⁵ Quittance Pierre Jean à Jacques Pasquet — 26 déc. 1710. (Greffé Dubreuil.)

⁶ 6,000 livres de principal et 200 d'intérêt.

⁷ Vente par Jacques Pasquet aux Jésuites — (Greffé Dubreuil.)

Les quittances de François Aubert de La Chesnaye et d'Angélique Denis des 17 et 24 décembre 1710 et du 15 février 1711⁸ nous apprennent que Jacques Pasquet versa à chacun des héritiers de Pierre Denis de la Ronde les sommes qui leur revenaient.

Délivré de ces soucis, le jeune fermier se mit résolument à l'œuvre, gagnant chaque année, sur la forêt, quelques arpents de terre labourable. Le foin, le blé, l'avoine et les légumes poussaient dru dans les terres neuves. Sur toute la largeur des six arpents, jusqu'à la ligne où commençait la forêt, on aurait en vain cherché un coin inculte ou abandonné.

L'activité de Jacques Pasquet lui rapportait d'assez beaux deniers⁹. Aussi résolut-il de devenir non seulement en titre, mais de fait propriétaire du bien paternel. C'est, en effet, à partir de cette époque que le jeune fermier se mit en devoir de payer annuellement aux Jésuites, non seulement l'intérêt, mais un acompte des six mille livres de capital, prix de sa terre.

En voyant son frère agir si rapidement, François Pasquet craignit pour les deux arpents de front dont il était propriétaire par la volonté paternelle. Jacques, en effet, ayant payé les six arpents aux Denis, puis les ayant revendus aux Jésuites, pourrait bien se regarder comme véritable possesseur de tout le bien de famille, surtout s'il parvenait à racheter entièrement le capital. François ne voulut pas se laisser devancer, aussi le 12 mai 1714, il présenta au Père Raffeix, le

⁸ Greffe Dubreuil.

⁹ Nous savons en effet par certains inventaires que J. Pasquet vendait en ville du foin, des légumes et autres produits de ferme.

contrat de cession paternel et une somme de deux mille livres comme prix de son bien. Le Père reconnut volontiers la légitimité de ses droits et accepta la somme à condition "que François se porte garant contre toute action de son frère envers les Jésuites"¹⁰.

Nous n'avons trouvé aucune trace de différend entre les deux frères, cependant la disposition ci-dessus ne nous semble pas avoir été accepté par Jacques, car, le 7 avril 1741, il fera don des deux arpents en question à Jean Depoca, époux de Marie-Louise Pasquet, sa fille ; et l'acte portera cette significative remarque : "de laquelle terre jouissent actuellement sans aucun titre François Pasquet et ses enfants au nom et comme héritiers de Marie Marcou, lors de son décès femme de François Pasquet, laquelle ils ont partagée entre eux quoiqu'ils n'y eussent aucun droit de propriété"¹¹.

Cette erreur de Jacques Pasquet n'eut aucune conséquence, car Jean Depoca se fixa plus tard à l'île Jésus et la terre de la Canardière demeura aux fils de François.

De 1714 à 1718, le travail demeure intense sur la ferme de la Canardière. Jacques Pasquet y donne la pleine mesure de son activité. Il a quarante ans. Son vieux père, Maurice, n'est plus, mais dans la maison, autour de leur mère se groupent joyeux et rieurs, une dizaine d'enfants dont les deux aînés Pierre et Maurice ont respectivement quinze et seize ans. C'est l'espoir de demain : la multiplication des bras, après la

¹⁰ Quittance du Père Raffeix à François Pasquet. (Inventaire d'une collection.)

¹¹ Donation Jacques Pasquet à Joanio Depoca. (Grefte Rageot — 4 avril 1741.)

multiplication des berceaux. Chaque soir, après souper, le père passe au milieu de ses fils une heure délicateuse. Les plus grands s'assoient près de lui sur le banc rustique ou, debout, s'accotent à ses larges épaules ; les plus petits grimpent sur ses genoux et s'y installent bravement pour recevoir une caresse ou un baiser. Chacun veut sa part de tendresse et Jacques se donne à tous, tout entier. Ah ! que le sommeil était calme et reposant après ces soirées de naïf et candide abandon. Le bonheur régnait sous le toit des Pasquet. Il faisait réellement bon vivre à la Canardière et cependant on allait la quitter.

Au printemps de 1718, Jacques est appelé à l'Hôtel-Dieu. — “ Il nous faut, lui dit la Supérieure, un homme actif et entreprenant pour gérer notre importante ferme de l'île aux Oies. Nous avons pensé à vous. La besogne est rude, aussi songeons-nous à vous donner mille deux cents livres par an. Pouvez-vous accepter ? ” Quitter la Canardière, s'éloigner de Québec, c'était là affaire sérieuse qui demandait réflexion, aussi Jacques différa sa réponse pour consulter sa femme et mûrir le projet.

Il s'agissait pour lui d'abandonner une terre fertile et bien située pour s'établir avec sa famille dans une île, en plein St-Laurent, loin de tout voisinage. D'autre part, un bénéfice net de mille deux cents livres par an, lui permettrait de payer aux Jésuites le capital dû et peut-être aussi d'établir avantageusement ses enfants. D'ailleurs, il y avait chez Jacques Pasquet de l'enthousiasme pour les entreprises hardies ; il accepta donc le poste qu'on lui offrait et partit seul, dans les premiers jours de mai, avec les instructions de la Mère Supérieure de l'Hôtel-Dieu.

L'engagement de la famille Pasquet aux Dames Religieuses de l'Hôtel-Dieu est du 9 mai 1718. Il y est dit que " Marie Stevens, femme de Jacques Pasquet, tant en son nom qu'en celui de son mari, absent pour l'île aux Oies, et ses enfants s'engagent à se rendre à l'île pour servir les dites dames en tout ce qui leur sera commandé de licite et d'honnête : faire valoir tous leurs biens en la dite île, régir et gouverner les terres, bestiaux et laitage en bon père de famille ; travailler selon leur force, savoir-faire et industrie ; soigner et ménager le tout au mieux possible ; rendre bons et fidèles comptes de tous les profits, fruits et revenus qui en proviendront. Au moyen de quoi ils seront nourris, hébergés aux dépens des Religieuses qui seront tenues en outre de leur payer mille deux cents livres, monnaie de carte, pour chaque année de leur service, et ce pour trois années consécutives à partir du premier mai ; promettent aussi les dites Religieuses de leur envoyer des hommes pour les aider à faire les foins, pour l'entretien et la nourriture des bestiaux de la ferme. . . "

Cet acte délimite parfaitement les fonctions de fermier général de Jacques Pasquet à l'île aux Oies. François Stevens l'accepta au nom de son mari qu'elle rejoignit vers la mi-mai, en compagnie de ses enfants.

L'île aux Oies avait d'abord appartenu à M. Paul Dupuy, officier au régiment de Carignan, qui s'y établit avec quelques censitaires en 1668. Il y bâtit un manoir seigneurial, encore debout et en bon état en 1718. Ce noble et pieux seigneur devenu lieutenant-général de la prévôté de Québec fréquentait le monastère de l'Hôtel-Dieu où une de ses filles avait fait profession.

“ Ayant appris en 1710, lisons-nous dans l’histoire de l’Hôtel-Dieu, que les fermes de l’hôpital souffraient du manque de fourrage, M. Dupuy offrit aux religieuses d’en prendre à l’île aux Oies toute la quantité dont elles avaient besoin. Les rapports excellents que firent sur la fertilité de cette île, les domestiques qu’on y avait envoyés, suggérèrent aux Hospitalières la pensée d’en faire l’acquisition. M. Dupuy céda volontiers sa propriété pour la modique somme de douze mille livres, le 14 février 1713 ”.

Les Religieuses voulant juger par elles-mêmes de l’état de l’île et des améliorations à faire à la ferme délèguèrent huit d’entre elles pour visiter leur nouveau domaine. Ce voyage eut lieu en juillet 1714.

“ Nous visitâmes, dit la relation, les environs du manoir, les granges, les étables, les fontaines et le jardin. Nous vîmes revenir des champs un beau troupeau de vaches : l’abondance des pâturages fait qu’elles y sont toujours grasses et que leur lait est excellent ”.

La charge de Jacques Pasquet fut donc d’entretenir cette ferme et de ravitailler le monastère¹². Quelle était, au juste, l’importance de la ferme de l’île aux Oies en 1718 ? Quelle étendue de terre cultivée et de prairie renfermait-elle à cette époque ? Combien de bêtes dans les étables et dans les basses-cours ? Impossible de le dire, les documents font totalement

¹² “ Nous avons acquis une barque pour nous apporter les fruits de cette île ; et quand elle vient chargée de ses richesses qui consistent en foin, en bœufs, veaux, porcs, volailles, gibiers, œufs, excellent beurre et en quantité, elle met l’abondance dans notre monastère ; et on se réjouit autant de la voir arriver qu’on le fait en Europe, lorsque les gallions des Indes y viennent. ” (Histoire de l’Hôtel-Dieu p. 358.)

défaut¹³. Nous ne pouvons non plus juger du travail accompli par la famille Pasquet dans les trois années de son engagement.

Un seul acte nous reste. Il relate une joie familiale la naissance de Marie-Louise¹⁴ baptisée au Cap-Saint-Ignace par le chapelain de l'Hôtel-Dieu, le 20 août 1719.

Jacques Pasquet ne dut pas trouver la situation de l'île aux Oies des plus agréables ni des plus avantageuses car il ne renouvela point son engagement. En juin 1722, nous le retrouvons sur sa terre de la Canardièrè essayant de lui faire oublier, par un travail plus assidu, trois ans d'absence et d'abandon. Ah ! cette terre de la Canardièrè, il lui semblait maintenant l'aimer davantage et, des profondeurs de son âme, montait comme un regret de l'avoir quittée. Depuis son enfance, il y avait mis tout l'effort de ses bras, toute la sueur de son corps ; lui et elle ne devaient plus faire qu'un. Pour qu'elle devînt sienne pour toujours, il voulut consacrer à son rachat mille six cents livres, prises sur ses gages de l'île aux Oies.

Le 22 avril 1723, en présence du P. Claude Dupuy, procureur des Révérends Pères Jésuites, les religieuses

¹³ Les papiers de l'Hôtel-Dieu ayant trait à l'île aux Oies furent détruits dans l'incendie du monastère, le 7 juin 1764.

Le recensement de 1681 donne à l'île 39 habitants. M. Claude Dupuy avait vingt arpents en culture et possédait vingt-quatre bêtes à cornes.

En 1713, les religieuses avaient acheté la terre de Pierre Lamy, leur voisin à l'est, soit " six arpents de front d'un chenal à l'autre ".

¹⁴ Deuxième du nom. Elle eut pour marraine sa sœur Marie-Louise.

de l'Hôtel-Dieu reconnaissent devoir à Jacques Pasquet, pour ses gages et salaires, la somme de mille six cents livres que celui-ci transporte directement aux Révérends Pères, en diminution de celle de trois mille cent cinquante livres de capital qu'il leur devait encore¹⁵.

Cette transaction réduisait sa dette à mille cinq cent cinquante livres. Il ne restera donc plus à Jacques Pasquet qu'à payer chaque année une rente de soixante-quinze livres pour demeurer propriétaire de sa terre. Cette situation était des plus commodes et le laissait pratiquement libre de tout souci.

Il y avait bien encore les prétentions de Geneviève Pasquet, fille de Louis, qui, arrivée à sa majorité, voulut régler la succession paternelle. Elle dut enfin reconnaître le non-fondé de ses réclamations. Aussi par une quittance du 7 novembre 1725, renonça-t-elle "à tous les droits et prétentions qu'elle pouvait avoir et prétendre sur la terre de la Canardière à cause de la succession de son père¹⁶".

Voici donc Jacques Pasquet en possession bien définie d'une terre de 4 arpents de front sur 40 de profondeur. C'était assez pour son activité personnelle. Mais les neuf garçons joufflus qu'il voyait grandir à ses côtés s'en contenteraient-ils ? Évidemment non, et nous allons les voir l'un après l'autre quitter la Canardière.

¹⁵ Obligation — Les religieuses de l'Hôtel-Dieu à Jacques Pasquet. (Grefte Delacetierre — 22 avril 1723.)

¹⁶ Grefte Delacetierre — Quittance Geneviève Pasquet à Jacques Pasquet, 7 novembre 1725.

Dieu avait béni l'union de Jacques Pasquet et Marie-Françoise Stevens. De 1698 à 1728 le *ber* familial ne fut jamais vide : quatorze fronts d'enfants y avaient successivement reçu les baisers maternels.

Ce ne fut pas, pour Jacques Pasquet un petit souci que l'éducation et l'établissement de cette nombreuse postérité.

L'éducation à cette époque consistait à diriger l'enfant dans la pratique des vertus familiales de support mutuel, de douceur, de dévouement réciproque, à le maintenir dans le devoir par l'obéissance et le travail. Un petit nombre de favorisés seulement parmi les fils de cultivateur entraient au collège des Jésuites. François et Louis sont les seuls des enfants de Jacques Pasquet qui aient eu quelque instruction, les premiers de la famille dont nous ayons lu la signature au bas des actes notariés. A se lever matin, à travailler de longues journées au soleil, on devenait vite un homme, bien qu'on ne fût majeur qu'à 25 ans. A cet âge et même avant, on songeait à fonder une famille. D'ordinaire — il en fut du moins ainsi chez les Pasquet — les aînés quittaient la maison paternelle et prenaient une concession, laissant au plus jeune des garçons un bien de facile culture.

C'est probablement en 1719 que les fils de Jacques Pasquet commencèrent à s'établir. Cette année-là, Pierre, l'aîné, quitta l'île aux Oies et vint s'embarquer à Québec pour Montréal. La petite ville qui s'allongeait alors sur les bords du Saint-Laurent n'avait pour ce jeune homme vigoureux aucune attraction. Ce qu'il fallait à son tempéramment robuste c'était du sol à défricher. Il se fixa à la côte Saint-François de l'île Jésus, sur une terre de 80 arpents,

dont le titre de concession lui fut délivré le 19 juillet 1721¹⁷. Un an avant cette date, il avait rencontré, à la côte Saint-Michel de la même île, une jeune fille de 16 ans, Angélique Bourg¹⁸ qu'il avait dû connaître à Québec, et qui devint sa femme le 11 novembre 1720.

Bien que nous ne puissions pas le certifier nous croyons que Maurice accompagna son frère aîné à Montréal et que tous deux se fixèrent en même temps sur l'île Jésus. Nous relevons en effet une concession accordée à Maurice Pasquet à la côte Saint-François, le 16 mai 1721. C'est là aussi, que Maurice, en présence de son frère Pierre, épousa Thérèse Drapeau¹⁹ le 20 février 1724²⁰.

Le mouvement d'émigration, une fois lancé vers Montréal, ne s'arrêtera plus dans la maison de Jacques Pasquet. En 1730, ce sera le tour de Jacques-Charles de s'établir auprès de ses frères et d'épouser à l'île Jésus Marie-Anne Tallard. Louis et Pierre, le jeune, ainsi nommé pour le distinguer de son aîné du même nom, finiront aussi par accompagner leurs frères à l'île Jésus.

Les autres enfants de Jacques Pasquet s'établirent à Québec. Il faut d'abord signaler les trois filles : Marie-Louise, mariée, le 9 novembre 1716, à Martin Langlois, fils de Germain du Bourg-Royal ; Élisabeth qui épousa un voisin, Louis Bélanger, fils de Bertrand, le 15 novembre 1735 ; et enfin Marie-Louise, deuxième

¹⁷ Greffe Coron — Tous les actes des fils de Jacques Pasquet, habitant l'île Jésus, sont dans ce greffe.

¹⁸ Angélique Bourg était fille d'Antoine Bourg dit Lachapelle qui habita Beauport et de Marie-Anne Vendandaïque, fille de Claude Vendandaïque du Bourg-Royal.

¹⁹ Thérèse Drapeau, fille de Jean Drapeau et Marie Bolduc.

²⁰ Date du contrat de mariage.

du nom, devenue, le 2 juin 1738, femme de Jean Depoca, Basque d'origine et cordonnier de profession, établi à Québec, rue de la Montagne.

Parmi les garçons demeurés à la Canardière, Martin avait déjà trouvé sa voie. Entré assez jeune au service de M. Hocquart, intendant, il resta toute sa vie gardien du Palais. Le 6 novembre 1736, il épousa Marie-Louise Chapeau, fille de Jean Chapeau et Marie-Angélique Pasquet²¹. En 1740, il restait encore à Jacques Pasquet quatre fils à pourvoir. Mais avant d'en parler, arrêtons-nous un instant : la mort va pénétrer dans ce foyer si joyeux et si uni.

Le 5 juin 1741, Madame Pasquet est assez brusquement ravie à l'affection des siens. Déjà, le 11 avril précédent, Jacques Pasquet et son épouse, dans la donation qu'ils faisaient à leur fille Marie-Louise et à son mari Jean Depoca, disaient que : " se voyant avancés en âge et ne pouvant faire valoir les biens qu'il avait plu à Dieu de leur donner, ils voulaient se dégager d'une partie de leurs affaires temporelles, pour vaquer avec plus d'attention à l'affaire de leur salut²² ". Cette phrase n'est-elle pas l'indice que la vieillesse commençait à faire sentir, au moins à la mère, l'usure des ans et du labeur ? Sans doute, et, nous croyons volontiers qu'au début de cette année 1741, il y avait dans les prunelles de cette femme forte, des lueurs d'éternité. Aussi ce fut dans la sérénité d'une âme soumise à la divine volonté, qu'elle reçut les derniers sacrements et qu'elle expira au milieu de ses enfants

²¹ Fille d'Isaac Pasquier dit Lavallée.

²² Donation J. Pasquet à J. Depoca, 4 avril 1741 — Greffe Rageot.

éplorés. Le vide causé dans une famille par la mort de la mère ne se comble jamais. Cependant dans la demeure des Pasquet ou le plus jeune des enfants avait 22 ans, si la perte fut sensible, elle n'affecta en rien l'avenir de la famille.

Au moment où mourait sa femme, Jacques Pasquet quoique âgé de 66 ans ne connaissait pas encore la débilité de l'âge, aussi continua-t-il de gérer sa ferme, d'établir et de conseiller ses enfants. Il fit d'abord procéder à l'inventaire de ses biens. Le 5 juillet 1741 le notaire Pinguet de Vaucours en dressa la liste détaillée. Rien n'est plus intéressant que cette longue énumération des multiples objets trouvés dans la maison et autour de la maison.

Voici d'abord dans la cuisine les ustensiles du ménage : petite crémaillère, vieille chaudière de cuivre rouge rapiécée tenant environ douze pots, marmites, poêles à frire, gril à sept branches dont une cassée, broche à rôtir, trépied de fer, pelle à feu, poêlon de cuivre jaune rapiécé, seau cerclé de trois cercles de fer et son anse. Puis sur la table étalée comme pour le repas de famille : huit cuillères d'étain et sept vieilles fourchettes de fer, deux moyens plats avec six assiettes de grosse terre et une petite cuillère à pot en fer.

Sur une étagère, dans un coin : six terrines, sept bouteilles de verre de différentes mesures, une cruche de grès et la vieille lampe de fer. Enfin quelques instruments de travail : une vieille plaine, deux peignes à filasse et deux fers à repasser.

Le notaire pénétrant dans la chambre principale y trouva un mobilier très simple tout en bois de pin quelque peu augmenté depuis l'inventaire du 27 juillet

1703. Le long du mur, cinq vieilles chaises ; près de la huche, le vieux tamis. A côté, un petit buffet sans serrure à deux panneaux et deux tiroirs, et un coffre fermant à clef. La petite table ovale, construite par René en 1690, est encore là, au milieu de la salle, sur son unique pied carré. Dans un coin, une meule à affiler avec sa manivelle de fer ; auprès une cruche à huile de six pots ; suspendus au mur par un clou un petit fanal de fer-blanc et un petit miroir de trois pouces par quatre avec la bordure de bois. Enfin le lit de M. Pasquet, consistant en une couchette de bois de pin, une vieille paille rapiécée couverte d'une grosse toile usée, deux linceux de toile du pays, deux vieilles couvertures dont une de laine verte et l'autre de droguet avec un traversin et deux oreillers. Et à côté de ce grand lit, un petit "de toutes sortes de plumes".

La cave était vide, et le grenier presque ; le notaire ne signale dans ce dernier que la présence de douze livres de laine, de deux petites haches et d'une vieille houe.

La ferme de Jacques Pasquet valait beaucoup des nôtres et maintenait son bon renom depuis les beaux jours de Pierre Denis de la Ronde. On comptait dans les étables : deux paires de bœufs, cinq vaches et trois veaux et de plus un poulain d'un an, huit porcs et neuf moutons. Au poulailler, quatre mères oies avec leur petits et le jars, et quatre dindes.

Dans une grange de 50 pieds de long sur 22 de large et couverte de paille, le notaire trouva une charue garnie, une charrette, une carriole et deux chaînes à traîner. Le garde-grain contenait encore quarante minots de blé de la dernière récolte.

La tournée achevée, on rentra dans la grande chambre pour procéder au partage des terres savoir : une terre de 4 arpents sur 40 située à la Canardière et une autre terre de 3 arpents sur 40, terre à bois du Bourg-la-Reine. Il fut convenu entre le père et les enfants qu'elles seraient partagées par moitié dont l'une appartiendrait au père et l'autre serait distribuée aux dix²³ enfants à titre d'héritage maternel.

Le notaire découpa donc deux billets d'égale grandeur, écrivit sur l'un : " 1er lot " et sur l'autre : " 2e lot ", puis il les roula, les cacheta et les mit dans une boîte couverte. Un jeune enfant fut appelé. Plongeant sa petite main dans la boîte, il en retira l'un des papiers et le remit à Jacques Pasquet, comme étant sa part. Ce fut le 1er lot, celui du côté nord-est qui échet au père. Pour subdiviser le lot des fils, le notaire dressa dix billets d'égale grandeur numérotés de 1 à 10 et, après les avoir soigneusement roulés et mélangés, il fut convenu que les lots tirés seraient servis par ordre d'âge. L'enfant, tout fier de continuer son rôle d'arbitre du sort saisit un billet, et, après l'avoir déplié et montré au notaire il le présenta à Pierre, l'aîné des fils. Successivement les dix billets sortirent de la boîte et passèrent aux mains des héritiers.

Cette manière de procéder au partage des biens de famille était une cérémonie quasi officielle que nous retrouvons dans presque tous les inventaires de l'époque. Mais nos pères n'avaient garde de morceler ainsi leur terre, car chaque lot était habituellement racheté

²³ Jean Depoca et Marie-Louise son épouse ne prenant pas part au partage.

par celui des fils qui continuait le père. La succession de Jacques Pasquet ne devait être réglée que lentement et par lui-même.

Le 28 septembre 1741, François épousait Geneviève Giroux²⁴ de Beauport. Le père crut le moment favorable pour se débarrasser de tous ses biens. François lui avait toujours témoigné beaucoup d'attachement et s'offrait à le garder et à le soigner dans sa vieillesse. Jacques fit donc introduire dans le contrat de mariage de son fils une donation "de la moitié de tous ses biens dans les meubles et les immeubles de la Canardièrre et du Bourg-la-Reine à condition que son fils s'oblige de le nourrir, loger, entretenir, chauffer et soigner tant en santé qu'en maladie, de le faire inhumer honorablement après sa mort et de faire dire vingt messes basses pour le repos de son âme. Car ainsi, ajoute le notaire, a été toute sa volonté²⁵."

Par un acte du même jour, Louis reçoit aussi à titre de don la 2e moitié de la part des biens immeubles réservés au père par l'inventaire du 5 juillet.

Nul doute que Jacques Pasquet fit connaître à ses fils de l'île Jésus la disposition qu'il venait de prendre à l'égard de ses biens. Ceux-ci respectèrent la volonté paternelle et délèguèrent Pierre, l'aîné d'entre eux pour régler toutes les questions se rapportant à leur héritage.

Le 30 janvier 1742, la maison de la Canardièrre abrite presque tous les enfants de Jacques Pasquet. Pierre, l'aîné, parle de Montréal, de l'île Jésus où il

²⁴ Geneviève Giroux était fille de Raphaël Giroux et de Marie Maillou.

²⁵ Contrat de mariage François Pasquet et Geneviève Giroux. (Greffé Noël Duprac — 28 sept. 1741.)

se trouve si bien, des qualités et de l'étendue des terres qu'il possède là, et décide ses deux jeunes frères, Pierre et Louis, à le suivre. François déclare qu'il consent à remplacer tous ses frères dans l'assistance qu'ils doivent à leur père et demande d'agrandir sa part d'héritage pour garder intact le bien familial. Jean lui aussi déclare qu'il désire demeurer à la Canardière.

Alors commence le travail du notaire.

1° Louis, ayant opté pour l'île Jésus, se désiste de la donation du 28 septembre.

2° Maurice et Jacques vendent à François leur part d'héritage de la succession maternelle, moyennant une somme de deux cent cinquante livres payable à chacun, moitié comptant, et l'autre moitié, à la saint Michel prochaine.

3° Pierre, l'aîné, et Louis Bélanger au nom d'Élisabeth Pasquet sa femme vendent à Jean, leur frère, " tout ce qui peut leur revenir de biens par suite du décès de leur mère Marie Stevens, et ce moyennant la somme de deux cent vingt-cinq livres ".

4° Enfin, le lendemain matin, 31 janvier, le père fait donation à François de la part dont Louis venait de se désister, si bien que cet acte confère à François le droit de propriété sur la moitié de la totalité des deux terres de la Canardière et du Bourg-la-Reine.

Au mois de janvier 1743, Pierre Pasquet est encore à la Canardière pour délivrer quittance au nom de ses frères de l'île Jésus des sommes versées par François et Jean en exécution de leurs contrats de l'année précédente²⁶.

²⁶ Greffe de Noël Duprac — 26 et 27 janvier 1743.

Restait encore à reconnaître par des actes authentiques, la donation paternelle faite à François. Ces actes sont de 1751 et sont intitulés : Cession de droits immobiliers. ” Le 3 février, Maurice, Pierre l’aîné et Louis, demeurant à l’île Jésus, font cession à François et Jean Pasquet “ des droits immobiliers à chacun d’eux réservés par Jacques Pasquet, leur père présent et consentant, à cause de la donation consentie ci-devant au dit François Pasquet. . . Ces cessions faites pour le prix et somme de cent cinquante livres payées comptant à chacune des trois parties²⁷. ”

Un acte semblable est dressé, le 19 septembre suivant, par Pierre le jeune et Jacques son frère en faveur de Jean Pasquet. Ce dernier acte est accompagné d’une quittance en faveur de Jean Depoca qui verse à chacun de ses deux beaux-frères une somme de cent cinquante livres qu’il devait à Jean et François Pasquet²⁸.

Ainsi se trouve définitivement réglée la succession de Jacques Pasquet. La part principale des immeubles de la Canardière revient à François ; sa terre mesure deux arpents, cinq perches, quatre pieds et six pouces de front sur quarante de profondeur²⁹ ; le reste des 4 arpents soit un arpent et demi appartient à Jean³⁰.

²⁷ Greffe Barolet.

²⁸ Obligation Jean-Baptiste Depoca à François et Jean Pasquet — Greffe Barolet — 18 octobre 1749.

Dans cet acte J. Depoca est qualifié de négociant demeurant à l’île Jésus.

²⁹ Dimensions officielles du procès-verbal d’arpentage de Louis Perrault, arpenteur, 16 novembre 1791.

³⁰ Sur sa terre, Jean possédait une maison, une grange et une étable où avait habité déjà Louis Pasquet, son oncle. Cette propriété fut cédée à Louis Bédard, le 7 juin 1790, par les héritiers de Jean Pasquet et de son épouse Marie-Françoise Bélanger décédés sans enfants. (Greffe Voyer.)

Le père, dans sa vieillesse, n'aura pas de plus grand plaisir que d'aider ses deux fils dans la mesure de ses forces ; c'est dans les labeurs du sol qu'il achèvera d'user sa vie comme il convient aux amants de la terre.

Ce vaillant, mourut à la Canardière, le 3 mars 1764, âgé de quatre-vingt-neuf ans et demi, muni des sacrements de l'Église. Il fut inhumé le lendemain dans le cimetière de la paroisse de Notre-Dame de Québec, en présence d'un grand concours de parents et d'amis. Bon travailleur et bon père de famille, il reste le type de ces vieux Canadiens qui après avoir donné leur vie au sol, laissent à la patrie une nombreuse lignée qui perpétue la race énergique des défricheurs.

*Du passé fécondé par la sueur et le sang
montent les générations vigoureuses.*

— MGR PAQUET.

*La couronne des vieillards sont les fils des
fils et la gloire des fils sont leurs pères.*

— L. DES PROVERBES.



La Famille Paquet

MARTIN-FRANÇOIS PASQUET ET MARIE-LOUISE
CHAPEAU¹

1. *Jean-Martin*, baptisé à Québec, le 7 sept. 1737 ;
décédé avant 1762.
2. *Charlotte*, baptisée, le 20 juin 1740, à Québec ;
inhumée, le 17 mars 1754, à Québec.
3. *CLAUDE*, baptisé le 21 octobre 1741 ;
marié à Françoise Valière, à Québec, le
23 nov. 1767 ;
inhumé, le 2 août 1796, à Sainte-Foy.
4. *Denis*, baptisé, le 28 mai 1745, à Québec ;
inhumé, le 22 décembre 1748, à Québec.
5. *Louis*, baptisé le 20 déc. 1747, à Québec ;
inhumé, le 25 août 1755, à Québec.
6. *François*, baptisé, le 16 décembre 1750 ;
marié, à Geneviève Levasseur, à Verchères,
le 15 fév. 1779.
7. *Louise*, baptisée, le 8 nov. 1752, à Québec ;
inhumée, le 2 août 1755, à Québec.
8. *Marie-Josephite*, baptisée le 8 octobre 1754 ;
mariée à Georges Ziliac, à Québec, le 17
avril 1787.

¹ Marie-Louise Chapeau épousa après la mort de son 1er mari :

1° Joseph Alain de Lorette, le 19 avril 1762, mort en 1764 ;

2° Charles Hubert, de Québec, le 12 août 1765 ;
inhumé, le 12 juillet 1786, à Québec.

CHAPITRE V

Martin Pasquet

La mort de Jacques Pasquet laissait bien vide la maison de la Canardière. Ses fils dispersés n'y reviendront plus. François l'habitera seul sans d'autre ambition que celle de maintenir par un labeur persévérant la renommée de la terre familiale. Mais s'il ne négligea point la culture du sol, il consacra surtout sa vie à l'éducation de ses deux enfants.

Marie-Geneviève, née le 12 mars 1745, fréquenta, sans doute, les classes des Ursulines et acquit une bonne instruction. En 1767, elle épousa François Valin, marchand réputé de Québec, qui tenait magasin, rue de la Fabrique, dans une maison spacieuse "à deux étages avec cave et grenier"¹. Hélas ! son bonheur fut de courte durée : François Valin mourut le 21 mai 1779, laissant la jeune veuve avec cinq enfants en bas âge².

François-Raphaël, né le 8^e octobre 1762, manifesta aussi, dès sa jeunesse, un goût prononcé pour l'étude.

¹ Bail à loyer Marie Geneviève Pasquet à John Harrison le 11 avril 1791. (Greffé Planté, No 169.)

² L'acte de sépulture de François Valin est ainsi libellé dans le registre de Notre-Dame de Québec : "Le 24 mai 1779 a été inhumé, au bas de l'allée du côté de l'épître de la chapelle de Sainte-Anne, dans l'église cathédrale et paroissiale de cette ville le corps de François Valin, époux de Marie-Geneviève Pasquet, décédé depuis deux jours, muni des sacrements. Présent : Vallière Pasquet et un grand concours de peuple. Il était âgé de quarante ans."—François Valin s'était illustré comme enseigne de milice durant le blocus des américains dans les années 1775-1776 et avait reçu en récompense de ses services les lots 14 et 15 dans le 4^{ème} rang du township de Nelson et le 13^{ème} lot dans le 9^{ème} rang du township de Somerset.

Sa piété, soutenue par les conseils d'une vertueuse mère, l'inclina peu à peu vers le sacerdoce. Il fut ordonné prêtre, le 15 août 1790, et devint l'année suivante curé des Éboulements³.

François Pasquet n'eut pas la joie de voir son fils prêtre, il était retourné à Dieu dans la soirée du 27 février 1784, à l'âge de 73 ans, muni des sacrements de l'Église. Sa sépulture eut lieu le 29 février 1784 dans le cimetière, dit des Picotés, proche de l'Hôtel-Dieu.

Après la mort de son mari, Madame François Pasquet se retira chez sa fille, rue de la Fabrique. C'est là que nous la trouvons, le 17 novembre 1791, vendant ses biens immeubles à Pierre Vincent, marchand potier du faubourg Saint-Vallier⁴.

Cet ensemble de circonstances nous montre comment les Pasquet disparurent de la Canardière⁵.

Nous devons aussi la quitter, cher lecteur, pour retracer ailleurs un autre fils de Jacques Pasquet.

³ Raphaël Pasquet fut curé des Éboulements, de 1791 à 1798, avec desserte de la Malbaie ; puis curé de St-Antoine de Tilly, de 1798 à 1806, et de St-Gervais, de 1806 à 1836, où il est décédé le 30 avril 1836. (Dictionnaire du Clergé canadien.)

⁴ Vente par Geneviève Giroux, veuve de François Pasquet à Pierre Vincent. (Greffé J. Pinguet, 17 novembre 1791.)

⁵ Lors du partage des biens de Pierre Vincent, la terre des Pasquet fut acquise par Alexis Godbout, membre du parlement provincial. (Greffé Besserer, 15 mai 1834, No 1663.)

En 1846, Alexis Godbout est en faillite et l'immeuble de la Canardière divisé en 4 lots est vendu par le shériff — le lot No 1, sur la grève avec la maison est adjugé à John Racey. Les lots Nos 2 et 3 sont attribués à Joseph Parent et Charles Pratt. Enfin la partie au nord du chemin, lot No 4, est achetée par John McClure Muckle. (Registre du shériff vol. 111-p. 40-42.) Des mains de McMuckle le lot No 4 passa à Édouard-Joseph De Blois le 6 mars 1852. (Greffé De Foye.), puis aux Frères des Écoles Chrétiennes le 19 janvier 1904. (Greffé Cyrille Tessier.)

Mais avant de partir, saluons encore une fois les grands pins de la forêt dont les premières sentinelles s'alignaient, à cette époque, un peu en arrière du chemin actuel de Beauport. Saluons aussi ces champs et ces prés où sont tombées les sueurs de trois générations. Fermons pieusement la porte de l'antique maison familiale et, après avoir à regret détaché nos regards de l'immense grève, prenons le chemin qui, en longeant la côte nous conduit au passage à gué de la rivière Saint-Charles. Traversons à marée basse, sur les pierres disposées là pour les piétons et nous voici assez exactement à la rue Saint-Nicolas. Sur notre droite s'étend, jusqu'à la rue Saint-Roch, d'abord la grève puis, plus haut, un parc planté d'arbres, sillonné d'allées capricieuses contournant des buissons et des corbeilles de fleurs, c'est le jardin de l'intendance, du Palais, comme l'on a toujours dit.

Le palais de l'Intendant était une construction qui nous paraîtrait aujourd'hui médiocre. Il se composait d'un corps principal de bâtiment à deux étages s'alignant sur la rue Saint-Charles⁶ et flanqué, aux deux bouts, d'une aile perpendiculaire ayant pignon sur rue et dépassant de quelques pieds en arrière la largeur de la partie centrale. Une tour élancée, hexagonale, surmontait le toit. Un double escalier encadrait gracieusement le perron de la porte d'entrée dans sa courbe semi-circulaire. Le palais servait de résidence à l'intendant et de siège au Conseil. On y trouvait aussi les divers services de la police, de la justice, des finances et du magasin royal. Il y avait donc là une administration assez compliquée mais,

⁶ Aujourd'hui Saint-Vallier.

ainsi groupée, elle était toute entière dans la main de l'intendant. Sa création remontait à M. de Meulles qui, en 1685, avait fait, au nom du roi, l'acquisition de l'ancienne brasserie de M. Talon. Le bâtiment, alors en ruines, fut rasé et sur l'emplacement s'éleva une élégante maison, qui, du côté nord, avait vue sur la rivière Saint-Charles et la plaine de la Canardière. Ce premier palais brûla le 5 janvier 1713, ensevelissant dans ses cendres Brisset, valet de l'intendant Bégon, et deux filles de chambre. Bientôt relevé, le Palais devint le centre de l'administration canadienne sous les intendants Bégon, Dupuy, Hocquart et Bigot.

L'entretien des bâtiments et des jardins du Palais exigeait un assez nombreux personnel de service. De toutes les charges qu'on y rencontrait la principale était sans contredit celle du gardien, dont l'œil vigilant devait voir à tout : aux entrées et aux sorties, aux allées et aux venues, à la propreté, aux réparations, aux dépenses du service. Cette charge fut occupée sous les intendants Hocquart et Bigot par Martin Pasquet. Parmi tous ses serviteurs Hocquart avait distingué ce jeune homme consciencieux, au maintien noble, aux manières avenantes, aux yeux clairs et vifs, et il le nommait, à vingt-cinq ans, Gardien du Palais.

Rester toute une vie dans la même charge, est un mérite rare, aussi aurions-nous voulu pénétrer l'existence de ce très digne fils de Jacques Pasquet, malheureusement, nous n'avons pour nous guider que de très faibles données. Le seul acte notarié important que nous possédons de Martin Pasquet est l'achat d'un emplacement "avec la maison dessus construite" situé sur la rue Saint-Vallier, au lieu appelé "la Maison-Blanche". Cet emplacement avait 50 pieds

de front sur la rue et 60 de profondeur jusqu'à la côte ; au sud-ouest habitait François Cardinal et au nord-est, Pierre Rouillard. Les propriétaires, François Dugast et Michelle Angélique Juchereau, sa femme, s'acquittaient, en la vendant, d'une dette de 259 livres contractée envers Martin Pasquet et d'une autre de 222 livres due à Angélique Elisabeth Marin⁷ comme bien d'héritage. Sur les 510 livres, montant total de la vente, François Dugast ne toucha donc qu'une somme de 29 livres qui lui furent versées comptant⁸.

Cet immeuble faisait parti du domaine royal, et se trouvait chargé, de ce fait, de trois deniers de cens payables chaque année " au jour et fête de saint Michel ". De plus Pierre Hiché, premier concessionnaire, s'était réservé une rente annuelle de quinze livres, représentant un capital de 300 livres. Tous ces paiements furent fidèlement faits par Martin Pasquet comme en témoigne une liasse de 19 quittances trouvées dans ses papiers lors de l'inventaire du 7 avril 1762⁹.

Par cet achat du 18 juillet 1736, Martin Pasquet se créait un *chez-lui* proche du Palais dont il était le gardien. Sa position lui fournissait des ressources sûres et suffisantes, le jeune homme songea dès lors à se marier. Aussi le 6 novembre 1736, fut-il au comble

⁷ Angélique-Elisabeth. Marin était fille de Michelle-Angélique Juchereau et de Jean Marin. L'acte porte Angélique-Elisabeth de Saint-Marin et aussi Michelle-Angélique Juchereau, veuve de Jean Marin, dit Champagne.

⁸ Vente par François Dugast à Martin-François Pasquet, — 18 juillet 1736. (Greffé Barbel.)

⁹ Inventaire des biens de Marie-Louise Chapeau et de Martin Pasquet, 7 avril 1762. (Greffé Louet, fils.)

de ses vœux lorsqu'il conduisit à l'autel sa fiancée, Marie-Louise Chapeau, fille de Jean Chapeau et de Marie-Angélique Pasquet¹⁰. La maison de la rue Saint-Vallier meublée et parée reçut le soir même le nouveau ménage.

Désormais la vie de Martin Pasquet sera partagée entre le Palais où ses fonctions le retiennent toute la journée, et sa maison où, chaque soir, il retrouvera sa femme et ses enfants. Rien de luxueux dans cette maison mais une modeste aisance. La cuisine possédait comme toutes celles de cette époque d'abord le nécessaire du foyer "un petit crochet de fer servant de crémaillère, une pelle à feu, une paire de pincette, un vieux fourgon et le trépied usuel" ; puis les ustensiles : "un gril" à cinq branches, deux poêles à frire, une chaudière de cuivre jaune, deux marmites de fer d'une contenance de trois et quatre pots et deux seaux cerclés de quatre cercles de fer chacun, dont un en baril et l'autre évasé" ; enfin de menus objets et quelques instruments indispensables "un miroir à cadre de bois dont la glace avait douze pouces sur neuf, une chopine en fer blanc, une petite lampe de fer battu et un vieux chandelier de cuivre jaune ; deux vieilles haches à bucher et deux scies, un petit marteau, une vieille bêche, un pic et une pioche.

Le notaire qui nous a transmis ces détails dans son inventaire n'avait sous les yeux, à la date du 7 avril 1762, que le solage de la maison, une partie du mur et la cheminée. Aussi a-t-il omis de nous dire et le nombre d'appartements et le nombre d'étages que renfer-

¹⁰ Le contrat de mariage de Martin Pasquet et Marie-Louise Chapeau est du 28 octobre 1736. Greffe Duprac. Marie-Angél que Pasquet était fille de Isaac Pasquier dit Lavallée

mait la demeure de Martin Pasquet. A côté de la cuisine devait se trouver une chambre renfermant les meubles : “ un petit coffre sans ferrure ayant seulement des pentures et un autre coffre de bois de pin garni de fer, pentures, serrure et clef. Auprès, un buffet de bois de pin aussi, ouvrant à deux panneaux et ayant deux tiroirs garnis de fer, ferrures, serrures et clef. ” Dans ce buffet, il y avait, en 1762, deux paires de draps de lit en toile et quatre nappes de table de différentes grandeurs ; dans un des tiroirs, six cuillères d’étain et six fourchettes de fer. Comme siège, “ une chaise de bois de merisier à pieds tournés et une bergère en fauteuil, en paille ”.

Deux lits furent aussi inventoriés : le premier “ pesant trente livres, de toutes sortes de plumes et recouvert d’une vieille grosse toile, l’autre, où dormit, sans doute, Martin Pasquet, renfermait “ une paillasse de toile commune, une paire de draps et deux couvertes dont une presque neuve et l’autre usée, un traversin de plume couvert en coutil et deux petits oreillers couverts en coton rayé.¹¹ ”

On le voit, tout était fort simple dans la demeure de Martin Pasquet, mais on y vivait heureux. Le père et la mère se prodiguaient autour de leurs enfants qui, après avoir souri quelques temps au foyer, dédaignaient la terre et s’envolaient au ciel ; trois seulement, Claude, François et Marie-Joseph vécurent assez pour voir les deuils de la patrie et la mort glorieuse de leur père.

Depuis vingt-trois ans, Martin Pasquet remplissait avec honneur les emplois de sa charge. Il semblait

¹¹ Inventaire précité.

que cette vie paisible dut se prolonger longtemps encore, mais on arrivait à 1759.

Cette date sonne mal à toute oreille canadienne-française. — 1759, c'est Wolfe devant Québec, c'est l'anse au Foulon remplie de casaquees rouges, c'est la tragédie des plaines d'Abraham se tournant en déroute, c'est Montcalm expirant, c'est Murray dans Québec, c'est la défaite ! . . .

Quelle fut dans la tourmente la conduite des Pasquet ? Comme tout bon Canadien, ils firent leur devoir soit en travaillant aux retranchement et aux redoutes élevés, tout le long de la grève, à la Canardièr¹², soit en s'enrôlant dans les troupes de milice.

Jacques Pasquet alors âgé de 84 ans, resta seul à la maison pour donner un peu de calme et de courage à la femme et à la fille de François. Il se rappelait qu'à l'âge de quinze ans, il avait déjà vu les Anglais en face et il espérait bien que ceux de 1759 ne seraient pas plus heureux que ceux de 1690. François et Jean durent sans doute être incorporés dans la milice de Québec comme la plupart des hommes valides, mais nous n'avons aucun document pour le certifier. Quant à Martin, sa fonction même de gardien du Palais le maintenait à son poste. Cependant au mois d'août, les batteries anglaises, qui depuis le 12 juillet broyaient la ville sous leur sinistre mitraille, allongeaient leur tir. Le Palais atteint, brûla, les maisons de la rue Saint-Vallier brûlèrent. Martin Pasquet put à grand'peine sauver son modeste mobilier. De sa maison, il ne resta debout que le solage, un pan de mur et la chemi-

¹² Sur la terre de Jacques Pasquet on éleva une redoute munie d'une batterie d'artillerie.

née. N'ayant plus rien à garder au Palais, il se fit, avec les vaillantes troupes de Montcalm, gardien de la patrie. Participa-t-il à la bataille des Plaines d'Abraham ? C'est probable. En tout cas, avec les débris de l'armée en déroute il gagna la rivière Jacques-Cartier.

Au mois d'avril 1760, c'est la marche de Lévis vers Québec, la montée vers Sainte-Foy à travers les marais de la Suède, puis la grande journée du 28 avril, sur les plaines d'Abraham, autour du moulin Dumont. Là tombèrent du côté français 833 braves dont 103 tués et 640 blessés. Parmi ces derniers était Martin Pasquet. Descendu avec les autres blessés à l'Hôpital-Général¹³, il y reçut, jusqu'au sept juin suivant, les soins du docteur Faucher, chirurgien. Les remèdes et médicaments fournis par le docteur¹⁴ ne purent empêcher ce héros de succomber à ses blessures. Il mourut dans la nuit du sept juin, muni des sacrements de l'Église, et fut inhumé le lendemain, dans le cimetière de l'hôpital à côté de tant de vaillants compagnons d'armes tombés, comme lui, au champ d'honneur. La victoire de 1760 avait noblement vengé la défaite

¹³ " Il faudrait une autre plume que la mienne, écrivait une des religieuses, pour peindre les horreurs que nous eûmes à voir et à entendre pendant vingt-quatre heures que dura le transport... Après avoir dressé plus de cinq cents lits que nous avions eu des magasins du roi, il restait encore de ces pauvres malheureux à placer. Nos granges et nos étables en étaient remplies... On ne voyait que bras et jambes coupés. Nous avions dans nos infirmeries 72 officiers dont 33 moururent. Pour surcroît d'affliction, le linge nous manqua ; nous fûmes obligées de donner nos draps et nos chemises... (Relation de ce qui s'est passé au siège de Québec par une religieuse de l'Hôpital-Général) cité par Garneau. — " Histoire du Canada " — Vol. II page 272.

¹⁴ Au prix de 120 livres. Inventaire précité.

de 1759. Mais Lévis ne put tenir devant Québec. Le 9 mai, les hourras frénétiques de la garnison anglaise lui apprirent l'arrivée dans le port d'une frégate



MONUMENT DES BRAVES

ennemie ; le 15, deux autres vaisseaux étaient en vue et le 18, la flotte de l'amiral Colville accostait. Prudemment Lévis se replia sur Montréal¹⁵.

¹⁵ Le camp fut levé dans la nuit du 16 au 17 mai.

La population de Québec chassée de la ville depuis le 21 avril put alors reprendre possession de ses maisons en ruines. Marie-Louise Chapeau, veuve de Martin Pasquet, fit édifier sur l'emplacement qui lui appartenait rue Saint-Vallier, "une petite maison de pièce sur pièce, ayant 16 pieds de long et 15 de large et couverte en planches et plancher de madriers"¹⁶. C'est là qu'elle ramassa son maigre mobilier et qu'elle vécut jusqu'au 19 avril 1762, date de son mariage avec Joseph Alain, de Lorette. Devenue veuve presque aussitôt¹⁷ elle convola en troisième nocces avec Charles Hubert, charpentier, 1er août 1765, et rentra de nouveau à Québec avec ses enfants. Sa fille Marie-Josephite demeurera seule avec elle jusqu'à sa mort, François, vers l'époque de sa majorité, ira chercher de l'ouvrage à Montréal, puis s'établira à Longueuil après avoir épousé à Verchères, Geneviève Levasseur, le 15 février 1779. Claude, entré en apprentissage dès 1761, résolut de gagner sa vie avec la varlope et le rabot. Nous allons le voir à l'œuvre dans le chapitre suivant.

¹⁶ Inventaire précité.

¹⁷ Joseph Alain mourut avant le 14 avril 1764, date de l'inventaire de ses biens. (Greffé Genest.)

*Guerriers que nous vénérons, vous avez
payé votre dette à la patrie, c'est à nous
de payer la nôtre.*

— HON. P.-J.-O. CHAUVEAU.

*Qu'ils sont heureux ceux qui, dans la mêlée;
Près de Lévis, moururent en soldats;
En expirant, leur âme consolée,
Voyait la gloire adoucir leur trépas.*

(Le Drapeau de Carillon.)

— OCTAVE CRÉMAZIE.

La Famille Paquet

CLAUDE PASQUET et FRANÇOISE VALIÈRE¹

1. *Martin*, baptisé, le 1^{er} février 1770, à Québec ;
marié, en 1797, à Marie Robitaille² ;
inhumé, le 14 juin 1814, à Québec.
2. *Françoise*, baptisée, le 6 avril 1772, à Québec ;
mariée, à Gabriel Côté, à Ste-Foy, le 27
juin 1796.
3. *Marie-Louise*, baptisée, le 25 sept. 1773, à Ste-
Foy ;
mariée à Joseph Tilly dit Anger de
l'Ancienne-Lorette, le 5 fév. 1798.
4. *Louis*, né en 1775 ;
marié à Élisabeth Becker³, à Ste-Foy,
le 21 fév. 1803 ;
inhumé, le 18 mars 1830, à Ste-Foy.
5. *Marie-Josephte*, baptisée, le 20 fév. 1776.
à l'Anc.-Lorette ;
inhumée à Ste-Foy, le 15 avril 1784.
6. *Augustin*, né en 1780 ;
marié à Catherine Tourangeau, à Qué-
bec, le 9 juin 1807 ;
inhumé, le 4 déc. 1826, à Québec.

¹ Françoise Valière épousa Charles Rasset, le 26 janv. 1807, à Saint-Augustin. Au mariage de son fils J.-Bte, 1814, elle est dite défunte.

² Marie Robitaille épousa Louis Berthiaume, à Ste-Foy, le 10 sept. 1816.

³ Élisabeth Becker épousa Charles Berthiaume, à Ste-Foy, le 18 janv. 1831.

7. *Etienne*, né en 1781
marié 1^{ère} à Madeleine Drolet, en 1805
ou 1806 ; 2^e à Marie Robitaille⁴ à l'Anc.-
Lorette, le 27 janv. 1817.
Inhumé, le 12 fév. 1856, à la Pte-aux-
Trembles.
8. *Marie-Marguerite*, baptisée, le 13 juin 1784, à
Ste-Foy.
9. *Madeleine*, née en 1785.
10. JOSEPH, baptisé à Ste-Foy, le 6 août 1786 ;
marié à Elisabeth Picher à la Pte-aux-
Trembles, le 13 juillet 1812 ;
inhumé à Pont-Rouge, le 28 fév. 1843.
11. *Marie-Geneviève*, baptisée le 23 juillet 1788, à
Ste-Foy ;
inhumée le 18 fév. 1794, à Ste-Foy.
12. *Jean-Baptiste*, baptisé, le 6 avril 1790 ;
marié à Marie Moisan à la Pte-aux-Trem-
bles, le 24 janv. 1814.
inhumé le 9 fév. 1852, à Sainte-Cathe-
rine.

⁴ Fille de Romain.



CHAPITRE VI

Claude Pasquet

Claude Pasquet, né le 21 octobre 1741, fut élevé à la rue Saint-Vallier, au pied de la côte Sainte-Genève. Sans doute que son père lui trouva de l'occupation au palais de l'Intendant, mais les événements de 1760 l'obligèrent à changer l'orientation de sa vie.

Nous savons qu'en 1761, Claude travaillait chez un menuisier, probablement Charles Hubert⁵, un voisin de la rue Saint-Vallier, qui lui fournit facilement de l'ouvrage à cette époque où presque toutes les maisons de la ville étaient à rebâtir et à meubler. C'est ainsi qu'il fit son apprentissage et gagna son titre de maître-menuisier⁶.

Lorsqu'en 1762, Marie-Louise Chapeau quittera Québec pour Lorette, Claude habitera seul la petite maison de la rue Saint-Vallier, et c'est sans doute à cette occasion qu'il fut convenu entre la mère et le fils que celui-ci resterait propriétaire de la moitié de l'emplacement. C'est là que, le soir de ses noces, le jeune menuisier installera son épouse.

Le 23 novembre 1767, dans l'église paroissiale de Québec, Claude Pasquet passe au doigt de sa fiancée, Françoise Valière, l'anneau nuptial. Sa mère et sa sœur Marie-Josephte étaient là avec Charles Hubert,

⁵ Le 1er janvier 1761, Marie-Josephte Pasquet, sœur de Claude, est marraine au baptême d'une fille de Charles Hubert. Ce qui indique déjà une certaine amitié entre les deux familles, amitié qui amena sans doute le mariage de Charles Hubert et de M.-Louise Chapeau.

⁶ Lors de l'inventaire de Joseph Alain tous les outils de menuiserie lui sont attribués.

le beau-père, et Louis Audivert ainsi qu'un grand nombre de parents et amis de Lorette, tous heureux de participer au bonheur des époux.

Toute la fortune paternelle ayant sombré avec la monnaie de carte dépréciée et rejetée de partout, il fallut au jeune menuisier vivre au jour le jour, dans une pauvreté quasi absolue. Mais qui a du cœur et du bras arrive toujours à vaincre la misère. Claude travailla si bien que ni lui, ni sa femme, ni ses enfants ne manquèrent jamais du nécessaire. Pendant les six années qu'il vécut à Québec, la hache, les ciseaux et la varlope lui suffirent pour gagner le pain de chaque jour. Cependant, en 1773, pour se créer sans doute une source de revenu, il afferme la maison et le bac du passeur de la rivière du Cap-Rouge⁷.

A l'extrémité de la route qui descend de Sainte-Foy par la côte Saint-Michel, les seigneurs de Gaudarville avaient établi un passage à bac⁸ fréquenté surtout par les gens de Saint-Augustin et de la côte nord du fleuve. Jacques Galarneau occupait déjà la maison du passeur en 1744, au moment où son fils Jean-Baptiste afferme le bac et le droit du passage⁹. Celui-ci demeura "passager" au Cap-Rouge, jusqu'à sa mort en 1771¹⁰. Le poste fut ensuite détenu par Jean-Baptiste Vocelle dit Bellehumeur, jusqu'au 6 septembre 1773¹¹. Ce jour-là, Claude Pasquet en prit possession.

⁷ Bail à ferme par le sieur Duchesnay à Martin Pasquet, 5 avril 1773. Il s'agit bien dans cet acte de Claude et non de Martin. (Greffé Saillant.)

⁸ Là même où se trouve aujourd'hui le pont.

⁹ Greffe Noël Duprac, 7 sept. 1744.

¹⁰ L'inventaire de J.-Bte Galarneau fait mention d'un bail du 6 fév. 1770 et de trois quittances de droits payés le 3 novembre 1770.

¹¹ Greffe M. Parent, 6 sept. 1771.

Le bac évidemment ne nourrissait pas son homme, il rapportait cependant quelque argent et quelques boisseaux de grain.

Claude, en s'installant au Cap-Rouge, continua donc de vivre de son métier de menuisier. Les planches s'entassèrent sur le bord de la rivière près de la petite maison, et la boutique du passeur fut bientôt connue et fréquentée grâce à sa situation même.

Le bail du 5 avril 1773, valable pour un an ne fut qu'un essai ; mais Claude Pasquet le trouva suffisant pour demeurer "passager" de la rivière. Il s'en alla donc à Beauport au printemps de 1774, régler la question du bac avec M. Duchesnay seigneur de Gaudarville. Les câbles étaient à remplacer et le bac lui-même ne valait plus rien. Il fut arrêté entre le seigneur et son fermier que celui-ci se chargerait d'entretenir et de réparer le bac et la maison, de renouveler les câbles, autant de fois qu'il en serait besoin, et de faire un bac neuf, le tout à ses frais et dépens ; on lui laissait la jouissance du profit du passage la première année et des deux tiers la deuxième année. Le fermier pouvait aussi couper sur la seigneurie tout le bois nécessaire à ces réparations ainsi que son propre bois de chauffage. A partir de la troisième année, M. Duchesnay se réservait comme prix de fermage la moitié du revenu du bac payable à son château seigneurial, à Beauport. L'acte notarié de ce nouveau bail, valable pour cinq ans, fut dressé le 4 mars 1774, par Mtre Berthelot Dartigny et signé par M. Antoine Juchereau sieur Duchesnay agissant en son nom et en celui de son frère Eustache, absent.

Claude Pasquet, prit certainement dans la suite d'autres arrangements avec son seigneur, mais la

chance ne nous a pas favorisé dans nos recherches. Nous n'avons pas non plus trouvé une seule quittance qui nous aurait permis de juger de quelle ressource était le bac pour le passeur¹².

Il nous est cependant facile de reconstituer cette vie tranquille et paisible du menuisier du Cap-Rouge.



¹² J.-Bte Galarneau payait au seigneur trente livres. J.-Bte Vocelle afferma le passage pour quatre cents livres. Louis Paquet, fils de Claude, en 1802, paiera trente piastres d'Espagne et Étienne Boutet, en 1808, dix-huit louis.

Chez lui, point d'ambition, ni de soif du lucre : s'il vit et s'il travaille, c'est surtout pour élever honnêtement et chrétiennement sa famille. Assis auprès de sa femme, entouré de ses enfants qu'il voit se multiplier et grandir, il éprouve cette paternelle satisfaction de constater chaque jour que la joie, le bonheur remplit toutes les petites prunelles fixées dans les siennes. De son atelier, où le travail abonde, il surveille le passage, car à toute heure, on réclame le service du bac. Voici les cultivateurs qui reviennent de la ville où ils ont vendu leur beurre et leurs légumes.

— Eh bien ! les amis, fait Claude en se dirigeant vers la rivière, le marché est-il bon ?

— Maigre, mon cher, bien maigre !

— Cependant cela se paie maintenant en chelins et en pence tout neufs.

— Oui, cela vaut toujours mieux que les *cartes*.

— Vogue, mon navire !

Et les cordes roulaient sur les poulies. En cinq minutes la traversée était faite. Le tablier s'abaissait sur la rive, l'homme payait et hue ! la grise. . .

Claude rentrait dans son atelier et reprenait son ouvrage. Bientôt il s'entendait héler de l'autre rive ! toujours heureux de servir les passants, il retournait au bac. Sa journée se passait ainsi tantôt poussant le rabot, tantôt tirant le grelin. Le soir, et parfois assez tard dans la nuit, il veillait encore attendant quelque retardataire qui devait passer, la voiture pleine des emplettes faites à la ville pour la femme, les enfants et. . . pour tout le voisinage. Dans ces circonstances Christian Becker, meunier de Gaudarville, André Robitaille, Louis Doré et Louis Berthiaume, proches

voisins, venaient tantôt l'un, tantôt l'autre ; parfois tous, le même soir, fumer et causer. Madame Pasquet se plaisait alors à les entendre parler des beaux régiments de Montcalm, des braves de Lévis qui, au soir du 27 avril 1760, avaient franchi la rivière à ce même passage du Cap-Rouge. Quand le retardataire frappait à la porte, elle le faisait entrer et servait à tous une tasse de thé bien chaud.

Avec les années la petite maison du passeur se remplit de jolies têtes blondes, enfants délurés que l'on rencontrait plus souvent au bac qu'à la maison. Les garçons cependant à mesure qu'ils prenaient de l'âge, travaillaient à l'atelier sous la direction du père qui aimait à les initier aux travaux de menuiserie.

La grand'mère, Marie-Louise Chapeau, se rendait parfois au Cap-Rouge avec sa fille Josephte pour embrasser les petits enfants et causer avec son fils. On lui faisait fête toute la journée, et on la conduisait à Lorette, chez les Alain, toujours heureux de la revoir. C'est dans une de ces visites de l'automne de 1782 que la mère s'ouvrit à Claude de son dessein de vendre l'emplacement de la rue Saint-Vallier dont elle lui avait cédé la moitié à l'époque de son mariage avec Joseph Alain. Le fils était bien de l'avis de la mère, car, pourquoi garder ce terrain improductif : lui, Claude, ne songeait nullement à s'établir en ville, François son frère était fixé à Longueuil chez les parents de sa femme et Josephte allait bientôt se marier.

Claude céda donc à sa mère l'avantage qu'il avait de posséder la moitié du terrain en question pour ne garder que sa part, soit un tiers de l'immeuble¹³. Fran.

¹³ Cession Claude Paquet à sa mère, 20 fév. 1783 (Greffé J.-A. Panet.)

çois autorisa aussi cette vente par une lettre du 5 novembre 1782¹⁴, et l'emplacement fut vendu à Jean Guillemin, le 4 mars 1783, pour une somme de quatre piastres d'Espagne¹⁵ payées comptant¹⁶.

Cette vente est le dernier acte notarié de Marie-Louise Chapeau. Depuis la mort de son mari, Charles Hubert,¹⁷ elle vivait seule avec sa fille ne s'occupant guère que de prier Dieu pour ses enfants. Munie des sacrements de l'Église et pieusement assistée par son beau-fils, Messire Augustin Hubert, curé de Québec, elle rendit son âme à Dieu le 11 juillet 1786 âgée de 65 ans. Elle fut inhumée le lendemain dans le tombeau des Paquet, au cimetière des Picotés, " en présence de Messire Chenet, prêtre et d'un grand concours du peuple¹⁸ ". Les familles Pasquet, Alain et Hubert conduisaient le deuil.

La mort de sa mère impressionna vivement Claude Pasquet. On pria beaucoup pour elle dans la maison du passage, et, chaque soir, après la prière, Claude, la tête dans ses mains, restait longtemps prosterné devant Dieu. Sans doute, il songeait que lui aussi irait bientôt, peut-être, rejoindre au ciel cette mère bien-aimée. Les quelques infirmités contractées ces années-

¹⁴ Nous reproduisons cette lettre à la fin du volume, en respectant son orthographe; elle est épinglée avec l'acte de vente du 4 mars 1783.

(a) M. l'abbé Auguste-David Hubert, alors curé de Québec, était fils de Charles Hubert et de Charlotte Thibault. On se rappelle que Marie-Louise Chapeau avait épousé Charles Hubert, le 12 août 1765. (*Note de la lettre, fin du volume.*)

¹⁵ A cette époque la piastre d'Espagne valait cinq chelins.

¹⁶ Greffe J.-A. Panet.

¹⁷ Charles Hubert mourut le 23 mai 1770.

¹⁸ Acte de décès.

là même dans les travaux de réparations du Moulin du Cap-Rouge¹⁹ n'étaient-ils pas les signes avant-coureurs de la maladie et de la mort ? Cependant Claude travaillera dix années encore dirigeant surtout l'apprentissage de ses fils, Martin et Louis, qui seront menuisiers comme leur père. L'éducation des autres enfants ne fut pas non plus oubliée, mais trop jeunes encore pour être appliqués aux durs travaux, ils restaient davantage sous la surveillance maternelle. Dieu donna à Claude Pasquet six garçons et six filles ; deux de ces dernières s'envolèrent au ciel : l'une à huit ans et l'autre avant d'avoir vu son sixième printemps.

En 1796, commencera l'exode des enfants de Claude Pasquet. Le 27 juin de cette année, Françoise, jeune fille de vingt-quatre ans, épousa Gabriel Côté, maître charron, domicilié à Québec sur la rue Saint-Vallier. Ce fut Martin qui conduisit sa sœur à l'église et déposa le consentement écrit du père, retenu au lit par " ses infirmités " ²⁰.

Quelles étaient ces infirmités dont souffrait le passeur du Cap-Rouge ? Nous ne pouvons le dire, mais leur intensité dut augmenter considérablement, car Claude Pasquet trépassa le premier août 1796, lais-

¹⁹ Le 27 avril 1782, une forte crue de printemps emporta la chaussée du moulin. Christian Becker en fit construire une autre au pied des rapides. Les travaux, fortement endommagés au printemps de 1784, ne furent terminés qu'à l'automne de 1785. Christian Becker fit aussi construire sur un quai le long de la rivière un hangar capable de loger 10,000 minots de blé

Claude Pasquet eut une grande part dans ces travaux. (Voir dans le greffe J.-A. Panet. Bail du moulin de Gaudarville, par Ch. Becker, 16 août 1781 ; et convention pour la construction d'une chaussée, 30 avril 1783.)

²⁰ Acte de mariage de Gabriel Côté et de Françoise Pasquet.

sant la mère et les enfants dans une profonde affliction.

L'inventaire de ses biens, dressé le 26 avril 1797²¹, témoigne de l'aisance qui régnait dans la modeste maison du passage. De la maison elle-même l'acte ne nous dit rien²², mais elle était amplement meublée : un grand buffet estimé 34 livres 10 sous, et deux autres plus petits, valant 18 livres ; puis deux bonnes tables et des chaises de paille. La vaisselle comprenait trois assiettes et quatre bols, douze cuillères et huit fourchettes ; les ustensiles de cuisine : deux goblets, une cuillère à pot et un plat de terre cuite ; une cruche, deux chaudrons et une marmite ; trois mesures en fer blanc, trois seaux et vingt et une terrines. La vieille cheminée servait encore, mais la maison était chauffée par un bon poêle estimé dix livres. L'ameublement de l'atelier constituait la partie essentielle de cet inventaire, au centre, un établi sur valet ; des tables, le long des cloisons ; des planches, debout dans un coin ; des brasses de cordages valant 48 livres, une boîte de ferrailles et des paquets de fil ; des chassis d'assemblage prêts à être posés ; puis la longue liste des outils et instruments de toutes formes et de toutes grandeurs : ciseaux, gouges et becs-d'âne ; bouvet et doucines, guillaumes et varlopes ; équerres et trusquins ; égohines, limes, marteaux et tenailles, etc....

Claude Pasquet ne cultiva point la terre, cependant, il donna des soins assidus au petit jardin attendant à la maison et où se récoltaient régulièrement les légumes du pot au feu. Pour les besoins domestiques, il entretenait aussi deux vaches, qui, l'été, trouvaient

²¹ Greffe Dh. Voyer.

²² Le bail de J.-Bte Vocelle dit : " Une maison garnie de six croisées dont cinq garnies de vitres. "

facilement à pacager sur domaine du seigneur. De même, il y avait habituellement dans l'étable un ou deux porcs que l'on sacrifiait au début de l'hiver. A Noël, on mettait à la broche, à défaut de dinde, l'oie la plus grasse, car des oies, il y en avait toujours un petit troupeau à la ferme du passage.

Après la mort de son mari, Françoise Valière continua de résider au Cap-Rouge malgré les efforts de sa fille Françoise pour l'attirer à Québec. On versa même son douaire de trois cents livres entre les mains de Gabriel Côté qui s'engagea à la nourrir, loger et entretenir sa vie durant²³. Mais la valeureuse mère, loin de chercher le repos, voulut rester avec ses enfants jusqu'à ce qu'ils fussent en âge de s'établir.

Le jour même de l'inventaire, 26 avril 1797, le notaire dressa le contrat de mariage de Martin avec Marie Robitaille, fille d'André Robitaille et de Louise Trudel. L'époux promettait d'assigner à sa femme un douaire de mille livres et celle-ci apporterait avec elle un lit garni, une vache et un mouton²⁴. Martin devint ainsi le chef de la famille, en sa qualité d'aîné, et demeura au passage jusqu'en 1802, époque où il alla se fixer à Québec, rue Saint-Jean, sur un emplacement concédé par les religieuses Ursulines le 23 octobre 1801²⁵.

²³ Obligation, Gabriel Côté à la succession de Claude Pasquet 4 mai 1797 ; arrangement entre les héritiers Pasquet et Gabriel Côté 1er mai 1798 ; Donation Gabriel Côté père à Gabriel Côté fils 16 mai 1798. (Grefte Ch. Voyer.)

²⁴ Contrat de mariage de Martin Pasquet et Marie Robitaille 26 avril 1797. (Grefte Ch. Voyer.)

²⁵ Grefte Plante No 2861 — Cet acte dit : "... Un emplacement au faubourg Saint-Jean de 66 pieds sur 60 de profondeur borné par devant au niveau de la rue Saint-Gabriel..." — Dans une obligation datée du 21 mars 1803, à Ant. Juchereau Duchesnay, le même emplacement avec le même voisinage est dit borné par devant à la nouvelle rue Saint-Jean. (Grefte Lelièvre.)

En 1798, ce fut le tour de Marie-Louise d'entrer en ménage. Le 5 février, elle épousait, à Sainte-Foy, Joseph Tilli ou Tilly, dit Anger²⁶, maître forgeron de l'Ancienne-Lorette.

Le départ de Martin pour Québec fit un grand vide à la maison du passage, mais Louis atteignait sa vingtroisième année, et, depuis quelque temps déjà, il préparait son mariage avec Élisabeth Becker, la fille du meunier Christian Becker. C'est le 21 février 1803 que leur union fut bénite dans l'église de Sainte-Foy. Le 15 décembre précédent, il venait de succéder à son frère comme fermier du passage. Bien que son bail fut valable pour dix ans, il le résilia dans la septième année²⁷. Cependant il continua de demeurer au Cap-Rouge, vivant de son métier de charpentier-menuisier.

Augustin cherchait déjà sa voie depuis quelques années. Le 10 avril 1800, il avait acheté de Michel Trudel, cultivateur de la Pointe-aux-Trembles, une terre de un arpent et demi de front sur la profondeur qui s'étend de la rivière aux Pommes jusqu'à celle de Jacques-Cartier²⁸. Mais en 1804, il se ravisa et résolut de rester charpentier-menuisier, comme son père. Il vendit alors sa terre à son frère Étienne aux prix coûtant de 750 livres, puis il gagna Québec où il épousa Catherine Tourangeau, le 9 juin 1807.

Étienne quitta le Cap-Rouge au printemps de 1804. Il avait hâte de voir et d'organiser les deux ter-

²⁶ Veuf de Catherine Trudel. Les registres de Sainte-Foy écrivent Tilli, ceux de Lorette et autres actes notariés, Hilly.

²⁷ Greffe Laforce. Le bail est du 25 août 1802, la résiliation du 19 mai, 1808.

²⁸ Vente, Michel Trudel à Augustin Pasquet, 10 avril 1800. (Greffe F.-X. Larue.)

res acquises, le même jour, l'une, de son frère, l'autre, de Jean-Baptiste Langlois²⁹. Nous croyons qu'il emmena avec lui son frère Joseph dont les aspirations se tournaient aussi vers la culture du sol. Les deux jeunes gens arrivèrent à Capsa dans ces jours lumineux où le soleil ayant fondu les neiges, caresse les bourgeons et les fait éclater, au bout des branches, en folioles d'un vert doux et tendre. Ils avaient devant eux, dans la direction du nord, une plaine immense, quelque peu défrichée le long du chemin du roi, mais en grande partie couverte de bouleau gris et de sombres conifères. La terre d'Étienne était là, large de trois arpents, profonde de quatre-vingts, entre les propriétés de Joseph Hamel au sud-ouest et celles de Jean-Baptiste Cantin au nord-est. Les deux frères immobiles contemplèrent un instant le bien qu'ils voulaient fertiliser de leurs sueurs. Les senteurs printanières montaient des bois, des champs, des buissons. — " Il fait bon ici, dit Étienne, entrons chez nous. " Et poussant la barrière, il pénétra dans la cour, suivi de son frère. La porte de la maison s'ouvrit. Le jeune homme était chez lui.

Au Cap-Rouge, Louis restera bientôt seul, car la mère, pour mieux assurer sa vieillesse et n'être point à charge à ses enfants jugera prudent de se remarier. Le 26 janvier 1807, elle épousait Charles Rasset, veuf de Thérèse Lavoie, cultivateur assez fortuné de Saint-

²⁹ Vente' Jean-Baptiste Langlois et Augustin Pasquet à Étienne Pasquet, 12 mars 1804. (Greffé Roger Lelièvre — No 2261.)

³⁰ Le contrat de mariage de Charles Rasset et Françoise Valière est dans le greffe Lelièvre. Outre ses terres de Saint-Augustin, Charles Rasset possédait une rente annuelle de 300 livres

Augustin³⁰. Nous croyons qu'à cette occasion le beau-père amena avec lui tous les enfants non encore établis et particulièrement Jean auquel il fera don, le 14 août 1809, d'une terre située aussi à Capsa entre la rivière aux Pommes et celle de Jacques-Cartier³¹. Jean ne s'établit à Capsa qu'en 1814, du moins si l'on en croit son acte de mariage qui le dit cultivateur de Saint-Augustin³².

Ainsi donc l'influence de Claude Pasquet comme menuisier s'exerça sur les trois aînés de ses enfants ; la terre prit les trois autres.

³¹ Donation, Charles Rasset et son épouse à Jean Pasquet 14 août 1809. (Greffé F.-X. Larue.)

³² Jean Pasquet épousa Marie Moisan, le 24 janvier 1814, à la Pointe-aux-Trembles.

*Que les exemples d'autrefois
Te forgent une âme très fière,
Capable d'écouter la voix
Des morts, qui dorment sous la terre.*

— BLANCHE LAMONTAGNE.



La Famille Paquet

JOSEPH PAQUET et ELISABETH PICHER

1. *Marie-Elisabeth*, baptisée, le 9 mai 1813, à la Pointe-aux-Trembles ;
mariée à Pierre Defoy, le 23 janvier 1832, à la Pointe-aux-Trembles ;
inhumée, le 9 décembre 1851, à la Pointe-aux-Trembles.
2. *Marie-Luce*, baptisée, le 10 avril 1815, à la Pointe-aux-Trembles ;
mariée à Thomas Trudel, le 24 août 1852, à la Pointe-aux-Trembles ;
inhumée, le 17 juin 1853, à Saint-Raymond.
3. *Sophie*, baptisée, le 12 avril 1817, à la Pointe-aux-Trembles ;
mariée à François Hamel, le 1er octobre 1838, à la Pointe-aux-Trembles ;
inhumée, le 29 septembre 1897, à Augusta, Maine, E.-U.
4. JOSEPH-ZÉPHIRIN, baptisé, le 20 décembre 1818 à la Pointe-aux-Trembles ;
marié à *Marie-Louise Hamel*, le 3 août 1843, à N.-D. de Québec ;
inhumé, le 1er mars 1905, à Saint-Roch de Québec.
5. *Florence*, baptisée, le 20 juillet 1820, à la Pointe-aux-Trembles ;
mariée à Jacques Larivière ;
inhumée, le 14 février 1862, à l'Im.-Conc. des Trois-Rivières.

6. *François-Ferdinand*, baptisé, le 3 avril 1822, à la Pointe-aux-Trembles ;
marié à Marie Leclerc, le 5 août 1845, à la Pointe-aux-trembles ;
inhumé, le 25 janvier 1898, à Pont-Rouge.
7. *Domitille*, baptisée le 20 octobre 1824, à la Pointe-aux-Trembles ;
mariée à Paul Defoy, le 30 janvier 1844, à la Pointe aux-Trembles ;
inhumée, le 3 février 1846, à laPointe-aux-Trembles.
8. *Louise*, baptisée, le 30 avril 1826 ; à la Pointe-aux-Trembles ;
mariée à Jacques Hamel, le 13 janvier 1846, à Saint-Roch ;
inhumée le 2 mai 1899, à Saint-Norbert d'Arthabaska.
9. *Flavie*, baptisée, le 7 juillet 1827, à la Pointe-aux-Trembles ;
mariée à Isidore Laberge, le 9 février 1847, à la Pointe-aux-Trembles ;
inhumée, le 11 décembre 1893, à Saint-Sauveur de Québec.
10. *Adèle*, baptisée, le 3 juillet 1829, à la Pointe-aux-Trembles ;
mariée à Philippe Drolet, le 12 août 1853, à la Pointe-aux-Trembles ;
inhumée, le 11 décembre 1871, à St-Jean-Baptiste de Québec.
11. *Adélaïde*, baptisée, le 23 janvier 1831, la à Pointe-aux-Trembles ;
mariée en 1852 (?) à Joseph-Élisée

- Langlois, instituteur ;
inhumée, le 4 août 1883, à la Pointe-aux-Trembles.
12. *Anne*, baptisée, le 2 juillet 1832 ; à la Pointe-aux-Trembles ;
inhumée, le 4 décembre 1832, à la Pointe-aux-Trembles.
13. *Elisabeth*, baptisée, le 5 janvier 1834, à la Pointe-aux-Trembles ;
mariée à Flavien Delisle, 13 juillet 1858, à la Pointe-aux-Trembles ;
inhumée, le 17 avril 1893, à Pont-Rouge.
14. *Anselme*, baptisé, le 1er août 1835, à la Pointe-aux-Trembles ;
15. *Eugène*, baptisé, le 1er septembre 1837, à la Pointe-aux-Trembles ;
inhumé, le 5 janvier 1838, à la Pointe-aux-Trembles.
16. *Samuel*, marié à Elise Morin ;
inhumé, le 31 juillet 1907, à Mont-Carmel.
17. *Marie-Emilie*, baptisée, le 17 avril, 1840, à la Pointe-aux-Trembles ;
mariée à Augustin Brousseau, le 17 mai 1864, à la Pointe-aux-Trembles ;
inhumée, le 15 décembre 1913, à Pont-Rouge.
18. *Joseph*, baptisé, le 31 juillet 1841, à la Pointe-aux-Trembles ;
marié, à Delima Trudel, le 16 février 1863, à la Pointe-aux-Trembles ;
inhumé, le 31 octobre 1912, à Saint-Raymond.

CHAPITRE VII

Joseph Paquet¹

La terre avait bien saisi l'âme des Paquet. A Capsa, les trois frères allaient lui donner leur vie tout entière, joyeusement, noblement. Nous ne parlerons dans ce chapitre que de Joseph, le père de Zéphirin Paquet que nous voulons spécialement présenter au lecteur.

Joseph Paquet naquit au Cap Rouge, paroisse de Sainte-Foy, le 6 août 1786. Martin, son frère aîné, et Marie-Anne Hamel le présentèrent au baptême le jour même de sa naissance. Comme ses frères, il grandit près du bac et du fleuve, se souciant fort peu de l'avenir. Il avait dix-huit ans lorsque son frère Étienne l'amena avec lui à Capsa qui, à cette époque, constituait le quatrième rang de la paroisse de la Pointe-aux-Trembles². Sept années durant, le jeune homme travailla sur la terre de son frère. Les joies et les fatigues étaient communes, comme aussi les bénéfices. En 1811, Joseph se crut assez fort pour marcher tout seul, et, le 28 novembre, il achetait de Jean-Baptiste Cantin, une terre de deux arpents de large avoisinant celle de son frère Étienne, au sud-ouest, et celle de Philippe Drolet, au nord-est. Sur les 3650 livres du prix d'achat il payait un acompte de 1,100 livres.

¹ Nous suivons toujours les modifications orthographiques du nom telles qu'établies par les actes notariés. Conformément à l'usage nous supprimons aussi l'accent circonflexe que comporterait régulièrement l'orthographe du mot.

² Capsa forme aujourd'hui la paroisse de Sainte-Jeanne de Neuville ordinairement appelé Le Pont-Rouge.

Au printemps de 1812, on avait vu Joseph descendre tous les dimanches au Cap-Santé et l'on s'attendait bien à Capsa de le voir monter, quelque beau jour, en compagnie d'une jeune fille, Élisabeth Picher, dont il recherchait la main. En effet, le mariage fut célébré le 13 juillet. Grande liesse, ce jour-là, chez les Paquet du *quatrième rang*. Le beau-père, Charles Rasset, était descendu de St-Augustin, la veille, avec la mère.

Élisabeth Picher, jeune fille de dix-sept ans, robuste comme le sont nos filles de campagne habituées aux travaux des champs, fauchait déjà son arpent de blé *entre deux soleils*. A Capsa, elle rivalisera d'activité avec son mari dont elle restera toujours la consolation et la joie. Mais, qualités bien plus précieuses que cette force musculaire, elle possédait, avec un sens très droit, une puissante volonté qui, dirigée par une foi chrétienne très vive et très éclairée, lui fit supporter avec résignation et joie les peines et les fatigues inhérentes à cette vie de labeur continuelle qui fut la sienne. Dix-huit fois mère, elle donna à ses enfants toute la tendresse de son cœur et ceux-ci ont déclaré que ce trésor était, en elle, inépuisable; elle avait pour tous le mot qui relève, reconforte, chasse la tristesse et répand dans l'âme une paix suave et douce.

A cent ans de distance nous pouvons facilement nous imaginer quelle fut l'existence de Joseph Paquet et de son épouse. Le bien qu'il venait d'acheter n'était pratiquement qu'un long rectangle boisé. Pierre Gingras, qui l'obtint en concession le 5 mai 1785, et Jean-Baptiste Cantin, qui lui succéda, n'y avaient fait que peu de défrichement. Il fallait donc s'attaquer à la forêt, *effardocher*, essoucher, faire *terre*

neuve. Bien des automnes et bien des hivers l'homme peina sous les grands arbres qu'il abattait, ébranchait et débitait à la hache. La vente du bois fournissait quelques ressources qui aidaient à mieux passer la rude saison. Au printemps, la vieille araire fendait le sol, la herse l'ameublissait et le grain, semé, pointait bientôt, plein d'espérance, à la surface des champs bruns. Dans les années humides, les céréales, les pommes de terre et les pois poussaient à merveille dans les terres sablonneuses de Capsa ; mais, quand le soleil prolongeait trop longtemps ses ardeurs, les récoltes étaient maigres. Alors on calculait exactement les revenus du bois, du foin, du lait, des légumes et l'on restreignait d'autant les dépenses.

Pour faire face aux nécessités économiques du ménage, Madame Paquet s'ingéniait de son mieux. Le soir après souper, et le jour dans les rares moments que lui laissaient ses travaux, elle tricotait des bas pour son mari, pour ses enfants, pour elle-même. Bientôt le rouet apparut dans la cuisine. Désormais, l'active ménagère filera toute sa vie la laine de ses moutons. Avec le rouet, pourquoi ne pas avoir un métier à tisser ? Il donnerait, à peu de frais, toiles et droguets. Le métier fut installé dans la maison. Il y est encore, et nous n'avons pu contempler sans émotion cette vénérable relique qui façonna l'étoffe dont s'habillèrent les Paquet. Ah ! si le vieil ancêtre Méry, le maître sergenter de Poitiers, passait aujourd'hui par Capsa, il ne serait pas peu surpris de trouver, assise sur le banc du métier, quelque jeune fille, aux mains alertes, poussant la navette et ourdissant une trame. — “ Bravo, ma fille ! s'écrierait-il. Semez toujours votre lin, récoltez-le sur votre terre, tissez-en vos serviettes, vos nappes

et vos toiles. Respectez le métier de votre arrière grand'mère : il a toute la valeur d'une tradition ancestrale.»



Auprès du vieux métier nous avons en vain cherché le rouet de Madame Paquet.

— Il n'est plus, nous a-t-on dit.

— C'est dommage.

— Caprice d'enfant, voyez-vous ! Un jour, nous conte Monsieur Joseph Paquet, le respectable chef actuel de la famille, le plus jeune de mes fils s'avisa de faire une bicyclette et me demanda les deux vieux rouets, car il y en avait deux. Sans trop faire attention à ce qu'il me demandait, je les lui donnai. Évidemment tout fut brisé. Ah ! l'idée qu'il a eue, l'enfant, de ce chef-d'œuvre de bicyclette ! Je le regrette aujourd'hui. ”

Nous le regrettons aussi, comme nous regrettons d'ailleurs tant de vieilles choses qui s'en vont. Où sont aujourd'hui nos fours de famille, où jadis on cuisait le pain de ménage ? Disparus, ou à peu près, depuis que la voiture du boulanger distribue à toutes les portes un pain bien blanc, mais fade. Ah ! le bon pain d'autrefois levé dans la huche, pétri des mains maternelles, et cuit au petit four de brique tout près de la maison ! Il avait une saveur exquise, on le mangeait avec délice. Tout fier et tout heureux, on disait : " C'est notre pain, le pain de chez nous. " Chacun y était en effet pour quelques gouttes de sueur.

Voyez par exemple Joseph Paquet et son épouse. A combien de travaux ne se livraient-ils pas pour servir à leurs enfants ce pain tout savoureux. Lorsque l'épi, lourd de grain, inclinait sa tête d'or, l'homme et la femme s'en allaient de bon matin, la faucille au bras. Avant d'attaquer la pièce, ils s'inclinaient toujours devant Dieu et traçaient sur le champ et sur leur poitrine un large signe de croix. L'acier brillait au soleil levant et s'abattait sur les tiges avec un bruissement clair et sec. Sur le chaume blanc, les gerbes succédaient aux gerbes. L'homme s'en allait de l'avant, le corps courbé, les bras toujours en mouvement, et la femme suivait tenant son mari d'assez près. Le soir au coucher du soleil, on levait les gerbes en les appuyant entre elles par les épis, quatre à quatre, six à six.

Quand le blé était sec on l'engrangeait. Restait à l'étendre sur l'aire et à le battre au fléau. Le grain vané et mis, bien propre, en sac, Joseph Paquet le descendait à la Pointe-aux-Trembles pour le faire moudre au moulin banal de Messire Brassard Descheaux, seigneur du lieu. La farine et le son revenaient

quelques jours plus tard à la grande joie de Madame Paquet qui avait hâte de pétrir, d'enfourner et de servir à son mari et à ses enfants du bon pain frais, fait avec du blé nouveau. Autour de ce morceau de pain c'était toute une vie de labeur et de dévouement mutuel qui s'écoulait heureuse quoique pénible dans la demeure de Joseph Paquet. Se plaindre de la fatigue, personne n'y songeait, est-ce que la fatigue ne rentre pas dans le programme de notre existence comme élément inévitable ? A-t-on rien sans peine ? Puis est-ce que les bonnes paroles que l'on se disait le soir autour du foyer de la grande cheminée où flambaient de bonnes bûches de bouleau, ne suffisait pas à faire tout oublier ? La maison n'était pas inondée par la lumière électrique, l'huile ne brûlait pas encore dans les lampes, la chandelle de suif ou de résine ne s'allumait même que rarement, d'habitude les lueurs intermittentes du foyer suffisaient aux confidences, aux conseils, aux avis, et cependant on vivait heureux sous le toit de Joseph Paquet, plus heureux que ne le sont aujourd'hui bien des gens au milieu de leur luxe et de leurs plaisirs.

Travailler dur pour défricher et ensemercer la terre, être vêtu humblement, se nourrir avec frugalité, supporter les épreuves puis, grâce à son courage et sa foi, savoir récolter avec les fruits de la terre assez de mérites pour le ciel, n'est-ce pas un programme idéal de vie ? Ce fut celui de Joseph Paquet et de son épouse.

Dieu bénit leurs efforts. A mesure que la culture faisait reculer la forêt de beaux deniers tombaient au fond du bas de laine et l'aisance apparaissait au foyer. Après quinze années d'un tenace labeur,

des revenus suffisants permirent à Joseph d'acheter de Charles Robitaille pour une somme de 10 piastres d'Espagne, une terre située au Petit Capsa et mesurant deux arpents de front, sur la profondeur qui s'étend de la limite nord du troisième rang de la Pointe-aux-Trembles, jusqu'à la rivière aux Pommes³.

Deux ans plus tard, le 8 décembre 1829, il acquérait pour une somme de 28 livres, de Grégoire Grégoire, "un lopin de terre située au troisième rang de la seigneurie de Neuville, ayant deux arpents de front sur la profondeur qu'ils peuvent avoir depuis la rivière Noire jusqu'au trait carré en profondeur des terres de la troisième concession⁴". Ces deux acquisitions étendaient le domaine de Joseph Paquet de la rivière aux Pommes à la rivière Noire et lui fournissaient un sol déjà travaillé en grande partie et prêt à la culture. La totalité de son domaine formait donc, en 1830, un long rectangle d'une centaine d'arpents en ligne droite sur deux arpents de largeur. La position centrale de la maison corrigeait un peu l'inconvénient de l'éloignement des cultures. D'ailleurs, devait-on travailler loin, on attelait le cheval et l'on partait en voiture. C'est ainsi que, bien souvent, on allait l'après-midi à la traite, "à l'heure des vaches".

En 1830, Joseph Paquet, sans être riche, était sorti de la période critique des débuts. Tout Capsa le connaissait et l'estimait puisqu'il était devenu par ses talents et ses mérites "capitaine de milice", c'est-à-

³ Vente par Charles Robitaille à Joseph Paquet, 8 oct. 1827 (Greffes Frs. Laroche.)

⁴ Vente par Grégoire Grégoire à Joseph Paquet, 8 déc. 1829. (Greffes F. Laroche.)

dire l'homme le plus considéré du lieu⁵. Cette dignité n'avait rien de guerrier, à cette époque. Le titre, purement honorifique, s'accordait généralement aux cultivateurs les plus influents de la paroisse sans que ceux-ci fussent tenus au stage. — " On devenait colonel, major, capitaine, lieutenant sans jamais avoir porté une épée ou manié un fusil. Quand on lit les actes de ce temps on reste stupéfait de voir tant de militaires parmi nos paisibles populations des campagnes. Ces titres étaient très recherchés et chacun y tenait. Quand on s'adressait à un officier, qu'il fut sous les armes ou au mancheron de la charrue, il aurait été très inconvenant de ne pas l'appeler colonel, major ou capitaine. Jamais les miliciens ne se réunissaient pour faire l'exercice. C'est tout au plus si, une fois l'an, le jour de la Saint-Pierre sur la place de l'église, il y avait un appel de rôle et chacun répondait alors à son nom. Les colonels, les majors, les capitaines, les lieutenants et les enseignes paradaient dans leurs uniformes, faisant sonner haut leur sabre ou leurs éperons. Tout ce monde panaché aurait été bien en peine de donner le plus simple commandement militaire à cette troupe improvisée.

Le premier capitaine de milice dans chaque paroisse possédait un banc d'honneur à l'église, le premier de la rangée du milieu du côté de l'épître.

Chaque année, les miliciens plantaient un mai d'honneur devant la résidence de leur capitaine. C'était une occasion de grandes réjouissances et même

⁵ Nous ne savons au juste quand il reçut son brevet de capitaine, mais à partir de 1827 toutes les pièces officielles lui donnent ce titre.

de festins. Les salves de mousqueterie dont était saluée la plantation du mai correspondaient à autant d'abondantes libations...⁶ ”

A la Pointe-aux-Trembles donc, chaque année, le jour de la Saint-Pierre, à l'issue de la grand'messe, les miliciens s'alignaient en colonne de compagnies face à l'église, sous la conduite de leurs enseignes et de leurs lieutenants. Bientôt apparaissaient sur le perron, François-Xavier Larue, major de la division du Cap-Santé, principal officier de la paroisse, accompagné de Messire Joseph-Claude Poulin de Courval, curé, premier aumônier de la milice. Les capitaines Joseph Proulx, Antoine Garneau, Joseph Paquet et François Angers, en ligne sur le front des troupes saluaient de l'épée, puis allaient se placer chacun devant sa compagnie. Le major et l'aumônier passaient alors la revue des soldats, félicitant tout le monde. La cérémonie se terminait par un bref discours patriotique et trois hourras poussés en l'honneur de Sa Majesté. Les troupes se dispersaient joyeuses et bruyantes, assurées d'avoir rempli consciencieusement leur devoir de milicien. Et gare, si l'Américain osait encore revenir sur nos rives !

Son titre de capitaine de Milice mettait nécessairement Joseph Paquet en évidence dans toutes les assemblées paroissiales. C'est ainsi que nous avons bien souvent rencontré son nom et sa signature dans les procès-verbaux de ces assemblées. Nous ne parlerons ici que de la question des écoles à laquelle il s'intéressa particulièrement.

⁶ J.-Edmond Roy, “ Histoire de la seigneurie de Lauzon. ” Vol. IV, p. 261.

Depuis la cession du pays aux Anglais l'éducation était à peu près délaissée dans les campagnes ; cependant la Pointe-aux-Trembles avait le privilège de posséder, depuis 1716, une école dirigée par les révérendes sœurs de la Congrégation. Un maître d'école du nom de François Paquet y enseigna aussi de 1811 à 1815⁷. Il s'établit dans la maison de Charles Vézina qui lui vendit en même temps "un lopin de terre d'un demi-arpent de front à prendre depuis le chemin du roi jusqu'au fleuve et situé entre Jean Dubuc, au sud-ouest et Charles Bélan, au nord-est." L'une des clauses de vente était que François Paquet s'engageait "à démontrer et enseigner de son mieux à Charles Vézina l'art de lire et d'écrire ainsi que les règles d'arithmétique et ce autant que le dit Charles Vézina s'y appliquera⁸". — Qui était ce François Paquet ? — Un des fils de Joseph Paquet et de Marie-Louise Drolet, lui-même maître d'école à Québec.⁹ Or ce vénérable instituteur était fils de René Paquet, maçon, et de Marie-Louise Parent. Par René Paquet, menuisier, et Catherine Maillou, il descendait de René Pasquier, fils cadet de Méry Pasquier. François Paquet, instituteur de la Pointe-aux-Trembles est donc de la famille de nos Paquet et le lecteur comprendra l'intérêt que nous avons à le signaler.

⁷ Peut-être plus longtemps, mais nous n'avons pu le retracer que dans cette période. Sa mère Marie-Louise Drolet, veuve de Joseph Paquet, ancien maître d'école de Québec, mourut à la Pointe-aux-Trembles où elle fut inhumée, le 3 avril 1822.

⁸ Vente Charles Vézina à François Paquet, maître d'école, 11 juillet 1811. (Greffé F.-X. Larue.)

⁹ Joseph Paquet et Marie-Louise Drolet eurent trois fils maître d'école : Joseph qui épousa Marie-Josephite Gagnon, le 7 fév. 1804 ; François qui épousa Geneviève Marceau, fille de J.-B. et de Félicité Rouleau, le 21 janvier 1806, et Jean-Baptiste qui épousa Josephite Dorion, le 13 juin 1809. Flavien et Just, autres fils, furent menuisiers à Québec comme leurs aïeux.

Charles Vézina, ne fut pas seul à recevoir les leçons de François Paquet. La plupart des enfants du village apprirent sans doute à son école la lecture, l'écriture et le calcul. Mais le maître disparu, plus d'école de garçons à la Pointe-aux-Trembles jusqu'en 1829.

Le 14 mars de cette année, le parlement du Bas-Canada sanctionna *l'acte pour encourager l'éducation élémentaire*. Cet acte autorisait le gouverneur, pour trois ans : 1°. A fournir des subsides déterminés aux écoles existantes : écoles de Montréal et de Québec, collège de Saint-Hyacinthe, Maison d'éducation de Chambly, écoles sous le contrôle de l'Institution Royale.

2°. A fournir à chaque maître et maîtresse de campagne, enseignant à au moins vingt enfants, une rétribution de 20 livres et 10 chelins pour chaque enfant pauvre, pourvu que le nombre ne dépasse pas cinquante par école.

3°. A payer aux syndics qui seront élus dans chaque paroisse par l'assemblée des propriétaires la moitié des dépenses nécessaires à l'achat ou à l'érection d'une maison d'école, pourvu que cette moitié n'excède pas cinquante livres par école.

On avait trop hâte à la Pointe-aux-Trembles de profiter des largesses du gouvernement, trop hâte aussi d'avoir des écoles et des maîtres pour ne pas se conformer immédiatement aux prescriptions de l'acte du 14 mars. L'assemblée des chefs de famille se tint dans la salle publique du presbytère et l'on choisit pour syndics d'écoles de la paroisse : Messire Joseph-Claude Poulin de Courval, curé. Joseph Rochette, lieutenant

de Milice, Louis Bernard, Simon Proulx, notaire, et Joachim Gingras.

Les syndics entrèrent immédiatement en fonction et, le 9 mai suivant, ils achetèrent de Michel Gauvin, maître forgeron, un emplacement de 60 pieds et demi de front sur 78 de profondeur avec la maison construite sur ce terrain pour servir de maison d'école¹⁰. Il ne manquait plus que le maître. Vint-il en cette année 1829, nous l'ignorons, n'ayant découvert aucun engagement de maître avant 1832.

Les syndics d'école de la paroisse sont régulièrement élus chaque année. En 1830, nous relevons les noms de F.-X. Larue, Pierre Baudry, François Angers, Joseph Grenier et J.-Bte Payé. Ces syndics durent faire droit aux réclamations de Joseph Paquet et autres habitants de la Magdeleine, du Grand et du Petit-Capsa qui se groupaient pour obtenir eux aussi, leur école. Le 12 juillet 1830 au nom de tous les habitants de ces trois villages les syndics achetaient de Jean-Baptiste Denis et Marguerite Vézina, son épouse, un terrain de 6 perches de front sur 9 perches et 5 pieds de profondeur, situé au village du Grand Capsa sur le niveau sud du chemin du roi, entre les terres de Louis Carpentier, au sud-ouest, et celles de Pierre de Foi. au nord-est. Le prix de vente de 46 livres fut ainsi soldé : 16 livres payées comptant, 23 livres fournies par le gouvernement, et le reste pris sur la souscription ouverte dans les trois villages.

La liste des souscripteurs porte le nom de quarante et un chefs de familles qui s'inscrivent chacun selon

¹⁰ Greffe Simon Proulx.

ses moyens, pour une livre trois sols, deux livres six sous, cinq livres ou dix livres. Joseph et Étienne Paquet donnèrent la plus forte somme, soit dix livres. Cette liste nous apprend encore qu'il y avait à Capsa soixante-quinze enfants d'âge scolaire dont cinquante, conformément à l'acte du 14 mars, étaient déclarés gratuits. Le prix moyen des enfants qui payaient était de six sous par mois, par enfant, et d'une demi-corde de bois par an.

Les classes s'ouvrirent à Capsa probablement en septembre 1830. Nous lisons en effet à la date du 12 juillet 1830, dans la liste des souscripteurs pour l'achat de l'école : "Le maître d'école, 4 louis." Quel était ce maître d'école ? Le notaire qui dressait cette liste a oublié de nous le dire et les vieilles mémoires du pays ne s'en rappellent plus. L'école No 1 engagea le 10 novembre 1832, "un garçon majeur du nom de Théophile Paquet, pour une somme de 30 livres¹¹". Jusqu'en 1845, il n'y a pas eu d'engagement notarié, mais cette année nous relevons, le 28 avril, celui de Pierre Bédard pour l'école No 3, et au 21 juillet, ceux de Napoléon Lacasse pour l'école No 1¹², de Jean-Olivier Paquet pour l'école No 2¹³ et de demoiselle Marie Leclerc pour l'école de Capsa. A Napoléon Lacasse, on fait un traitement de 3 livres 10 chelins et 8 pence, par mois ; Jean-Olivier Paquet se contente de 2 livres, 10 chelins ; Pierre Bédard demande 3 livres 3 chelins et 4 pence, et de plus 15 louis

¹¹ Greffe Simon Proulx.

¹² A signaler aussi pour cette école les engagements annuels de François Xavier Létourneau de 1848 à 1853.

¹³ Jean Olivier Paquet contracta un nouvel engagement le 12 sept. 1846.

pour ses vacances ; Marie Leclerc touche une rétribution de 32 livres par an pour ses gages et salaires.

La demoiselle Leclerc nous intéresse particulièrement ; elle enseignait déjà à Capsa avant 1845, et tous nos vieillards ont appris à son école à lire et à écrire. L'un d'eux nous a même dit avec une pointe de fierté que c'était lui qui allait tous les midis, chez les Paquet, chercher le dîner de la maîtresse. — " Il faut vous dire, ajoutait-il, que la demoiselle Leclerc épousa, en 1845,¹⁴ François Paquet, le fils du capitaine Joseph mort deux ans plus tôt. Ah ! Monsieur, si Joseph eût assisté à ce mariage il se serait bien réjoui, lui qui était dans toutes les bonnes affaires du pays. "

De 1829 à 1832, il n'y eut à la Pointe-aux-Trembles qu'une seule commission scolaire pour toutes les écoles, mais à l'assemblée de 1832 tenue le 11 juin dans la maison d'école No 2, on décida de nommer, dans chaque *rang*, trois syndics qui exerceraient leur charge jusqu'au deuxième lundi de juin 1834¹⁵ dans leur section respective. Les pères de famille de Capsa choisirent pour syndics Joseph Paquet, Prisque Cantin et Paul Bussière.

Avant d'être syndic d'écoles, Joseph Paquet n'avait pas craint de s'asseoir aux bancs de la classe. Comme très probablement plusieurs autres cultivateurs de Capsa il prit, le soir, quelques leçons de lecture et d'écriture. Privé dans sa jeunesse du bienfait de l'instruction, il en ressentait vivement le besoin et à quarante-quatre ans, c'est-à-dire moins d'un an après l'ouverture de l'école de Capsa, il apprit ses lettres.

¹⁴ Le 5 août.

¹⁵ De 1834 à 1836, Étienne Paquet, Jean Gilbert fils et Augustin Bussière, exercèrent la charge de syndic d'écoles.

C'est le 13 mai 1831 que nous voyons apparaître sa signature pour la première fois. On ne dira plus de lui au bas des actes notariés, ni dans les registres de baptême de la paroisse : " a déclaré ne savoir signer, de ce requis suivant l'ordonnance. " Joseph Paquet signera désormais son nom, effaçant ainsi ce certificat d'ignorance si facilement accordé à qui ne sait tenir une plume.

La question des écoles qui s'agitait alors dans les campagnes intéressa donc Joseph Paquet. D'ailleurs il ne resta jamais indifférent aux problèmes soulevés dans la vie paroissiale. Le 21 février 1837, il fut résolu dans une assemblée publique, que l'on démolirait la sacristie et qu'un nouvel édifice, plus vaste et mieux aménagé, serait érigé à la place de l'ancien. Plans et devis furent unanimement agréés. Mais voici que les marguilliers voulurent y apporter quelques modifications. Était-ce en bien ou autrement, nous l'ignorons ; mais des protestations s'élevèrent nombreuses. Joseph Paquet, qui avait assisté à l'assemblée du 21 février et accepté les résolutions, s'opposa aux changements et le premier plaça sa signature sur une signification notariée adressée aux Marguilliers pour obtenir l'exécution des plans et devis tels qu'arrêtés, et cela sous peine de refus d'acquitter sa part des dépenses¹⁶. Tout Capsa signa après le capitaine appuyant ainsi la protestation.

Il semble donc qu'aucune question touchant à la vie sociale ne lui était indifférente et qu'il remplissait avec exactitude les devoirs d'un bon citoyen. A ses nombreux enfants, il pouvait léguer, à défaut de fortune, l'exemple d'une vie d'honneur et de travail.

¹⁶ Greffe Simon Proulx. — 6 juin 1837.

Joseph Paquet mourut assez prématurément le 27 février 1843. Élisabeth Picher, pour la consolation des siens devait survivre à son mari et ne descendre dans la tombe qu'à l'âge respectable de quatre-vingt-douze ans. A la mort du père, tout le poids de l'administration de la ferme, tous les soucis inhérents à l'éducation des enfants, dont la plupart étaient encore en bas âge, tombèrent lourdement sur les épaules de la mère, mais, femme énergique, elle remplit joyeusement sa tâche sachant que la tristesse, l'ennui et le découragement ne doivent pas être semé dans les âmes qui s'ouvrent à la vie. Malgré le pain noir le travail dur, la gaiété la plus franche régnait dans la maison. La mère surtout se montrait encourageante. Devant ses bons mots et son maternel baiser, les petites peines et les inquiétudes se dissipaient comme de légères vapeurs, dans un ciel ensoleillé et serein. " Bah ! disait-elle parfois, nous avons des épreuves, qui n'en a pas ? Au lieu d'y fatiguer notre tête, songeons aux bienfaits de Dieu, ils nous environnent et nous ne savons pas les voir. Nous sommes heureux d'accepter les faveurs divines, pourquoi ne pas nous réjouir d'avoir quelque chose à souffrir pour son amour ; tout cela sera bien payé plus tard. Le paradis ! mais... c'est pour nous, mes enfants ! "

Donc grâce à la mère, on continua à Capsa une vie de labeur dont les fatigues retombaient principalement sur François le seul garçon, alors en âge de travailler. L'aîné, Zéphirin, avait quitté la maison, du vivant même de son père, et suivait audacieusement son étoile. Deux des grandes filles étaient mariées. Pierre de Foy, un voisin, avait demandé la main de

Marie-Élisabeth en 1832, et François Hamel, autre voisin, celle de Sophie, en 1838.

Les autres enfants de Joseph Paquet ne tarderont pas à s'établir. Chaque année la vénérable Mère sera heureuse d'assister au mariage de l'un d'eux. En 1843, c'est Zéphirin qui épouse à Québec Marie-Louise Hamel. En 1844, Domitille suit l'exemple de sa sœur Élisabeth et entre dans la famille deFoy en devenant femme de Paul. En 1845, François gagnait le cœur de Marie Leclerc, la jeune institutrice de Capsa et ce fut certes une très heureuse alliance, dont la mère se réjouit fort. En 1846, Jacques Hamel, le frère de Marie-Louise, femme de Zéphirin, épousait Louise, à Saint-Roch de Québec. Enfin, en 1847, Flavie donnait sa main à Isidore Laberge. A cette date, 8 enfants restent encore à la maison et François, devenu le vrai chef de la famille, en aura bien soin, jusqu'à ce qu'on puisse aussi les pourvoir en mariage.

Au jour anniversaire de la mort de son mari, Elisabeth Picher avait réuni autour d'elle tous ses enfants. Lorsqu'on eut, le matin, assisté à l'office religieux et prié sur la tombe du père, on remonta à Capsa. Au dîner de famille, la mère rappela à ses enfants émus les vertus de leur regretté père et les adjura d'en garder précieusement la mémoire au fond de leur cœur. Puis elle ajouta qu'étant devenue, en vertu du testament de son mari, seule héritière de tous ses biens, elle jugeait, à la demande même de son fils Zéphirin, qu'il fallait établir François propriétaire du bien familial. Tous ayant agréé la proposition maternelle, l'acte de donation fut immédiatement dressé par le notaire¹⁷. De

¹⁷ Greffe Simon Proulx, — 28 février 1844.

ce jour tous regardèrent François comme le second chef de la branche familiale de Capsa.

Zéphirin Paquet. l'inspirateur de cette donation, avait fini par décider son frère à l'accepter. Lui, lancé dans une autre voie, n'oubliera pas cependant qu'il se doit aussi au bien familial, et nous le verrons, en son temps, aider François de ses conseils et de ses deniers. C'est lui, Zéphirin, que nous devons maintenant vous présenter, cher lecteur, comme l'un des plus beaux rejetons issus de ce grand arbre qui depuis bientôt trois cents ans se ramifie presque à l'infini sur notre sol canadien. Cependant nous ne pouvons quitter Capsa sans souhaiter bonne chance et longue vie aux petits-fils et arrière-petits-fils de Joseph Paquet.



CHAPITRE VIII

Vers l'avenir

Joseph Paquet laissait à sa mort un domaine de 180 arpents en superficie. Il y avait là assez d'espace pour exercer l'activité d'un homme et cependant, François, en héritant du bien paternel, résolut de l'agrandir encore : " Chaque homme, disait-il, doit gagner sa terre. " — Autant par son labeur personnel que grâce aux libéralités de son frère Zéphirin, il gagna la sienne, puisque après une vie toute entière usée dans les sillons et sur les chaumes, il légua à son fils, un autre Joseph Paquet, 340 arpents¹.

Le petit-fils de Joseph Paquet ne pouvait que marcher sur les brisées paternelles. Grâce à son intelligente activité, le bien familial s'est encore amélioré tout en doublant d'étendue. Aujourd'hui à l'âge de soixante-huit ans, Joseph Paquet peut étendre avec fierté sa main vers ses terres et nous dire : " Il y a là près de 600 arpents dont 400 en culture. Sur ce bien, j'établirai mes fils. "

En admirant le geste nous regardions les champs, les prés, les bois et nous ne pouvions nous empêcher de nous écrier : " Non, la terre n'est pas un capital mort, du moins pour tout propriétaire qui a une tête et des bras et qui la comprend. Son sein est fécond : il se réveille tous les printemps et, chaque automne, rend au centuple la graine et le tubercule qu'on lui a confiés. "

¹ Donation, François Paquet à Joseph Paquet, son fils, 23 novembre 1893.

De nos jours surtout, la terre n'est pas, ne doit pas rester un capital mort. Nos instruments aratoires décuplent la puissance de l'homme, la production doit augmenter d'autant. La science agricole, elle aussi, sort des écoles et gagne les *rangs* ; par ses conférences, ses tracts, ses avis mensuels, elle bat en brèche la routine et l'indolence.

Mais quelque utile que soit la science agricole, elle est d'elle-même stérile. La fécondité vient des bras. Un travail ordonné peut seul enrichir le cultivateur. Qui de nous n'a vu deux prairies voisines, l'une^{re} pleine de renoncules, de marguerites ou de pissenlits avec ça et là quelques maigres brins d'herbe ; l'autre où le mil pousse droit à pleine clôture sans une tache blanche ni jaune. Ce que ce champ donne, l'autre pourrait le donner ; mais la charrue ne marche pas toute seule, il faut des chevaux en avant et un homme en arrière.

Quand, aujourd'hui, on contemple le bien acheté jadis par Joseph Paquet et, qu'au lieu de bois et de savane, on a devant soi 150 arpents sans une pierre ni une souche sectionnés en carrés d'avoine et de maïs, de sarrasin et de pommes de terre, de légumes de toutes sortes et de prairies herbeuses, si unies qu'un amateur d'automobile pourrait y faire du trente milles à l'heure on reste émerveillé devant tant de travail et tant de progrès accomplis. Vraiment les Paquet se sont emparés du sol. Ils l'ont maîtrisé : il leur obéit et donne volontiers ce qu'on lui demande.

Comme Maurice au Bourg-Royal, Joseph, à Cap-sa, fut un défricheur infatigable ; son fils, François, continua l'œuvre et Joseph, le propriétaire actuel, organisa la culture, si bien qu'aujourd'hui le domaine des Paquet est l'un des plus beaux de l'endroit.

Une idée semble guider M. Joseph Paquet dans l'exploitation de ses terres : le travail collectif et familial base de plus grande prospérité. Une seule tête dirige, celle du père. Les fils, à mesure que leurs bras sont assez forts, s'exercent successivement à tous les travaux : ils soignent les bêtes, tiennent la charrue, sèment et fauchent sous l'œil paternel, qui contrôle leurs efforts. Mais il y a des besognes communes auxquelles tout le monde est appelé, même les filles de la maison. On sarcle en famille, on éclaircit les jeunes légumes en famille, on sème et récolte les pommes de terre en famille. En famille, on fane et l'on récolte ; en famille, les blés et les avoines sont battus, vannés et mis en grange. Ce travail collectif est plus encourageant, plus productif aussi. L'exemple de chacun entraîne, point d'hésitations, point de pertes de temps ; le frère aide son frère, et le travail particulier concourt au bien général.

En dehors de ces travaux communs commandés par la saison, la culture et l'élevage occupent particulièrement les garçons. Les grandes filles elles aussi, travaillent. Auxiliaires attitrées de la mère, elles s'exercent aux travaux du ménage. A tour de rôle, elles sont cuisinières, couturières, fermières. Elles tondent les moutons, cardent la laine, la teignent et la filent. Elles récoltent le lin, et en retirent la filasse qu'elles mettent en bobines. Entre leurs doigts le tricot ne chaume pas. La machine à coudre est toujours en mouvement, confectionnant des habits pour les hommes, des robes pour les filles. Quand la neige d'hiver endort la terre et qu'on préfère aux bises froides qui soufflent sur les chemins la chaude atmosphère de l'intérieur il n'est pas rare de voir dans la demeure

de M. Paquet l'une ou l'autre des demoiselles plus assidue au vieux métier de l'arrière-grand'mère. C'est que la jeune fille songe à l'avenir. Serviettes, nappes, draps, tout son trousseau de fiancée, elle tient à le confectionner elle-même. Elle y met toute son attention, tout son savoir-faire. Aussi telles de ces pièces sont d'un fini, d'une perfection achevée.

Il y a quelques années l'une des filles de M. Paquet mit à l'exposition du Comté une de ces grandes nappes aux bords travaillés au *fil tiré*. Elle remporta le premier prix et de plus un prix extra. Des connaisseurs voulurent l'acheter gros argent. La fille consulta le père. — “ Non, non, répondit celui-ci. Cette nappe peut servir à plus d'une génération ; c'est ton ouvrage et un souvenir. Plus tard tu diras à tes enfants que c'est toi qui l'a tissée sur le métier des ancêtres, avec le lin récolté sur le bien paternel. Un tel ouvrage est une leçon de fidélité aux traditions familiales qu'aucune masse d'or ne saurait payer. ” — Souhaitons que toutes nos maisons restent comme celle de M. Joseph Paquet un atelier, aux travaux divers, où les jeunes filles, entre le temps de leur scolarité et celui de leur mariage, trouvent l'occupation qui sied à leur sexe. Dieu nous préserve de transformer nos grand'chambres en salon de lecture où nos jeunes filles mollement étendues dans un fauteuil suivront, dans des romans scabreux, les chimères de l'irréel. Instruisons nos filles, oui ; mais apprenons-leur surtout à devenir de bonnes mères de famille qui sachent :

“ Former aux bonnes mœurs l'esprit de leurs enfants,
Faire aller leur ménage, avoir l'œil sur leurs gens,
Et régler la dépense avec économie. ”

Les femmes de nos arrière-grands-pères ne lisaient point, mais elles vivaient bien,

“ Leur ménage était tout leur docte entretien,

Et leurs livres, un dé, du fil et des aiguilles,

Dont elles travaillaient au trousseau de leurs filles² ”.

Tous les enfants de M. Joseph Paquet aiment l'agriculture. Comme leur père ils sont actifs et travailleurs intelligents. Aucun d'eux ne songe à quitter le foyer pour émigrer “ en Amérique ”, ni même “ en ville ”. Aux tentations de gains chimériques, ils préfèrent les revenus plus sûrs de leurs terres. A l'immobilité du bureau et à la poussière des usines, ils préfèrent l'activité musculaire et l'air pur des champs, facteurs incomparables de santé. Aux attractions séduisantes des villes, au plaisir, au luxe où s'engouffre inconsidérément l'argent péniblement gagné, ils préfèrent le calme et la tranquillité de la maison familiale où l'on se distrait et où l'on chante sans dépenser un sou ni perdre un seul fleuron de sa vertu.

Honneur à ces jeunes gens qui s'emparent du sol. Demain, lorsqu'ils monteront de l'église leur épousée au bras, le père les fera asseoir en face de lui, à la table du festin et, quand on se sera bien réjoui, il se lèvera pour leur dire : “ Mes enfants, avec votre père vous avez peiné et travaillé, je vous dois la part des bénéfices. ” — Et la bourse tombera dans le plateau aux applaudissements de l'assistance. — “ Ce n'est pas tout, continuera la voix grave et émue du père. A chacun de mes fils, je donnerai une terre puisque ainsi le permettent le travail des ancêtres et notre activité

² Molière — Les femmes savantes, acte II, scène VII.

personnelle. A toi, mon aîné, je te lègue la part de choix. Cette maison sera la tienne ; n'oublie pas que trois générations de travailleurs y ont vécu heureuses. Cette terre de Capsa, je t'en établis le maître, c'est le bien sacré acquis par ton arrière grand-père, tu en connais l'étendue et la valeur ; elle est à toi, cultive-là et, un jour, imitant ton père, passe-là, je te l'ordonne, à ton aîné. ”

Pareille scène se répétera bientôt dans la maison de M. Joseph Paquet et celui-ci y songe bien. Tenez, qu'il me permette de citer ce simple trait pris sur le vif.

— Par un jour de tempête de neige, le rude travailleur partait la hache sur l'épaule. On l'arrête : —

“ — Mais papa, où allez-vous par cette tempête ?

“ — Où je vais ? au bois, là-bas.

“ — Quoi faire ? je vous prie.

“ — Travailler pour l'avenir . . . Ce n'est pas pour moi, c'est pour vous que je vais travailler. Il y a là-bas des arbres aux branches trop rapprochées, ils s'étouffent, je veux leur donner plus d'air et de soleil et les mieux faire profiter. ”

Et le père partit, bientôt suivi de ses fils.

Dans l'idée de M. Paquet, ces arbres, objets de l'attention de leur propriétaire, seront dans quelques années abattus, sciés au moulin, et les planches serviront à construire une demeure pour un jeune foyer.

Donc, avec M. Paquet, autant de fils, autant de terres. Toutes nos familles de cultivateurs ne peuvent pas offrir à leurs enfants de si belles perspectives. Cependant avec le travail en commun, avec une sage et stricte économie, on arrive, dans une vie

d'homme, à doubler le nombre de ses arpents. Nous osons même ajouter que, lorsqu'un garçon a de la conduite, il est bien proche d'avoir gagné sa terre quand sonne pour lui l'heure d'entrer en ménage. En tout cas, il serait fort souhaitable que tous nos fils de cultivateurs s'établissent au pays. La terre ne leur manquera pas. Puissent-ils ne pas manquer de courage. Les Canadiens resteront encore longtemps des défricheurs. C'est là leur gloire et leur mérite. Jeunes gens, comme vos ancêtres, affrontez la forêt, taillez-y votre bien. Cela vaudra mieux que de vous en aller, les bras balants et le nez au vent, sur tous les chemins qui conduisent aux "États," en quête d'un avenir incertain.

Le plus grand malheur qui pourrait arriver à M. Joseph Paquet serait certainement de voir quelqu'un de ses fils désertier la terre, et c'est pourquoi il fait tout pour les affectionner à leur travail et leurredit sans cesse : " C'est pour vous que je travaille. Je pense sérieusement à votre avenir. " Les fils comprennent le père et serre autour de lui leur rang. Tous, comme leurs aïeux, demanderont à la terre leur pain de chaque jour, et, quand ils seront à leur pièce avec femme et enfants, ils n'oublieront jamais que le bien qu'ils possèdent, ils le doivent à leur père.

Déjà, M. Joseph Paquet a commencé à se dépouiller en faveur de ses enfants. Son aîné est en possession de la maison et de la terre achetée jadis par le grand-père. Ce n'est pas sans un serrement de cœur ni sans verser une larme que le père quitta cette maison de Capsa pour aller résider sur ses autres terres au village Saint-Jean. Là s'élève aujourd'hui une demeure très confortable, construite d'une manière si

hygiénique qu'on la prendrait pour un petit sanatorium tant les pièces y sont spacieuses, et tant l'air pur peut y circuler à volonté et le chaud soleil y darder ses rayons dans tous les coins.

C'est dans cette nouvelle maison que M. Joseph Paquet eut le bonheur de réunir, le 2 septembre 1923, les principaux représentants de la famille, pour adresser au ciel un acte de foi et de reconnaissance. Ce jour-là un superbe calvaire fut érigé, sur le chemin, face à la maison. Le groupe représente le Christ en croix avec, à ses pieds, la Vierge et l'apôtre saint Jean. La croix et les statues reposent sur un piédestal de plusieurs gradins de solide béton, et l'ensemble est recouvert d'une toiture dont le dessin cadre à merveille avec l'architecture du groupe.

Des centaines d'amis entouraient la famille Paquet et le calvaire, lorsque, à trois heures précises arriva Monsieur le curé Elzéar Dionne accompagné de quelques ecclésiastiques venus des paroisses environnantes. La foule se découvre et, recueillie, suit les prières de la bénédiction du monument. Puis elle écoute, l'âme émue, les éloquentes paroles par lesquelles Monsieur le Curé exalte les croix du chemin jalonnant nos routes dans les campagnes canadiennes-françaises. L'orateur reconnaît dans ces signes augustes de notre rédemption la foi profonde des ancêtres et invite l'assistance à les respecter toujours, à les saluer chapeau bas et la prière aux lèvres. En terminant il félicite M. Joseph Paquet d'avoir élevé sur la route Neuville-Pont-Rouge un monument durable dont toute la paroisse est fière.

Après la cérémonie, la foule se pressa au pied du calvaire pour satisfaire sa dévotion et prier le Sauveur

en croix de bénir les chemins, les champs, les bois, la patrie entière avec tous ses enfants.

Cette belle fête se termina par la grande réunion de famille où l'on vit à la même table les représentants



LA FAMILLE DE JOSEPH PAQUET AU PIED DU CALVAIRE:

des diverses ramifications issues des Paquet de Québec. Félicitons M. Joseph Paquet de les avoir groupés au pied de la croix. La bénédiction qui descend des mains étendues du Christ sera pour tous un gage de prospérité et de salut. Aussi nous ne doutons pas que cette monographie familiale pourra se continuer longtemps encore à la gloire des Paquet.

Puissent ces pages être pour eux un réconfort et un stimulant pour marcher plein d'ardeur et de vaillance sur la trace de leurs aïeux.

L'avenir sera ce qu'on le fait dans le présent

*Gloire à ces hommes qui demeurent
Près de la charrue et des boeufs !
Ils sauvent les gloires qui meurent
Dans le passé de nos aïeux...*

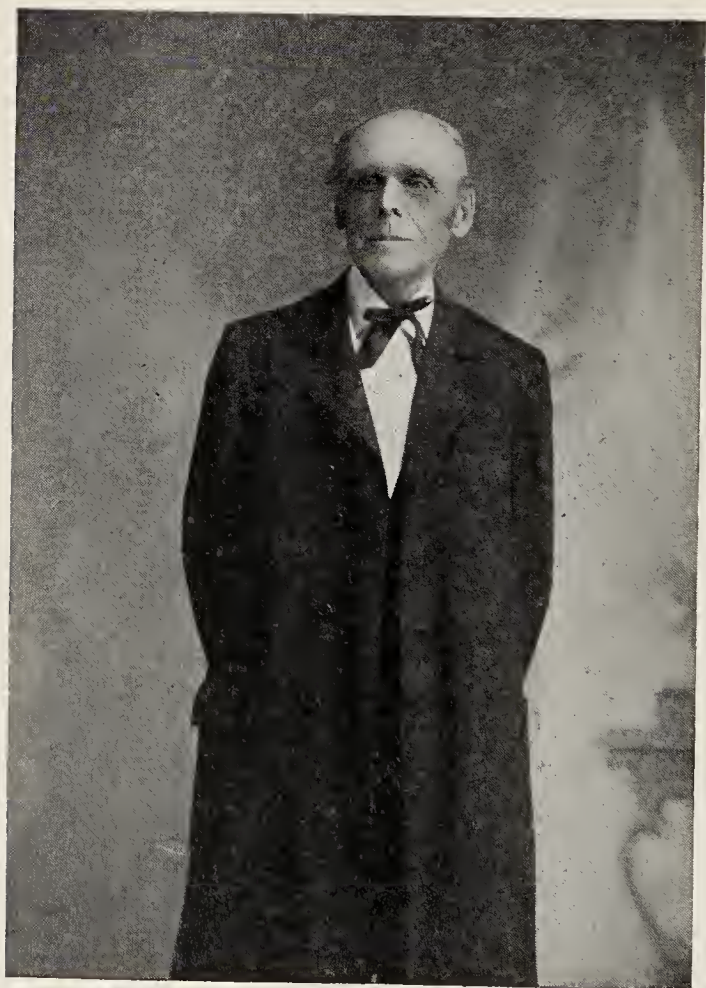
— B. LAMONTAGNE.



ZÉPHIRIN PAQUET

sa vie,

son oeuvre.



ZÉPHIRIN PAQUET

CHAPITRE I

Enfance et Jeunesse



ZÉPHIRIN PAQUET naquit au village de Grand-Capsa¹, paroisse de la Pointe-aux-Trembles, le 20 décembre 1818. Il était le quatrième d'une famille de dix-huit enfants et l'aîné des garçons.

Le jour même de sa naissance l'eau sainte du baptême en fit un chrétien.

Son enfance s'écoula au foyer paternel sous l'œil vigilant d'une mère active et dévouée. Ses occupations ressemblèrent en tout à celles des autres enfants de la campagne. A la maison, aider sa mère dans les petits travaux du ménage, balancer le *ber*, agacer les petites sœurs ; aux bâtiments, regarder son père *faire le train* ; aux champs, monter sur la grande charrette, tenir les cordeaux, fouler le foin, courir les mulots, grapiller les cerises des clôtures, barboter dans la rivière aux Pommes, y chasser la truite et le fretin ; parfois avec ses autres frères, s'enfoncer sous bois par le chemin de la *sucrerie* et, après une longue course, atteindre la grande rivière², là où l'eau bondissait sur les roches et tournait dans les remous ; telles furent les grandes occupations de Zéphirin Paquet, enfant.

¹ Aujourd'hui dans la paroisse de Pont-Rouge.

Le nom de Capsa fut donné au quatrième rang de la Pointe-aux-Trembles en l'honneur de Mgr Bailly de Messein, curé de la paroisse, créé en 1789 évêque titulaire de Capsa et coadjuteur de Mgr Briand.

² La rivière Jacques-Cartier.



MAISON PATERNELLE DE ZÉPHIRIN PAQUET

Il ne fréquenta, ni école, ni collège. Les livres ne lui apprirent rien. Cependant M. Paquet acquit dans sa jeunesse quelques rudiments de lecture et d'écriture assez, au moins, pour signer son nom. Si son instruction primaire s'arrêta là, à qui la faute ? Les classes de "l'Institution Royale", établies dans le but avéré d'angliciser le Bas-Canada, n'étaient nullement en faveur auprès des Canadiens français trop circonspects pour se laisser tromper. Ce n'est qu'en 1823 que la Chambre réussit à faire sanctionner la loi des écoles de fabriques et, six ans plus tard, en 1829, celle intitulée "Acte pour l'encouragement de l'éducation élémentaire", remplacée elle-même par une autre en 1831. Quand s'ouvrit l'école de Capsa, en septembre 1832,³.

³ La 1^{re} élection des syndics d'école, à raison de trois syndics par école, est du 11 juin 1832. A l'assemblée des habitants tenue ce jour-là dans l'école No 2, proche de l'église, furent élus syndics pour l'école No 4, celle de Capsa : Prisque Cantin, Paul Bussière, et Joseph Paquet. L'école fut bâtie sur le côté sud du chemin, entre les habitations de Louis Carpentier au sud-ouest et Pierre Defoi au nord-est. (Greffé Simon Proulx, 11 juin 1832, 17 juillet 1835.)

Zéphirin Paquet, n'était plus là pour en bénéficier. Son éducation fut donc toute familiale. De sa mère, il apprit le dévouement et la bonté; de son père, le bon sens pratique et l'amour du travail.

Lorsque, devenu vieillard, il voulait stimuler l'activité des siens, M. Paquet leur contait qu'à l'âge de cinq ans il battait le blé dans la grange à côté de son père. " Il faut vous dire, ajoutait-il, souriant, que j'avais un fléau fait à ma taille. " Ce fléau a une histoire qui mérite d'être citée ; on y verra quelle énergie naissait dans ce petit corps d'enfant.

Toute une longue matinée Zéphirin avait contemplé son père battant le blé dans la grange. Les mouvements nerveux de l'homme, le grand fléau, dont une branche passait derrière le dos, puis, brusquement, se plantait droit au-dessus de la tête pour retomber à plat sur les gerbes étendues ; les graines qui sautaient en l'air et retombaient en grésillant sur la paille avaient fortement intrigué l'imagination de l'enfant.

Au dîner sa soupe fut vite avalée. Du morceau de pain et de la patate que sa mère mit devant lui, Zéphirin ne fit qu'une bouchée. On le vit brusquement se glisser dans la porte. Une course d'enfant vers la grange, et le voilà s'essayant au fameux fléau. Dame ! il était un peu lourd et un peu gros pour ses menottes, mais à force de pousser, de tirer, de culbuter, il finit par s'en servir comme d'un pilon. Sous les coups répétés, l'épi cédait son grain : l'enfant exultait.

Le père entra. " Ah ! le beau *batteux* !... C'est ça qui en abat de l'ouvrage !... Viens ici, Phirin, que je te fasse un fléau. Il ne faut pas me priver de tes services ". Et, ce disant, il tailla deux bâtons longs

autant que la ceinture de Zéphirin était haute, les réunit par deux bouts de cuir articulés, et dit : “ Tiens, travaille, mon gars. ”

Ah ! ce qu’il en fit de l’ouvrage, cette année-là. le petit fléau de Phirin ! Tant qu’il y eut une gerbe dans la grange, il tourna, tourna sans relâche. Levé avec son père dès cinq heures du matin — lui-même l’a assuré — le fier *batteux* reprenait son inlassable besogne.

Quand on a ainsi poussé, libre en pleine terre, qu’on a fortifié ses muscles par la course et le travail et que l’on a quatorze ans, on peut se mettre à ses pièces, gagner de l’argent et diminuer d’autant le budget des dépenses familiales. Dans ce foyer béni de Dieu, le berceau ne chômaît guère, les revenus de la ferme suffisaient à peine, malgré l’activité paternelle, à sustenter la nombreuse nichée. Zéphirin crut donc qu’il était de son devoir de quitter la maison. Il lui en coûta quelques larmes mais il partit bravement. Il entra au service de Firmin Garneau, cultivateur de la Pointe-aux-Trembles, qui outre son entretien, le gratifia d’un salaire d’une piastre par mois.

Habitué dès son enfance à se passer du superflu, Zéphirin fut porté comme d’instinct à sacrifier les douceurs et les plaisirs dont la jeunesse est friande, pour économiser son maigre salaire. Lorsque après deux ans de bons services, le jeune homme réclama son dû, M. Garneau fut heureux de le féliciter et de l’encourager. Sur la somme, il prit juste ce qu’il fallait pour s’acheter un habit en étoffe du pays, puis il partit pour Capsa. Quel bonheur en embrassant sa mère, de lui glisser, dans la main, quatre beaux louis, économisés tout exprès pour elle ! C’était la première fois

qu'il avait cette joie. Ce ne fut pas la dernière. En effet, M. Paquet garda toute sa vie l'amour du foyer. Lorsque son père mourut, toute son affection se concentra sur sa vénérée mère. Souvent, secours en argent et mille douceurs prenaient discrètement la route de Québec à Capsa : et la pieuse veuve, en les voyant arriver, essuyait une larme et priait Dieu de bénir son cher Zéphirin. Oh ! piété des mères ! oh ! tendresse filiale ! que vous êtes agréables aux yeux du Tout-Puissant et que de bénédictions temporelles vous lui faites répandre sur la terre !

En 1834, le jeune Paquet dirigea ses pas vers Québec. Il partit seul, emportant le baiser de sa mère et le capot de loup-marin de son père. Joseph Paquet en le lui passant aux bras lui avait dit ces simples mots : " Va, mon fils, travaille et tu te feras estimer. "

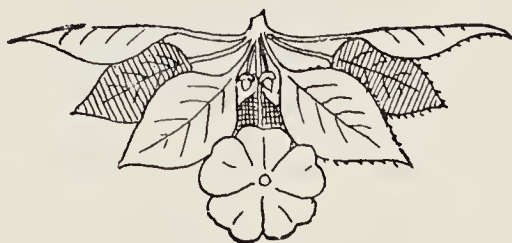
Et Zéphirin s'en allait, espérant qu'à Québec il trouverait... un bon salaire d'abord... puis l'aisance et... qui sait ? — peut-être, la fortune. Beaucoup de jeunes gens ont de ces téméraires espoirs, ceux d'aujourd'hui comme ceux d'autrefois. Puissent-ils ne jamais ignorer que la fortune est une capricieuse qui ne se livre qu'à celui qui sait peiner, s'humilier, travailler, souffrir et attendre.

En arrivant à Québec, Zéphirin se mit au service d'une veuve Laperrière, laitière du faubourg Saint-Jean. On peut facilement s'imaginer quel fut là son emploi journalier. Le soin des bêtes et des étables, la traite matin et soir, les courses dans la ville à la recherche des clients : travail régulier, monotone, obligeant à se lever matin et à se coucher tard. Cette vie, le jeune homme la menait depuis longtemps, elle lui paraissait toute naturelle. Mais au lieu de rester béate-

ment rivé au travail, il observait, il réfléchissait. Et j'imagine, que, si le bon La Fontaine avait, en ce temps-là, promené son œil observateur dans les rues de Québec, il aurait facilement découvert dans la tête de Zéphirin, le rêve de Perrette.

“Moi aussi, se dit un jour le jeune Paquet, je puis avoir mon troupeau, ma ferme, des attelages, être à mon compte et doubler mes profits.” C'est ainsi qu'à dix-huit ans, il résolut de devenir son propre maître.

Ayez de l'initiative vous doublerez votre valeur.



CHAPITRE II

Zéphirin Paquet — Laitier

SON MARIAGE.

DEVENIR son maître lorsqu'on a du bien et que l'autorité paternelle passe naturellement avec la succession aux mains du fils, c'est chose commode. Mais devenir son maître, à dix-huit ans, par sa propre initiative, n'ayant dans sa poche que le maigre salaire de deux ans de travail, tient du prodige. C'est, cependant, dans de telles conditions, que Zéphirin Paquet se lança résolument dans la carrière. Voyons, dans ce chapitre, quelle somme d'énergie il y déploya.

Avec les économies des deux dernières années, ce jeune homme, entreprenant jusqu'à l'audace, acheta d'abord une vache. Elle lui fut vendue par un fermier de l'île d'Orléans, pour la somme de treize piastres. Elle était petite de taille, mais bonne laitière.

Sou par sou, les ressources venaient ; et, avec elles, l'idée de doubler le troupeau. Lui-même a raconté plus tard, comment il s'y prit. Un jour, il découvrit au marché une superbe bête, grosse, belle, au poil luisant. Son prix — quatorze louis — était inabordable pour la maigre bourse du jeune laitier. Il l'abandonna. Mais, en remontant la rue Saint-Jean, un vif regret le saisit. Il se retourna brusquement et d'un pas rapide gagna la Basse-Ville. La bête était

encore là. Le prix en fut débattu, le mode de payement fixé, et, marché conclu, Zéphirin amena fièrement sa vache. Ah ! de celle-là, il ne parlait qu'avec orgueil, car elle ne fut pas étrangère à sa fortune. Dès le deuxième jour, elle lui donna tant de lait qu'il se dit : " Bien, très bien, j'aurai mes quatorze louis, et plus. "

Où M. Paquet avait-il son étable, sa laiterie ? Nous ne pouvons le préciser au juste. Les actes notariés disent simplement qu'il était laitier au faubourg Saint-Jean. Cependant les témoignages sont unanimes pour placer sa résidence chez les Marois,¹ rue Richelieu, où il pensionnait.

En devenant son maître, le jeune laitier ne changea rien à sa vie de travail. Levé avant le jour, — souvent à deux heures du matin, — il se rendait auprès de ses bêtes pour les soigner et les traire.

Celles-ci lui savaient gré de ses attentions et lui donnaient du lait tant qu'elles pouvaient.

Au moment où Québec s'éveillait, Zéphirin, le bidon au bras, partait servir ses clients. Mais avec le temps, la pratique augmenta, et le bidon devint lourd. L'ingénieux laitier confectionna alors une petite voiture à poteaux, l'attela d'un gros chien à poil jaune, et c'est dans cet équipage peu banal qu'il parcourait les rues de la ville.

Le laitier Paquet et sa voiture à chien ont passé dans les souvenirs, et nous espérons qu'on n'oubliera pas de longtemps, l'exemple de ce jeune homme tenace

¹ Paul, Charles et Nicolas Marois occupaient, rue Richelieu, le bloc qui aujourd'hui, 1927, porte les Nos 200 à 216. C'est une bâtisse à trois étages, très reconnaissable à son toit français.

et sans prétention qui savait, avec tant d'ingéniosité, vaincre les pénibles difficultés du début de sa carrière. Que de souffrances, que de sacrifices il dut s'imposer !

Les vieillards du faubourg Saint-Jean nous ont dit — pour l'avoir entendu de leurs parents — la vie de travail intense que menait M. Paquet dans leur quartier. Sa tournée matinale se faisait toujours à jeun. Cependant, à l'hôtel du Chien d'Or, la cuisinière chargée de recevoir le laitier lui glissait, tous les matins, une excellente beurrée, que le jeune homme mangeait avec reconnaissance, tout en poussant sa petite voiture. Et la course était longue, car la clientèle finit par s'étendre jusqu'au Foulon. Lui-même a raconté qu'en revenant de l'anse, dans les matinées d'été, il ne résistait pas à la tentation de faire là, dans un coin solitaire, ses ablutions matinales. “ Pendant ce temps, disait-il, le chien cessait de tirer la langue et, moi, je retrouvais dans l'eau fraîche, mes bras et mes jambes. ”

Après sa tournée, le soin des bêtes, la propreté des étables et son déjeuner, Zéphirin redescendait la rue Saint-Jean, la Côte de la Montagne, et, avec son fidèle Médor, gagnait les quais, distribuant aux bateaux tout le lait qu'il n'avait pas écoulé chez ses attitrés.

Outre ces fatigues corporelles, le jeune homme dut supporter encore l'isolement. Seul, loin de sa famille, et sans soutien d'aucune sorte, n'avait-il pas à craindre le découragement ? Sans doute la tristesse l'assaillit parfois, mais il resta fort dans l'épreuve. Son activité, d'ailleurs, était un dérivatif très efficace aux rêves amollissants de l'imagination. Il aimait son travail et s'y appliquait avec énergie.

Il fallait surtout à M. Paquet beaucoup d'esprit de suite et d'initiative personnelle, de la prudence aussi, pour ne livrer son lait qu'à des gens solvables. Ces qualités, il les possédait éminemment. Rarement, il se laissa tromper. Si, parfois, quelqu'un de ses clients ne faisait pas honneur à son crédit, le laitier ne paraissait plus.

Grâce à sa prudence, à son travail, à ses économies, le troupeau s'augmentait toujours ; la clientèle aussi. En 1840, ce n'était plus avec son petit véhicule à chien qu'il faisait la tournée du lait, mais avec une bonne voiture attelée d'un cheval vigoureux. Ce n'était plus deux vaches, mais une vingtaine qui remplissaient l'étable. Zéphirin Paquet, en huit ans, était devenu le premier laitier de Québec.

Pour nourrir tant de bêtes, il loua au delà de l'actuelle rue Sutherland, des champs de pacages et des champs à foin. Nous savons aussi, qu'il eut à son service un engagé de sa trempe, travailleur infatigable comme son jeune maître.

A vingt-quatre ans, Zéphirin Paquet était largement au-dessus de ses affaires. Il pouvait même, en 1842, prêter jusqu'à deux cents livres à divers particuliers.² En 1844, nous relevons encore le prêt d'une égale somme portant intérêt à 5 pour cent.³ C'est,

² Greffe Charles Defoy.

1er avril 1842	obligation Ed. Duchesneau	à Z. Paquet.
11 août 1842	obligation Ed. Laroche	à Z. Paquet.
15 août 1842	oblfgation Jean Fiset	à Z. Paquet.
11 nov. 1842	obligation Édouard Tardif	à Z. Paquet.

³ Greffe Étienne Légaré.

18 mai 1844	obligation Raphaël Côté	à Z. Paquet.
7 juin 1844	obligation Paul Marois	à Z. Paquet.
9 juillet 1844	obligation Georges Léonard	à Z. Paquet.
30 août 1844	obligation Augustin Martel	à Z. Paquet.

croyons-nous, à soutenir des amis dans leurs entreprises, que Zéphirin employa ses premiers capitaux disponibles. Il savait par expérience combien il est pénible de fonder sur les seules ressources de ses bras, aussi se montra-t-il heureux d'apporter aide et assistance à qui recourait à ses services. Plusieurs fois même, il prêta sans intérêt.

On nous assure que dès l'année 1843, le jeune laitier disposait d'une somme de mille louis. En le voyant si vite arrivé à la fortune, d'aucuns ont inventé sur son compte une fable qui traîne encore dans le public. Zéphirin Paquet aurait trouvé, dans un de ses clos, un petit coffre plein d'argent. Naturellement, il n'en avait rien dit à personne, et c'est avec cet argent-là qu'il achetait ses vaches. Cette fable n'a que le mérite de ressembler parfaitement à celle que, tous, nous savons depuis l'âge de six ans.

Un laboureur se mourait. Ses fils désolés l'entourent écoutant avec respect les dernières volontés de leur père.

“ Gardez-vous, leur dit-il, de vendre l'héritage

Que nous ont laissé nos parents :

Un trésor est caché dedans.

Je ne sais pas l'endroit, mais un peu de courage

Vous le fera trouver ”

Le père mort, les fils vous retournent le champ
Deçà, delà, partout : si bien qu'au bout de l'an

Il en rapporta davantage.

D'argent, point de caché. Mais le père fut sage,

De leur montrer, avant sa mort,

Que le travail est un trésor.

LA FONTAINE.

La maxime fut vraie, à la lettre, pour Zéphirin Paquet, et nous pouvons certifier que cette somme de mille louis, il la trouva bien dans ses clos, mais elle n'était que le résultat de dix ans de travail et d'économie, d'économie surtout car, gagner de l'argent, c'est encore assez commode, mais l'économiser !... Il est des gens qui gagnent beaucoup et qui n'ont jamais le sou : leur bourse est une poche percée. De nos jours surtout, où les attractions sollicitent de tous côtés notre soif de jouissance, l'argent roule à flot chez les cabaretiers, dans les théâtres, dans les maisons de vues et de jeux. Il s'en va rouler bien inutilement aussi chez la modiste comme sur les plages célèbres où l'on promène le farniente des jours d'été.

Nos pères ne connaissaient point ces besoins factices. Nos mères nous apprenaient à nous gêner, et à nous gêner pour Dieu. Zéphirin Paquet avait été élevé à cette rude mais féconde école du sacrifice. De bonne heure, il apprit à se gêner, à se priver, à ne rien dépenser de ce qu'il pouvait économiser. Là est le secret de sa rapide fortune. A vingt-quatre ans, il regardait l'avenir en toute confiance. C'est alors qu'il songea à fonder un foyer.

Or à ce jeune homme actif et entreprenant, la Providence avait réservé, dans la personne de Marie-Louise Hamel, une compagne non moins habile et non moins prudente que lui-même.

Née à l'Ancienne-Lorette, le 23 mai 1821, de Joseph Hamel et d'Angélique Moreau, elle était la sixième d'une famille de dix-sept enfants. Comme Zéphirin Paquet, et pour les mêmes motifs, elle dut, à quatorze ans, quitter le toit paternel et gagner elle-

même son pain. Comme lui aussi, elle chercha de l'ouvrage à Québec. Comme lui encore, elle devait réussir.

La jeune fille entra comme commis au service d'une dame qui tenait magasin, rue du Pont.

Elle s'initia rapidement au commerce, y prit goût et s'attira bientôt, par son aménité et son assiduité au travail, les bonnes grâces de sa patronne. La fille de celle-ci en devint même jalouse et ne manquait pas l'occasion d'humilier la pauvre employée. Marie-Louise savait se taire et supporter. Un jour cependant, et sans se départir de sa douceur coutumière, elle se permit de lui dire : " Prends bien garde, ma petite. Si tu as du bien aujourd'hui, il pourrait se faire qu'un jour tu sois pauvre ; que moi, qui n'ai rien, je devienne riche et qu'alors tu aies besoin de mon aide. " Cette parole se vérifia à la lettre, et plusieurs fois plus tard, nous assure elle-même cette personne, Madame Paquet eut l'occasion de secourir celle qui l'avait tant méprisée.

Nous ignorons quelles circonstances rapprochèrent Zéphirin Paquet et Marie-Louise Hamel. Celle-ci demeurait chez son beau-frère, Édouard Saint-Pierre, rue Saint-Jean. C'est là que le 26 juillet 1843, fut dressé le contrat de mariage des futurs époux⁴. Le 1er août, nous les trouvons aux pieds des autels, dans l'église de Notre-Dame de Québec, recevant la bénédiction nuptiale⁵, en présence de leurs parents et amis.

⁴ Greffe Et. Légaré.

⁵ Elle leur fut donnée par A. Beaudry, vicaire.



Aucune ombre ne troubla la sérénité du jeune ménage toute l'année 1844. La naissance de leur fille aînée, Marie-Louise, le 3 mai, jeta un rayons de joie et d'espérance au cœur du père et de la mère. Mais hélas ! on approchait de 1845, date fatale dans l'histoire de Québec.

Le 28 mai, un horrible incendie⁶ mit en cendre 1,650 maisons dans les quartiers Saint-Roch et du Palais. En quelques heures près de 12,000 personnes se trouvèrent sans logis, sans nourriture, sans vêtement. On ose à peine évoquer le souvenir des scènes d'horreur dont Québec fut le théâtre dans cette sinistre journée.

Le feu se déclara vers midi dans la tannerie de M. Richardson au pied de la côte Sainte-Geneviève. Des écorces, placées près du fourneau d'une machine à vapeur servant à moudre le tan, s'enflammèrent et communiquèrent le feu à des barriques d'huiles qui se trouvaient auprès. Avant qu'on ne pût donner l'alarme, la tannerie devenait un immense brasier. Des tisons brûlants montaient dans un tourbillon de fumée et retombaient sur les toitures des maisons voisines. Quinze bâtisses s'embrasèrent à la fois sur la rue Saint-Vallier.

La journée était très chaude et un fort vent d'ouest précurseur d'orage soufflait avec violence poussant l'incendie vers le quartier du Palais. Sous l'action des rafales, les flammes s'abattaient sur les maisons, les tournaient, les enveloppaient avec une rapidité effrayante, tel un torrent de feu débordé.

⁶ Nous suivons ici le récit du " Castor " tel que publié dans " Le Canadien " du 2 juin 1845.

L'atmosphère était si brûlante qu'on vit des hommes abandonner les pompes pour n'être pas consumés eux-mêmes. Puis brusquement le vent tourna au sud-ouest poussant flammes et tisons embrasés vers la rue de l'Église et les rues avoisinantes. Bientôt ce fut sur tout le quartier Saint-Roch une pluie d'étincelles, de flammèches, de brandons allumés. De nouveaux foyers d'incendie se créaient de tous côtés. Dès lors la population affolée, criant et pleurant, fuyait et se précipitait en désespérée vers la côte à Coton. Scène d'effroi et d'horreur où l'on voyait des malades demi-nus et ne pouvant marcher, des vieillards l'esprit égaré qui ne voulaient pas abandonner leur demeure et qu'il fallait entraîner de force, des enfants qui demandaient à grands cris leurs parents perdus, des animaux domestiques qui se jetaient tête baissée au milieu du tumulte, des voitures chargées de bagages traversant un nuage de fumées étouffantes sous la pluie de feu qui embrasait les charges, si bien qu'on coupait les traits des chevaux pour leur permettre de fuir.

Le feu faisait librement son œuvre dévastatrice ne laissant rien debout derrière lui que des cheminées aux briques calcinées. Il marchait à la fois vers la rivière Saint-Charles, qu'il atteignit à quatre heures, brûlant les chantiers de construction de M. Munn et vers le quartier du Palais où tout fut détruit jusqu'à la Canoterie. Là, la troupe fit sauter un bloc de maison et réussit à faire la part du feu. Enfin vers le soir, la pluie se mit à tomber abattant la fumée et rendant l'air plus respirable. Le lendemain dès que l'aube éclaira la scène on vit les malheureux sinistrés descendre par petits groupes de la Haute-

Ville et chercher dans les débris de leur demeure quelque objet, quelque ustensile pouvant encore servir. Hélas on y trouva aussi des victimes : ici un vieillard asphyxié sur le seuil de la porte qu'il allait franchir, là une mère à demi consumée tenant encore dans ses bras son enfant brûlé, plus loin des groupes de sept et de cinq personnes écrasés par la chute des poutres et des plafonds en feu. Une cinquantaine de victimes furent ainsi découvertes sous les décombres.

Il est triste de contempler de tels spectacles mais il est consolant de voir comment la charité se plut à soulager l'infortune de la malheureuse cité. De partout affluèrent l'or, l'argent, les vêtements, la nourriture. Le lendemain 29 mai, les citoyens de Québec, dans une assemblée publique tenue à l'Hôtel de Ville sous la présidence de l'Honorable R.-Ed. Caron, maire de la cité, ouvrirent en faveur des sinistrés une souscription qui dès le premier quart d'heure donna 32,000 piastres. La ville de Montréal versa 7,000 livres, le Gouvernement 5,000. Toutes les villes du Canada envoyèrent leurs oboles. Il en vint des États-Unis, d'Angleterre, de France et de divers points de l'Europe.

Les secours les plus urgents en vivres et vêtements arrivèrent des paroisses environnantes. Québec garde avec reconnaissance le souvenir de plusieurs de ces dons. Citons simplement la corvée de charité organisée par M. l'abbé de Villeneuve, curé de la paroisse Saint-Charles de la rivière à Boyer, que l'on vit arriver en ville escorté de vingt-neuf voitures chargées de provisions et d'habits qu'il remit au comité de secours avec une somme de 42 livres en argent, le tout généreusement fourni par ses paroissiens.

Un mois, jour pour jour, après cet épouvantable désastre, le feu reprenait dans la malheureuse ville, ravageant cette fois les quartiers Saint-Jean-Baptiste et Saint-Louis.

Le samedi, 28 juin, en pleine nuit, un hangar situé sur la propriété voisine de l'école des Frères de la rue des Glacis, s'enflamma tout à coup. Les religieux réveillés donnèrent l'alarme, mais déjà leur maison prenait feu. Avant qu'aucun secours ne put arriver toutes les maisons situées au coin de la rue d'Aiguillon et des Glacis étaient incendiées.

Ici encore l'élément destructeur, activé par un vent violent du nord-est, gagna le faubourg Saint-Jean-Baptiste et consuma tout depuis les remparts jusqu'à la tour No 4. La flamme se porta aussi vers le quartier Saint-Louis dont les maisons furent en partie réduites en cendres. A six heures du matin plus de 1,300 maisons avaient disparu et 1,800 personnes restèrent sans logement.

Rien ne peut dépeindre l'horreur de cette nuit où la population réveillée en sursaut se sauvait à la hâte emportant ce qu'elle pouvait. L'obscurité, les cris éperdus, le crépitement des flammes et le souvenir de l'incendie du 28 mai jetaient l'épouvante dans tous les cœurs. Ce fut une fuite indescriptible. Nul ne songeait à lutter contre un élément que l'on ne pouvait approcher sans y risquer sa vie.

Ce nouveau désastre éclipsait celui du mois précédent, car, si le nombre des maisons brûlées n'était pas aussi grand, la valeur des propriétés détruites étaient plus considérables. Les souffrances surtout devinrent plus pénibles, l'incendie frappant à nouveau

les habitants des quartiers Saint-Roch et du Palais réfugiés chez leurs parents et amis du faubourg Saint-Jean-Baptiste.

Zéphirin Paquet, qui logeait alors chez son beau-frère rue Saint-Jean, courut rue d'Aiguillon pour essayer au moins de sauver ses bêtes. On nous a dit qu'il n'eut que juste le temps de leur ouvrir les portes et de les pousser vers les clos voisins. Tout le reste de son bien devint la proie des flammes.

Le lendemain et les jours suivants, on vit le laitier sans coiffure, en chemise, bretelles et simple pantalon rapiécé, parcourir les rues de la ville, suppliant ses pratiques de lui verser le montant de leur dette. Devant une telle détresse, qu'accentuait encore la misérable tenue de l'homme, on ne pouvait résister. M. Paquet fut assez heureux de recouvrer ainsi une bonne partie de ses créances.

Après avoir jeté un dernier coup d'œil sur les ruines fumantes de la rue Richelieu, il descendit tristement la côte, en quête d'un nouveau local. Il était de la race de ceux que n'abattent point les revers, de ceux qui savent toujours recommencer.

*Travaillez, prenez de la peine,
C'est le fonds qui manque le moins
Le travail est un trésor.*

La Fontaine.

CHAPITRE III

Laitier ou Marchand?



LE premier août 1845, Zéphirin Paquet achetait de Charles Tanguay "un emplacement de trente-sept pieds de front sur soixante de profondeur situé dans le fief de Notre-Dame des Anges, autrefois fief des Récollets ; borné par-devant à la rue Saint-Vallier, par derrière au terrain des Dames de l'Hôpital-Général, d'un côté, au sud-ouest, à Pierre Esquiambre, dit Sansfaçon, et d'autre côté, au nord-est, à Étienne Robitaille."¹

Voici au moins une habitation parfaitement localisée. Nos octogénaires ont bien connu là, M. Paquet, "le laitier de Saint-Sauveur", comme on disait dans leur enfance.

Il y avait, sur ce terrain, une maison de trente-deux pieds de front sur vingt de profondeur, elle était à deux étages, toute en bois sur solage de pierre, et recouverte d'un toit en bardeau fortement incliné portant deux fenêtres en mansarde.²

Au fond de la cour, les étables se dressèrent rapidement, les vaches revinrent, et le lait se remit à couler dans les terrines.

Mais M. Paquet se sentit bientôt trop à l'étroit dans sa nouvelle demeure. Il lui fallait plus de cour, et plus d'espace pour ses étables. Le lot No 22 de

¹ Greffe Et. Légaré. Arthabaska.

² L'emplacement est aujourd'hui la propriété de M. J. Galarneau, tanneur.

la rue Demers, qui limitait sa propriété au sud, était justement libre. Il en sollicita la concession des Dames Religieuses de l'Hôpital-Général. Celles-ci accédèrent volontiers à sa demande, et, le 24 juillet 1846, Zéphirin Paquet entra en possession du lot désiré. Pour cette concession, il devait payer aux Religieuses une rente seigneuriale et perpétuelle de une livre cinq chelins, le 29 septembre de chaque année.³

Après avoir ainsi doublé sa propriété et mis ses vaches plus à l'aise, le laitier songea à se procurer de l'herbe et du foin. Il y avait à cette époque, tout en arrière des maisons qui bordaient la rue St-Vallier au sud, une assez large bande de prairies s'étendant dans la direction de Saint-Sauveur et de Saint-Malo. M. Paquet dut certainement louer là des terrains de pacage. Il y a une quarantaine d'années, on voyait encore au pied de la côte, vis-à-vis de l'hôpital actuel du Sacré-Cœur, une vieille grange recouverte de joncs de grève, et l'on se rappelle que les habitants de l'Ancienne-Lorette, en revenant de Québec, disaient à leurs fils en tendant le bout de leur fouet vers cette grange : " Tiens, mon gars, c'est là que M. Paquet faisait pacager ses vaches ; car, tu sais, il n'a pas toujours été riche, M. Paquet. Il a commencé avec rien, c'est par son propre travail qu'il est arrivé à la fortune. "

Le jeune ménage ressentait durement l'épreuve qu'il venait de subir. Sur les 180 livres que lui coûtait sa maison, M. Paquet ne put payer qu'un acompte

³ Greffe Ant. Parent.

M. Albert Racine, corroyeur, est aujourd'hui (1927) propriétaire de cet emplacement.

de 50 livres. Les dépenses d'aménagement achevèrent d'épuiser ses ressources. Zéphirin avait bien quelque argent de prêté, mais il ne voulut rien réclamer à qui avait plus besoin que lui dans cette époque de désolation.

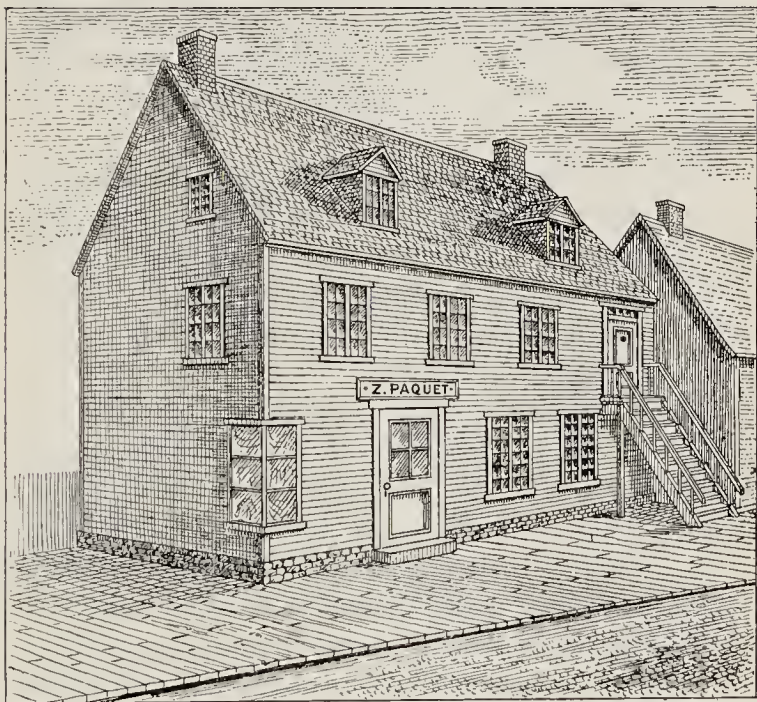
C'est alors que Mme Paquet, sentant en elle des aptitudes pour le commerce, proposa à son mari, afin de l'aider à subvenir aux dépenses, de tenir un petit magasin, dans une partie de la maison qu'elle aménagerait à cette fin. — "Toute ma vie de jeune fille est là, pour me dire que je réussirai, ajouta-t-elle en terminant."

Elle réalisait ainsi ce que dira plus tard dans sa lettre à Josephite, son Excellence Monsieur Auguste-Réal Angers, lieutenant-gouverneur de la province de Québec à l'occasion de l'incendie qui détruisa St-Sauveur, le 16 mai 1889.

"... L'incendie avait dévoré maintes centaines de maisons. Le chef de famille y avait égaré son courage. Il ne savait aller d'en deçà ou d'en delà. Mais voici bien que, par devers lui, il trouve estant tendue, la main de son épousée. Celle main nue et vüide lui remémore le premier travail en communauté et comment se fit l'épargne. Sur l'heure, ceste femme lui dit : "Courage ! nous revivrons les premières années du ménage et referons, et mieux, les choses perdues !..."

Zéphirin Paquet acquiesça bien volontiers à la demande de son épouse. Sans plus tarder, celle-ci se mit à l'œuvre et bientôt apparurent à cette fenêtre originale qui formait angle au coin de la maison : chapeaux de dames et capelines, ouvrages des propres

maines de Mme Paquet. Aux chapeaux s'ajoutèrent, peu à peu, d'autres menus objets de mercerie et d'habillements : fil, aiguilles, mouchoirs, cravates, col, bas, — puis quelques lainages et cotonnades.



PREMIER MAGASIN.

Dans ce quartier neuf, alors presque tout entier sur la rue St-Vallier, on allait volontiers acheter chez Mme Paquet. Aussi, dès la première année, ses profits constituaient une somme assez rondelette qui, ajoutée au bénéfice que l'on retirait de la vente du lait, permit à Zéphirin de verser à M. Tanguay,

le 3 octobre 1846, la solde des 130 livres dues pour l'achat de la maison.

Débarrassés de ce souci, les deux époux activèrent leur commerce, Mme Paquet surtout organisa sagement son petit magasin. Sa clientèle augmentait toujours, les bénéfices de son petit négoce dépassèrent en peu d'années celui que son mari retirait de la vente du lait.

Or, un soir de décembre 1848 que Zéphirin avait peiné plus que d'habitude aux étables et rentrait fatigué à la maison, Marie-Louise lui dit subitement : " Tu te donnes *bien du trouble* autour des bêtes, mon ami. Sais-tu qu'avec mon magasin je fais plus d'argent, que toi avec ton lait ? "

M. Paquet eut un petit sourire accompagné d'un léger haussement d'épaule d'incrédulité ; mais sa femme insista, cita des chiffres et dressa même le bilan de ce que pourraient être ses bénéfices futurs. — " J'en conviens, tu es une femme habile et qui as de la chance, répondit M. Paquet à ce long exposé. "

— " Pourquoi alors, lui répliqua son épouse, ne pas abandonner la laiterie. Le commerce à deux nous rapporterait bien plus" .

A cette brusque proposition, tous les nerfs de Zéphirin se tendirent. Quoi ! abandonner une vie de travail, sa vie de laitier, pour laquelle il se sentait du goût et de réelles aptitudes, n'était-ce point une apostasie ? Il ne répondit rien, mais à ses prunelles agrandies et fixes, on devinait sa pensée.

Il soupa, silencieux ; fuma sa pipe sur la véranda comme d'habitude, mais toujours silencieux. Quand il rentra, on le vit s'asseoir devant la table, s'y accou-

der et laisser tomber sa tête dans ses deux mains. Il réfléchit longtemps..... Par moments, l'un ou l'autre de ses longs bras s'en allaient à droite, à gauche dans un geste nerveux. Des mots entrecoupés s'échappaient de ses lèvres : " Marchand !... laitier !... marchand !... l'inconnu !... cependant !... peut-être !... " Il est dans la vie de ces moments angoissants qui décident d'une destinée.

On sentait dans l'homme une lutte intense entre un passé où il avait fait ses preuves et un avenir incertain. Zéphirin Paquet sortit de son rêve avec une résolution nette.

" C'est entendu, dit-il, en se tournant vers sa femme, pendant une année encore, à partir du premier de l'an prochain, tu vas continuer ton commerce. Moi, je vendrai du lait. Au bout de l'an, nous comparerons les bénéfices et si tu me bats, je me ferai marchand. " — " C'est bien ! répondit Mme Paquet souriante, je tiens ta parole. "

Sûre du succès, celle-ci intensifia ses ventes, doubla, puis tripla son stock. Pour ne rien laisser au hasard et rendre ses opérations plus tangibles, elle commença à tenir une stricte comptabilité.⁴ Nous devons dire ici que Mme Paquet, plus favorisée que son mari, avait suivi, pendant huit mois, la classe élémentaire de L'Ancienne-Lorette. Ce temps, quelque court qu'il fut, lui avait suffi pour apprendre à lire et à écrire.

⁴ Ce premier volume de comptabilité, conservé jusqu'en 1878, fut malheureusement égaré ou détruit à l'époque du changement de local.

Tout en ayant l'œil droit à son commerce, Madame Paquet lorgnait de l'œil gauche celui de son mari, car elle tenait à ne pas se laisser dépasser.

M. Paquet de son côté fit des prodiges d'activité. Les beaux jours de 1844 furent dépassés. Vingt-six vaches remplissaient les étables. Jamais il n'avait eu tant de pratiques. Il avait alors à son service une couple d'employés et la femme de l'un d'eux aidait à la traite, matin et soir.

Au bout de l'an, tel que résolu, les deux époux déposèrent sur la table leurs comptes et leur argent.

Qui fut battu ?... M. Paquet, et de beaucoup. Un instant, Zéphirin considéra les deux sommes comme pour se bien assurer de leur réalité. Ce fut encore une soirée silencieuse, mais plus calme que celle de l'année précédente. Quelques jours plus tard, les commères du quartier se passaient cette nouvelle : " Tu sais, Zéphirin Paquet, le laitier, il vend ses vaches ! " — " Pas possible ! " — " Oui, il paraît qu'il va faire le commerce avec Marie-Louise. "

En effet, les vaches furent vendues.

*Faites bien ce que vous faites ;
Vous serez content de vous, et vous
contenterez les autres.*

*Ce qui vaut la peine d'être fait,
vaut la peine d'être bien fait.*

CHAPITRE IV

L'initiation commerciale — Les principes de M. Paquet.



UNE nouvelle existence commence pour M. Paquet : le laitier fait place au marchand ; le travail des bras, au travail de l'esprit. Avant de le voir à l'œuvre dans cette deuxième phase de sa vie, arrêtons-nous, un instant, pour considérer les qualités maîtresses de sa nature franche et loyale.

Au physique, M. Paquet est un bel homme, grand et fort ; sa taille bien proportionnée est plutôt élancée ; ses membres sont tout muscle ; un travail actif les avait façonnés d'acier. Une figure sympathique dominait ce corps robuste. Les traits étaient fins, déliés ; le front, large ; les yeux, bruns, presque noirs avec des prunelles ardentes. Sur ses lèvres pinçées régnait généralement un sourire accueillant. Toute cette physionomie, du reste, était d'une mobilité étonnante et se prêtait avec rapidité à toutes les expressions de la pensée.

Dans ce corps robuste, il y avait une âme merveilleusement douée et d'une extrême énergie. Son intelligence ouverte et très lucide saisissait vite une affaire, pensait à tout, au général comme au particulier. Rien n'échappait à sa prodigieuse mémoire : ni la physionomie des gens, ni la place des mille articles

de son magasin. Plus tard, quand on lui demandera de tenir des livres de compte, il répondra : “ Des livres ?... Des livres ?... Mes livres à moi, c’est ça ! ” ; et d’un geste expressif il portait son index au front et l’y tenait fortement appuyé. Ce qui relevait encore M. Paquet aux yeux de ses employés comme aux yeux du public, c’était son grand bon sens, un sens pratique des affaires qui ne laisse rien au hasard, qui pèse vite le pour et le contre, qui saisit d’un coup d’œil les occasions et les chances de succès.

Mais la plus riche faculté de M. Paquet était certainement son indomptable volonté. Rien ne résistait à cette puissance. C’était elle qui, depuis la jeunesse, pliait son corps aux travaux les plus rudes ; elle qui en avait fait le premier laitier de Québec, elle encore qui allait créer cette œuvre que nous appelons aujourd’hui “ le Magasin Paquet ”.

Tel était, à trente-deux ans, l’homme dont nous allons essayer d’esquisser à grands traits les actes et le mérite. Voyons-le d’abord s’initier au commerce dans sa maison de la rue Saint-Vallier.

Le premier souci de M. Paquet fut d’aménager sa maison. Tout le rez-de-chaussée fut transformé en magasin : le long des murs on dressa des comptoirs et des tablettes à étagères ; au milieu on disposa des tables pour recevoir la marchandise. Le premier étage fut réservé aux logements de la famille et de quelques employés. Quand tout fut prêt, bien rangé et bien propre, Zéphirin et son épouse mirent dans leurs poches l’argent, prix de vente des vaches, et partirent pour la Basse-Ville.

Mme Paquet présenta son mari aux marchands de gros, en particulier à M. McCall et à M. Shehyn. On

visita les magasins, on examina les denrées, et M. McCall apprit à M. Paquet comment on juge d'une étoffe par le toucher et la vue. M. Paquet palpaît, considérait les tissus, saisissait au tact les différences entre une pièce tout laine, tout coton ou à mélange. Puis il se mit au courant des prix et des escomptes qu'on pourrait lui faire. Enfin, de concert avec son épouse, il acheta un stock considérable de marchandises, qu'il paya immédiatement. Souvent M. Paquet retourna à la Basse-Ville recevoir les conseils de M. McCall, et profiter des occasions fournies par les encans qui se faisaient là deux fois la semaine.

Mme Paquet, elle aussi, se fit un plaisir d'indiquer à son mari les règles essentielles sur lesquelles elle avait établi son modeste négoce et qu'elle voulait donner comme base immuable à sa maison : économie, probité et commerce au comptant.

Économie d'abord. — Volontiers nous donnerions à ce mot non seulement le sens usuel : ce qui est épargné, mis de côté, mais le sens plus large, étymologique :¹ ordre dans la dépense, dans la conduite d'une maison. L'économie suppose chez un patron l'exacte appréciation des besoins réels et l'art d'y pourvoir avec sagesse et prévoyance. Qui ne possède pas ces qualités ne devrait jamais se mêler d'administrer un bien. L'histoire des faillites fournirait une démonstration éclatante de ce principe.

M. Paquet, nous venons de le dire, avait une intelligence ouverte, et une volonté prompte à l'action. C'était un débrouillard de premier ordre. Aussi,

¹ Économie, de *oîkos*, maison et de *nomos*, loi, règle. Lois ou règles qui doivent régir l'administration d'une maison.

eut-il tôt fait d'établir son magasin sur la plus stricte économie : économie du temps, économie de la main d'œuvre, économie de la marchandise, économie du bénéfice.

Au magasin de la rue Saint-Vallier, on économisait le temps en n'en perdant pas une minute. Dès six heures du matin, M. Paquet apparaissait au pied de l'escalier et donnait quelques vigoureux coups de poing contre la cloison. A ce signal, tout le monde devait descendre au magasin et s'atteler à l'ouvrage. C'était l'heure des installations sur le trottoir. — " Dieu sait, nous a dit un employé de cette époque, si on en sortait de la marchandise, et s'il fallait que tout fut bien exposé et au goût de M. Paquet. " — Quand le magasin était prêt pour la vente, on songeait à déjeuner. Chacun à ce moment devait prévoir qu'il dînerait sur le pouce, car, tant qu'il y aurait des clients, le maître exigerait qu'on fût là. Quant à prendre du repos au cours de la journée, il n'y fallait pas penser. Une fois à la besogne, on devait soutenir l'effort jusqu'à neuf et dix heures du soir.

Pour pratiquer l'économie de la main d'œuvre, M. Paquet et sa femme travaillaient beaucoup eux-mêmes. Zéphirin vendait peu, mais il veillait à tout : aux clients, aux employés, aux marchandises. Marie-Louise, elle, servait au comptoir, avec un tact et une dextérité que tous les commis s'efforçaient d'imiter. Elle était habile vendeuse et savait s'attacher la confiance des clients.

Dans les dix premières années, bien que le magasin fût considérable, M. Paquet n'eut à son service que six ou sept employés, mais il les voulait

à son image : brasseurs de besogne, à l'œil vif, aux mains promptes et à la langue déliée. Inutile de venir lui demander un emploi commode, une sorte de sinécure où l'on gagnerait son salaire à ne rien faire ou à faire peu de chose. De plus, M. Paquet avait le talent de bien placer ses commis, chacun selon ses aptitudes spéciales ; il leur fournissait ainsi les moyens de donner la mesure de leurs talents. Plus tard, il aura même pour certaines clientèles de marque, pressées ou difficiles, ces fameux " commis du dimanche " que M. Paquet appelait à tue-tête et par qui nous avons été servis une fois ou l'autre. Certes ces commis-là en valaient dix médiocres.

A l'économie des hommes s'ajoutait l'économie de la marchandise. Les articles du commerce doivent participer à l'activité humaine. Tout ce qui dort au fond des tiroirs et s'y recouvre de poussière est improductif. Le détaillant doit écouler rapidement sa marchandise.

M. Paquet comprenait ce principe. Au magasin de Saint-Sauveur, il n'eut jamais de stock de réserve, il préférait acheter plus souvent. Il avait l'œil surtout à ces goûts subits des clients pour telle marchandise, pour telle mode ou telle couleur, goûts qui tombent aussi vite qu'ils naissent, et qui risqueraient de laisser en magasin des effets devenus invendables.

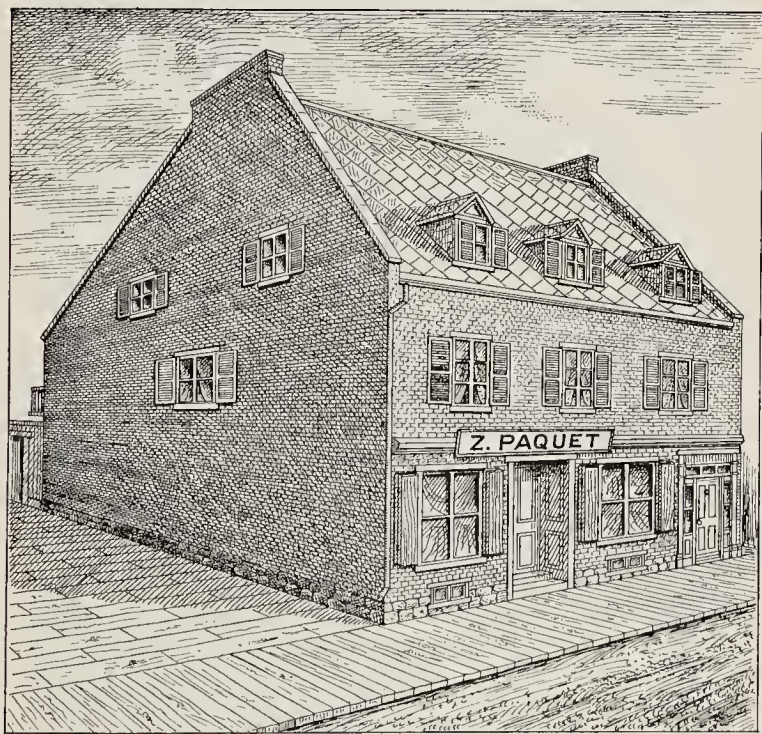
Enfin M. Paquet pratiquait encore très sagement l'économie du bénéfice. Il n'était pas de ceux qui mangent leur blé en herbe. Il faut donner au blé le temps de mûrir, il faut laisser s'arrondir les bénéfices. Il faut mieux faire encore. Tout gain net doit à son tour se transformer en capital productif.

Si M. Paquet a fait de son magasin la première maison de commerce de Québec, est-ce parce qu'il a su mettre son argent à la banque ? Oui, mais dans la sienne. J'entends que toute somme gagnée, il l'a sagement employée à donner à son négoce une extension de plus en plus grande. J'entends que tout bénéfice se transformait immédiatement en marchandises dont le revenu surpassait de beaucoup n'importe quel intérêt de banque.

“ De beaucoup ! ” c'est peut-être trop dire, car on sait que chez M. Paquet, on vendait généralement moins cher qu'ailleurs. Le bénéfice net n'était guère à cette époque, nous a-t-on assuré, que de dix à quinze pour cent. Et cependant, en 1858, les ressources de l'habile commerçant étaient suffisantes pour lui permettre de doubler son magasin. La petite maison en bois fut alors soulevée de dessus son solage et poussée dans un coin de la cour. A sa place s'éleva rapidement un nouveau local tout en brique, ayant même front, mais quinze pieds de plus en profondeur : l'édifice était à deux étages surmonté d'un toit en mansarde recouvert de tôle. Cette prospérité, Monsieur Paquet la devait sans nulle doute à la sage économie qui présidait à l'administration de sa maison ; il la devait aussi à la franche et loyale probité qu'il mettait dans ses rapports avec sa clientèle.

La probité est avec l'économie le plus puissant élément de succès. Nul n'aime être trompé, ni sur le prix, ni sur la qualité, ni sur la quantité de marchandise qu'il achète. De la probité naît la confiance mutuelle, et qui possède la confiance de ses semblables délie facilement leur bourse.

Zéphirin Paquet avait une âme d'une grande droiture. Jamais il n'aurait voulu faire le moindre tort à ses clients. Un jour, une dame lui remet une piastre pour un objet d'une valeur de 99 centins. Monsieur Paquet cherche en vain dans ses poches le malheureux sou qui se refuse à venir sous ses doigts.



DEUXIÈME MAGASIN.

“ Gardez donc votre sou, père Zéphirin, dit l’acheteuse ”. — “ Jamais, Madame, fit M. Paquet en redressant sa taille d’un geste vigoureux, un sou c’est un sou, et s’il était mien, je vous le réclamerais ; ” — et vite il courut à son tiroir.

Cette phrase qu'il répétait cent fois le jour, " Qu'y a-t-il pour votre service ? " n'était pas dans la bouche de M. Paquet une vaine formule. Son désir était réellement de servir, d'être utile et agréable à qui venait acheter chez lui. Quand on sortait du magasin, il tenait à s'assurer par lui-même qu'on avait été bien reçu et qu'on était parfaitement content.

Il agissait de même avec ses employés. Toutes les semaines, au moment de la paye, il s'informait si l'on était content à son service, content de l'ouvrage, content de l'argent. Si quelqu'un prenait une mine triste ou équivoque, M. Paquet répétait sa question deux, trois, et quatre fois. " Es-tu content ? . . . Es-tu content ? . . . Es-tu content ? " jusqu'à ce qu'on lui répondît. — " Oui, M. Paquet, je suis content. " Alors seulement, il vous laissait aller.

Cette droiture d'âme qui cherchait à satisfaire tout le monde n'avait point, chez M. Paquet, les grâces maniérées d'une politesse raffinée ou obséquieuse. L'art lui en était inconnu. Nature plutôt fruste, il allait droit au but avec des mots et des expressions à lui, remarquables d'originalité et d'esprit. Les gens des campagnes surtout goûtaient cet homme qui avait leur parler et qui n'était pas fier du tout. Aussi venaient-ils en masse acheter " chez Paquet ". Souvent pendant que la femme faisait les emplettes, M. Paquet retenait l'homme pour causer des chevaux, du bétail, du foin et des récoltes. C'était si délicieux pour lui de redevenir cultivateur pour quelques minutes ! Au retour, nécessairement, on causait. " Tu sais, pas fier du tout le père Paquet, faudra toujours acheter chez lui. — Et pas cher, reprenait la dame, regarde donc, mon coton jaune, mes mouchoirs ".

Ne pas vendre cher est élément de la probité, car s'il est légitime de faire un bénéfice honnête, il n'est jamais permis d'exploiter la bourse des pauvres gens qui peinent et qui suent pour gagner leur pain de chaque jour. Les trusts ou ententes commerciales qui n'auraient d'autre but que de maintenir des prix élevés seraient infâmes. Exploiter l'ignorance de l'acheteur, le tromper sur le prix, sur la qualité ou la quantité de la marchandise, c'est pratiquement le voler.

Ne pas vendre cher, était bien un principe de Zéphirin Paquet. Le " bon marché " fut sa meilleure réclame et la principale cause de son succès. Instinctivement le peuple accourrait en foule au magasin de Saint-Sauveur où il payait vingt sous ce qu'on ne lui cédait ailleurs que pour vingt-deux ou vingt-quatre.

Et s'il vous venait à l'esprit qu'en agissant ainsi M. Paquet faisait tort aux autres commerçants, je vous dirais qu'on vivait en ce temps-là, comme aujourd'hui, sous le régime de la libre concurrence ; que si les autres marchands l'eussent imité, ils seraient tous devenus riches comme lui, ou l'auraient empêché de le devenir. Qui pouvait gagner le plus à ce jeu de bascule ? Le peuple sans doute ; or étant du peuple et acheteur moi-même, trouvez bon que je me mette du côté de ceux qui me favorisent.

Enfin la troisième base, la plus solide peut-être de la maison Paquet fut le commerce au comptant.

" Pas de Crédit " — Tous ceux qui entraient chez M. Paquet au magasin de Saint-Sauveur ont pu voir ces trois mots écrits en gros caractères sur une pancarte suspendue à l'une des poutres du plafond. " Pas de Crédit " — règle éminemment sage pour un commerçant au début, mais bonne toujours.

Par bonté d'âme, comme aussi pour favoriser ses clients, M. Paquet dans les premières années, accordait quelques crédits, mais il s'aperçut vite des désavantages de ce système. L'expérience de son épouse était d'ailleurs là, et celle-ci lui répétait sans cesse : " N'accorde pas de crédit, fais-en une règle stricte, sévère de ton commerce ". C'est alors que la pancarte fut hissée, et à qui demandait du crédit, on répondait : " Voyez, le règlement est écrit là ". Toute sa vie, M. Paquet se montra d'une intransigeance inflexible sur ce point. Cent histoires pourraient être rapportées à l'appui. En voici quelques-unes.

Un jour de pluie, un homme entre au magasin : " Pourriez-vous me vendre un parapluie, M. Paquet ? "

— " De suite, mon cher Monsieur.

— Hé ! un tel, apporte un parapluie à Monsieur."

— " C'est tant, " dit le commis.

— " Excusez-moi, j'ai été surpris par cette malheureuse pluie, je n'ai pas, sur moi tout l'argent nécessaire. Faites-moi crédit. "

— " Impossible, Monsieur, nous ne faisons pas de crédit. "

— " Voyons, M. Paquet, vous ne me laisserez pas retourner chez moi sous cette pluie. "

— " C'est vrai. il faut avoir pitié du monde, tenez. j'ai une idée... Ceci, fait-il en frappant de sa main sur la poche droite de son habit, c'est la caisse du magasin ; cela, ajouta-t-il en désignant la poche de gauche, c'est l'argent de M. Paquet. M. Paquet peut vous prêter la somme dont vous avez besoin et que voici. "

— L'homme, tout heureux de cette combinaison inattendue, paya son parapluie dont le prix passa immédiatement dans la caisse du magasin. Le lendemain, M. Paquet était remboursé.

Une autre fois, c'est une dame de qualité et bien connue qui entre au magasin. Elle achète des coupons de soie et prie M. Paquet de porter la somme à son compte. " Nous n'avons pas de compte, madame, nous ne tenons pas de livres. Allez chercher votre argent, et on vous donnera vos soies. La dame s'en alla, mécontente, rapporter la chose à son mari. — " Que veux-tu, répondit celui-ci, tu devais bien savoir que chez Paquet on ne fait jamais de crédit ! "

Un jour, M. Paquet appelle un jeune commis et lui dit : " Tu vas porter cet habit chez Monsieur X, qui demeure à tel endroit. En retour il voudra te donner un petit papier. Ça, c'est un chèque pas de fonds ; tu lui diras : Monsieur, je ne connais pas cela, d'ailleurs mon patron m'a dit de demander de l'argent ou de rapporter la marchandise. L'homme va insister, mais tu diras toujours que tu ne connais rien à ce papier".

Le commis part, remet le complet au destinataire en disant : " C'est dix-huit piastres, Monsieur. " — " Bien mon garçon, " fit l'acheteur ; " attends, je vais te payer. " Après quelques secondes, il revint présenter le papier prévu.

Le jeune homme fit l'étonné et d'un air naïf dit : " Je ne connais pas ça, Monsieur. " — " Comment ! tu ne connais pas ça, mais c'est un chèque, ça vaut de l'argent. " — " Peut-être bien, Monsieur, mais je ne connais pas ça. D'ailleurs mon patron m'a dit de "

demander de l'argent ou de rapporter la marchandise. ” Et, prenant le paquet, le commis feignit de sortir. “ Mais que fais-tu, ” dit l'acheteur, “ laisse là ton paquet, je vais te donner de l'argent, ” et, sur ce, il lui compta les dix-huit piastres.

Le commis avisé revint, tout souriant, conter la scène à M. Paquet. — “ C'est bien, mon garçon. Vois-tu, il vaut mieux passer pour ignorant et garder *nos* sous que de passer pour intelligent et de tout perdre. ”

Cette loi du “ Pas de crédit, ” M. Paquet ne l'avait pas faite seulement pour les autres, il s'astreignait lui-même à payer toujours au comptant. On l'a même vu, une journée, retourner jusqu'à six fois à la Basse-Ville pour acheter des claques, et comme Mr. Shehyn lui disait : “ Mais, enfin, Mr. Paquet, prenez donc une grande quantité, vous payerez quand vous voudrez. ” — “ Non, Monsieur, répliqua l'honnête commerçant, je n'ai de l'argent que pour vingt paires, je n'en prendrai pas une de plus. ”

Cette fidélité à payer toujours au comptant offrait à M. Paquet l'avantage, d'abord de sauver ses comptes, ensuite de s'attirer la confiance des manufacturiers et des marchands de gros qui, sachant qu'ils n'avaient rien à craindre avec un tel client, aimaient à le favoriser en le tenant au courant de toutes les bonnes occasions.

La force financière de M. Paquet, on ne saurait trop le répéter, résida surtout dans le commerce au comptant pratiqué sans défaillance tant pour les achats que pour les ventes. Le comptant transforme immédiatement la marchandise en propriété person-

nelle, en capital productif et le soustrait à tout risque hypothécaire. Rien n'est puissant en affaires comme l'indépendance et la liberté d'allure. Tout établissement qui ne connaît pas l'emprunt, qui n'a point de dettes, qui n'accorde pas de crédit, va droit au succès.

Le " Pas de crédit " de M. Paquet mérite d'être sérieusement médité par la génération actuelle. Partout dans le monde commercial c'est la faillite et l'instabilité. On se hasarde dans les affaires sans préparation, sans aptitudes, sans capital. Avec de l'emprunt on bâtit des édifices, des ateliers, on les remplit de matières premières, et l'on ne s'assure point du marché. Ignorance fatale qui déconsidère une famille, une ville, une Province. Ignorance coupable parfois, si, par des entreprises follement lancées, on ébranle la force bancaire et que l'on risque d'entraîner dans sa propre ruine la foule des prêteurs imprudents.

Le monde traverse une crise économique très dure. Au juste, quelle en est la cause ? Une inflation, un gonflement de la réserve or. Soufflez un ballon, il prendra du large dans l'espace, mais qu'il monte trop haut, qu'une fissure se produise et c'est la chute, la catastrophe. Que ramasserez-vous ? l'enveloppe et des victimes. De même de la richesse des nations. La guerre a dévoré tout l'or, ou presque, des états belligérants. De leur fortune, il ne reste à ceux-ci que l'enveloppe papier que chacun s'efforce de souffler au mieux de ses intérêts. Le ballon monte et se maintient en l'air par toutes sortes de procédés plus ingénieux les uns que les autres. Mais pourquoi ce jeu ? C'est qu'aucune des nations en cause n'arrive à payer ses dettes. Elles s'en vont l'une vers

l'autre en criant : " De grâce ! faites-moi crédit ! Je veux bien vous payer, mais voyez ma détresse. Encore une fois, faites-moi crédit ! " Et le crédit dure, mais, tant qu'il durera, ce sera le malaise et la stagnation des affaires.

Ce qui est vrai pour les nations l'est aussi, toute proportion gardée, pour un commerçant qui crédite ses clients. Quand ceux-ci ne payent pas ou payent mal qu'arrive-t-il ? Le commerçant ne rentrant pas à temps dans ses fonds, commande moins, restreint son activité. A leur tour les manufactures voyant diminuer leur clientèle en nombre où en valeur, diminuent aussi la main d'œuvre, ou diminuent le salaire. Conséquence inévitable, l'ouvrier se plaint, parce qu'on ne lui fournit pas d'ouvrage, parce qu'on le renvoie, parce qu'on lui enlève des mains le pain de ses enfants, etc, etc... C'est le malaise, le marasme qui, habilement exploité dans les milieux socialistes, par des meneurs syndiqués, soulève les classes l'une contre l'autre, l'ouvrier contre le patron. C'est alors la lutte injuste et parfois criminelle des grèves dont le seul résultat est d'affamer l'ouvrier et de tuer les industries nationales.

En fait d'économie sociale nous sommes tous solidaires les uns des autres. Patrons et ouvriers, acheteurs et vendeurs nous tournons dans un cercle plus ou moins élargi, mais nous tournons, et le mouvement prend nécessairement l'allure de la consommation. On produit pour consommer et l'on ne doit produire que dans la mesure que l'on consomme. Si du consommateur part le mouvement de production, de lui doit partir aussi le mouvement financier.

Quand doit-il payer ? Au moment même où il entre en jouissance de son achat, c'est-à-dire comptant.

Nul doute que le comptant ne soit préférable au crédit. Pourquoi dès lors ne pas le faire entrer dans les mœurs. Bien des gens acceptent sans discussion d'acheter leur billet de voyage ; de payer leur place en tramway, ou leur entrée au théâtre, d'échanger, chaque soir, leurs deux sous contre leur journal préféré et qui font mauvaise mine à leur épicier, à leur boulanger, à leur docteur ou à leur dentiste lorsque ceux-ci présentent leur compte mensuel. Oh ! Alors, ils n'ont pas d'argent ou n'en ont que tant. D'autres acceptent d'anticiper leur paiement lorsqu'ils achètent à Toronto ou à Chicago et exigent du crédit des magasins de leur propre ville. Est-ce loyal ?

Parfois nous essayons de donner pour excuse à nos retards de paiement ce qu'on est convenu d'appeler " la vie chère ". — Oui, la vie est chère, et l'on a bien du mal à joindre les deux bouts. — A qui la faute ? — A qui ? — Mais à moi, à vous, à nous tous. Ici encore c'est le même cercle, tournant avec la vitesse des exigences de notre vanité, de notre luxe, de nos plaisirs, de nos grèves. Vous ne voulez plus du droguet de vos aïeux. Vous vous habillez de soie et de fourrures. — Payez. — Vous ne voulez plus des chansons du pays ni des rondes familiales, il vous faut le théâtre. — Payez. — La bonne soupe aux choux, le lard et les patates ne suffisent plus à vos repas, il vous faut mille pâtisseries et mille sucreries. — Payez, payez.

Nous paierons. — Oui, mais pour payer il vous faut de l'argent, et l'argent ne se procure que par

plus de travail ou plus d'économie. La grève, moyen que certains emploient pour augmenter leur salaire n'apportera aucun remède à la situation ; car, brave ouvrier gréviste, qui voulez un salaire toujours en progrès ne voyez-vous pas que l'objet manufacturé par vos mains va immédiatement hausser de prix. Pour vous payer plus, le patron devra nécessairement vendre plus cher. Et demain attendez-vous à ouvrir plus large les cordons de votre bourse. Vous le voyez, c'est encore le cercle et quoique vous fassiez vous y tournerez, nous y tournerons jusqu'à ce qu'il nous plaise d'arrêter le mouvement par un mouvement contraire fait de simplicité, de frugalité, d'économie, de travail.

C'est la grande leçon, cher lecteur, que nous donne la vie de M. Paquet. Le comptant, une stricte économie, un travail intense ont fait sa fortune. Pourquoi ne feraient-ils pas la nôtre ? Voyons-le à l'œuvre.

*Les indécis perdent la moitié de
leur vie, les résolus et les énergiques
la doublent.*

CHAPITRE V

Le Magasin de Saint-Sauveur.



NOUS avons indiqué dans le chapitre précédent comment, avec de l'économie, de la probité et du commerce au comptant, M. Paquet avait fondé, rue Saint-Vallier, un magasin de nouveautés de premier ordre. Nous avons dit aussi comment la petite maison de bois fut remplacée, en 1858, par une belle construction en brique qui avait tout-à-fait l'allure d'un grand magasin.

C'est dans ces deux maisons que M. Paquet fit le rude apprentissage de son métier de commerçant. Il ne faudrait pas croire que ce fut sans peine ni labeur. La pratique des affaires ne s'acquiert qu'à force de patience et d'observation, d'énergie par conséquent ; mais en fait d'énergie, M. Paquet était passé maître. D'ailleurs son grand bon sens lui interdisait de marcher seul dans cet âpre et hasardeux chemin des entreprises commerciales. Il avait près de lui une épouse exiperte dont les sages avis, toujours bien reçus, lui permirent d'éviter les dangers, les pertes et les découragements du début.

A Mme Paquet, en effet, revient la grande part dans la création et le développement du magasin de la rue Saint-Vallier. Laborieuse et active comme pas une femme, elle était partout et présidait à tout. Sans négliger le soin de l'éducation de ses enfants ni la sur-

veillance de ses domestiques, elle suivait le mouvement des achats et des ventes et se multipliait pour organiser les divers rayons de son commerce.

Le soir venu, inutile de lui parler de repos. Bien tard dans la nuit, sa petite lampe veillait. C'est dans ces heures de solitude, que Mme Paquet confectionnait des manchons, des habits de luxe commandés par des clientes pressées et ces fameuses capelines, très à la mode dans ce temps, et qui prenaient, sous ses doigts déliés, une grâce sans pareille.

A tout ce labeur, à tout ce dévouement, cette femme incomparable joignait une rare abnégation. Elle s'effaçait volontiers devant son mari dont l'action et la valeur s'accroissaient de plus en plus avec les années. Son effacement, cependant, ne doit pas nous faire oublier le rôle très réel et très efficace qu'elle joua dans la fondation et la progression de sa maison de commerce. M. Paquet rendit toujours hommage au talent et à l'habileté de sa compagne, et jamais il n'entreprit quelque chose d'important sans la consulter. Le succès obtenu par les deux époux fut, croyons-nous, le résultat de l'harmonie qui régnait dans leurs vues, dans leurs principes, dans leurs méthodes. Étroitement unis, ils surent profiter de toutes les chances que présentait, vers 1854, Québec relevé de ses ruines et relancé au travail. Étroitement unis, ils traversèrent sans trop en souffrir des années plus pénibles de crise financière. Étroitement unis, ils sauront encore parer au désastre de l'incendie qui, en 1866, consumera en partie les quartiers Saint-Roch et Saint-Sauveur.

Lorsque, en 1850, M. Paquet se fit marchand, la ville de Québec reprenait sa vie normale. Les ruines

des incendies de 1845 étaient presque partout effacées. Les chantiers de constructions navales se multipliaient sur les deux rives du fleuve et de la rivière St-Charles. Quiconque savait manier la hache y trouvait un travail très rémunérateur : la moyenne des salaires des calfats et des charpentiers variait, selon les circonstances et la compétition que se faisaient les patrons constructeurs, entre cinq et sept chelins par journée de travail. De 1847 à 1857 la plus grande activité régna dans tous les chantiers, et les gages s'élevèrent jusqu'à trois et même quatre dollars par jour. Ce fut, à Québec, l'âge d'or de la construction des navires en bois.

L'ouvrier rentrait chez lui, chaque samedi, avec vingt piastres dans ses poches. C'était beaucoup pour le temps. Or, justement à cette époque de prospérité générale, M. Paquet ouvrait son magasin. Bien vite connu, on y vint de tout Québec. Que l'on habitât la Haute-Ville ou la Basse-Ville, le faubourg Saint-Jean ou le faubourg Saint-Roch on allait acheter chez Z. Paquet. On y trouvait des marchandises à bon compte et d'excellente qualité, pour tous les goûts et pour toutes les conditions sociales.

Hélas ! la vanité, toujours mauvaise conseillère, présida trop souvent aux achats dans ces années heureuses. L'argent abondant chez l'ouvrier, pourquoi celui-ci ne se procurerait-il pas un peu d'aisance ? Conclusion naturelle et légitime ; mais le superflu, l'inutile, le luxe déplacé, pourquoi ? Beaucoup d'ouvriers, venaient au magasin acheter du drap, et du drap le plus fin. — " C'est du drap de charpentier qu'il nous faut ! . . . " disaient-ils fièrement -- et ce drap se vendait six piastres la verge !

Les femmes arrivaient à leur tour et, plus empressées encore que leur mari de porter leur fortune sur leurs épaules, elles se procuraient des chapes en soie brochées, valant soixante piastres. Naturellement pour que tout fût en harmonie, il leur fallait aux mains des gants de prix, et sur la tête des chapeaux de luxe.

N'y eut-il pas jusqu'aux écoliers en congé qui, eux aussi, mis en veine de dépenses, tinrent à orner leur cerf-volant d'une queue de loutre ? L'idée en jaillit un jour dans une jeune tête. Ils arrivent, une demi-douzaine devant Mme Paquet.

— Il nous faut une queue de loutre.

— Une queue de loutre ? . . . Et pourquoi faire ?

— Donnez toujours, Mme Paquet, vous verrez que ça va être beau.

— Avez-vous de l'argent ?

— Oui, tenez.

Et les voilà qui détaient avec l'appendice au poil soyeux. Un quart d'heure après, la bande revenait, riant et criant : " Venez voir, Mme Paquet, voyez si la bête vole haut ! " De ce jour bien des queues de loutres allongèrent celle des cerfs-volants.

Dans ces années de prospérité générale, le commerce allait bon train. Il se faisait au magasin de Saint-Sauveur de \$1200 à \$1300 par jour. Dans la recette, peu de papier, mais beaucoup de pièces blanches. On les jetait dans un grand chapeau de castor qui servait de caisse. Le soir, en les comptant, M. Paquet disait : " Bonne journée ! Je ne la changerais pas contre celle des grands marchands de Saint-Roch ! " — A cette époque il se prenait encore pour un modeste commerçant de second rang.

Après quatre années de gros salaires,¹ les charpentiers croyaient réellement voguer à pleines voiles sur la mer dorée. Hélas ! un jour vint où le vent vira. Une soudaine bourrasque les força d'aborder. Au mois d'août 1854, la faillite de M. Edward Oliver, de Liverpool, jeta la consternation parmi les constructeurs de navires. Le travail diminua dans notre port, les salaires baissèrent... baissèrent... à trente sous !

C'est alors que les femmes imprévoyantes et vaniteuses de ces ouvriers non moins imprévoyants revenaient au magasin pour essayer de revendre leurs belles chapes de soie brochées, pour acheter... du pain ! S'il jugeait le cas sérieux, M. Paquet les accueillait avec commisération, reprenait la marchandise et rendait l'argent.

Vers la même époque, le magasin vit aussi diminuer sa clientèle des campagnes. Les cultivateurs de Lorette, de Saint-Augustin, de la Pointe-aux-Trembles s'arrêtaient moins souvent rue Saint-Vallier. C'est que les sauterelles et les tourtes ravageaient les champs, Les récoltes étaient maigres, et l'argent se faisait rare.

Les sauterelles causent encore, parfois, bien des dégâts ; les tourtes,² elles, ont disparu. Les tourtes étaient de jolis oiseaux d'allure fière et rapide, vivant et voyageant par bandes innombrables. Malheur aux champs de grain où s'abattaient leurs troupes voraces ! Pour préserver les semences et les récoltes, il fallut organiser partout la destruction en règle de ces volatiles malfaisants.

¹ 1850 — 1854.

² tourte — du latin turturem — Nom spécifique d'un pigeon voyageur appelé aussi tourterelle de la Caroline. Sur cet oiseau voir C.-E. Dionne : " Les oiseaux de la province de Québec. "

Les chasseurs usaient abondamment de leurs plombs, et c'était à qui en abattrait le plus d'un seul coup. Les cultivateurs préféraient les filets. Ces filets, d'assez grande surface, se tendaient sur de petits piquets, à deux pieds de terre. Des graines répandues en-dessous servaient d'appât. Les tourtes, trouvant le déjeuner à point, se glissaient, affairées, sous le piège fatal. Quand le guetteur, caché sous un abri quelconque, jugeait le nombre des convives suffisant, il tirait brusquement sur une ficelle et le filet tombait, emprisonnant les malheureuses tourtes. Aussitôt, le bâton entraînait en jeu au milieu des cris et des coups d'ailes désespérés. Point de quartier pour l'ennemi détesté, ravageur des récoltes. Le massacre était général. Parfois cependant, on les prenait vives pour les enfermer au poulailler où la cuisinière allait les chercher comme de vulgaires poulettes pour les mettre à la broche. La chasse aux tourtes constituait à cette époque un sport général qui ne manquait pas d'un certain attrait. Il donnait d'assez bons profits, car les tourtes se vendaient au marché comme succulente volaille. On se rappelle qu'un jour, la mère de M. Paquet arriva du Pont-Rouge avec quatorze douzaines de ces volatiles qu'elle vendit quarante sous la douzaine.

Les tourtes ont complètement disparu de nos parages. Pourquoi ?... comment ?... Les cultivateurs qui, avant tout, avaient besoin de leurs récoltes pour vivre, considéraient ces bandes d'oiseaux affamés comme un véritable fléau. Ils leur faisaient une guerre sans merci, et employaient même contre eux les pouvoirs spirituels : prières publiques et offrandes de messes chantées. Aussi les bonnes gens de la campagne

vous affirmeront que, si les tourtes ne se rencontrent plus nulle part aujourd'hui, " c'est que nos prêtres les ont conjurées. "

Si dans ces époques de disette et de cherté, M. Paquet ne remplissait pas chaque jour son chapeau de castor, il maintint cependant sa clientèle par la modicité de ses prix. Puis vinrent des temps de véritable prospérité. Certains jours, le magasin ne désemploait pas. Parfois même la foule stationnait dans la rue attendant qu'il se fît un peu de place à l'intérieur.

A la clientèle de langue française, s'ajoutait une bonne clientèle de langue anglaise. Celle-ci ne voulait pour la servir que Mme Paquet, dont le franc sourire et les manières alertes lui plaisaient.

C'est encore à Mme Paquet que les petits écoliers réclamaient les instruments de leurs jeux. Celle-ci n'avait garde de les oublier. Elle savait bien qu'à peine les rayons du soleil d'avril auraient libéré les trottoirs de la neige et des glaces, elle les verrait accourir, demandant des billes et des toupies. Aussi, durant l'hiver, elle en faisait fabriquer un nombre suffisant pour les contenter tous.

Les Indiens de Lorette, en revenant de la ville, s'arrêtaient aussi rue Saint-Vallier. A cette époque nos braves Hurons portaient habituellement leur costume national dont l'étoffe se vendait au magasin Paquet. Les femmes y achetaient le chapeau de castor qu'elles ornaient de plumes, la petite jupe ou cotillon noir, qui ne descendait qu'aux genoux, les guêtres garnies de franges et les couvertures de laine qui leur servaient de manteau.

³ Ces lignes sont extraites d'un article publié, dans le temps par M. le Docteur Victor Laurin.

Grâce à l'esprit de travail et à la sage administration des deux époux le commerce allait bon train au magasin Paquet. Quinze années avaient suffi pour faire de cet établissement l'une des maisons les mieux réputées de Québec. Hélas ! l'incendie de 1866 le réduisit en cendres dans la sinistre journée du 14 octobre.

C'était un dimanche. Dès quatre heures et demie du matin, le feu prenait dans une épicerie du marché Jacques-Cartier. Activées par un fort vent du nord, les flammes montaient et, malgré les efforts surhumains des pompiers, gagnaient du terrain. A huit heures, toute la partie du quartier Saint-Roch située entre la rue du Vieux-Pont et la rue Saint-Ours⁴ était un immense brasier. La lutte devenait impossible contre l'élément destructeur.

Vers dix heures, les tisons enflammés poussés par la tempête portèrent la terreur et la désolation au cœur du quartier Saint-Sauveur. Partout, on fuyait la fournaise étouffante, emportant ce qu'on pouvait.

Vers six heures du soir, l'incendie était virtuellement terminé. Les malheureux sinistrés purent alors se rapprocher, anxieux de contempler les murs calcinés et les cendres encore brûlantes de leur maison. Mille cinq cents familles restèrent, ce soir-là, sans abri !

Bien qu'au début de l'incendie le quartier Saint-Sauveur fût peu menacé, M. Paquet, par prudence, courut chez ses amis de la rue Richelieu : les Marois, les Tardif, d'autres encore, et retint leurs services

⁴Aujourd'hui, Boulevard Langelier.

pour la journée. Une douzaine de grosses voitures furent ainsi réunies dans la cour du magasin prêtes à toutes éventualité.

Mais où transporter les marchandises ? Où établir sa famille ? Comment s'il déménageait, sauver ses assurances ? M. Paquet pensa à tout malgré l'angoisse qui lui étreignait le cœur. Il loua comme entrepôt l'établissement de M. Verret, carrossier de la côte d'Abraham, trouva des appartements dans une maison privée, pour y loger sa famille, courut chez le Directeur de l'Aetna et en obtint l'autorisation d'enlever la marchandise tout en maintenant ses assurances au chiffre de 1400 louis.

Quelle journée ! Triste et silencieux, M. Paquet parcourait à grands pas les rues de Québec, ne levant la tête que pour mesurer d'un coup d'œil l'avance de l'incendie. Il lui faudrait être là-bas à temps, et il se hâtait. Mais dans sa course, il songeait au lendemain. Puisqu'il sauvait sa marchandise, il ne devait pas arrêter son commerce, il fallait donc trouver immédiatement une maison en dehors de la zone incendiée. Ses vues s'arrêtèrent sur le magasin de M. Angers, rue Saint-Joseph en face du couvent Saint-Roch. Le jour même cet édifice fut verbalement loué et c'est là que nous suivrons tout à l'heure M. Paquet.

Lorsque le feu eut atteint la rue Saint-Ours et qu'il devint évident que tout le quartier brûlerait, on chargea les voitures. Pratiquement rien ne fut laissé au brasier. On raconte même qu'un employé en sortant, heurta du pied la collerette à triple étage que M. Paquet aimait tant à porter. Pauvre collerette !

usée, verdie par l'usage et fort démodée, Mme Paquet l'avait condamnée au feu. Aussi, lorsque le fidèle serviteur la présenta à celle-ci, il en reçut cette brusque réponse : " Rapportez-la, qu'elle brûle, et que je ne la revoie plus. " M. Paquet ne retrouva jamais sa chère collerette. Y pensa-t-il seulement ? Il avait bien d'autres soucis dans la fiévreuse activité des jours de réorganisation de son commerce, rue St-Joseph.


*Quand tu es dans l'abondance,
songe que tu seras peut-être de-
main dans la disette. Sois écono-
me aujourd'hui même, demain, tou-
jours.*



CHAPITRE VI

Monsieur Paquet, rue Saint-Joseph

(Le magasin vis-à-vis du couvent Saint-Roch.)

 EN fuyant devant l'incendie, M. Paquet n'avait d'autres préoccupations que de préserver sa marchandise. Aussi se réjouit-il d'avoir trouvé rue Saint-Joseph, une maison suffisamment commode pour y continuer son commerce. L'endroit était plus central et par suite plus favorable à la progression des affaires. M. Paquet pensait bien que le succès l'y suivrait. En effet, pendant les douze années qu'il demeurera "au magasin vis-à-vis du Couvent", tout Québec défilera le long de ses comptoirs, sûr d'y trouver avec la qualité des marchandises l'économie des prix et la serviabilité empressée des vendeurs. Cette maison n'est plus.¹ Essayons cependant de la reconstituer à l'aide des souvenirs qui en restent. Nous dirons ensuite à la génération montante comment se pratiquait la vente dans les magasins de nos grands-pères.

M. Édouard Angers, menuisier, possédait au No 75 de la rue Saint-Joseph, en face du couvent des Sœurs de la Congrégation, "une maison en briques

¹ L'emplacement est occupé aujourd'hui, 1927, par l'établissement Myrand-Pouliot

à feu " à trois étages, dont le rez-de-chaussée se prolongeait en arrière sous forme d'aile. — Cette aile, munie d'un toit en plateforme avec lucarne centrale, supportait, du côté ouest, une petite cuisine attenante aux chambres du deuxième.

Cette maison était libre lorsque éclata l'incendie de Saint-Sauveur. M. Paquet, pressé par la nécessité, la loua à titre provisoire, sans doute parce qu'il espérait relever son magasin de la rue Saint-Vallier. Mais la maison Angers lui plut et, en 1869, sa détermination est prise : il restera, rue Saint-Joseph.

Le 18 juillet de cette année, il signe un contrat de louage, valable du 1^{er} mai 1870 au 30 avril 1879, avec droit de prolonger son bail, s'il le désire, pendant les cinq années suivantes.² Quelques mois plus tard l'emplacement de l'ancien magasin, rue Saint-Vallier et rue Demers, était vendu à Jean-Michel Rochet pour la somme de 231 liv. 5 chelins payable par versement de 50 livres.³ Voilà donc M. Paquet redevenu simple locataire ; mais que lui importait, puisque sa position, rue Saint-Joseph, était avantageuse.

Une seule chose l'incommodait : l'exiguité du magasin. Toute la marchandise apportée de Saint-Sauveur ne put trouver place au rez-de-chaussée. Le salon du premier étage et la petite pièce avoisinante durent être aménagés pour recevoir les fourrures.

M. Paquet résolut aussi du consentement de M. Angers, de construire à la suite de l'aile une nouvelle maison à trois étages dont il ferait lui-même les frais.

² Greffe de M^{re} C. Cimon — 17 juillet 1869, No 3551.

³ Greffe de Étienne Légaré. — 18 février 1870, No 9802.

Elle s'éleva rapidement. En même temps la cuisine fut exhaussée d'un étage pour mieux relier les deux maisons. C'est là, au-dessus de la cuisine que M. A. Déchène préparait les peaux pour la confection des casques, des manchons, des manteaux, etc. Telle était la disposition générale des bâtisses.

Entrons au magasin.

Une vaste salle rectangulaire, trois fois plus longue que large, éclairée seulement par les fenêtres de la rue Saint-Joseph. A droite et à gauche, le long des murs, trois rangées superposées de grands tiroirs surmontés de tablettes s'étageant presque jusqu'au plafond. Un étroit espace où se tiennent les commis. Des comptoirs où ceux-ci étalent et servent la marchandise. Au-dessus des comptoirs, un long tuyau muni de becs de gaz. Au milieu, vers le fond surtout, afin de dégager l'entrée, des tables chargées des plus grosses denrées. Dans un coin, près de l'escalier, un grand poêle carré où l'on brûle du bois, l'hiver. Voilà le magasin.

On y vendait des *nouveautés*, c'est-à-dire tout ce que l'on est convenu de désigner par le terme " Marchandises sèches " ⁴ : effets d'habillement, de lingerie, d'ornement, de mercerie, etc.

Sur les étagères s'allongeaient des pièces d'étoffes de toutes sortes : drap de sedan, cachemire, alpaga, mérinos, barège, popeline, casimir, serge, tartanelle, tiretaine, droguet et velours.

Plus loin, des cotonnades : coton de Cobourg, coton jaune, coton ouaté, le calicot, le coutil, l'in-

⁴ Traduction littérale mais imparfaite de l'expression anglaise : " Dry Goods ".

dienne, la tarlatane ; puis des soieries comme le gros de Naples, le brocart, la lustrine, le satin, la moire ; enfin de la broderie et des dentelles, de la passementerie et quantité de garnitures pour robes ou pour chapeaux ; des rideaux de point ou de Damas ; des papiers de tentures et des tapis ; des prélaris et des *catalognes*. Les articles de mercerie : laine, fil, aiguilles, boutons, etc., constituaient une section très fréquentée.

Les effets d'habillements avaient leur place à part tous groupés en série : chaussures, claques, souliers de caribou et raquettes ; gants et mitaines ; sous-vêtements de laine ou de coton ouaté ; chapeaux de castor et autres ; chapeaux pour dames et coiffes ; chapes en soie brochée et chapes de laine ; parapluies et parasols de toutes couleurs.

On ne tenait que peu d'habits confectionnés. C'était la coutume à cette époque d'acheter l'étoffe à la verge et de tailler dans la pièce la quantité nécessaire pour un habit. Toutes nos grand'mères étaient couturières. Elles jouaient beaucoup de l'aiguille et des crochets, jamais du piano, encore moins du violon. M. Paquet employait cependant des couturières à domicile pour la coupe et la façon de certains habits d'hommes, mis en vente au magasin.

Le salon des fourrures était des mieux fourni. Pour les besoins de ce service, un commis, délégué exprès à cette fin, se rendait chaque année à Montréal, à l'occasion des encans qu'y tenait la Compagnie de la Baie d'Hudson. Il se vendait là jusqu'à trente et quarante mille peaux par an. Elles étaient toujours par balles de vingt-cinq et numérotées 1, 2, 3, 4, selon

la qualité. Ce genre de vente procurait souvent à l'acheteur des chances de bénéfices considérables. M. Paquet ni son commis ne manquaient jamais les bonnes occasions. C'est ainsi que quantité de peaux de bisons, de mouton de perse, de loutre de mer, de veau marin (seal), de castor, de chat sauvage prirent la route de Québec. On en confectionnait des peaux de carrioles, des manteaux, des casques, des manchons, des pèlerines, etc. qui se vendaient bon prix. — Bon prix ! Il faut encore s'entendre car, devinez ce que coûtait chez Paquet un excellent capot de castor ? — Vous ne le croirez pas, cependant la facture est sous nos yeux : la bagatelle de quarante-cinq piastres. Nous le payons aujourd'hui six cents. Le prix était donc excellent, surtout pour l'acheteur. Ah ! si ce beau temps revenait !

Nous sommes loin d'avoir épuisé la liste des effets qui se vendaient au magasin Paquet ; arrêtons là cependant notre énumération, car nous supposons que le lecteur a hâte de voir la vie, l'animation, pénétrer la vaste salle.

Il est six heures du matin. M. Paquet descend au magasin. Les clefs tournent brusquement dans les serrures. Les portes s'ouvrent. Les employés rentrent chapeau bas et la main tendue vers celle du maître. Un sourire, quelques mots : chacun gagne son poste et prépare ses ventes. Gardons-nous bien cependant de croire que chaque commis avait, comme aujourd'hui, son rayon, sa spécialité de vente. Non. Les commis servaient partout dans le magasin. Le client traitait généralement pour tous ses achats avec son commis préféré, dût-il parfois, attendre une

demi-heure. Une juste émulation régnait ainsi entre les vendeurs dont le principal souci était de s'attacher une clientèle nombreuse.

En attendant les acheteurs, M. Paquet fait sa ronde disant qu'il veut de la propreté, de l'ordre, que rien ne traîne. "Des comptoirs clairs !" clame-t-il pour la centième fois. Le voici à la porte. C'est qu'il a aperçu, là-bas, de l'autre côté de la rue une femme dont les regards se dirigent vers le magasin. Elle entre.

— Bonjour, Madame, je vous attendais. Vous voulez sans doute du casimir ? du coton jaune ? de la laine ?

— Justement M. Paquet.

— Hé ! un tel, viens donc servir Madame.

D'autres clientes rentrent et sont reçues avec la même serviabilité.

— Qu'y a-t-il pour votre service ?

— Qu'est-ce que Madame va acheter aujourd'hui ?

— " Je vais vous donner tel commis. "

— " Non, pas celui-là, je voudrais Monsieur B. . .

— " A vos ordres, Madame. — B. . . . viens servir ta cliente. "

Était-ce un ecclésiastique, un religieux, une religieuse, M. Paquet se montrait plein de respect et de prévenance : " Attendez, disait-il, pour vous, j'ai mon commis du dimanche ".

Avec l'avance du jour, le magasin se remplit, tous les comptoirs s'animent. C'est le brouhaha des conversations, des discussions. des demandes, des offres ;

le claquement des tiroirs qui se rouvrent et se ferment ; le froissement des gazettes dont on enveloppe les paquets ; le bruit sourd des lourdes pièces d'étoffe tombant sur les comptoirs et, perçant tout le tumulte, de droite, de gauche, d'avant, d'arrière, le mot sacramentel qui termine toute vente : "*Cash*" ! "*cash*" ! A cet appel expressif M. Paquet accourt. Le commis dit l'objet et le montant de la vente. Madame paye, reçoit les compliments d'usage et l'argent tombe dans le *cash*.

Il faut dire ici que la seule caisse en usage au magasin, c'étaient les poches de M. Paquet ou du commis qui, comme son maître " tenait le *cash* " en se promenant dans l'allée. Le vendeur en effet offrait la marchandise, fixait le prix ou le débattait avec l'acheteur. Celui-ci, selon la coutume du temps, marchandait le plus possible et ne prenait guère la marchandise que sur rabais.

Il n'y avait donc pas, au magasin, de prix fixe. Les employés connaissaient le prix d'achat, le prix de vente usuel, et variaient entre les deux selon les circonstances. L'ordre était de vendre toujours. Aucune personne entrant au magasin ne devait en sortir sans un paquet et malheur au commis qui manquait sa vente : il n'échappait pas à l'œil du maître. Lorsque le client demeurait intraitable, il était saisi au passage par un autre employé qui faisait une nouvelle offre de marchandise, puis au besoin par un troisième et un quatrième jusqu'à ce qu'il eût son paquet.

Si parfois, dans les moments de presse, une personne sortait sans avoir acheté, elle trouvait à la porte M. Paquet en personne.

— Comment ! Madame, on ne vous a pas répondu ?

— Oui, Monsieur, mais je ne trouve pas ce que je veux.

— Cependant, il y a de tout chez Paquet. Que vous faut-il, Madame ?

— Telle chose.

— Mais on en a, de cela ! Venez Madame. ”
Et, en deux minutes, Madame était servie.

D'autres fois, le client sortait, se plaignant du prix trop élevé qu'on lui avait fait.

— Quel commis vous a servi, Monsieur ?

— C'est un tel.

Et M. Paquet, tout bas et amical :

— Ah ! un tel, il ne connaît pas bien cette spécialité, mais venez, je vais vous donner le bon, mon homme de confiance.

Et la vente reprenait.

L'âme de tout ce magasin était bien le maître de la maison qui, conscient de son rôle, avait l'œil à tout, se trouvait partout à la fois, suivait les entrées et les sorties, les ventes et les discussions, répondait aux appels avec tant d'aisance et de prestesse qu'on l'eût cru vraiment né marchand. Et cette activité se poursuivait sans fatigue apparente ni pour ses jambes ni pour sa tête, non pas pendant une journée de huit heures — cette charmante loi n'était pas encore dans les mœurs — mais bien pendant seize heures ; car, entrés au magasin dès six heures du matin, M. Paquet et ses employés n'en sortaient qu'à dix heures du soir, quand ce n'était pas onze heures ou

minuit. Aussi demandez aux quelques rares employés de cette époque qui vivent encore comment M. Paquet est arrivé à la fortune, ils vous répondront tous : “ Ah, Monsieur, en travaillant. En ce temps-là, on faisait deux jours dans un. ”

Travailler sans craindre la peine ni la fatigue, c'est la loi du succès. M. Paquet le savait par la pratique de toute sa vie. Il ne négligeait pas cependant ce qu'on pourrait appeler les petits moyens : les étalages, la livraison à domicile, la propreté, l'ordre et la bonne tenue du magasin.

Des annonces, M. Paquet n'en voulut jamais faire dans les journaux ni à ses devantures. Il avait plus confiance dans l'étalage et le pratiqua en grand à Saint-Sauveur. Rue Saint-Joseph il se contentait d'accrocher des bandes d'étoffe multicolores aux fenêtres des étages, et c'était parfois un spectacle peu banal que de voir toutes ces pièces flotter au gré des vents en mariant leurs couleurs.

Il n'y avait pas encore à cette époque de service de livraison. Cependant pour faciliter à ses clients le transport de leur paquet, M. Paquet donnait un billet de *char* à ceux qui demeuraient vers la Basse-Ville ou Saint-Sauveur. Quant aux personnes qui habitaient la Haute-Ville — comme les chevaux qui tiraient les tramways ne savaient pas encore escalader le *cap* avec leur véhicule — elles recevaient leurs paquets à domicile. C'étaient de jeunes commis qui “ *faisaient les chars* ”.

La propreté, l'ordre et la bonne tenue du magasin, M. Paquet y tenait beaucoup. Lui-même ne craignait pas de se courber pour ramasser à terre un

le règlement " Pas de Crédit " ne souffrait pas d'exception. Nous n'avons trouvé qu'une seule facture de cette époque " payable dans quarante ou quarante-cinq jours ", encore porte-t-elle un acompte.

Signalons aussi une de ces aimables attentions qui plaisent aux foules. Les rues de Québec ignoraient en ce temps-là l'existence de l'asphalte. Aux jours de pluie, la rue Saint-Joseph elle-même était boueuse. M. Paquet s'aperçut que quelques personnes qui longeaient le couvent hésitaient à franchir la rue pour entrer au magasin. De suite, il appelle un employé et le charge d'enlever la boue devant sa maison.

Évidemment, M. Paquet cherchait à plaire à sa clientèle, mais ce qui attirait surtout celle-ci vers cet homme, c'était, nous le répétons avec plaisir, sa bonhomie, l'originalité de ses manières, l'honnêteté de son commerce et le bas prix de ses denrées. Cette clientèle devint si nombreuse que l'heureux commerçant, après dix années de succès à la rue Saint-Joseph, résolut de chercher un local plus vaste et qui répondit à ses aspirations de faire toujours plus grand et toujours mieux.

*Il faut avoir du soleil dans l'âme et
croire au succès pour le réaliser.*

CHAPITRE VII

Création de l'établissement Paquet



NOUS avons suivi, jusqu'ici, dans notre récit l'ordre chronologique des faits ; mais au moment où M. Paquet se stabilise pour la vie dans une maison bien sienne, nous croyons mieux faire d'interrompre cet ordre pour présenter au lecteur, dans une série de tableaux, quelques traits caractéristiques de ce héros du commerce. Nous le retrouverons toujours et partout avec ses qualités maîtresses de bon sens, d'ordre, d'énergie et d'activité dévorante.

Voici d'abord le bâtisseur et l'organisateur de magasin.

Toute la vie de M. Paquet présente un exemple rare de succès constants, d'une marche toujours progressive vers la fortune. Venu à Québec avec ses seuls dix doigts, il devint, après douze années d'un incessant labeur, le premier laitier de la ville. Plus tard, commerçant heureux, il mit toutes ses économies au service de son capital, agrandit ses magasins, multiplia ses ventes et finit par créer, rue Saint-Joseph, le vaste établissement qui porte son nom.

Une courte excursion à travers les greffes nous montrera comment M. Paquet devint propriétaire d'un important immeuble où il édifia successivement trois magasins qui sont bien son œuvre et sa gloire.

Le besoin d'agrandir, d'étendre ses opérations commerciales, semble inné chez M. Paquet. Nous l'avons vu, à Saint-Sauveur, rouler sa vieille maison en bois au fond de la cour et bâtir à la place un confortable magasin aux murs de briques. Nous l'avons vu aussi, chez M. Angers, se donner de l'espace. Et cependant, là encore, il se sentit trop à l'étroit. Mais où trouver mieux ?

Au commencement de 1878, le magasin de M. Ferdinand Carrier, fut mis en vente. C'était une bonne maison " en briques à feu ", à quatre étages, ayant quarante et un pieds de façade sur la rue Saint-Joseph et située juste vis-à-vis de l'église Saint-Roch. Une aile, à un étage seulement, prolongeait son rez-de-chaussée en arrière d'une vingtaine de pieds. M. Paquet connaissait bien cette maison et s'en porta acquéreur le 5 février 1878 pour une somme de \$14,000.

Madame Mary Ann Donahue, veuve de F. Carrier, et ses enfants vendaient en même temps à l'acquéreur — " tous les objets mobiliers qui se trouvaient au magasin à cette date et tout ce qui en dépendait tel que : poêles, tuyaux, bancs, chaises, miroir, gazeliers, globes, porte-habits et généralement tous autres objets destinés à l'usage du magasin sans exception ni réserve quelconque. " ¹

Vivant, M. Ferdinand Carrier² se serait sans doute réjoui de cette transaction, car M. Paquet était

¹ Greffe T.-L. Gauvreau. — 5 février 1878, No 14302.

L'immeuble de M. Carrier constituait le lot cadastral, No 1476, contenant 41 pieds de front sur 165 de profondeur entre les rues Saint-Joseph et Desfossés.

² M. Carrier mourut le 22 novembre 1876. Madame Carrier continua son commerce simplement pour liquider le stock en magasin.

son meilleur ami. Qui, dans Saint-Roch n'a vu ces deux hommes se promener ensemble, le soir après souper, le long de la rue Saint-Joseph, devisant de leurs affaires ? M. Paquet, plus grand, marchait un peu la tête baissée, les lunettes relevées sur le front, les mains derrière le dos et semblait tout absorbé dans ses projets d'achats et d'agrandissement. Il ne se doutait pas, au cours de ces causeries, que la mort allait bientôt lui faire de la place dans le magasin même de son ami.

C'est le 1er juillet 1878 que, d'après son contrat, M. Paquet entrait en jouissance de la maison Carrier ; mais ce ne fut que vers la mi-octobre qu'il se transporta du magasin " vis-à-vis du Couvent " au magasin " vis-à-vis de l'église. "

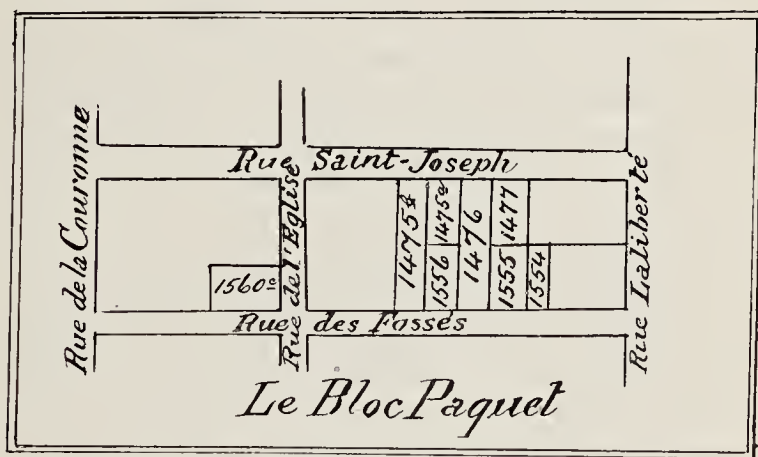
Quatre jours après l'acquisition de la maison de M. Carrier, le 9 février 1878, M. Paquet avait acheté de Joseph Philippon, dit Picard, le lot cadastral No 1555 pour une somme de \$1,400³. Il y avait sur ce terrain de 50 pieds de front sur 87 pieds et demi de profondeur une petite maison en bois, à un étage, qui servit longtemps de débarras au magasin.

Trois ans après, le 22 février 1881, Théophile Lortie cédait aussi le lot cadastral No 1477 de 52 pieds de front sur 76 de profondeur " avec la maison à deux étages dessus construite. " ⁴ Cette dernière acquisition complétait les deux précédentes et donnait à M. Paquet entre les rues Saint-Joseph et Desfossés une propriété de 93 pieds de front.

³ Greffe T.-L. Gauvreau, 9 fév. 1878, No 14306.

⁴ Greffe T.-L. Gauvreau, 22 fév. 1881, No 15818.

Mais cela ne satisfait pas encore son désir d'agrandissement. Aussi le voit-on, le 27 février 1882, acheter de Mr. James McCorkell le lot No 1475-a⁵ et le lendemain, 28 février, de Jean Martineau, le No 1556.⁶ C'est une poussée de 36 pieds de plus vers l'ouest. Cette poussée reprendra en 1890. En effet, lorsque les héritiers de J. McCorkell et de son épouse, Eliza Parke, voudront liquider la succession de leur père et mère, c'est encore M. Paquet qui se portera acquéreur du lot 1475-b⁷.



Si enfin nous y ajoutons le lot No 1554, acheté le 19 octobre 1887⁸, nous avons l'ensemble des terrains et des bâtisses devenues en douze ans la propriété de M. Paquet. Ces terrains s'étendent tous, à l'exception du dernier, de la rue Saint-Joseph à la rue Desfosés. En additionnant les mesures officielles nous

⁵ Greffe T.-L. Gauvreau, 27 fév. 1882.

⁶ Greffe T.-L. Gauvreau, 28 fév. 1882.

⁷ Greffe W. Larue, 5 mars, 1890.

⁸ Vente par licitation — enregistrée No 76804, année 1887.

obtenons, sur la première rue, un front de 175 pieds 8 pouces, et, sur la deuxième, une longueur de 216 pieds 10 pouces. A ces acquisitions, il faut ajouter pour être complet l'emplacement, No cadastral 1560, situé au coin de la rue Desfossés et de l'Église, de 112 pieds sur la première et de 64 sur la seconde. Cet immeuble, " avec les étables dessus construites, " fut acheté de Mme Théophile Hudon, le 15 mai 1886⁹. Il servit plus tard d'écurie et de remise pour les voitures de livraison.

Si nous totalisons les prix d'achat de tous ces immeubles, nous arrivons à une somme de \$63,402, non compris les frais secondaires. Et, chaque fois, M. Paquet payait argent comptant devant notaire : non par bravade, mais par principe d'économie. Jamais, en effet, il ne voulut laisser à ses dettes le temps de produire des intérêts.

Quittons les greffes. Saluons bien bas, Messieurs les notaires et remercions-les de garder si fidèlement les moindres détails de l'histoire de notre vie, de l'histoire de nos habitations, de l'histoire de notre sol.

Suivons maintenant M. Bertrand, entrepreneur général, que M. Paquet appelait plaisamment " mon architecte. " En 1879, le voici qui élève, en arrière de l'aile, un bâtiment à trois étages qui prolonge le rez-de-chaussée d'au moins quarante pieds. L'ensemble des constructions va donc présenter le même dessin que la maison Angers, avec ses deux édifices parallèles à trois étages et sa partie centrale d'un étage seulement au toit en plateforme percé d'une grande lucarne rectangulaire.

⁹ Greffe L.-P. Sirois, 15 mai 1886.

M. Paquet et sa famille occupaient les deux étages de la maison Carrier sur la rue Saint-Joseph. Le magasin comprenait tout le rez-de-chaussée, vaste salle de 135 pieds sur 41. On y pénétrait par une porte à deux battants placée bien au milieu de la façade. Des deux côtés, le long des murs, les rangées traditionnelles de tiroirs, de tablettes et de comptoirs ; au centre, çà et là, des tables chargées de marchandises ; au fond, un large escalier, unique jusqu'au palier, puis double, montant à droite et à gauche. Au-dessus du palier, appuyé au mur, un grand miroir, qui permettait à chacun de se reconnaître en gravissant les degrés ; qui permettait aussi à certains employés du premier étage d'y projeter leur mine soufiante et leur geste accueillant. Les distraits s'y méprenaient parfois et piquaient du nez contre la glace, à la grande satisfaction des spectateurs.

L'escalier donnait accès au premier étage de la nouvelle construction où s'étaient les fourrures et les chapeaux. De cette salle, en passant par dessus la plateforme centrale, on arrivait aux appartements de la maison Carrier résidence de la famille Paquet

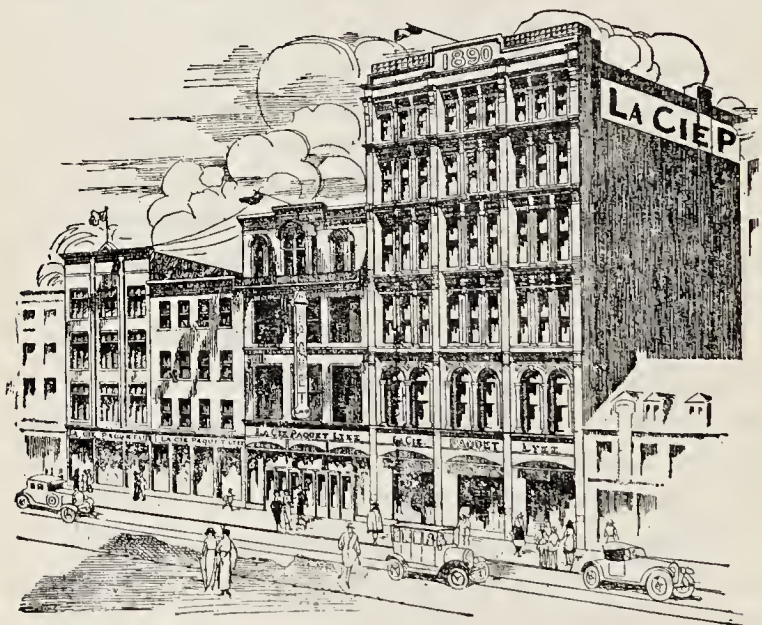
Trois ans plus tard, M. Paquet et son véritable architecte, M. Elzéar Charest sont encore en conférence. Ecoutez le maître :

— Tu vas me démolir “ chez McCorkell ” et me construire là un autre magasin sur toute la largeur du terrain. Il faudra qu'il ait 135 pieds de profondeur comme celui-ci — trois étages — muré pierre et brique — couvert et fermé avec porte et fenêtres avant l'hiver de 1883.

— Ce sera fait, M. Paquet,

Et M. E. Charest se retire pour méditer et tracer ses plans. Ils étaient prêts et approuvés au commencement de février 1883. Le 14 du même mois, M. Georges Beaucage, signait le contrat pour l'entreprise de la maçonnerie, qu'il s'engageait à livrer le 15 août.

C'est donc, en 1884, que fut mis en marche ce deuxième magasin aux larges et vastes proportions



MAGASINS ACTUELS DE LA COMPAGNIE Z. PAQUET

Six ans après, il devenait trop étroit au gré de M. Paquet. L'architecte revint.

— M. Charest, il me faut un troisième magasin.

— Et où voulez-vous que je le mette ?

— Chez le voisin... Je viens d'acheter tout le bien de McCorkell. Démolis ce qu'il y a dessus et construis-là quelque chose de grand, de haut, de beau.

Chacun peut voir si M. E. Charest fit grand, haut et beau, l'édifice est encore là sous nos yeux avec ses six étages et sa superbe façade aux grandes vitres pleines de lumière élégamment encadrées par de gracieuses colonnettes en granit poli. Il porte à son fronton le millésime de 1890.

Ce triple magasin demandait nécessairement une organisation spéciale pour le chauffage, l'éclairage, les ateliers, les salles d'échantillons. A cette fin fut construit sur la rue Desfossés un bâtiment à quatre étages tel que nous l'y voyons encore aujourd'hui du côté ouest de la cour.

Ajoutons que, dès ses premières années au magasin Carrier, M. Paquet prit à sa charge le service de livraison. Il lui fallut alors construire une écurie pour ses deux premiers chevaux. Si, cher lecteur, vous tenez à savoir où elle était, allez à la salle de livraison actuelle et l'on vous montrera une porte avec, au-dessus, le ventilateur réglementaire : c'était là.

Le lecteur nous pardonnera ces détails arides ; mais nous devons à la mémoire de M. Paquet de retracer fidèlement son œuvre.

Avant de terminer ce chapitre, il faut dire encore que la seule tête qui organisait ces magasins, qui les meublait et les approvisionnait en marchandises, qui tenait la comptabilité et prévoyait tout, c'était celle de M. Paquet. Sa tête était son bureau et lui tenait lieu de livres. Que l'on juge, de ce fait, ce qu'il y avait de puissance, dans son esprit, de lucidité dans ses vues, de suite dans ses idées. Point d'illusions dans ses projets : tout avait été réfléchi, pesé, calculé.

Avant de donner ses ordres il avait dans de longues méditations prévu les dépenses, supputé les bénéfices, préparé ses achats et ses ventes.

Les méditations de M. Paquet ont vraiment créé là maison de commerce que nous admirons aujourd'hui avec ses vastes salles pleines de lumière et pleines de marchandises, avec ses étalages, ses comptoirs et ses rayons où tout est rangé, classé, ordonné avec le meilleur goût.

Evidemment il ne faudrait pas croire que toutes les installations perfectionnées que nous voyons aujourd'hui existaient du temps de M. Paquet. Celui-ci travaillait selon les usages et avec les instruments de son époque. Et cependant il fut un progressif dans toute la force du terme.

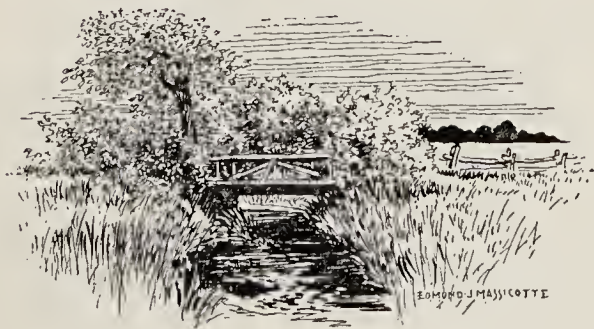
Dès qu'il fut convaincu que des échantillons, placés au bon endroit dans chaque rayon, rendraient au client le choix plus commode et la vente plus rapide, il l'autorisa partout. Le gros poêle à bois qui en 1878 chauffait encore le magasin Carrier disparut bientôt pour faire place au chauffage à vapeur. Lorsque en 1883, on parla à Québec d'installation de lumière électrique, et bien avant que la compagnie "Quebec & Levis Electric Light" ne fut en état de donner un service régulier, M. Paquet fabriquait lui-même sa lumière, et l'on venait voir de toute la ville les "*cinq soleils de M. Paquet*" qui brillaient comme des phares, à côté des becs de gaz fumeux de la rue Saint-Joseph. L'un des premiers aussi, il dota son magasin de ces boîtes métalliques qui, roulant sur fil, conduisaient l'argent au bureau et en ramenaient la monnaie. Dès lors on ne fit plus "*le cash*" dans les

allées, et M. Paquet, délivré de ce souci administratif, fut tout entier à la surveillance générale de son magasin.

L'œuvre de cet habile commerçant prit donc, surtout à partir de 1880, une allure de plus en plus progressive et réglée. Aussi le public lui accorda largement sa confiance. Pouvait-il en être autrement alors qu'on touchait du doigt le but précis de la vie de M. Paquet : servir ses concitoyens par un commerce honnête : les servir toujours mieux, toujours plus.

Une place pour chaque chose et chaque chose à sa place.

Un temps pour chaque chose et chaque chose en son temps.



CHAPITRE VIII

M. Paquet, marchand. — L'acheteur.



LORSQUE M. Paquet eut terminé la construction de ses trois magasins et qu'il les eut remplis de marchandises, il aimait à promener les visiteurs à travers ses "onze étages." — "Tenez, disait-il, en arrivant sous le dôme central de la maison Carrier, regardez, on a onze étages, tous pleins de marchandises." Et tandis que l'œil cherchait en vain les onze étages, là où il n'y en avait que trois, M. Paquet ajoutait : "Venez vite, je vais vous les montrer." Il y avait bien "onze étages tous pleins de marchandises" mais, pour les trouver, il fallait additionner ceux des trois magasins. Ce vaste établissement témoignait de l'habileté commerciale de son propriétaire.

Un plaisant a dit que le comble de l'habileté commerciale c'est : "acheter pour rien et vendre à poids d'or." La vraie mesure de l'habileté commerciale serait plutôt : acheter et vendre le moins cher possible. Acheter au plus bas prix est une science : science du travail des manufactures et du transport, connaissance des occasions. Vendre le moins cher possible est plutôt un art : art d'attirer la clientèle par l'annonce, l'étalage, la réputation du magasin.

Quelles aptitudes commerciales M. Paquet montra-t-il dans ses achats et ses ventes, nous allons essay-

er de le dire en deux chapitres. Voyons d'abord à l'œuvre l'acheteur approvisionnant son magasin.

L'essentiel pour un acheteur est de connaître la qualité et le prix correspondant des marchandises. M. Paquet s'y entendait à merveille. Quand il avait palpé une soierie, un *tweed*, une étoffe quelconque, il en disait immédiatement le prix à un ou deux sous près. Il était devenu si expert dans cette estimation qu'il prenait plaisir à montrer à ses employés comment la pratique l'y avait rendu habile.

Un jour, un commis reçut une étoffe à si bon marché qu'il résolut de mettre en défaut la science de son patron.

— Quel est le prix, M. Paquet ? — Examen de celui-ci.

— Quatre-vingt-dix centins au minimum. — Et le commis de s'exclamer.

— Cinquante centins, Monsieur, cinquante centins !

— Je l'ai jugé tout laine et double largeur.

— Oui ! oui ! tout laine et double largeur. — Et M. Paquet de recommencer son examen.

— Tout laine, mais simple largeur, tiens, regarde ! — Ebahissement du commis, qui ne s'en était pas aperçu.

— Eh bien ! tu ne m'as pas pris, mon petit drôle !

Au début de son commerce, M. Paquet, comme tous les marchands détaillants de cette époque, s'approvisionnait chez les commerçants en gros de la Basse-Ville. Plus tard, il chercha plus loin, jusque en Europe. A partir de 1885, sa maison eut toujours

son voyageur de commerce qui, deux fois l'an, parcourait l'Angleterre, la France, l'Italie, la Belgique, l'Allemagne en quête de stocks nouveaux et variés.

M. Paquet était lui-même à la piste de toutes les occasions favorables pour obtenir des marchandises à bon compte. C'est ainsi qu'il prenait part aux encans qui se faisaient à temps fixe à Québec et à Montréal, et nul ne savait comme lui discerner la qualité ni mettre le prix. On raconte à ce sujet nombre d'histoires. Citons-en quelques-unes, on comprendra mieux de quels procédés usait l'habile commerçant.

Un jour, un commis de magasin en gros de la Basse-Ville lui offrit, à soixante sous la verge, une certaine quantité d'étoffes de toutes couleurs.

— Nous voudrions écouler cette marchandise, M. Paquet ; à soixante sous, vous pouvez en prendre un bon lot.

— Eh bien ! va dire à ton patron que je prendrai le tout à cinquante sous la verge.

La vente étant de 1200 verges, la différence de prix favorisait notablement l'acheteur.

— “ Laisse tes échantillons ici, ajouta M. Paquet, tu comprends... ” “ Tu comprends ” voulait dire dans la tête du rusé marchand : “ Je veux être seul à profiter de l'aubaine. ” Et le marché fut conclu à cinquante sous la verge.

Un autre jour, en compagnie de quelques marchands de Québec, M. Paquet se rend, par bateau, à Montréal pour assister à une vente de cotonnades anglaises endommagées par l'eau de mer durant la traversée. Pendant que ses amis font joyeusement

au salon leur partie de cartes, lui, retiré dans sa cabine, calcule son avoir, suppute la vente et prévoit les bénéfices possibles. En débarquant, il se rend droit chez le vendeur, examine la marchandise, en fait l'estimation et ne dit mot. La première journée d'encan se passe, il n'achète rien. La deuxième journée se passe, il n'achète rien. Ses compétiteurs l'entourent alors et lui disent : " Hé quoi ! M. Paquet, vous n'achetez donc rien ? " — " Votre prix, répondit-il, est bien trop cher ! " Au troisième jour, cinq balles de coton sont mises à l'enchère. Les marchands qui se sont déjà suffisamment pourvus et qui entendent encore le cri de M. Paquet : — " C'est bien trop cher. " — se montrent prudents. Au prix jeté par le commissaire priseur, personne ne répond. — Celui-ci tient cependant à vendre sa marchandise avariée. Il baisse son prix... Pas de réponse... Il baisse encore. C'est le moment propice choisi par M. Paquet. Il donne son prix... Pas d'enchérisseur les cinq balles lui sont adjugées. Le commissaire, craignant de ne pouvoir vendre toute la marchandise, lui offre alors, à l'amiable, au même prix les cent autres balles restantes. — " Oui, dit le fin marchand, je prends tout. "

Dans une autre circonstance, — c'était pour un encan de fourrures, — M. Paquet prend encore le bateau pour Montréal en compagnie de plusieurs autres commerçants. En face de Trois-Rivières, un accident force le bateau de stopper. On dit aux passagers qu'il s'agit d'une réparation de plusieurs heures et qu'on ne repartira que le lendemain matin. Les marchands sont mécontents : ils manquent leur encan. Mais que faire ? Il faut bien se résigner à l'inévitable. M. Paquet, lui, ne se résigne pas. Sans

plus tarder et à l'insu de ses compagnons de voyage, il s'approche d'un matelot : — “ Veux-tu me faire une commission ? lui dit-il, à l'oreille. Si tu peux te rendre à terre, m'expédier cette dépêche et me rapporter la réponse, je te donne \$10. Dix piastres, c'était pour le matelot une grosse somme, aussi ne se fit-il pas prier. Deux heures après, l'homme revenait portant ce message : “ Ton désir sera accompli.” De ce moment, M. Paquet demeura bien en paix sans s'inquiéter de la lenteur du voyage.

Le bateau arriva à Montréal avec un jour de retard. Les marchands, débarqués, allèrent s'enquérir de l'encan. On leur répondit qu'il avait eu lieu la veille.

— Et qui donc a acheté, demandèrent-ils ?

— Zéphirin Paquet de Québec.

— Z. Paquet !... Mais ce n'est pas possible, il était avec nous sur le bateau....

Oui, mais tous ignoraient la fameuse dépêche envoyé de Trois-Rivières à son ami de confiance, Bourdeau qui, vu le petit nombre de compétiteurs, put acheter à bas prix des quantités considérables de fourrures. Et le lendemain, quand les voyageurs se rembarquèrent, ils furent assez marris de voir sur le quai de nombreux ballots à l'adresse de Z. Paquet, Québec.

Dans bien d'autres voyages à Montréal, M. Paquet eut encore le dessus sur ses compétiteurs, non plus seulement par sa présence d'esprit mais encore par ses habitudes de travail et de simplicité. Car, tandis que ceux-ci, dès leur arrivée, couraient à la recherche d'un hôtel *select* où ils pourraient se refaire,

lui, s'occupait d'abord de ses achats. Ce n'est qu'après avoir vu les marchandises et déterminé ses emplettes qu'il se rendait chez son ami Bourdeau.

Sa simplicité de manières et sa démarche le firent prendre, un jour par un employé d'une maison de gros, de Montréal, pour un cultivateur venant du marché Bonsecours. C'était de bonne heure, le matin, en descendant du bateau. L'employé était seul. M. Paquet entre.

— Avez-vous de l'étoffe à vendre ? — Le commis secoue la tête disant :

— Ici, on ne vend qu'à la pièce.

— A la bonne heure, ça ne fait pas de coupons, réplique M. Paquet. — Mais vendez-vous plusieurs pièces à la fois ? — Et sans attendre la réponse ni plus de façon, il en choisit une quantité considérable qu'il empile sur le comptoir. Quand il eut fini, il dit au commis, qui ne songea même pas à lui demander son nom : — “ Mets-moi cela à part, je vais revenir. ” Il alla déjeuner et revint. Le propriétaire était présent et lui fit un accueil si sympathique que le commis fut honteux de sa méprise.

Quand les besoins de son magasin l'exigeaient, M. Paquet n'hésitait pas à entreprendre un voyage, même aux États-Unis. A la suite de la guerre de Sécession (1861-1865) et de la crise économique qu'elle provoqua, le coton était devenu rare et très cher. Les marchands guettaient partout les ventes de cotonnade. Or, on apprend à Québec qu'un encan de coton va avoir lieu à Boston. M. Paquet s'y rend. La veille de l'encan, on le vit à son ordinaire examiner tous les tissus et se retirer sans rien dire. Le lende-

main, l'encan commence, les autres marchands se concertent, M. Paquet fait bande à part. On lui demande ce qu'il va acheter. " Je n'en sais rien, répond-il, je ne sais pas comment cela va marcher ? " Plusieurs ventes se font. Il ne daigne pas s'en occuper. Mais voici le lot sur lequel, hier, il a jeté son choix. Il se le fait adjuger. — " Combien prenez-vous de pièces lui demande le commissaire priseur ? " — " Je prends tout le lot, répond-il. " Les autres marchands se récrient : — " Non, non, c'est trop, vous allez nous en céder. " — " Impossible, j'en ai tout juste mon compte. " C'est ainsi qu'agissait cet homme dont tous les actes étaient mesurés et déterminés avec une rare précision.

Lorsque son magasin devint très considérable, M. Paquet n'eut plus la peine de faire tant de voyages. Il voyait accourir vers lui les agents des maisons de gros, et quantité de commis-voyageurs. Mais il ne fallait pas qu'ils vinssent le déranger aux heures de travail ! Dans ces moments, il usait à leur égard de formules polies mais brèves qui leur faisaient prendre la porte tout de suite.

Si quelqu'un insistait, il lui offrait une chaise. — " Tenez, asseyez-vous là, je vais revenir. " Il revenait en effet, parfois longtemps après, mais pour dire à son homme : " Excusez, Monsieur, vous n'êtes pas bien là, mettez-vous ici. " Si le patient demeurait, M. Paquet reprenait son jeu, deux fois, trois fois, jusqu'à ce que, fatigué, le commis-voyageur prît la porte. Cependant si celui-ci résistait à cette épreuve, M. Paquet, qui aimait les caractères tenaces, persévérants, finissait par l'écouter et lui faisait quelque achat.

Un ancien commis du magasin devenu voyageur de commerce revint, après quelques années, essayer de placer une commande dans le rayon même où il avait servi. M. Paquet l'aperçoit et le reconnaît. Il va droit à lui.

— Qu'y a-t-il pour vous, Monsieur ?

— Je suis commis-voyageur. J'ai telle et telle ligne de marchandises et je suis venu ici dans l'espoir de placer une commande.

— Oui ?... Eh bien ! ce n'est pas à Pierre ou à Paul qu'il faut s'adresser pour cela... Vous savez bien que c'est moi qui suis le maître ici... c'est à moi qu'il fallait vous adresser.

Et ce disant, il met le voyageur à la porte sans plus de cérémonie. Mais celui-ci connaissait son ancien patron et ses procédés. Souriant de la réception qu'on vient de lui faire, il rentre par la porte du magasin neuf¹ et demande à voir "le maître du magasin." M. Paquet arrive.

— Que désirez-vous, Monsieur ?

— Je suis un commis-voyageur, je représente telle maison, j'ai là des marchandises que je viens vous offrir, m'estimant très honoré de pouvoir placer quelques commandes chez M. Paquet. Voilà pourquoi j'ai pensé m'adresser personnellement à vous, Monsieur, dans l'espoir que vous voudrez bien m'encourager.

— Oui !!!... Vous viendrez à faire quelque chose, vous... Vous avez bonne mémoire ! — B..., conduisez ce monsieur à tel rayon et dites au chef de placer une commande.

¹ A cette époque chacun des trois magasins avait sa porte.

— Bonne chance, Monsieur. ”

Si M. Paquet écoutait peu la foule des solliciteurs inconnus, il recevait volontiers les agents de ses fournisseurs attitrés. Plusieurs de ceux-ci devinrent ses amis perscnnels. Laissons la parole à l'un d'eux ; à l'écouter, nous saisisrns sur le vif l'extrême prudence qui dirigeait M. Paquet, dans ses achats.

“ Quand je voulais traiter avec M. Paquet, j'arrivais toujours au magasin vers sept heures du matin. C'était le meilleur temps pour lui parler. Dès qu'il me voyait, il venait à moi, me félicitant d'être venu si tôt. J'étais alors mes échantillons, qu'il examinait très soigneusement. Il accompagnait son examen de mouvements de tête plus ou moins approbateur, disant ; — “ Cà, ça vaut tant ”, et c'était juste le prix à un sou près. Quand il avait terminé, il me disait : “ Attendez-moi ici, je vais réfléchir à mon affaire ; et il se promenait lentement et en silence. Et c'était bien compris que, pendant ce temps, je devais, moi aussi, songer à mon affaire. Je crois que si je m'étais occupé alors à m'amuser avec les commis, j'aurais du coup perdu sa commande. Je vous assure qu'il m'a enseigné, par son exemple, à m'occuper de mon affaire. Parfois j'étais trois quarts d'heure et même une heure à l'attendre et à le considérer dans ses réflexions. Quand il avait fini, il venait à moi et disait : — “ Vous avez attendu assez longtemps pour avoir ma commande ; venez avec moi. ” Nous allions alors, tous deux, trouver le commis chef des rayons voulus. M. Paquet lui demandait en montrant l'échantillon : — “ Combien as-tu de pièces d'étoffe de cette espèce ?

— Quatre, Monsieur.

— Combien avez-vous de pièces à nous livrer Monsieur A.....

— J'en ai dix-huit, M. Paquet.

— C'est bien, je les prends.

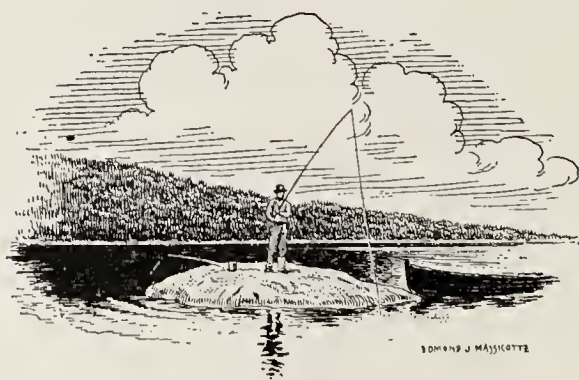
— Mais, s'exclamait le commis, nous ne viendrons jamais à bout de vendre dix-huit pièces !

— Te souviens-tu, reprenait alors M. Paquet, que l'année dernière tu m'as fait remarquer que je n'avais pas acheté en assez grande quantité ? Je ne veux pas que cette année tu me fasses encore le même reproche. — Puis se tournant vers moi, il me disait à mi-voix : “ Vous comprenez, vous ? — Je comprenais en effet que la vraie raison pour laquelle il prenait toute ma marchandise, n'était pas celle donnée au commis mais bien : — “ Je prends tout pour que vous n'alliez pas en offrir à d'autres à ce prix. ” — Je préparais alors le billet d'achat. Il le signait, après s'être assuré qu'il aurait son escompte de 30 jours de date. Et je puis vous affirmer qu'il ne perdait pas ce dernier avantage, ses factures étaient toujours acquittées avant l'échéance. ”

Terminons ici la citation et les exemples : ils suffiront pour conclure que M. Paquet ne faisait pas ses achats à la légère, mais que tout était pesé et mûri dans son esprit. Sa prudence ne l'empêchait pas d'être audacieux au besoin. La quantité de marchandise, quelque considérable qu'elle fût, ne lui faisait pas peur dès qu'il avait en main l'argent pour la payer. Ajoutons à sa louange que si, dans ses achats, il agissait généralement avec tant d'habileté, ce n'était pas pour se livrer ensuite, à la barbe du client, à des spéculations illicites, ni même dans

l'espoir de gains exorbitants ; ce qu'il voulait, ce qu'il recherchait avant tout, c'était que sa principale réclame restât toujours " le bon marché. " M. Paquet réalisait donc presque l'idéal du commerçant : acheter à bas prix, pour vendre à bas prix, et s'attirer par ce moyen une clientèle nombreuse.

*La cause de nos insuccès est presque toujours la
peur de l'effort, surtout de l'effort durable :
vouloir c'est pouvoir.*



CHAPITRE IX

M. Paquet, marchand. — Le vendeur.

Vendre bon marché, avons-nous dit, c'est montrer de l'habileté commerciale. Mais, en donnant sa marchandise à bas prix, le commerçant qui veut réaliser un bénéfice raisonnable doit vendre beaucoup. Il s'efforcera donc d'attirer à son magasin une nombreuse clientèle.

De nos jours, on emploie surtout à cette fin l'annonce et l'étalage. L'annonce est devenue pour le commerce un service vital : point d'annonce, peu d'acheteurs. Elle se fait au moyen de feuilles spéciales imprimées, distribuées dans les rues ou jetées aux portes intérieures des maisons. Elle se fait plus efficacement dans les journaux, ces organes quotidiens de la publicité. Là, chacun trouve, selon son goût : de la politique et des nouvelles, de l'histoire et de la littérature, des barèmes financiers et commerciaux, des résultats de course et de sport ; le tout dispersé, disloqué et comme perdu entre les réclames les plus alléchantes de tous les magasins de la ville et de la province.

L'annonce se fait encore par l'affiche placardée aux carrefours de nos routes, aux abords de nos cités, dans toutes nos voitures publiques. L'affiche triomphe au frontispice des magasins et sur toutes les devantures. Ici, c'est un fonds de banqueroute

à vendre sans réserve ; plus loin des marchandises endommagées : lisez l'écriteau — “ Feu ! Fumée ! Eau ! — trois mots magiques qui doivent attirer le client !. . . ailleurs, c'est un plein wagon ou un plein bateau de marchandises qui viennent de tomber sur les rayons du magasin : bonne aubaine n'est-ce pas ! Et tout cela se donne à des prix défiant toute concurrence : heureux commerçant — à des prix de sacrifice : Bienheureux acheteur ! Ici, on sollicite une visite ; là, on vous déclare franchement qu'on a besoin d'argent ! — Ne manquez pas d'en apporter, c'est à votre avantage ! — Puis il y a les ventes de toutes saisons et de toutes circonstances : ventes de printemps, et d'été, d'automne et d'hiver ; ventes d'occasions et de reconnaissance, d'anniversaire et d'inventaire, etc, etc.

Le catalogue est un autre genre d'annonce dont l'effet est considérable. Celui-ci vient vous trouver chez vous. Illustrations et offres, prix et notes, vous permettent de faire votre commande sans quitter votre chaise, par lettre ou par téléphone, à votre gré : point de dérangement, point de perte de temps. Les magasins qui peuvent multiplier les catalogues et les lancer dans le public en toute saison, verront certainement s'augmenter leur chiffre d'affaires.

Toutes ces méthodes de publicité n'avaient, du temps de M. Paquet, ni tant d'ampleur ni tant de puissance. Les journaux n'eurent d'autre rôle dans sa maison que celui d'envelopper les paquets. “ Mes annonces, aimait-il à répéter, je les fais dans mon magasin. ”

Il les faisait d'abord par l'étalage. Ses devantures, à Saint-Sauveur comme au magasin Angers,

étaient abondamment pourvues. Mais c'est surtout en face de l'église Saint-Roch que ses expositions atteignirent des proportions considérables. On aurait dit qu'il tenait à montrer qu'il en avait, des marchandises! Avec raison M. Paquet croyait à la puissance de l'étalage. Les objets disposés en vitrines arrêtent les regards par leurs qualités, leurs couleurs ou leur prix. Combien sont entrés dans un magasin uniquement parce qu'ils y ont vu exposé un objet à leur convenance.

Mais ce qui attirait surtout au magasin Paquet et qui constituait sa meilleure annonce c'était "*le bon marché*." Cette qualité restera toujours, quoi qu'on fasse, le plus puissant moyen de remplir d'acheteurs une maison de commerce. Nous avons vu, dans le chapitre précédent, par quelles industries M. Paquet pouvait livrer sa marchandise à des prix défiant réellement toute concurrence. Nous n'y insistons plus.

Il est une autre tâche à laquelle s'acharnait M. Paquet : créer et développer de plus en plus la bonne réputation de son magasin. "Quand un client entre chez moi, disait-il, il faut qu'il se sente chez lui, tout à fait à l'aise et libre dans ses allures." Et de fait, devant son accueil souriant, enthousiaste, toute gêne disparaissait.

— Bonjour, Monsieur, Madame.

— C'est ici qu'on reste.

— C'est ici chez Paquet.

— Ah ! Monsieur un tel, enfin, vous voilà ! On vous attendait à la voile.

— Entrez, entrez. On vend bien bon marché. Ça se comprend, on ne paye plus de loyer.

— On n'a jamais tant vendu que cette année. Ça se donne pour rien.

— Qu'est-ce qu'on peut faire pour vous, Madame. Tenez, je vais vous faire servir par mon commis de dimanche... — X., viens ici... Donne à Madame ce que tu as de meilleur.

— Pstt ! pstt ! un commis par ici... Non, non, pas vous...

— Pstt ! pstt ! vous, un tel, venez servir Monsieur.

Voilà quelques-unes des formules employées par M. Paquet pour recevoir ses clients. A l'entendre, il avait son commis spécial pour chacun d'eux et, volontiers, on se croyait l'objet d'une faveur.

M. Paquet s'y entendait, du reste, à soigner sa clientèle. Combien de fois ne l'a-t-on pas vu glisser, dans les paquets des habitués de sa maison, de petits articles qu'il savait faire plaisir : — “ C'est pour les enfants, disait-il tout bas et souriant, ” — ou bien : — “ Vous donnerez cela à votre mari, Madame, il en sera content. ”

“ Ses bons clients ” de l'Ile d'Orléans, comme il les appelait, les cultivateurs de la rive sud et d'ailleurs étaient, de sa part, l'objet d'attentions délicates. Il avait dans les centres ruraux ceux qu'il appelait “ ses collaborateurs, ” qui parlaient en bien de son commerce. Il leur faisait, de temps en temps, des cadeaux, disant : — “ Tenez, Monsieur, voici un petit cadeau, ce n'est pas grand'chose. Gardez-le pour

vous, n'en dites rien à personne, c'est entre nous ; si vous en parlez, tout le monde en voudra, et... vous comprenez... "

Il n'en fallait pas davantage pour que, au retour " du collaborateur ", la nouvelle du cadeau passât de maison en maison, et, quand on allait en ville, on ne manquait pas de passer chez Paquet.

C'est encore dans le but d'amener à son magasin la clientèle des campagnes que M. Paquet inventa ce genre spécial d'annonce, unique en l'espèce, des chevaux étalons. Qui n'a entendu parler des chevaux de M. Paquet ?

Ils avaient été achetés à Saint-Hyacinthe et à Sorel par M. Bigaouette, commerçant du lac Beauport. Pour faire miroiter aux yeux des cultivateurs la valeur exceptionnelle de ses chevaux, M. Paquet disait, à qui s'informait de leur origine : " Ah ! Monsieur, ça vient de bien bien loin... d'en arrière des montagnes... de l'autre bord du soleil. " Et quand on lui demandait le prix de son beau cheval noir trotteur. " Ah ! mon cheval Jupiter, c'est une perfection de bête ! Il a été beaucoup plus difficile à acheter que les autres. Finalement, on est venu à bout d'en connaître le prix, et, quand mon acheteur m'a télégraphié qu'il n'y avait plus entre nous que \$1,000, j'ai dit : " Le cheval noir est à moi ! "

Ces chevaux furent distribués dans différentes campagnes : à Sainte-Croix, à Saint-Antoine, à la Canardière, au Pont-Rouge, etc., et quelques-uns demeurèrent aux écuries du magasin.

Or, les cultivateurs qui s'en servaient, arrivaient à Québec vers la Toussaint pour régler leur compte

avec M. Paquet. Ils n'y venaient pas seuls. Madame était là aussi pour les emplettes d'hiver et, avec elle, un ou deux garçons qui voulaient voir la ville. On causait chevaux, agriculture, et, nécessairement, il fallait passer par les écuries pour admirer les belles bêtes. On en revenait à travers les magasins, achetant, par-ci, par-là, les objets dont on avait besoin. La tournée finie, les paquets étaient gros. "Vous n'avez rien oublié ? demandait encore M. Paquet." Et nos cultivateurs s'en allaient enchantés d'un si cordial accueil. Les jeunes gens, surtout, qui avaient vu les *merveilles* du magasin, se promettaient bien d'y revenir.

C'est ainsi que l'annonce des chevaux déterminait vers la maison Paquet un courant nouveau d'acheteurs qui dure encore de nos jours ; car les fils ont succédé aux pères, et ceux-ci se rappellent d'avoir, enfant, rencontré au magasin la figure souriante et sympathique de M. Paquet, dont le souvenir produit encore sur eux l'effet d'un charme.

Il y avait en effet, dans la personne de ce commerçant émérite quelque chose d'attirant, une aisance, une originalité de bon aloi, une physionomie extrêmement expressive et mobile, passant, en un clin d'œil, du grave au plaisant. Avec infiniment d'esprit, il avait pour chacun le compliment qui plaît, le bon mot qui fait sourire, la réplique inattendue, fine, originale, qui déconcerte et déride les fronts les plus soucieux. Le tout dans une langue à lui, avec un accent du pays, une saveur de terroir qui captivait au premier abord.

La personne, donc, de M. Paquet, sa franchise, sa loyauté, sa liberté d'allure faisaient beaucoup pour

la bonne réputation de son magasin. Ajoutons qu'il surveillait scrupuleusement sa conduite pour qu'aucun acte, aucune parole ne pût diminuer l'estime que l'on avait pour lui. Son principe était de se montrer toujours généreux pour qu'on dise : " M. Paquet est un digne homme, pas regardant du tout. " Un jour, un de ses commis est obligé de livrer de nuit un manteau de fourrure impatiemment attendu. Il prend une voiture de place, fait sa commission et demande le prix de la course.

— Huit piastres, dit le cocher. — Cette somme étonne le commis qui se contente de répondre :

— C'est bien, vous viendrez vous faire payer par M. Paquet, demain matin.

Le lendemain, l'employé explique le cas à son patron, ajoutant : " Je n'ai pas voulu le payer, c'est bien trop cher ! " Le cocher arrive.

— Combien la course d'hier soir ? demande M. Paquet.

— Huit piastres.

— Oui ! . . . tiens, en voilà dix . . . Es-tu content ?

Et l'homme parti, M. Paquet disait au commissionnaire étonné : " Vois-tu, il vaut mieux dépenser quelques sous, que de mécontenter le monde et faire mal parler de *nous autres*. "

Pendant la construction de l'un de ses magasins, alors que les murs étaient déjà rendus à une hauteur d'une trentaine de pieds, un voisin s'aperçut que l'un d'eux empiétait de treize pouces sur son terrain. Il vint s'en plaindre à M. Paquet. Celui-ci, étonné, réfléchit un instant, puis dit au plaignant : — " Com-

bien demandez-vous par pouce ? — Cent piastres, Monsieur. — C'est bien, venez au bureau... — “ Breton, prépare donc un chèque de treize cents piastres pour Monsieur X... et garde le reçu. ”

A l'honneur de son magasin, M. Paquet tenait comme à ses deux yeux. Il ne fallait pas que l'on mît en doute ni son habileté ni sa puissance commerciale. Voici deux faits à l'appui.

Un commis d'une maison de gros après avoir placé une bonne quantité de marchandise chez M. Paquet se vanta, d'avoir fait là une opération fructueuse et ajouta malicieusement : “ M. Paquet a du coton pour longtemps ! ” La parole parvint aux oreilles de celui-ci. Il réunit de suite ses principaux vendeurs et leur dit : “ Il faut de toute nécessité écouler rapidement cette marchandise. *Poussez-la en avant*, et si vous réussissez je vous donne deux sous par verge. ” Le succès était assuré. On se met à l'œuvre à qui mieux mieux, et en peu de temps, le coton disparaît. Le commis qui l'avait vendu revint au magasin et M. Paquet de lui dire : “ Tu sais, ton coton... il n'a pas dormi sur les tablettes. Je n'en ai plus. Peux-tu m'en vendre encore ? ”

L'autre fait est quelque peu analogue. C'était pendant la construction de son troisième magasin. Un commis-voyageur dans les *tweeds* entre, considère le grandiose édifice et dit à quelques employés qui se trouvaient là : — “ C'est une forte dépense, je crains pour les fonds de M. Paquet et aussi pour la commande que je veux placer. ”

Cette parole imprudente fut aussitôt rapportée à M. Paquet qui s'en montra très vexé... Comment

pouvait-on douter de ses fonds ! Lorsque le commis-voyageur vint à lui, il l'écouta, l'entretint aimablement, puis le congédia en lui disant de revenir le lendemain. Celui-ci est à peine rentré à son bureau qu'il voit apparaître un commis-chef de chez Paquet envoyé pour une commande de *tweeds* dont le magasin a besoin. Le commis examine ensuite d'autres échantillons et en emporte quatre des plus beaux.

Le lendemain, le voyageur s'empresse d'aller remercier M. Paquet de la commande de la veille. Mais quelle ne fut pas sa surprise de l'entendre lui dire : " J'ai ici quatre de vos échantillons. Pouvez-vous me livrer cinq caisses de chaque sorte ?... " C'était considérable, chaque caisse contenant vingt pièces... Stupéfaction du voyageur ! Après l'achat de la veille, quatre cents pièces surnuméraires... Il y a du mystère là dedans !... Et comme l'homme questionné ne répondait pas, M. Paquet reprit : " Vous savez, Monsieur, ici c'est pour du comptant ! Je n'achète jamais à crédit... Je vais prendre cinq caisses de chaque sorte. Et puis... euh ! plus tard... euh !... je ne dis pas ce que je ferai !... "

Plus tard... ce fut, pendant sept ans l'exclusion absolue de ce voyageur de commerce qui comprit alors toute la portée de sa parole indiscrete.

On le voit, M. Paquet tenait à détruire même un soupçon capable de porter atteinte à sa réputation de commerçant. C'est qu'il considérait que posséder la confiance du public est une condition essentielle de vie pour un magasin.

Nous pouvons dire, en toute vérité, que M. Paquet garda toujours pleinement la confiance de ses

concitoyens. Sa réputation avait même franchi, non seulement les limites de sa province, mais encore celles du Canada. On venait des États-Unis et d'ailleurs pour voir cet homme qui, parti de chez lui, à pieds et sans argent, était devenu, par son industrie, le possesseur du plus riche et du plus vaste magasin détaillant de Québec.

Sans doute, les qualités personnelles de M. Paquet entraient pour beaucoup dans ce résultat, mais il faut aussi mettre en ligne de compte ses méthodes de vente.

Vendre toujours, c'était le mot d'ordre du magasin, et le maître le basait sur ce raisonnement. — Toute personne qui entre ici vient acheter. Or, nous sommes capables de lui offrir les prix les plus bas du marché, donc, il faut qu'elle achète chez nous. Arrivait-il qu'une personne exigeât un prix inférieur au prix d'achat, M. Paquet disait : Donnez-lui la marchandise au prix qu'elle offre : il vaut mieux perdre quelques sous que de perdre une cliente. " Aussi, il fallait voir l'œil du maître surveillant les commis et surveillant la porte. Là, nul ne devait passer sans son paquet. Lui disait-on, en sortant, qu'on avait laissé son achat pour la voiture de livraison, il allait s'en informer aussitôt.

Cet ordre sévère de vendre à tout prix avait bien l'inconvénient de transformer les commis en solliciteurs obstinés, de causer des discussions longues et ennuyeuses, de créer dans le magasin un peu de tapage. Mais tout cela était dans le tempérament de M. Paquet et ne lui déplaisait pas. A quelqu'un qui lui disait, un jour, que la politesse demandait un peu plus de silence au magasin et de liberté pour l'ache-

teur, il répondit : “ Oui ! oui ! des manières, et pas d'argent. Moi, j'estime qu'il vaut encore mieux, moins de politesse et plus d'argent. ”

Non pas que M. Paquet manquât à la politesse, loin de là, mais il ne voulait pas que ses comptoirs devinssent une exposition de marchandises où circulent de simples curieux. Étant vendeur, il inspirait toujours l'idée d'acheter, et ses commis l'imitaient. On ne se contentait pas de dire après une vente : — “ Vous n'avez pas besoin d'autre chose, Madame ? ” — formule dont la réponse était toujours : non — la méthode consistait à présenter de nouvelles marchandises. On disait : “ Nous avons là, Madame, telle étoffe ; c'est du bon, et puis, cela ne coûte pas cher : tant la verge ; c'est une occasion unique, profitez-en. J'ai encore ceci : pour les habits de vos enfants, Madame, cela ferait admirablement bien ; essayez-en, vous verrez que vous en serez satisfaite. ” — “ Monsieur, vous venez d'acheter un excellent habit, mais il vous manque quelque chose... un chapeau, fait exprès pour ce costume. Tenez, essayez, voici juste la pointure qu'il vous faut. ” Bien souvent, par ce procédé, M. Paquet et ses commis doublaient leurs ventes.

On saisit la nuance entre cette méthode suggestive et celle qui consiste à servir simplement au client ce qu'il demande puis à lui dire merci et au revoir.

A cette époque, on n'avait pas encore l'usage des prix fixes qui, aujourd'hui, nous épargnent toute discussion. Une personne donc qui avait manqué son achat avec un commis, réussissait parfois avec un autre, et l'habileté pour ces derniers consistait à re-

prendre une vente abandonnée et à la faire aboutir. Il y avait dans les magasins, plus de vie, plus d'animation ; le client gardait toute sa liberté et revenait volontiers au commis qui l'avait bien servi. Aujourd'hui, les acheteurs liés par des prix fixes courent d'une maison à l'autre à la recherche de leurs avantages : le mouvement se fait dans la rue. Est-ce meilleur ? sans doute, puisque nous sommes dans un siècle de progrès... Mais nous ne pouvons nous empêcher d'admirer comment l'activité intense de M. Paquet fut l'agent principal de sa fortune.

Le temps est de l'argent, n'en gaspillez pas une minute.

Journée mal remplie semble longue, journée bien remplie semble courte.



CHAPITRE X

Monsieur Paquet et ses employés.

Quelles que soient les capacités et les ressources intellectuelles d'un chef, quelle que soit la netteté de ses vues et de ses conceptions, quels que soient ses moyens d'action et l'habile stratégie de ses plans, son œuvre restera stérile, s'il n'a su auparavant s'entourer d'auxiliaires façonnées à son image, communiant à ses idées et fermement résolus d'exécuter coûte que coûte les ordres qu'ils reçoivent. De même qu'une armée longuement entraînée et fortement disciplinée gagne les batailles ; de même que des équipes d'ouvriers habiles et consciencieux font la prospérité d'une usine ou d'une manufacture ; de même aussi des commis intelligents et débrouillards, polis et serviables mènent au succès une entreprise commerciale.

Tout patron qui veut réussir doit donc grouper autour de lui une élite d'hommes compétents. Or, outre ses incomparables qualités personnelles, M. Paquet eut le talent de former des sous-ordres de première valeur, qui lui ont prêté avec enthousiasme tout leur concours. C'est bien de l'action du chef sur ses subordonnés et du dévouement de ceux-ci qu'est né le plus beau, le plus vaste et le plus réputé des magasins détaillants de Québec.

Quelles furent au juste les relations de M. Paquet avec ses employés ? Nous voudrions, cher lecteur, vous le dire dans ce chapitre, espérant qu'après l'avoir

lu, vous comprendrez mieux ce qu'était ce noble caractère, fait, il est vrai de rude énergie, mais franc comme l'or et bon comme le cœur d'une mère.

Lorsque M. Paquet quitta Saint-Sauveur en 1866, il n'avait à son service qu'une dizaine d'employés. Ils étaient vingt au magasin Angers. Le nombre en augmenta forcément à mesure que s'élevèrent les constructions de 1883 et de 1890 ; A partir de cette dernière date, on en compta cent cinquante environ.

Parmi tous les sollicitateurs de places qui accouraient à lui, et ils étaient nombreux, M. Paquet faisait très librement son choix. Pour les mieux apprécier, il aimait à les faire causer de leurs qualités et de leurs aptitudes. Il engageait ceux qui lui paraissaient intelligents et hommes d'initiative et refusait les autres. Parfois il jugeait ces derniers par une pose, un mot, un embarras.

Un jour, un homme vient lui demander de l'ouvrage.

— Que savez-vous faire ?

— Toutes sortes de choses, M. Paquet.

— Etes-vous menuisier, travaillez-vous le bois ?

— Non, Monsieur.

— Mais alors vous ne savez pas faire toutes sortes de choses ? Pas besoin de vous.

Un jeune étudiant obligé pour vivre d'interrompre ses cours vient au magasin solliciter une place. M. Paquet l'interroge, l'entretient assez longtemps, mais suspend sa décision. " Fais ta demande par écrit, dit-il, et apporte-la-moi demain. " Le lendemain le jeune homme arrive et présente son écrit.

M. Paquet fait semblant de lire, parcourt la lère page, tourne la feuille, arrive à la dernière ligne et cherche en vain la signature.

— Comment t'appelles-tu mon garçon ?

— N. . . , Monsieur.

— Où l'as-tu mis, ton nom ?

Le distrait s'aperçut alors qu'il avait oublié de signer. Il rougit et ne sut que répondre. Aux yeux de M. Paquet, c'était là une infériorité ; aussi le jeune homme dut chercher ailleurs.

Tout commis qui entrait au magasin restait quelque temps dans des postes inférieurs où l'œil du maître le suivait partout. Puis l'avancement venait, parfois lentement, d'autres fois par bonds rapides. Le chef avait jugé son homme. Chaque nouvel employé pouvait être sûr, après ce stage d'observation, d'occuper le poste qui lui permettrait de donner la pleine mesure de ses aptitudes et de son habileté commerciale. Parmi toutes les charges de son magasin, M. Paquet estimait primordiale celle de commis-vendeur. N'arrivaient à ce poste de choix que des hommes aux mains prestes et à la langue déliée, sachant servir en souriant et plaire même en refusant. Mais malheur à qui manquait une vente ; c'était se déprécier aux yeux du maître. Les jeunes commis n'avaient pas de plus grande crainte ; aussi s'entendaient-ils souvent avec un voisin plus ancien et plus habile que, d'un mot ou d'un signe convenu, ils appelaient à leur secours dans les moments critiques. Réussissaient-ils, avec quelle joie et quelle force, surtout si M. Paquet était là, ils lançaient à tous les échos du magasin le cri de leur succès : "*Cash ! cash !*"

De ses employés, M. Paquet exigeait trois choses principalement : l'exactitude, l'activité dans le travail et la loyauté.

Le magasin s'ouvrait à sept heures l'été, à huit heures l'hiver. Il fallait être rendu à temps, car on entraînait sous l'œil du maître. Quiconque arrivait en retard était sûr de recevoir un de ces brefs compliments qui chatouillent l'amour-propre à rebrousse-poil.

Le travail commençait aussitôt par la toilette du magasin et la préparation des ventes. Une fois à l'ouvrage il fallait soutenir l'effort tout le long du jour. M. Paquet ne pouvait souffrir le désœuvrement. Lui-même était un prodige d'activité, animant tout le monde de la voix, du geste et de l'exemple.

— Allons ! un commis pour servir madame.

— Un tel, sers Monsieur.

— Pstt ! pstt ! Non, pas toi ; B... conduis Madame au rayon des chapeaux.

Il était partout, courant du client au commis, du commis au client. Quand on le croyait au rez-de-chaussée, on le trouvait dans les étages ; volontiers on l'aurait cru triple et même quadruple tant ses déplacements étaient rapides.

Les tempéraments mous ou indolents, négligents ou paresseux se sentaient mal à l'aise en sa présence. On le savait ennemi de la mollesse, et l'on se tenait sur ses gardes pour ne pas s'attirer de vertes leçons.

Un jour, un jeune commis, qui ne manquait pas de qualités et qui possédait d'ailleurs l'estime de son

maître, gravissait nonchalamment les premiers degrés de l'escalier du magasin. M. Paquet l'aperçoit et lui dit :

— Quel âge as-tu, mon garçon ?

— J'ai dix-huit ans, Monsieur, répond timidement le jeune homme.

— Eh bien ! moi, j'en ai soixante-quinze et, regarde-moi bien, je vais te montrer comment ça se monte, un escalier !

Et d'un pas alerte le vieillard en gravit prestement les marches sous les yeux ébahis de l'indolent.

Pour mieux exprimer son horreur de la paresse, M. Paquet faisait parfois appel à son catéchisme. — “ Le bon Dieu, disait-il finement, a placé le péché de paresse le dernier des vices capitaux parce qu'il savait bien que les paresseux seraient les derniers en tout. ”

Enfin M. Paquet demandait à ses employés d'être loyal à son égard et loyal à l'égard des clients. L'honnêteté était à la base de son commerce. Aussi ne pouvait-il souffrir un manquement contre cette vertu. Quiconque l'avait trompé une fois était sûr de n'en avoir jamais plus l'occasion.

Quand il les avait jugés et compris, M. Paquet donnait à ses employés son entière confiance. Ils pouvaient, dès lors, agir à leur guise, dans l'intérêt du magasin, sans voir leurs actes minutieusement contrôlés ou suspectés. On lui dit un jour : “ Un tel vous vole. ” — “ Oui, je sais, quelques sous, ce n'est rien ; c'est un bon employé. ” Il n'en était pas toujours ainsi. S'il y avait réellement abus, le coupable disparaissait immédiatement,

A qui se plaignait de ses commis, il avait toujours des réponses prêtes pour les défendre ou les excuser. Une dame lui dit un jour :

— Monsieur, le commis que vous m'avez donné vend bien trop cher.

— Ah ! Madame, tout à l'heure, une autre personne me disait qu'il allait me ruiner parce qu'il vendait trop bon marché. C'est bien difficile de contenter tout le monde, Madame.

Une autre dame se plaignait du prix d'une marchandise.

— Quel commis vous a servi, Madame ?

— Un tel.

— Si un tel vous a dit ce prix, ce doit être le bon. Vous ne trouverez pas moins cher ailleurs. Essayez, Madame, et vous verrez que vous reviendrez chez Paquet.

Un commis servait une cliente qui naturellement discutait le prix. Finalement elle dit : " Puisque vous ne voulez rien réduire je ne viendrai plus acheter ici. " Et, ce disant, mécontente, elle prend la marchandise, se dirige vers M. Paquet et lui explique son cas. Le commis la suit et raconte aussi le fait. M. Paquet tranche alors la difficulté. " Madame, si B... ne peut rien diminuer, moi non plus ; car, voyez-vous, il s'y connaît mieux que moi. " C'est ainsi que le maître défendait ses employés et les mettait à l'abri de tout soupçon de tromperie à l'égard des clients.

Pour gouverner son nombreux personnel, il fallait évidemment à M. Paquet une forte autorité. Il la possédait pleinement. D'aucuns l'ont cru né pour

commander. En effet, tout dans sa personne était autoritaire : la grandeur de la taille et la puissance des muscles, le ton sec de la voix et le vif éclat des yeux. D'un geste décidé et d'un mot expressif, il dictait sa volonté. Son ordre ne souffrait point de réplique. Aussi fut-il toujours craint et redouté, surtout des jeunes commis qui n'osaient en sa présence se permettre un mot ni une réplique. Les anciens employés, qui lui connaissaient d'autres qualités, étaient plus libres avec lui et ne craignaient pas, quand ils le jugeaient utile et raisonnable, d'exposer leurs vues, de les soutenir même contre celle de leur maître.

M. Paquet aimait qu'on lui parlât ainsi franchement, avec feu et force, disant volontiers : " C'est bien, toi du moins, tu as une idée... Mais as-tu réfléchi à ceci, à cela ? " S'il défendait énergiquement sa manière de voir, il ne condamnait jamais l'opinion d'autrui, même formellement opposée à la sienne. La discussion finie, il réfléchissait longtemps sur ce qu'on lui avait dit, méditait et pesait les raisons ; puis, son examen achevé, il retournait à son commis disant : " J'ai pensé à ton affaire, ça a du bon sens : tu pourras faire comme ceci, comme cela... "

C'est qu'il y avait dans cet homme un riche fond de sens naturel et de jugement droit. Si le premier mouvement chez lui était parfois brusque, il cédait toujours devant des raisons, et convenait volontiers de ses torts.

Il eut, un jour, une discussion fort vive, avec un commis, récemment engagé, sur la tenue du magasin et les méthodes de ventes. Les arguments pleuvaient de part et d'autre, non sans aigreur. Aussi, le soir, en

sortant du magasin, le commis alla droit à M. Paquet et lui dit : " Monsieur, je crois que nous ne sommes pas faits pour nous entendre : trouvez-vous un autre commis ; moi, je vais me chercher de l'ouvrage ailleurs. " — " Ne faites pas cela, C. . . , réfléchissons tous deux à notre affaire et revenez demain. " Le lendemain, à l'arrivée de son employé, M. Paquet le tire à part et lui dit : " Nous allons tous deux oublier ce qui s'est passé hier et nous donner la main. Ne pensez plus à ce que je vous ai dit. " Et il lui serrait affectueusement la main tout en lui glissant un joli billet de banque.

Le voilà, le terrible M. Paquet, sévère et tranchant parfois, mais nature franche et loyale. Il était de ceux qui croient qu'on peut, entre amis, se dire ses vérités sans détruire l'amitié. Nul d'ailleurs parmi ses employés ne lui gardait rancune de ses exigences : on savait qu'à se plier à un tel homme, il y avait profit, qu'on était à bonne école. Les caractères faibles se rebutaient au premier abord, les gens médiocres se fatiguaient de la discipline ; mais les vraies valeurs demeuraient, et ceux-là furent les artisans de la fortune de leur patron, en même temps que de la leur.

M. Paquet appréciait hautement le travail de ses employés. De là, à leur égard, sa tendance à la générosité ; pour ses meilleurs commis surtout cette générosité n'avait pour ainsi dire pas de limites.

Pendant les vacances, le commerce était à peu près paralysé. Alors, parfois, M. Paquet réunissait ses hommes de confiance et leur disait : " Aujourd'hui, il n'y a pas beaucoup de monde au magasin, il

fait chaud, vous êtes fatigués, allez donc passer l'après-midi sur la terrasse, ça va vous faire du bien, vous avez besoin de ça !... Et puis, si vous rencontrez quelques connaissances, des amis, payez-leur une petite consommation... ” et il glissait dans la main de son premier commis quelques bons billets en ajoutant : “ Ne manquez pas, tout en parlant à vos amis, de leur dire un mot de la maison. ”

Il n'oubliait pas ceux qui restaient au poste ces jours-là : breuvages rafraîchissants, fruits et biscuits étaient placés dans un endroit du magasin où chacun allait se servir à son gré.

Combien de fois, durant les fortes chaleurs, n'a-t-on pas vu M. Paquet, au marché Jacques-Cartier, remplir ses poches de fruits et autres douceurs, puis rentrer au magasin pour régaler ses commis les plus assoiffés.

Aux approches des froids de l'hiver, des provisions de bois, de beurre arrivaient sans autre avis à la demeure de ses employés. Au printemps, c'était la cruche de sirop d'érable ; à Noël, la dinde. Une année quelqu'un fut oublié. La dinde attendue n'arriva pas. Le commis se permit de le dire à M. Paquet. “ Comment ! on t'a oublié ? ” fit celui-ci, “ c'est bon ! et il sortit du magasin. Le soir, qui fut grondé ? — Le commis. — Par qui ? — Par sa femme. — “ Tiens, regarde, que veux-tu que je fasse de tout cela ? ” — “ Ah ! ma chérie ! ça c'est M. Paquet ! ” — Il y avait la dinde et en surplus de quoi payer dix fois l'oubli.

S'agissait-il de rengager ses employés, il les faisait venir au bureau de M. Breton, son comptable. Et là se passaient les courtes scènes suivantes :

— Eh bien ! Monsieur, comment s'arrange-t-on, combien gagnes-tu ?

— Sept piastres, M. Paquet.

— Oui ?... Eh bien, j'ai pensé de t'engager au même salaire....

— Silence — Cà ne fait pas ? — Eh bien, Breton, marque-lui donc cinquante sous de plus... Es-tu content ?

— Oui... mais... j'avais pensé....

— Quoi ? qu'est-ce que tu avais pensé ?

— J'avais pensé, M. Paquet, vous demander une piastre de plus par semaine.

— Ah ! ... oui... euh !... C'est bon, marque-lui donc sa piastre, Breton... — Es-tu content maintenant ?

— Oui, M. Paquet.

— Eh bien ! moi aussi, mais je t'assure que tu as besoin de la gagner ta piastre. Si tu ne la gagnes pas, je saurai bien te la faire gagner, moi !

Un autre arrivait.

— Es-tu content de ta paye A... ?

— Oui, M. Paquet, cependant....

— Cependant, quoi ?...

— Je voudrais vous demander... un écu (60 sous) de plus.

— Oui !... Eh bien ! moi je vais te donner la piastre complète. Mais toi aussi, tu vas la gagner, ta piastres ; car je serai là, moi....

— Merci, M. Paquet.

C'était aussi une heure agréable que celle de la paye le vendredi soir. Quand l'aiguille de l'horloge

marquait franchement huit heures on se rendait au bureau, M. Paquet se tenait debout, en arrière du comptoir, près du comptable, et la paye commençait.

— Vous, un tel, combien gagnez-vous ?

— Six piastres, M. Paquet.

— Combien prenez-vous cette semaine ?

— Trois piastres.

Et pendant que M. Paquet donnait les trois piastres, M. Breton portait le reste au crédit du commis. Un autre suivait et les mêmes question se répétaient. Mais voici un tout jeune commis engagé de la semaine.

— Eh bien ! mon garçon, es-tu content chez Paquet ?

— Oui, Monsieur.

— Je t'ai engagé pour trois piastres et demie, mais tu travailles bien, en voilà quatre. Breton, marque-lui quatre piastres par semaine à ce garçon-là.

C'était un petit incident fort agréable pour celui qui en était l'objet, car, en même temps que le salaire, l'estime générale montait d'un cran pour le jeune travailleur.

Il y avait aussi pendant le défilé des commis les " sermons " de M. Paquet. Tout-à-coup la paye s'arrêtait. — " Il me vient une idée, attendez ! Il se passe dans le magasin quelque chose que je n'aime pas, il faut que ça cesse. Quand vous vendez des gants à Monsieur ou à Madame, vous les leur laissez essayer. Alors ils les agrandissent, les déforment ; et quand ils ne les achètent pas, les gants ne sont plus vendables. Je ne veux pas de cela. C'est très facile

de savoir si les gants font à une main, sans les essayer. Tenez ! et il en donnait la manière.

La paye reprenait jusqu'à ce qu'il surgisse une autre idée. Ajors il s'arrêtait de nouveau pour faire son *sermon*. Généralement, il plaçait en guise d'exorde quelque histoire vécue ou quelque trait piquant recueilli dans la semaine et dont il tirait ensuite des développements théoriques sur l'art de vendre et la manière de servir le client ; la conclusion suivait brève comme une sentence, logique comme un principe.

On les trouvait parfois longues ces séances du vendredi soir, nul cependant ne se plaignait du sermon car les fines observations de cet homme pratique valaient les meilleures pages des traités de commerce.

Le samedi soir, M. Paquet rencontrait encore ses employés au moment de la fermeture du magasin. Il avait coutume de se tenir près de la porte de sortie, disant un bon mot à chacun. Parfois il s'adressait à tout un groupe : — "

— Hein ! vous êtes contents de partir ?

— Mais oui, M. Paquet. Demain, pas de magasin !

— Eh bien !... moi... euh !... Ça me fait de la peine de vous voir partir. J'ai hâte à lundi pour vous revoir. Mais en attendant, je vais préparer mon fouet à sept *mises* !... " et le geste indiquait la chose.

Citons encore un trait de la délicate attention de M. Paquet à l'égard de ses employés. S'apercevait-il que l'un d'eux avait beaucoup travaillé, servi nombre de clients, parlé toute une matinée, il s'approchait de lui et lui disait : " Tu es fatigué, mon ami,

va te reposer un peu là-haut, prends un bol de lait, une tasse de thé, ce que tu voudras. ”

“ Là-haut ”, c’était la salle à dîner où d’ailleurs prenaient leur repas tous les employés de la maison¹. On y servait généreusement ce que chacun désirait.

“ Là-haut ”, on trouvait aussi Mme Paquet avec qui on aimait toujours à causer du magasin. Celle-ci, tout entière à l’éducation de ses enfants et aux multiples soins d’une importante administration domestique, ne pouvait guère s’occuper de commerce ; mais elle se montrait toujours heureuse de conseiller et d’encourager quiconque s’adressait à ses lumières. Que d’employés elle a consolés, soutenus dans leurs difficultés, assistés même de ses propres deniers ? Sous le rapport de la charité elle ne cédait pas d’un pouce à son mari ; tous deux plutôt marchaient de pair dans une entente parfaite.

Oui, ce M. Paquet sévère, exigeant, cachait sous la rude écorce de sa nature énergique un cœur bon et généreux. Aussi ses employés l’estimaient et l’aimaient à l’égal d’un père. Certains, aux prises avec les difficultés pratiques de la vie, recouraient aux lumières de son expérience ; d’autres, à qui il donnait six pour cent d’intérêt, lui confiaient leurs petites économies. Plusieurs ont passé leur vie au service de sa maison : leur doyen, M. Alfred Hamel, décédé en 1926, avait célébré le 15 mars 1918, le cinquantième anniversaire de son entrée au magasin.

Enfin Québec compte toute une pléiade de commerçants qui, après un séjour de dix et même vingt

¹ Cette coutume cessa lorsque les employés devinrent trop nombreux.

ans auprès du maître, ont fondé à leur compte des établissements, honneur de notre cité. Qu'il suffise

CONVENTION DES EMPLOYÉS DE LA MAISON Z. PAQUET
DE PLUS DE DIX ANS DE SERVICE.
1893.



J. Michaud, T. Breton, C. Lavoie, C. Faguy, A. Hamel, C. Lacroix,
P. Jobin, J. Pineault, L. Lelièvre, C. Pichette, S. Belleau, A. Labadie,
G. Villeneuve, A. Delisle, C. Z. Langevin, O. Gilbert, J. Bordeleau,
A. Vézina, C.-L. Heureux, V. Bertrand, L.-H. Paquet, S. White, F. X. Raté,
P. Laprise, J. Simpson, N. Parent.

de nommer parmi les plus importants : la maison de gros de Déchène et Compagnie, les magasins de nouveautés du Syndicat de Québec, de T. Simard, de Faguy-Lépinay, de T.-O. Dubuc, de B. Guillot. On peut dire en toute justice que M. Paquet fut réellement un grand chef, formateur d'hommes dont l'action a donné à notre commerce une vitalité considérable.

CHAPITRE XI

L'œil du Maître.

“ Il n'est pour voir que l'œil du maître. ” Cette sentence du fabuliste renferme une vérité que l'expérience des siècles ne cesse de ratifier. Tout patron qui veut mener à bien ses entreprises doit exercer sur son personnel une stricte surveillance. Un chef, en effet, n'est pas seulement la tête qui conçoit des plans ou intime des ordres, mais encore l'œil qui voit à leur intégrale exécution.

Oh ! l'œil du maître, quel efficace stimulant ! Partout où s'exerce son action, c'est l'activité dans le travail et la paix dans l'ordre.

Pour peindre ce qu'il croit être le terme de la béatitude satisfaite, un caricaturiste, peu moralisateur et qui ne connaît la vie qu'en rêve, a représenté un patron mollement renversé dans un fauteuil à bascule, les jambes allongées et les talons gracieusement appuyés sur le rebord de son bureau ; ses lèvres pincant un délicieux havane dont la douce influence envahit tout son être : l'homme ferme l'œil et s'endort.

Malheur au patron qui oserait prendre cette position nonchalante de tout repos, mettant les pieds là où doivent travailler les mains, car il risquerait de voir bientôt ses entreprises languir et tomber.

M. Paquet n'a jamais connu ces moments de doux farniente : sa position à lui était la verticale.

Debout et l'œil brillant, comme la lumière d'un phare dans sa tour : tel on l'a toujours vu dans son magasin.

Il y était vraiment chef et roi, il en connaissait tous les recoins, il pouvait dire à chaque instant la place d'une pièce d'étoffe le tiroir où se trouvait tel objet. Au retour d'un voyage de repos ordonné par son médecin, il rentre au magasin. Une femme en sort sans paquet.

— Comment, Madame n'a pas été servie ?

— Non, Monsieur, le commis ne trouve pas telle étoffe dont j'ai besoin.

— Venez avec moi, Madame.

Et s'adressant à l'employé :

— Regarde donc sur cette étagère, quand je suis parti, il y avait là une pièce de drap... Elle y est encore. Tu pourras servir Madame.

La surveillance de M. Paquet était active et universelle. Il s'occupait de tous et de tout : des employés et des clients, des achats et des ventes, du bureau et du magasin.

Lorsqu'il n'y avait pas beaucoup d'acheteurs, il se promenait lentement, le long des comptoirs, les mains derrière le dos, absorbé dans ses réflexions ou, souriant, adressait la parole à chacun de ses employés, disant à tous un bon mot. Mais, dans le temps des affaires où le magasin se remplissait, M. Paquet devenait, selon l'expression de ses employés, " un vrai lion " toujours en mouvement. Parfois il s'arrêtait, inspectait le magasin d'un seul coup d'œil et se portait, en quelques enjambées, là même où sa présence était utile ou nécessaire. Comme on ne pouvait

s'expliquer ni sa rapidité d'action ni cette faculté qu'il possédait de tomber, au bon moment, sur tout commis fautif, on le croyait doué d'une véritable intuition : " M. Paquet disait-on, a des yeux tout autour de la tête. "

Faut-il s'étonner que ce surveillant émérite exigeât que son magasin fut un modèle d'ordre et de propreté ? Tout employé qui s'oubliait sur ce point était immédiatement averti. M. Paquet apercevait-il un tiroir ouvert, il disait : " Tiens, un tiroir qui s'étouffe ! On lui fait prendre l'air à sa guise. " Si des objets restaient sur les comptoirs : " Encore des choses à la traîne ! Ce n'est pas chez Paquet, ce coin-ci. "

Les petits messagers connaissaient bien leur maître : aussi dès qu'il le voyait s'approcher, ils se mettaient en mouvement, ramassaient une épingle ici, un bout de papier là. M. Paquet souriait de leur activité et pour les encourager leur glissait une petite pièce blanche en disant : " Tiens, mon garçon ; toi, tu feras un homme. " Voulant un jour donner une leçon à son balayeur, il plaça une pièce de dix sous, sous le pied d'une chaise. Quand l'employé eut fini sa besogne, le patron l'appela.

— As-tu bien balayé partout ce matin ?

— Oui, Monsieur.

Et M. Paquet de regarder de droite, de gauche ; puis déplaçant la chaise comme pour mieux examiner :

— Tiens, tiens, tiens, regarde donc ce que tu as oublié en balayant, " et de son doigt il montrait la pièce.

Cet instinct de la propreté était si développé chez M. Paquet qu'on l'a vu sortir de son magasin pour ramasser dans la rue les morceaux de papier qui traînaient devant sa maison.

Un jour, un jeune commis avait sous son pied une de ces feuilles de papier dont on enveloppait les emplettes. M. Paquet s'approche, se penche ; d'une main, lui ôte doucement le pied et de l'autre retire le papier en disant : " Tu ne dois pas être bien riche, toi ! "

Vous qui courez après la fortune retenez ce trait, retenez surtout cette autre parole de M. Paquet qu'on pourrait écrire en lettres d'or au frontispice de son magasin : " Moi, je me plie pour ramasser une épingle, non pas pour la valeur, mais pour le principe de ne rien laisser gaspiller, et c'est avec ça que je bâtis des maisons. "

On a dit peut-être plus élégamment : — : " Les petites économies, font les grandes fortunes " — mais l'idée est la même parfaitement réalisée dans cet homme dont la richesse fut le résultat d'une épargne intense et sagement réglée.

Si M. Paquet tenait à l'ordre et à la propreté de son magasin, il veillait aussi à en écarter tout danger d'incendie. On a toujours raison de craindre le feu, mais à cette époque où l'on avait vu tout Québec flamber, la crainte était plus que justifiée. C'est pourquoi M. Paquet avait absolument défendu à ses employés de fumer, non seulement dans l'intérieur du magasin, mais encore dans la cour où se trouvaient habituellement un assez grand nombre de caisses.

A la porte de la rue Desfossés, entrée ordinaire des employés, il avait fait placer un seau d'eau pour

que chaque fumeur y déchargeât complètement sa pipe en entrant. Il ne fallait pas essayer de la décharger ailleurs car M. Paquet était là pour rappeler à l'ordre le délinquant. " Hé ! hé ! un tel... là... Je t'ai dit de décharger ta pipe dans le seau et de cogner une couple de coups pour qu'il n'en reste pas dans le fond." Rire des autres commis. Mais l'homme cognait ses deux coups sur le bord du seau.

Il y avait bien aussi les jeunes messagers dont M. Paquet avait à se méfier. Par leur fonction même, ceux-ci avaient des moments de liberté et, alors, quel plaisir d'échapper à l'œil terrible de leur maître, pour goûter au fruit défendu, la délicieuse cigarette. Quand on a treize ans et même quand on en a moins, c'est un plaisir délectable d'aspirer la blanche fumée et de faire l'homme en lançant en l'air des volutes bien corsées. Naturellement le coin préféré des jeunes espiègles était, là même où ils pouvaient s'abriter, en arrière des caisses de la cour. Mais à peine les cigarettes avaient-elles dégagé une légère fumée, que M. Paquet prenait, lui aussi, le chemin des caisses. Oh ! alors vous eussiez vu nos hommes se rapetisser soudain et se blottir chacun dans sa cachette. M. Paquet s'en allait d'un pas mesuré à travers la cour, heurtant du pied les abris des fumeurs atterrés. Et, feignant de ne pas les voir, il passait et repassait faisant tout haut ses réflexions. " Mais, comme ça sent la fumée par ici !... Ah ! si j'en prenais un à fumer dans les caisses... oui, si j'en prenais un... ce serait la porte... tout de suite." Puis, satisfait de la crainte qu'il avait inspirée, il rentrait tranquillement au magasin.

Inutile de dire que nos jeunes désobéissants ne tardaient pas à sortir de leur boîte. On les voyait se glisser le long des murs, se couler prestement dans la porte, et regagner en toute hâte leur charge respective. Là seulement, ils respiraient, assurés que M. Paquet n'avait rien vu.

Mais ce n'était pas uniquement sur ses employés que M. Paquet exerçait une stricte surveillance, il avait aussi l'œil ouvert sur les clients. Tout commerçant sait que dans la foule honnête qui entre à son magasin, il existe des unités à la conscience large et aux doigts crochus.

Lorsque M. Paquet recevait à la porte une personne reconnue ou soupçonnée voleuse, il la conduisait lui-même au commis qu'elle avait choisi. " Servez bien Madame, " disait-il. Puis déplaçant sur le comptoir, une pièce d'étoffe ou un objet quelconque, il y passait la main comme pour l'épousseter, ajoutant cette phrase convenue qui servait d'avertissement au commis : " Prenez garde à la poussière. "

Une bonne vieille revêtue d'un grand châle carreauté marchandait un jour quelques verges d'étoffe. Pendant que le commis se retournait elle glissa adroitement sous son châle une pièce assez considérable. Son action n'avait pas échappé à l'œil vigilant de M. Paquet. Aussi quand elle vint à sortir, celui-ci se planta devant elle et, soulevant le bord du châle lui dit avec un sourire demi-bon, demi-malin : " Madame, à la verge, mais pas à la pièce. . . "

Les voleurs sont rares, les distraits plus fréquents. M. Paquet aimait à corriger ces derniers.

Un jour, une cliente plus occupée de sa marchandise que de son argent, partit, oubliant sa bourse sur le comptoir. M. Paquet s'en était aperçu. La femme sortie, il s'empara du porte-monnaie. Il savait bien que celle-ci n'irait pas loin sans s'apercevoir de sa distraction. Aussi surveillait-il la porte. La voici qui arrive empressée, anxieuse. M. Paquet lui ouvre, la salue poliment et lui dit d'un ton quelque peu railleur en lui présentant sa bourse : " Madame, permettez-moi de prendre soin de votre argent. "

Cette active surveillance, M. Paquet avait le talent de l'exercer avec grâce. Aucune gêne ni embarras dans ses mouvements. Il recevait les clients, leur parlait aimablement sans que son œil cessât de regarder. Il n'était pas de ces statues muettes que l'on aperçoit quelquefois dans certains magasins, les yeux fixés sur tel coin ou tel groupe oubliant qu'il y a partout du monde circulant entre les tables. Son œil était réellement celui du maître qui connaît bien sa maison, qui en devine les besoins, qui se porte là où sa présence est utile et désirée, enfin qui, par son intervention, met tout le monde à l'aise. On savait que M. Paquet était dans son magasin, non en inquisiteur soupçonneux, mais en patron qui tient à s'occuper sérieusement de ses affaires.

Son assiduité au magasin était exemplaire. On peut dire qu'il y était toujours et toute la journée, tant il avait conscience de l'importance de son rôle de chef et de surveillant. Il confiait ses achats à des commis, il laissait l'administration de sa caisse à son comptable ; mais il ne voulut jamais qu'un autre le remplaçât au magasin.

Si, parfois, gagné par la fatigue, il voulait prendre une demi-heure de repos, c'était toujours dans les heures où les clients se faisaient plus rares. Encore avait-il bien soin, avant de franchir le seuil de la porte, de se retourner vers ses employés en disant : " Il n'y a plus personne au magasin... là... M. Paquet s'en va !... " Il partait, mais revenait tout de suite. Et, pour mieux attirer l'attention de ses commis, pour les mettre sur le qui-vive par rapport à la clientèle, il reprenait son refrain : " Il n'y a plus personne au magasin... là... Non, il n'y a plus personne !... M. Paquet est parti !... "

Les commis habitués à cette petite scène souriaient et répétaient : " M. Paquet est parti !... et cela voulait dire : " Veillons ", car ils n'ignoraient pas que, même au repos, l'œil du maître était encore sur eux.

Aujourd'hui, M. Paquet est bien parti, mais son exemple demeure. Puisse-t-il être imité par tous les patrons. Si, à la tête de chacune de nos entreprises, il y avait un Zéphirin Paquet, nous croyons qu'une ère de prospérité exceptionnelle se lèverait pour notre Province. Pussions-nous en saluer l'aurore.

Ne servez pas seulement votre maître lorsqu'il a l'œil sur vous, comme si vous ne pensiez qu'à plaire aux hommes ; mais servez-le d'affection, regardant en lui le Seigneur et non l'homme.

St. Paul aux Eph. VI, 7.

CHAPITRE XII

M. Paquet intime —

Ses relations de famille.

Le lecteur qui jugerait M. Paquet d'après les seuls chapitres qu'il vient de lire, qui ne verrait en lui qu'un homme de talent ou qu'un commerçant chanceux, n'aurait pas une idée suffisamment juste de la physionomie morale de ce travailleur incomparable. Commerçant, il le devint par suite des circonstances qui orientèrent sa vie, mais, dans l'intime de l'âme, M. Paquet resta, par atavisme, un terrien aux goûts simples et modestes.

Son éducation familiale, si elle fut un peu rude, lui donna des habitudes de travail. Jamais il ne craignit de fatiguer son corps par de durs labeurs. Mais, chez le marchand, les muscles eurent moins d'exercice, et l'activité monta des bras à la tête. Celle-ci devint alors le siège d'un travail considérable, car M. Paquet voulait que sa tête lui tînt lieu de bureau. Il se livrait sur ses achats, ses ventes, ses bénéfices et les moyens de les réaliser, à de longues réflexions où s'affinait son jugement et se développait sa mémoire. Ceux qui ont fréquenté M. Paquet ont tous été frappé de ses capacités intellectuelles : “ C'est l'homme le plus intelligent que j'ai connu ! ” — “ Il avait un jugement très lucide et était doué d'une

extrême prudence en affaires ! ” — “ Sa mémoire était prodigieuse ! ” Telles sont les phrases que nous avons recueillies bien souvent sur la bouche de ses familiers.

Ces habitudes de réflexion ininterrompue répandaient sur sa physionomie un air de gravité et le tenait un peu à l'écart des distractions que l'on goûte en famille ou dans la compagnie de ses amis. A qui venait essayer de le distraire, il répondait : “ Laissez-moi *jongler* ! ”

Le dimanche surtout, il *jonglait*. — “ Ce jour-là, disait-il, pour moi, pas d'amusements, pas de musique, pas de promenade, pas de plaisirs comme les autres en prennent. Le dimanche, je prépare ma semaine. Dans ma tête, je vois tout mon magasin, je dispose ma marchandise, je place mes commis : toi, ici ; toi, là. Ce jour-là, j'en fais sept. ”

Arrivé à la fortune par ses propres efforts, M. Paquet aurait pu chercher dans des relations sociales la considération et les louanges humaines. Il préféra rester rivé à la besogne. Si, parfois, au cours de la conversation, il aimait à se dire “ fils de ses œuvres, ” à rappeler ses succès avec quelque complaisance, il s'en excusait volontiers disant : “ C'est un orgueil bien placé que de vouloir être le premier en tout. Quand j'étais laitier, j'ai voulu devenir le premier et j'ai réussi. Si j'avais été menuisier ou forgeron, j'aurais essayé de devenir le premier menuisier, le premier forgeron. C'est là un bon et juste désir. ”

Devenir bon premier n'était pas chez M. Paquet un simple désir, mais une ambition qui soulevait toute sa puissante énergie, une résolution implacable, doublée d'une audace réfléchie et d'une fougue irrésistible.

Une fois qu'il avait tout considéré et qu'il avait pris une décision en connaissance de cause, il ne doutait pas du succès et, quelque observation qu'on lui fît, il allait de l'avant. C'est sans doute à un donneur de conseils qu'il dit un jour : " Oui, oui ! si j'avais écouté *tout chacun*, il y a longtemps que je serais dans le fond de Penouille¹ ! "

Homme de grand bon sens et de jugement droit, M. Paquet pouvait se passer de conseiller et cependant, bien que ses opérations fussent prévues, calculées et précisées dans leurs moindres détails, il n'entreprenait rien de considérable sans recourir aux lumières et à la sagesse de son épouse.

On raconte qu'un jour un commerçant à la parole subtile essaya d'entraîner M. Paquet dans une sorte de trust commercial. Celui-ci, selon son habitude réfléchit longtemps à ce projet, puis en parla à sa femme. Mme Paquet, qui n'avait pas subi l'influence des beaux raisonnements du proposeur, prit la chose plus froidement et signifia un refus formel. Trois semaines après l'homme était en banqueroute et M. Paquet se félicita de sa prudence.

De son éducation familiale, ce travailleur acharné avait encore gardé les goûts simples des gens de la campagne. Point de recherche ni de luxe dans sa mise. Les caprices de la mode, bien que pénétrant parfois dans son magasin, trouvèrent toujours fermées les portes de sa garde-robe.

Il s'habillait ordinairement de serge noire. Le col blanc de sa chemise empesée lui cachait presque entièrement le cou. Sa cravate toujours noire devait

¹ Un certain canton pauvre.

être confectionnée des propres mains de Mme Paquet : il n'en voulait pas d'autres. Son esprit d'économie le portait à pousser très loin l'usure de ses vêtements et quand on lui disait : " M. Paquet votre habit est trop vieux, il est décoloré ", il répondait : — " Qui vous dit que cette nouvelle couleur n'est pas plus belle que la première ? " — Si, cependant, il se rendait aux raisons alléguées, il allait simplement trouver un de ses commis disant : " J'ai besoin d'un pantalon, donne-moi donc trois verges de ce drap. " — " Mais alors, M. Paquet, reprenait le commis, prenez de ceci, c'est bien meilleur ! " — " Non, non, de celui-ci, répondait-il, et son doigt indiquait l'étoffe de moindre qualité. "

A quelqu'un qui lui demandait pourquoi il prenait toujours trois verges de drap pour un pantalon, il dit : " Affaires d'économie, mon garçon : dans trois verges de drap on taille toujours deux pantalons sans perte d'étoffe, autrement, on gaspille une demi-verge. "

Minutie, diront quelques-uns, surtout chez un commerçant tel que M. Paquet. Minutie ? — Non. L'homme qui se plie pour ramasser à terre une feuille de papier, une épingle, un bouton, fait un geste digne de respect surtout s'il le fait comme M. Paquet " pas pour la valeur, mais pour le principe de ne rien laisser gaspiller. " Et que l'on se garde de croire à des sentiments d'avarice. Non, son économie était principe raisonné, habitude de vie. S'agissait-il de son propre honneur ou de la réputation de son magasin ? Sa main s'ouvrait libéralement. Mais par instinct, M. Paquet était un économe aux goûts simples.

Volontiers, pour obéir à son attrait, il aurait quitté la ville et gagné la campagne. Quand, à de rares intervalles il parvenait à se soustraire à son absorbante besogne, c'est à Capsa, au milieu des siens, qu'il aimait à se rendre pour retrouver dans le calme et la paix les souvenirs de son enfance. Et comme il se sentait chez lui sous le toit paternel ! Toutes les fibres de son âme s'y épanouissait d'aise. Il se plaisait surtout à inspecter le domaine. On le voyait admirer les carrés de légumes proches de la maison, puis passer à travers les grands rectangles des céréales pour gagner les pacages. Pouvait-il, lui, l'ancien laitier de Québec, se dispenser d'une visite aux bonnes bêtes qui paissaient là ? A son approche, celles-ci levaient la tête et le regardaient de leurs yeux fixes, et lui les contemplait, supputant leur poids et leur prix. Quand il les avait bien toutes vues, il poussait sa promenade jusqu'à la rivière Jacques-Cartier qui limite la propriété au nord. Généralement, il s'asseyait au bord de l'eau, près d'une petite chute, dans un coin délicieux d'ombrage et de fraîcheur ; et, tandis que l'onde grondait en écumant sur les roches ; que le vent, plus doux, susurrail dans les hautes branches des pins, M. Paquet s'attardait à revivre sa jeunesse : les durs labeurs, en compagnie de son père, dans les friches ; les grands battages du blé dans la grange ; les courses dans les pacages à *l'heure des vaches* ⁸ les baisers maternels, le soir, alors qu'on se glissait sous la *couverte de catalogne*. Et, devant ces souvenirs il lui semblait être, lui, le citadin enrichi, un déraciné. Aussi, quand il rentrait à la maison, son enthousiasme éclatait en paroles ardentes disant à ses neveux attentifs, les beautés de la terre, les gloires

et les mérites de la vie champêtre. — “ Oncle, lui dit un jour un de ceux-ci, garçon de quatorze ans, amenez-moi à la ville, j’étudierai, puis je ferai du commerce comme vous. ” — “ Non, non ! s’exclama M. Paquet effrayé, vous autres, faites des habitants ! ”.

Cet amoureux du sol natal était bien de la race de ceux qui crient : “ Ne vends pas la terre ! ” Il ne se contentait pas de le crier il veillait à ce que le bien familial passât de père en fils, non seulement intact mais amélioré.

Lorsque le 28 février 1843, M. Paquet vit mourir son père, il accourut à Capsa pour consoler les siens. Son frère, François, avait vingt et un ans. Découragé par la pauvreté du sol, terre de sable comme toutes celles de Capsa, celui-ci songeait à tenter fortune ailleurs. — “ François, lui dit alors son aîné, reste sur la terre, c’est le bien paternel, il doit toujours appartenir à la famille. Demeure ici, et quand je serai en mesure de t’aider, je le ferai. ” François écouta cette raison et promit de rester. Afin de l’encourager, de l’enraciner en quelque sorte dans ses guérets, Zéphirin obtint de sa mère une donation de tout le bien familial en faveur de son frère ; et, pour en mieux marquer le sens, on choisit pour cette donation l’anniversaire même de la mort du père, le 28 février 1844. De ce moment, François fut regardé par tous comme le second chef de la famille.

C’est surtout à partir de la mort de son père que M. Paquet devint la providence des siens. Sa mère spécialement fut l’objet de ses filiales attentions. Discrètement, il lui faisait parvenir tout ce dont elle avait besoin. Elle n’était pas riche, la vaillante

femme ! N'ayant pour tout trésor que la belle couronne de ses dix-huit enfants, il lui fallait calculer pour nourrir la maisonnée. Mais malgré les petites épreuves inhérentes à cette situation difficile, elle gardait au cœur assez de joie pour en remplir à débordement celui de tous ses enfants. Aussi vivait-on heureux à Capsa.

Fidèle à sa promesse d'aider son frère, M. Paquet acheta de Alfred Venner, le 17 mai 1871, une terre de deux arpents une perche de front sur vingt arpents de profondeur et située dans la partie de la Pointe-aux-Trembles appelée village Saint-Jean. Le 19 octobre suivant il en faisait don à François².

Deux ans plus tard, toujours pour son frère, il achetait de Dame veuve Joseph Matte pour une somme de \$1,200. deux terres ayant en totalité trois arpents de front sur une vingtaine de profondeur³. Ces trois arpents avoisinant les deux précédents constituèrent ensemble un nouveau patrimoine que François Paquet transmit à son fils Joseph par donation testamentaire du 28 février 1892. Jusqu'à sa mort, M. Paquet porta un vif intérêt aux travaux agricoles de son neveu Joseph. Il ne manquait pas, à l'occasion de lui donner des conseils et des encouragements.

Si M. Paquet porta une sollicitude particulière au bien paternel, il n'oublia aucun des membres de sa famille. Tous avaient accès auprès de lui, tous avaient part à ses largesses. Bien d'autres encore

² Greffe J.-B. Pruneau, 17 mai 1871 et 19 oct. 1871, No 10,096, et 10,227.

³ Greffe J.-B. Pruneau, 18 mars 1873, et 30 juillet 1873. No 11,063 et 11,303.

implorèrent sa charité et le trouvèrent toujours généreux. Quelqu'un qui l'a bien connu a dit : "Les dons de M. Paquet, c'étaient comme les doigts de la main." — "Ah ! ajoutait-il, si je pouvais parler, que de belles choses je raconterais !" Et chaque fois qu'il donnait, il disait : "Cachez cela, n'en parlez à personne."

Oui, sans doute, beaucoup des actes de la charité de M. Paquet nous resteront inconnus, mais Dieu en sait le nombre : et comme Dieu paie toujours au centuple nous espérons que la récompense de son serviteur a été belle et grande.

Il y comptait d'ailleurs sur cette récompense céleste, car il était bon chrétien. Sans doute, nul ne songera à le classer parmi les dévots, mais il pratiquait bien sa religion. Comme tout bon Canadien, il assistait régulièrement aux offices de l'Église, se confessait et communiait aux principales fêtes de l'année, faisait chaque jour sa prière et récitait le chapelet en famille. Chaque matin, il ne manquait pas en franchissant le seuil de son magasin de tracer sur lui-même un grand signe de croix. Belle tradition ancestrale dont ses enfants ont été les témoins émus !

Il avait en horreur les blasphèmes et les jurons. Tout commis qui s'oubliait sur ce point, en sa présence, recevait immédiatement une verte leçon. Il se tournait vers le coupable d'un air indigné, et lui disait : "Je ne vous reconnais plus !" — On l'a entendu adresser ce petit sermon à quelqu'un qui, dans un moment d'impatience, n'avait pas respecté le saint nom de Dieu. — "Mon garçon, j'ai entendu un grand prédicateur qui disait : "On reconnaît un homme à

son langage S'il parle français on dit : c'est un français, s'il parle anglais, on dit : c'est un anglais. — Eh bien ! moi, je dis que celui, qui, comme vous, parle le langage de l'enfer, c'est un démon ! ”

M. Paquet avait une grande délicatesse de procédés envers les prêtres, les religieux et les religieuses qui venaient à son magasin. Pour eux, il avait toujours un commis du dimanche, et il veillait à ce qu'ils fussent servis avec soin et amabilité.

Voilà, croyons-nous, des traits de physionomie qui ont échappé à beaucoup de ceux qui n'ont connu de M. Paquet que l'homme de commerce. Puisse son exemple susciter parmi nous beaucoup d'imitateurs.

Honorez votre père et votre mère par action, par paroles et par toute sorte de patience, afin qu'ils vous bénissent et que leur bénédiction demeure sur vous jusqu'à la fin.

Eccli. III. 9-10.



CHAPITRE XIII

Dernières années de M. Paquet.—Sa mort.

Lorsque, en 1890, Monsieur Paquet construisait son troisième magasin, il avait soixante-douze ans dont quarante années de pratique commerciale. Les infirmités semblaient épargner ce vieillard, resté droit et robuste comme au temps de sa pleine maturité. Huit ans encore, il travaillera sans défaillance, développant et consolidant son œuvre. Il voulait en effet, que lui disparu, sa maison restât debout. Mais comment en assurer l'avenir ? Aux heures de calme et de solitude, M. Paquet se le demandait, sans doute, mais personne ne pénétra pleinement sa pensée. D'instinct et par habitude du commandement, il semblait vouloir ne céder à personne de son vivant l'administration de ses affaires. Cependant le 7 juin 1898, M. et Mme Paquet signaient en faveur de leur fils Joseph-Arthur une donation de tous leurs biens moyennant certaines obligations envers eux-mêmes, ainsi qu'à l'égard de ses frères et sœurs.

Par l'acte de donation, M. Paquet croyait avoir assuré pour longtemps l'avenir de sa maison. Hélas ! la Providence se joue parfois cruellement des desseins des hommes ! Joseph-Arthur devait trois ans après disparaître de la scène du monde sous les yeux mêmes du père éploré. Vers la fin de février 1901, épuisé sous le fardeau des affaires, M. Joseph-Arthur Pa-

quet entreprit un voyage de repos aux États-Unis, en compagnie de sa femme. Mais ce voyage n'eut pas le résultat attendu. Le malade revint à Québec fatigué. Bientôt les docteurs constatèrent une myélite fort grave.

Se sentant frappé à mort Joseph-Arthur se hâta de mettre ordre à ses affaires. Toutes ses industries et sa maison de commerce de la rue Saint-Joseph furent placés, par lui, sous le contrôle d'une compagnie constituée en corporation civile, pendant la session provinciale de 1901. Elle reçut sa sanction légale trois jours avant la mort du cher malade¹.

Le 29 mars vers six heures du matin, Joseph-Arthur s'affaiblissait. Il signa son testament, puis ne songea plus qu'à se bien disposer à paraître devant Dieu. Le R. P. Désy, s.j., qui l'assistait, lui procura, pour le suprême passage, tous les secours de la religion. A 10 h. 15 m. du matin la mort avait fait son œuvre. Le premier avril, jour des funérailles, toutes les autorités religieuses et civiles, les sommités de la politique et de la magistrature suivies de quatre mille hommes, accompagnèrent la dépouille mortelle du défunt depuis sa demeure, rue d'Auteuil, jusqu'à la Basilique où fut chanté l'office divin. Cet imposant tribut d'hommage rendu au fils honorait surtout le père qui avait doté sa ville d'une maison de commerce de première valeur.

M. Paquet vécut encore quatre ans. Mais à la pâleur de sa figure et à l'amaigrissement de ses traits, il était visible pour tous que les forces physiques déclinaient chez le vénéré vieillard.

¹ Cette loi régit encore aujourd'hui la Compagnie Paquet Limitée.

Au commencement de l'année 1905, la débilité augmentant de plus en plus, il mourut le 26 février, âgé de quatre-vingt-six ans et deux mois. Mgr Gauvreau, curé de Saint-Roch, qui tenait M. Z. Paquet en particulière estime, avait voulu l'assister dans ses derniers moments et lui procurer tous les secours que la Sainte Église réserve à ses fils mourants.

Le corps du défunt exposé dans le grand salon de sa demeure fut visité pendant deux jours par une foule considérable. On peut dire que tout Québec défila devant les restes de ce grand citoyen.

De toutes les parties du pays et même de l'étranger arrivèrent un grand nombre de télégrammes de condoléances. Nous tenons à citer celui de Sir Wilfrid Laurier, premier ministre du Canada.

Ottawa, 27 février 1905.

A M. Joseph Paquet, Québec.

Acceptez pour vous-même et toute votre famille l'expression de mes sincères condoléances. Vous perdez un excellent père et moi je perds un ami de plus de trente ans.

WILFRID LAURIER.

Les funérailles eurent lieu le mercredi, 1er mars, à 9 h. du matin. L'immense cortège que l'on avait vu aux obsèques du fils se reconstitua, plus compact et plus nombreux encore, pour glorifier le père. En tête marchait un détachement de la police suivi de l'armée des employés du magasin. Puis venait le corbillard littéralement couvert de fleurs, témoignages d'estime et de reconnaissance. Le deuil était conduit

par les fils et le frère du défunt. Derrière eux marchaient les représentants de toutes les classes de la société, les délégués des différentes maisons de commerce de la ville, enfin l'immense foule du peuple recueillie et priante. L'église de Saint-Roch se trouva trop petite pour contenir tant de monde. Après la messe solennelle de Requiem, Sa Grandeur Mgr Bégin donna l'absoute. L'inhumation eut lieu au cimetière Saint-Charles dans le terrain que le défunt avait acheté lui-même pour sa famille.

Jamais Québec ne fit pareil triomphe à l'un quelconque de ses citoyens. Cette manifestation sympathique et admirative montait éclatante et spontanée vers celui qu'on regardait surtout comme un héros d'énergie et de travail, comme le type du vrai patriote tel que l'avait défini Sir Wilfrid Laurier dans un discours, le jour de la Saint-Jean-Baptiste : " Les patriotes, les vrais, disait-il, ne sont pas ceux qui parlent, mais ceux qui agissent, qui créent des œuvres utiles et qui consacrent leur vie à répandre autour d'eux un peu plus d'aisance, un peu plus de bonheur. "

De ces vrais patriotes, M. Paquet en était. Son œuvre survit pour dire aux générations actuelles ce que peut un homme à volonté forte et résolue. Aussi aimons-nous à croire que le nom de Paquet ne s'allumera pas en vain, chaque soir, en lettres de feu, au-dessus du vaste magasin. Puissiez-vous, jeunes gens, en le lisant, sentir croître dans vos âmes l'enthousiasme de l'action virile et persévérante.

M. Paquet était mort, mais il restait à ses enfants éplorés pour soutenir leur courage et les conseiller dans les difficultés que présentait l'établissement

et la consolidation de la Compagnie Paquet, une mère sage et prudente, douce et bonne.

Mme Paquet était de ces femmes diligentes dont l'écriture loue la piété, le travail et la vertu. Accomplir simplement tout son devoir sous le regard de Dieu, semblait être son programme de vie.

Entièrement abandonnée à la conduite de la Providence, elle aimait à répéter au milieu des tracasseries et des ennuis qui entravèrent à ses débuts la marche de la Compagnie : " Laissez faire, mes enfants, le bon Dieu arrangera bien cela. " Et, dissimulant elle-même toutes ses peines, elle n'apparaissait devant les siens qu'avec un visage souriant où rayonnaient la paix et le calme d'une âme parfaitement soumise à la volonté divine.

Cette force surnaturelle, Mme Paquet la puisait dans une prière ardente. Chaque fois que ses occupations le lui permettaient, elle assistait à la messe et aux exercices des confréries pieuses dont elle était membre.

Nullement attachée aux biens qu'elle possédait, elle donnait, les deux mains ouvertes, à quiconque faisait appel à sa générosité. Les communautés religieuses de Québec surtout connurent ses largesses. Elle procura aussi à beaucoup de jeunes aspirants au sacerdoce les moyens de suivre le cours de leurs études. Dieu seul sait le nombre de misères qu'elle a soulagées, car elle était habile à cacher ses charités.

Dans ses dernières années on la trouvait ordinairement occupée à la confection de quelques vêtements destinés aux pauvres ; ou bien, les yeux mi-clos, rêvant d'éternité, elle égrenait pieusement son chapelet.

Mme Paquet survécut cinq ans à son mari. En chrétienne éclairée et convaincue, elle avait supporté avec calme et résignation les deuils qui avaient blessé, à si court intervalle son cœur de mère et d'épouse.

Dieu appela à la récompense sa fidèle servante à l'âge de quatre-vingt-neuf ans, le 17 septembre 1910. M. l'abbé Lagueux, curé de Saint-Roch, l'avait assistée à ses derniers moments, et Mgr Gauvreau, bien que malade lui-même, n'avait pas voulu laisser partir sa pénitente pour le ciel sans lui apporter le réconfort de sa bénédiction.

Les obsèques eurent lieu dans l'église Saint-Roch, le 19 septembre en présence d'une foule sympathique et recueillie. Les restes mortels de celle qui fut la première ouvrière de la maison Paquet reposent auprès de ceux de son mari au cimetière Saint-Charles de Québec.

*Mon fils, accomplissez vos œuvres avec douceur
et vous vous attirerez non seulement l'estime, mais
aussi l'amour des hommes.*

Eccli. III, 19.

La Famille Paquet

ZÉPHIRIN PAQUET ET MARIE-LOUISE HAMEL

1. *Marie-Louise*, baptisée, le 3 mai 1844, à N.-D. de Québec ;
mariée à Théodule Parent, à St-Roch, de Québec, le 10 juin 1873 ;
inhumée, le 8 avril 1912, à St-Roch de Québec.
2. *Zéphirin*, baptisé, le 15 avril 1846, à St-Roch de Québec ;
marié à Caroline Monier, à St-Roch, le 12 août 1873.
3. *Philomène*, baptisée, le 15 avril 1846, à St-Roch ;
inhumée, le 21 sept. 1908, à St-Roch de Québec.
4. *Julie*, baptisée, le 28 janvier 1848, à St-Roch ;
inhumée, le 7 mai 1924, à N.-D.-du-Chemin, Québec.
5. *François-Arthur*, baptisé, le 4 juillet 1850, à St-Roch de Québec ;
inhumé, le 8 décembre 1850, à St-Roch de Québec.
6. *Georges*, baptisé, le 1er octobre 1851, à St-Roch ;
inhumé, le 21 sept. 1852, à St-Roch de Québec.

7. *Joseph-Octave*, baptisé, le 3 août 1853, à St-Roch ;
marié à Délia Boivin, à St-J.-Bte de Québec,
le 26 janv. 1885.
 8. *Marie-Joséphine*, baptisée, le 2 octobre 1855,
à St-Roch ;
mariée à Victor de Lotbinière Laurin, le 14
janv. 1879, à St-Roch, de Québec.
 9. *Joseph-Arthur*, baptisé, le 5 sept. 1857, à St-Roch ;
marié à Georgiana Boivin, à N.-D. de
Montréal, le 14 août 1882 ;
inhumé le 29 mars 1901, à N.-D. de Québec.
 10. *Marie-Malvina*, baptisée, le 1er déc. 1859, à
St-Roch ;
mariée à Elzéar Labrecque, à St-Roch, le 24
juin 1889 ;
inhumée le 9 avril 1898, à St-Roch de Qué-
bec.
 11. *Joseph-Eugène*, baptisé le 4 mars 1863, à
St-Roch de Québec.
-

ESSAI DE
MONOGRAPHIE FAMILIALE

LA FAMILLE HAMEL



M. Louise Hamel

LA FAMILLE HAMEL

CHARLES HAMEL I, né en France,

marié 1^o à Judith Auvray, en France.

Un fils Jean né en France, s'établit à Ste-Croix de Lotbinière ;

marié 2^o à Catherine Lemaître, en France ;

un fils, *Charles II*, né probablement au Canada.

JEAN HAMEL I, frère de Charles I, né en France ;

marié à Marie Auvray en France.

1. *Jean-François*, baptisé. le 24 juillet 1661, à Québec, s'établit à l'Ancienne-Lorette.
2. *Pierre*, baptisé, le 14 mars 1664 à Québec, s'établit à Ste-Foy.
3. *Marie-Anne*, baptisée, le 1er juillet 1666 ; mariée à Jean Caillé.
4. *Charlotte*, baptisée, le 6 janvier 1669.
5. *Ignace-Germain*, baptisé, le 21 juillet 1672, à Québec — ordonné prêtre le 6 juin 1696, chanoine de Québec.
6. *François*, baptisé, le 17 octobre 1674, s'établit à Ste-Croix de Lotbinière.

LA FAMILLE HAMEL

CHAPITRE I

Son origine — Ses premiers représentants

La famille des Hamel Canadiens est originaire de Normandie. Le registre de confirmation de Notre-Dame de Québec porte, en effet, que Charles Hamel, de l'archevêché de Rouen, a été confirmé, à l'âge de trente-huit ans, le 23 mars 1664, par Mgr de Laval. A la date du 1er mai 1666, on relève encore dans le même registre l'acte de confirmation de " Catherine Hamel¹, de l'évêché de Rouen " et de " Jean Hamel, son fils, de Rouen " aussi. Ce double témoignage nous suffit pour affirmer l'origine normande de la famille Hamel².

Deux frères, Charles et Jean Hamel débarquèrent à Québec durant l'été de 1656. Cette date est probable. En effet le premier acte notarié que nous possédions sur les Hamel est un contrat de bail à ferme accordé par Jean Gloria à Jean Hamel le 26 décembre 1656, et dans lequel nous lisons ces mots : " Jean Hamel, travaillant, étant de présent au dit Québec. " Cette phrase semble indiquer que Jean Hamel gagnait sa vie en travaillant là où il trouvait

¹ Il s'agit évidemment de Catherine Lemaistre, femme de Charles Hamel.

² Les recherches faites en France pour mieux situer le lieu d'origine de cette famille sont jusqu'ici restées infructueuses.

de l'ouvrage ; mais que, nouvellement arrivé au pays, il n'avait pas encore de demeure fixe : car s'il avait eu maison à Québec, le notaire aurait écrit, selon la formule : " résidant au dit Québec."

Quant à Charles, son premier acte de concession est de 1662 ; mais nous devons faire remonter sa venue au Canada à une date plus reculée. En effet, dans la liste des confirmés de la route Saint-Michel ³ le 22 septembre 1669, on remarque le souci du rédacteur de distinguer, en les groupant en tête de liste, les noms des confirmés nés en France d'avec ceux des confirmés nés au Canada. Or le nom de Charles Hamel fils, âgé de dix ans, est placé parmi ces derniers. Charles, fils, serait donc né au Canada. D'autre part, Jean, fils aîné de Charles Hamel et de Judith Auvray sa première femme, est né en France en 1652 ⁴. Évidemment c'est entre 1654 et 1658 qu'il faut placer l'arrivée de Charles Hamel à Québec. Nous croyons donc que les deux frères sont venus ensemble, probablement en 1656. Charles et Jean Hamel n'étaient pas des illettrés ; leur signature est ferme et toujours accompagnée de paraphe, ce qui, à l'époque, indiquait une certaine habitude de la plume ; et ceci nous inclinerait à croire que la ville de Rouen est la vraie patrie des Hamel, plutôt qu'un bourg de campagne où l'instruction était rare.

De Charles et Jean Hamel descendent tous les Hamel Canadiens.

Jean, de dix ans plus jeune que son frère, naquit en France en 1634 ⁵. Peu de temps avant son départ

³ Sainte-Foy.

⁴ D'après le recensement de 1666.

⁵ D'après le recensement de 1667.

pour le Canada, il avait épousé Marie Auvray⁶. Tous les enfants nés de ce mariage ont été baptisés à Québec.

Pendant sept ans, Jean Hamel gagna péniblement sa vie sur la terre de Jean Gloria⁷. En attendant la charrue et les bœufs, il travailla à la pioche et à la houe les quelques arpents déjà défrichés ; d'après son contrat, en effet, il ne pouvait " abattre aucun arbre sans le consentement du bailleur excepté son bois de chauffage qu'il devait prendre derrière la maison et non ailleurs. " Il lui tardait de posséder un bien à lui, une maison qui fut sienne.

A l'automne de 1663, après avoir serré ses récoltes, il se mit en quête d'une propriété. Le voici qui chemine sur la route Saint-Michel encore mal tracée à cette époque. Les terres en pente du fief Sainte-Ursule⁸ ne le tentent pas. Il passe devant les habitations de Joachim Girard et de Jacques Gaudry⁹ et arrive à l'endroit même où se trouve aujourd'hui l'entrée du cimetière Belmont. Là commençait la terre de Nicolas Gaudry dit Bourbonnière¹⁰.

⁶ Marie Auvray était sœur de Judith Auvray, première femme de Charles Hamel.

⁷ Bail à ferme de Jean Gloria à Jean Hamel. Greffe Audouard — 26 déc. 1656. La terre de Jean Gloria se trouvait assez exactement entre les avenues actuelles de Marguerite Bourgeoise et Vauquelin, à l'est du Couvent de Bellevue.

⁸ Le fief Sainte-Ursule s'appuyait à l'est à la ligne qui forme les limites actuelles de la ville de Québec et comprenait les lots 118, 119 et 120 de notre cadastre. Il avait six arpents de front.

⁹ Ces deux habitations avaient chacune deux arpents de large.

¹⁰ Il l'avait obtenue en concession des pères Jésuites le 23 avril 1657.

Elle avait trois arpents de large sur vingt de profondeur. (Greffe Audouard.)

— Où vas-tu, Jean ? s'exclame Nicolas.

— Ma foi, je ne sais. Je cherche une terre qui puisse me convenir.

— Tu n'es donc plus fermier des Gloria ?

— Mon bail se termine à la Noël, et je ne le renouvelle pas.

— Entre donc à la maison, on en causera.

Les deux hommes en parlèrent si bien que Nicolas Gaudry concéda à Jean Hamel une portion de sa terre moyennant une redevance annuelle de cinq sous en argent payables le jour de la Toussaint¹¹. Pour ce minime tribut, Jean Hamel obtenait une étendue "en bois debout" mesurant en largeur, cinq perches sur le chemin et un arpent en arrière au bout des vingt arpents de profondeur. Il devenait ainsi le voisin d'Antoine Duhamel, dit Murette. Celui-ci, qui venait d'obtenir une concession de deux arpents de front par vingt de profondeur le 29 avril précédent, voulut aussi favoriser Jean Hamel en lui concédant la moitié ouest de sa terre, le long de François Prévost.¹² Puis pour le mieux accommoder encore, il consentit à reculer ses clôtures de cinq perches vers l'est, échangeant ainsi une partie de sa terre contre celle que Jean Hamel avait obtenu de Nicolas Gaudry¹³.

Voici donc Jean Hamel possédant un immeuble de un arpent et demi de large sur vingt de profondeur.

¹¹ Concession de Nicolas Gaudry à Jean Hamel — 21 oct. 1663, — (Grefte Jean Gloria.)

¹² Concession Antoine Duhamel à Jean Hamel — 28 oct. 1663, — (Grefte Jean Gloria.) La terre d'Antoine Duhamel avait trois arpents de large sur le chemin, et plus à l'autre bout.

¹³ Echange entre Antoine Duhamel et Jean Hamel — 12 février, 1664. — (Grefte Jean Gloria.)

Durant l'hiver de 1663, il y construisit sa maison, une grange et une étable¹⁴. Dès le printemps le défrichement commença ; puis ce fut le labeur quotidien, la lutte contre la forêt qu'il fallait abattre, contre la terre qu'il fallait rendre productive. Un événement inattendu permit à Jean Hamel de doubler son bien. Nous lisons dans le registre des sépultures de Notre-Dame de Québec que : "Le 22 octobre 1665 fut inhumé Antoine Duhamel, décédé sans avoir pu recevoir les sacrements" ; pour spécifier qu'il était bon chrétien, l'acte ajoute : " Il avait fait ses dévotions le dimanche précédent, fête de saint Luc. " Cette mort soudaine laissait inoccupée la terre d'Antoine Duhamel qui étant célibataire n'avait d'autre héritier que son frère Jacques¹⁵. Celui-ci établi à Château-Richer, ne pouvait guère s'occuper de la terre de son frère, aussi fut-il heureux de la vendre à Jean Hamel le 6 février 1668, pour 500 livres en pistoles d'or dont 300 payées comptant. Cette vente ajoutait à la propriété déjà existante de Jean Hamel "cent arpents de terre en superficie ayant deux arpents de largeur d'un bout et trois de l'autre, le tout en haut bois à l'exception de six à sept arpents en labour fait à la pioche¹⁶". Sur

¹⁴ " Une maison de 30 pieds de longueur sur 18 de large couverte de planches, une grange, une étable y joignant de 60 pieds de long sur 20 de large close de planches. " (Inventaire de René Pelletier et Marie Auvray.)

¹⁵ Jacques Duhamel dit Marette-Variante, Marette dit Lépine.

¹⁶ Vente Jacques Duhamel à Jean Hamel — 6 fév. 1668 — (Greffe Becquet). La terre de Jean Hamel avait donc 3 arpents de front sur le chemin et plus de largeur au bout des 20 arpents de profondeur. Elle occupait exactement la partie ouest de la propriété MacKay et du cimetière Belmont, lot cadastral actuel Nos 111, 112 et 113. La carte de 1685, à cause du mariage de Marie Auvray avec René Pelletier, porte le nom de ce dernier.

sa terre ainsi définitivement constituée, Jean avait seize arpents en valeur. Le recensement de 1667 le dit âgé de trente-trois ans. Il était donc dans toute la force de l'âge et nul doute qu'il faisait du bon travail sur la côte Saint-Michel. Nous pouvons en juger par son inventaire dressé le 27 novembre 1679 par Me Duquet. Il y avait alors sur la terre de Jean Hamel " trente cinq arpents de terre labourable à la charrue et seize arpents et demi tant en abattis qu'en fre-doche ". On avait récolté cette année là : 262 gerbes de froment, 50 de seigle, 100 d'avoine, 4 minots et demi de pois et 200 bottes de foin. Un cheval et une paire de bœufs faisaient le service des labours. Dans les étables on pouvait compter sept bêtes à cornes, une dizaine de porcs et une douzaine de poules. Dix ans avaient suffi à Jean Hamel pour créer de toute pièce une ferme des mieux aménagées et des plus prospères.

Il mourut prématurément, le 11 octobre 1674, " après avoir reçu les saints sacrements de pénitence, de viatique et d'extrême-onction ". Son corps fut inhumé, le 13, dans le cimetière paroissial de Québec, par Messire Henri de Bernières, curé. Quatre jours plus tard, Marie Auvray donnait naissance à son cinquième enfant, François, tenu sur les fonts baptismaux par François Aubert de la Chesnaye et Marie le Gardeur, fille de Pierre le Gardeur de Villiers.

Les fils de Jean Hamel et de Marie Auvray ont eu une nombreuse postérité. Jean-François¹⁷, l'aîné, fut établi par sa mère sur une terre achetée de Pierre

¹⁷ Les actes notariés ne portent généralement que le nom de Jean.

Bulty le 1er mai 1678, pour une somme de trois cent cinquante livres¹⁸. L'acte de vente la décrit ainsi : " Une terre et habitation située dans la coste de Champigny, soixante de arpents de superficie joignant d'un côté à Julien Govin et d'autre côté à Henri Larchevêque, d'un bout à Pierre Robitaille et d'autre bout aux terres non concédées¹⁹. Les descendants de Jean-François occupent toujours le bien paternel.

Pierre resta toute sa vie cultivateur à Sainte-Foy où il avoisinait son cousin Charles, au sud-ouest du chemin de la Suède.

Ignace, ordonné prêtre le 6 juin 1697, fut agrégé au Séminaire et devint chanoine de la Cathédrale de Québec.

François s'établit à Sainte-Croix de Lotbinière.

La mère, Marie Auvray, épousa René Pelletier, charpentier de Québec, vers la mi-décembre 1679²⁰. Elle continua de demeurer à la route Saint-Michel où elle éleva tous ses enfants. C'est là aussi qu'elle mourut au commencement de 1716. Le 12 mai de cette même année, tous ses fils se trouvent réunis dans la maison paternelle pour procéder à l'inventaire des biens laissés par la défunte²¹. René Pelletier qui avait considérablement développé et agrandi la terre de Jean Hamel abandonna le tout aux fils de ce dernier

¹⁸ Greffe de Giles Rageot.

¹⁹ Cette habitation avait été concédée à Henri Larchevêque le 28 avril 1699 par J.-Bte Peuvret du Mesnu. Elle dépendait de la Seigneurie de Gaudarville. On peut la voir sur les cartes cadastrales de 1685 et 1709.

²⁰ Le contrat de mariage est du 11 décembre 1679 — (Greffe Duquet.)

²¹ Inventaire de René Pelletier et Marie Auvray — 22 mai 1716. — (Greffe Barbel.)

moyennant une somme de 3,000 livres qui lui furent comptées le 27 mai 1716²².

Nous ne suivrons pas davantage la famille de Jean Hamel, c'est dans la descendance directe de Charles Hamel que nous trouverons Marie-Louise femme de Zéphirin Paquet.

Charles Hamel est né en France vers 1624²³. Il épousa d'abord Judith Auvray qui lui donna, un fils, Jean. Judith Auvray mourut peu de temps après, et Charles contracta une nouvelle alliance avec Catherine Lemaistre. Nous ne connaissons qu'un seul fils né de ce mariage, on l'appela Charles comme son père.

Charles Hamel s'établit en 1662 à la côte Saint-Michel où il obtint une concession du P. Jérôme Lallemand²⁴. L'année suivante, le 24 février une nouvelle concession de cinquante arpents s'ajoutait à la première²⁵.

Où se trouvaient ces concessions ? On les voit indiquées sur le plan cadastral de 1685. Nous savons aussi que la route de la Suède qui allait de Sainte-Foy à Champigny passait au travers des terres de Charles

²² Transaction entre René Pelletier et les fils de Jean Hamel. — (Greffé Duquet, date citée.)

²³ Son acte de confirmation lui donne 38 ans en 1664, le recensement de 1666, 42 ans.

²⁴ L'acte de concession écrit de la propre main du Père est perdu, mais il en est fait mention dans l'inventaire de Charles, fils, le 23 avril 1720. "Une concession en original par le P. Jérôme Lallemand, jésuite, Supérieur de leurs missions en ce pays, de la quantité de soixante arpents de terre en superficie en la route Saint-Michel, de l'année 1662."

²⁵ "Une autre concession, du même, en original, de cinquante arpents de terre en superficie en la dite route Saint-Michel, le 24 février 1663". (Inventaire de 1720).

Hamel et les coupait en serpentant en plusieurs endroits²⁶. C'est donc le long de cette route qu'il nous faut chercher les champs arrosés par les sueurs de Charles Hamel. Une grande et belle maison "en charpente de pièces sur pièces" s'éleva d'abord proche du chemin royal qui descendait au Cap-Rouge. Elle était lattée en dedans, couverte de bardeaux et mesurait quarante-quatre pieds de long sur vingt de large ; une cheminée de maçonnerie au milieu avec foyer double, comme dans nos bonnes vieilles maisons, la divisait en deux appartements. A quelques pas de la maison, un *fourny* long de dix pieds se cachait sous sa rudimentaire toiture de planches ; c'est là que Catherine Lemaistre cuisait du bon pain de froment pour son mari et ses deux fils.

La période des premiers défrichements fut pénible. Toute cette côte était en bois debout ; il fallut la désarter, en rendre le sol net d'arbres et cultivable. C'est dans ce travail que les fils de Charles Hamel fortifiaient leurs muscles. A 16 ans c'étaient de gros garçons joufflus pleins de vie et de force. Charles, le plus jeune, avait une voix sonore et puissante que l'on admirait le dimanche, à l'église, quand il chantait le Credo.

Jusqu'en 1676, nous ne trouvons aucun acte notarié touchant Charles Hamel, mais à l'automne de cette année les actes se succèdent avec la préoccupation visible du père d'établir ses enfants.

²⁶ Ordonnance d'Hocquart, 30 mai 1730, faisant défense aux habitants de la coste Saint-Ange de rétablir le chemin qui passe en serpentant sur la terre des héritiers de Charles Hamel. Procès verbal de Jean Eustache Lanouiller de Boisclerc — 3 juillet 1731. — (Cahiers des Grands-Voyers).

Le 25 novembre, il achète de Noël Pinguet, au nom de son plus jeune fils, Charles, "une terre et habitation de quatre arpents de front, tant en valeur que bois, sur vingt arpents de profondeur joignant d'un côté à Romain Duval et d'autre côté à Laurent Duboc, d'un bout, le chemin ou route faisant séparation entre la dite habitation et Notre-Dame de Lorette, étant en la censive de Saint-Gabriel appartenant aux révérends Pères Jésuites. Cette vente faite pour le prix et somme de deux cent soixante livres tournois payable en cinq paiements semestriels²⁷".

Le même jour, pour que son fils aîné ne se crût pas, à cause de cet achat, l'objet d'une défaveur paternelle, Charles le gratifie d'une promesse notariée d'une égale somme de deux cent soixante livres. Mais déjà, à cette époque, Jean ne voulant devoir sa fortune qu'à lui-même travaillait à Champigny sur les terres de Nicolas Bonhomme qui lui avait vendu verbalement l'une des deux habitations qu'il possédait à cet endroit²⁸.

Jean Hamel fixa son choix sur la concession la plus à l'est, mais il l'échangea, le 27 mai 1677, contre la terre voisine limitée à l'ouest par celle de Nicolas Valin. Dans ce contrat d'échange²⁹ on le dit habitant à Champigny. C'est donc là qu'il s'établit probablement en février 1677 après son mariage avec

²⁷ Greffe Giles Rageot, 25 novembre 1676.

²⁸ La première de ces concessions fut d'abord accordée à Antoine Genty le 23 juin 1669 ; elle passa ensuite à Jean Levasseur qui la vendit à Nicolas Bonhomme (Greffe Becquet). La seconde était une concession accordée directement à Nicolas Bonhomme le 23 octobre 1674.

²⁹ Greffe G. Rageot.

Christine-Charlotte Gaudry³⁰, fille de Nicolas Gaudry dont nous avons déjà parlé. Il y demeura quatre ans à peine, car Jean Hamel devait devenir l'un des hommes les plus marquants de Lotbinière³¹.

En 1679, René-Louis Chartier de Lotbinière, conseiller du Roi et lieutenant général civil et criminel de la prévôté de Québec, avait constitué Jean Baudet, gardien de son manoir et fermier du domaine qui en dépendait. Mais Jean Baudet possédait déjà à Sainte-Croix des terres considérables et pouvait difficilement mener de front ses propres travaux et ceux de son seigneur. Comment rencontra-t-il Jean Hamel, nous l'ignorons, mais, le 17 juillet 1681, il lui offrait de continuer le bail qu'il avait lui-même consenti pour trois ans, le 26 juillet 1679³². L'entente fut agréée par M. de Lotbinière. Nous lisons dans le nouvel acte de bail à ferme que : " Jean Hamel, demeurant à Champigny, promet et s'oblige d'entrer en lieu et place de Jean Baudet dans le bail à ferme que celui-ci a passé avec M. de Lotbinière le 26 juillet 1679, pour jouir par le dit Hamel des maisons, terres, pêcheries et autres choses portées au dit bail ; aux mêmes charges, clauses et conditions et en commencer la jouissance à la Saint-Martin prochain. Le dit Hamel finira le dit bail à la Saint-Martin 1682 et le continuera ensuite pendant trois ans, aux mêmes clauses, pour le finir au même jour 1685³³. "

³⁰ Le contrat de mariage est du 16 février 1677. — (Greffé Rageot.) Les registres des actes religieux manquent cette année à Sainte-Foy.

³¹ Jean Hamel vendit sa terre de Champigny à Louis Moreau, le 26 avril 1688. — (Greffé Rageot.)

³² Greffé Rageot.

³³ Bail à ferme M. de Lotbinière à Jean Hamel — (Greffé G. Rageot, 17 juillet 1681).

Par ce contrat Jean Hamel recevait la gérance d'une ferme considérable à la seule charge de fournir au seigneur une valeur de trois cents livres tournois³⁴ par an. Il entra dans le manoir seigneurial au début de novembre et le trouva fort commode. Les bâtiments et le *roulant* de ferme étaient en bon état. Dans les étables rumaient deux vaches, l'une de six à sept ans au poil rouge et caille, l'autre de quatre ans, toute noire ; auprès un bœuf de trois ans humait l'air de ses naseaux en mouvement. Dans une loge grouillait quatre porcs de bonne taille prêts au sacrifice. Le poulailler renfermait une vingtaine de poules et un coq³⁵.

Pour un jeune homme actif comme Jean Hamel, entretenir cette ferme, l'améliorer, y faire des bénéfices ne fut pas une entreprise pénible. Aussi se montra-t-il content de son sort. Le 24 juin 1684 il se désista même des cent soixante livres promises par son père lors de l'achat de la terre de la côte Saint-Paul.

M. de Lotbinière apprécia beaucoup le travail de son fermier et pour l'en récompenser il lui concéda, le 24 novembre 1684 une terre de quatorze arpents de front sur le fleuve Saint-Laurent et trente arpents en profondeur, entre les concessions de Jean Baudet à l'ouest et Jacques Gauthier à l'est³⁶.

³⁴ Livre de 20 sous.

³⁵ D'après le bail de Jean Baudet 1679 — (Grefte G. Rageot).

³⁶ La terre de Jacques Gauthier touchait à l'est à la ligne de délimitation entre la seigneurie de Lotbinière et celle du Platon Sainte-Croix appartenant aux Religieuses Ursulines.

Ce bien était considérable, il pouvait nourrir plusieurs familles et cependant Jean Hamel songe à l'avenir et profite des facilités qu'il a pour étendre encore son domaine. Le 28 décembre 1695, "les Religieuses Ursulines concédaient à Jean Hamel dix arpents de front sur quarante de profondeur à prendre sur leur concession du platon Sainte-Croix." Et le 13 février 1698, les mêmes religieuses accordaient encore, au bout de la première terre, une prolongation de cinq arpents de front sur la même profondeur³⁷. Donc Jean Hamel au printemps de 1698 pouvait partir de la berge du fleuve Saint-Laurent et marcher vers le sud, l'espace de quatre-vingts arpents, en foulant toujours le sol de son domaine.

La postérité de Jean Hamel s'est multipliée à Sainte-Croix et à Saint-Nicolas³⁸. Nous ne la sui-

³⁷ Greffe Chamballon. Le plan cadastral, Catalogue, 1709, indique les concessions de Jean Hamel — séparées seulement par deux concessions appartenant à Jacques Gauthier. L'acte de 1695 dit que la terre accordée cette année par les Ursulines s'appuyait au sorouest à la ligne de la seigneurie de Lotbinière et par le devant à Guillaume Demers, Veuve de Léonard Debord et à Jacques Gauthier.

³⁸ De ce que l'on trouve dans Tanguay, des enfants de Jean Hamel baptisés à Sillery, à la Pointe-aux-Trembles et au Cap-Santé, il ne faudrait pas croire que Jean Hamel ait habité ces paroisses. A cette époque le manque de prêtre obligeait les missionnaires à rayonner parfois assez loin de leur résidence où l'on amenait les enfants pour les faire baptiser. C'est ainsi que l'on trouve à la première page d'un registre commencé le 11 août 1679 et dont on n'a plus qu'un seul feuillet, les mots : "Premier et Lotbinière", écrits en haut de la page et : "Sainte-Foy, depuis le 11 août 1679 à 1688," en bas. De même le registre de la Pointe-aux-Trembles tenu par Jean Pinguet, curé, renferme cette mention. Ce registre contient les actes faits dans la seigneurie de la coste des Angers, Neuville, Pointe-aux-Escurieux, Portneuf, Lotbinière et autres lieux circonvoisins". On le voit le rayon d'action de Messire Jean Pinguet était assez étendu et il ne faut pas s'étonner de voir les gens de Lotbinière traverser le fleuve avec leurs nouveau-nés pour rencontrer leur pasteur à Sillery, à Neuville ou au Cap-Santé.

vrons pas, il nous tarde même de rentrer à la route Saint-Michel où nous avons laissé le père et son fils Charles.

En entrant dans la maison nous y apercevons un jeune enfant de sept ans et demi engagé " pour servir dans les choses domestiques ". Son beau-père, Charles Marchand, et sa mère, Bonne Guerrier, veuve de Jacques Fauquées³⁹, l'avaient confié aux soins charitables de Charles Hamel et de Catherine Lemaistre sa femme qui s'étaient engagés solidairement " à le soigner, nourrir, garder, gouverner et entretenir pendant neuf ans, comme leur propre enfant ; et aussi de le faire instruire chrétiennement pour le devoir de son salut, sans qu'il leur soit loisible de l'omettre⁴⁰ ". Le petit François Fauquées se plaisait au sein de cette famille chrétienne et s'efforçait de plaire à ses maîtres en exécutant ponctuellement les petits travaux qu'on lui confiait.

Autour de la maison la forêt reculait peu à peu sous l'effort constant du père et du fils⁴¹. Le foin, le blé et les avoines ne tenaient plus dans le fenil des étables, il fallut construire une grange spéciale : on lui donna cinquante pieds de long et vingt de large ; l'une des extrémités servit de batterie et de garde-grains. La terre elle-même de Charles Hamel s'élargit de deux nouveaux arpents le 8 novembre 1677⁴².

³⁹ Variante du nom : Fouque, Fauques.

⁴⁰ Engagement Marchand Hamel, 16 mars 1677. — (Greffé G. Rageot.)

⁴¹ En 1681 Charles Hamel avait 20 arpents en culture et possédait quatre bêtes à cornes.

⁴² Bail à ferme Noel Pinguet à Charles Hamel.

Greffé G. Rageot. — Cet acte est signé par Pierre Cochereau.

Pierre Cochereau possédait le long des Hamel, à l'est, une habitation qu'il avait vendu à Noël Pinguet depuis quelques années. Le nouveau propriétaire habitait alors l'île d'Orléans et sa terre de Saint-Michel était à l'abandon. Elle tenta Charles Hamel qui la loua d'abord pour neuf ans et l'acheta dans la suite. C'est ainsi qu'il se constitua à Sainte-Foy un domaine de six arpents de front sur trente de profondeur.

Charles s'était réjoui du succès de son fils Jean à Sainte-Croix de Lotbinière. Assuré de l'avenir de son aîné, il ne songea plus qu'à bien établir son cadet. Quelle ne fut pas la joie du père, lorsque, au début de janvier 1682, Charles annonça, un soir, après souper, qu'il avait gagné le cœur d'Angélique Levasseur et que Jean, l'huissier royal, consentait au mariage de sa fille.

Les Levasseur étaient originaire de Bois-Guillaume, diocèse de Rouen, mais Angélique naquit à Québec où elle fut baptisée le 9 juin 1661. Elle avait donc vingt et un ans. Le contrat de mariage revêtait chez nos ancêtres un caractère de solennité que nous ne savons plus lui donner. On se réunissait chez le notaire, le plus de parents et d'amis possible, et devant cette respectable assemblée, les futurs s'engageaient à se prendre l'un l'autre pour époux et faire solenniser leur mariage "en face de notre mère la Sainte Église catholique, apostolique et romaine le plus tôt que faire se pourrait et qu'il serait avisé et délibéré entre leurs parents et amis".

Pour le contrat de mariage de Charles Hamel et d'Angélique Levasseur, on se réunit chez Guillaume Roger, premier huissier au Conseil Souverain, et

c'est là que le notaire Pierre Duquet, après avoir taillé sa plume d'oie à neuf, écrivit le contrat. Il fut signé par tous les présents savoir : " de la part de l'épouse : Jean Levasseur, son père, huissier royal en la prévosté de Québec ; dame Marguerite Richard, sa mère, Noël Levasseur, aviseur de la Maréchaussée son frère ; Charles Levasseur aussi son frère ; Pierre Levasseur, sieur de l'Espérance, oncle paternel ; Guillaume Roger, son beau-frère comme ayant épousé Ursule Levasseur aussi présente, le sieur Nicolas Bonhomme, aussi son beau-frère comme mari de Thérèse levasseur ; le sieur Pierre Levasseur, son cousin germain ; Messire Charles LeGardeur escuier sieur de Tilly, conseiller du roy au Conseil-Souverain de ce pays ; Demoiselle Françoise Duquet femme d'Olivier Morel, escuier, sieur de la Durantaye, capitaine d'une compagnie d'infanterie au régiment de Carriignan et du sieur Vincent Poirier, capitaine de la milice des habitants de la côte Saint-Michel, Saint-Jean, Saint-François et autres lieux.

Et de la part de Charles Hamel : Charles Hamel, son père, et Catherine Lemaistre, sa mère ; de Jean Hamel, son frère ; de René Pelletier, charpentier en ce pays, et Marie Auvray, sa femme, tante du dit Hamel ; Jean Hamel et Pierre Hamel ses cousins germains. "

C'est en présence de tous ces témoins que Charles Hamel et Angélique Levasseur déclarèrent vouloir " être uns et communs en biens meubles, acquests et conquests, immeubles, etc., suivant la coutume de Paris " ⁴³.

⁴³ Le contrat de mariage de Charles Hamel et Angélique Levasseur se trouve au greffe des Insinuations, vol. I — 13 janvier 1682. Où et quand fut célébré ce mariage ? Mystère des lacunes de nos registres.

L'arrivée d'Angélique Levasseur dans la maison des Hamel combla de bonheur le père et la mère. Avec elle, entraient sous leur toit la gaîté les grâces de la jeunesse et l'espoir d'une nombreuse postérité. Avec les années, en effet, la maison se remplit de joyeux enfants. Charles Hamel, père, vécut assez pour voir baptiser treize de ses petits enfants, tous nés dans sa maison. Nous ne savons quand mourut ce vénérable patriarche. Jusqu'en 1710 les registres de Sainte-Foy emploient toujours pour désigner son fils l'expression : " Charles Hamel, fils de Charles ". Mais de 1710 à 1721, nouvelle lacune, absence de registre. Charles Hamel, père, vivait encore le 6 septembre 1711⁴⁴, il atteignit donc l'âge respectable de quatre-vingt-onze ans. De sa vie intime nous ne savons rien. Nous avons simplement remarqué au-dessus de toutes ses signatures une toute petite croix qui semble l'indice de la dévotion d'une âme profondément chrétienne. Le fait mérite d'être noté d'autant plus qu'il est assez rare dans nos archives. Oh ! ce signe de croix comme il dut protéger Charles Hamel au cours de sa vie. Ne serait-ce pas le souvenir du signe rédempteur qui lui aurait mis au cœur la joie et la force de vivre pour Dieu et pour les siens ?

Avec Charles Hamel, père, et son épouse, Catherine Lemaistre, disparut la souche française des Hamel, mais de puissants rejetons se dressaient débordants de sève dans l'air vivifiant de nos coteaux canadiens.

⁴⁴ A cette date, il est choisi comme expert évaluateur des biens de André Maufay (*Mauffet*). (Grefte Dubreuil, — Inventaire de André Maufay.) Son nom ne figure pas dans le contrat de mariage de son petit-fils Charles avec Angélique Levasseur, 24 novembre, 1711.

*" Ils ont, sur nos forêts sereines,
Abattu leurs bras acharnés,
Ils ont fait nos champs et nos plaines,
Et c'est d'eux que nous sommes nés " —*

(*"Les habitants "*—BLANCHE LAMONTAGNE)



La famille Hamel

CHARLES II HAMEL, né probablement au Canada ;
marié à Angélique Levasseur, le 13 juillet
1682 (date du contrat de mariage) ;
inhumé à Sainte-Foy, le 25 juillet 1728.

1. *Ursule*, baptisée, en 1683 ;
mariée à Pierre-Lucien Simon dit Delorme,
le 24 nov. 1711 ;
inhumée à Sainte-Foy, le 2 juin 1764.

2. JEAN-CHARLES, baptisé, le 24 avril 1684, à Sillery.
marié à Marguerite Dubreuil, à Sainte-Foy,
le 24 nov. 1711 ;
inhumé, à l'Ancienne-Lorette, le 13 mars 1755.

3. *Thérèse*, baptisée en 1685 ;
marié à Joseph Masse, le 20 avril 1717, à
Ste-Foy ;
inhumée le 3 mai 1748, à Sainte-Foy.

4. *Marguerite*, mariée à André Jorian, à Sainte-Foy,
le 1er octobre 1699.

5. *André*, baptisée en 1689 ;
marié à Félicité Moreau, le 20 avril 1717,
à Ste-Foy ;
inhumé à Ste-Foy, le 10 décembre 1749.

6. *Jacques*, baptisé en 1690 ;
inhumé, le 21 avril 1711, à Ste-Foy,

7. *Michel*, baptisé en 1692 ;
Marié à Elisabeth Avisse, le 21 janvier 1726,
à Beauport.
inhumé, le 9 décembre 1785, à Sainte-Foy.
8. *Anne*, baptisée, en 1694 ;
mariée à Jacques Gingras, le 13 novembre
1716, à Ste-Foy ;
inhumée à St-Augustin, le 25 septembre 1740.
9. *François-Louis*, baptisé en 1691 (?) Célibataire ;
inhumé, à Ste-Foy, entre le 4 et le 13 mai
1765.
10. *Louis*, baptisé, le 5 juillet 1699 ;
inhumé, le 4 mars 1700, à Ste-Foy.
11. *Ignace*, baptisé, le 22 novembre 1700 ;
inhumé le 6 juin 1701, à Ste-Foy.
12. *Philippe*, baptisé, le 13 avril 1702 ;
marié à Marie-Anne Levasseur, entre le 5
et le 10 mai 1734, (erreur dans Tanguay).
13. *Angélique*, baptisée, le 5 août 1703, à Ste-Foy ;
mariée à Michel Moreau, le 10 juin 1726,
à Ste-Foy ;
inhumée, le 6 juin 1790, à Ste-Foy.

Note. — Les registres de Sainte-Foy manquent pour de nombreuses années, ou sont très incomplets, et souvent mal rédigés.

Note. — Les dates de naissances, vu l'absence de registres sont calculées d'après l'âge indiqué par les actes de sépulture.



CHAPITRE II

Charles Hamel II.

Charles Hamel, fils, devait tout à son père qui l'avait élevé et formé aux mâles vertus. Enfant, il fréquenta sans doute le collège des Jésuites. Il y prit goût aux lettres, et acquit, grâce à son instruction une influence considérable parmi ses concitoyens de Notre-Dame de Foy. Doué d'une voix superbe il fut toute sa vie le chantre attitré de la paroisse ; son nom se rencontre presque à chaque page dans les registres comme parrain des baptisés ou témoins des mariages et des sépultures. Sa fonction, il l'accomplissait avec dignité et respect, avec bonheur aussi, car il trouvait qu'à chanter les louanges de Dieu on en devient meilleur et plus fort dans la lutte contre les influences mauvaises qui tendent à déprimer notre volonté.

La compagnie de son père était pour Charles Hamel une consolation et son exemple un puissant stimulant de travail. Tous deux ont été des défricheurs inlassables, et cette terre de la côte Saint-Michel devint sous l'effort de leurs bras un sol fécond nourrissant largement la nombreuse famille.

Le domaine de la côte Saint-Michel avait occupé tout entier l'activité de Charles Hamel ; la terre de la route Saint-Paul, pratiquement négligée, restait en forêt. Mais en 1700 le père voyait grandir à ses côtés un garçon de seize ans qui ne demandait pas mieux que d'employer ses bras. Charles songea à l'établir sur ce bien.

Il fit d'abord délimiter exactement la terre par l'arpenteur Hilaire Bernard De Larivière, le 15 novembre 1700. Celui-ci tira sa ligne entre les terres de Noel Pinguet et de Charles Hamel " en commençant au bas d'une prairie et en la continuant jusque en deça de la croix du cimetière de Notre-Dame de Lorette, plaquant des arbres et plantant des piquets en attendant qu'on y mette des bornes. "

Mais cette terre de quatre arpents de large n'en avait que vingt de profondeur, Charles Hamel voulut l'augmenter et le 25 avril 1701 il obtenait des Pères Jésuites quarante autres arpents en superficie " lesquelles seront au bout et joignant la concession que le dit Hamel possède en la route Saint-Paul et par lui acquise de Noël Pinguet le 25 novembre 1676 ". C'était donc une prolongation de dix arpents que les Pères lui accordaient. Cette fois la ligne tracée par l'arpenteur De Larivière devait s'en aller au delà de la croix du cimetière de Lorette et aussi il fut stipulé dans le contrat " qu'aucune partie des quatre arpents cédés par les Pères à l'église de Notre-Dame de Lorette, le 7 janvier, 1698, ne serait comprise dans la dite concession et que le dit Hamel serait tenu et obligé de les abandonner à la dite église¹ ".

De ce moment, quelques défrichements furent exécutés sur la terre de Lorette et quand en 1711 Jean-Charles épousa Marguerite Dubreuil, la terre était prête pour le recevoir.

D'autres acquisitions étendirent les domaines de Charles Hamel et lui permirent de doter chacun de ses fils de belles et bonnes terres.

¹ Concession des Pères Jésuites à Charles Hamel, 25 avril 1701. Greffe Guillaume Roger.

La première en date est celle de Pierre Soulard dit Laverdure. Ce brave homme avait épousé, à un âge déjà avancé, Louise Proulx. Mais celle-ci le quitta presque aussitôt “renonçant volontairement à son droit et douaire et à ses autres conventions matrimoniales, par acte passé devant Me Chamballon, le 10 avril 1706.” Cet abandon laissa probablement Pierre Soulard dans la nécessité, et nous croyons qu’il fut recueilli par Charles Hamel qui le logea, le nourrit et le soigna dans ses infirmités. Aussi, le 15 octobre 1708, Pierre Soulard “considérant les avantages reçus de Charles Hamel, de sa femme et de toute leur maisonnée, leur cède par testament sa terre de Champigny qu’il a eu de Gervais Buisson, le 24 août 1686²”.

Pierre Soulard survécut peu à cette donation. Il fut inhumé à Sainte-Foy le 13 décembre 1708. Charles Hamel son légataire universel croyait rentrer paisiblement en possession de l’héritage reçu par testament ; mais Louise Proulx, qui avait complètement oublié son mari de son vivant, pensa, après sa mort, recueillir sa succession. Elle déclara donc que sa séparation de corps et de biens d’avec Pierre Soulard avait été forcée et qu’elle n’avait cédé qu’aux menaces de son mari de la maltraiter si elle n’y consentait.

Pour éviter un procès, Charles Hamel offrit à cette femme la jouissance, sa vie durant, des biens auxquels elle prétendait si elle voulait reconnaître ses titres. Celle-ci s’empressa d’agréer cette offre. Elle quitta donc la maison de Nicolas Bonhomme

² Testament de Pierre Soulard déposé le 14 déc. 1708 au greffe de Me Chamballon.

où elle logeait et s'établît dans la petite demeure³ de son mari. Charles Hamel lui laissait aussi sa vie durant "la jouissance d'une vache de quatre ans, d'une huche et d'une marmite cerclée de fer d'une contenance de deux pots environ⁴."

Vu son âge et ses infirmités Louise Proulx reçut bientôt hospitalité chez Jean Hamel "son proche voisin", le cousin de Charles. En 1719, dans un acte du 10 octobre, elle déclare "que pour récompenser le sieur Jean Hamel et sa femme de toutes les peines et soucis qu'ils ont pris d'elle depuis qu'elle demeure chez eux, elle leur fait don de 400 livres à prendre sur tous les biens qui se trouveront lui appartenir au jour de son décès⁵".

La bonne vieille mourut bientôt, et nous voyons Jean Hamel agir comme exécuteur testamentaire de Louise Proulx au début de 1720. Il y eut contestation entre les deux cousins au sujet de la succession, et le tribunal de Québec dut examiner les droits des deux héritiers. Le 10 avril 1720, Jean Hamel fut condamné à payer à Charles "soixante livres, une vache, une huche et une marmite".

Mais qu'étaient devenu depuis 1708 la vache, la huche et la marmite ? Sans doute absorbé par le troupeau et le ménage de Jean Hamel. Il fallait donc à celui-ci en rendre l'équivalent, aussi convint-il

³ C'était "une maison de pièces sur pièces d'environ quinze à seize pieds carrés, couverte en paille" auprès se trouvait un petit hangar "clos de pieux" et couvert aussi de paille".

⁴ Accord entre Charles Hamel et la veuve de Pierre Soulard 30 décembre 1708 — Greffe Chamballon.

⁵ Quittance François Voyer à Louise Proulx, 10 octobre 1719 — Greffe Dubreuil.

avec Charles de lui payer cent cinq livres en deux paiements égaux, aux fêtes de Pâques 1721 et 1722⁶. Charles Hamel finit donc par entrer en libre possession de la terre de Pierre Soulard. Cette habitation prolongée plus tard de quelques arpents devint la propriété de François Hamel par vente du père⁷ et cession des droits des cohéritiers⁸.

Charles Hamel eut moins de difficultés avec la terre de Thomas Lemarié qu'il acheta simplement aux héritiers, le 19 avril 1719. Elle était située à la côte Saint-Michel entre le nommé Danaïs et Gervais Buisson et mesurait deux arpents de front sur trente de profondeur⁹. André Hamel s'y établit en 1722¹⁰.

Dans la seigneurie de Maure, côte Saint-Ange, Charles Hamel possédait encore une terre à bois de quatre arpents et demi de front sur vingt-cinq de profondeur, en vertu de deux billets accordés par le

⁶ Convention entre Charles et Jean Hamel, 28 juin 1720 — Greffe Dubreuil.

⁷ Vente par Charles Hamel à François, son fils, le 14 avril 1722 — Greffe Dubreuil.

⁸ Vente Pierre Jorian à François Hamel, le 4 mars 1737 — Greffe Barolet.

Vente Michel Moreau à François Hamel le 11 mars 1737 — Greffe Pinguet.

La terre de Pierre Soulard était la 2^e du 5^e rang de la seigneurie de Gaudarville entre les routes de Champigny et celle de St-Jean-Baptiste. Le dénombrement de 1725 dit : "Sur la 5^e ligne à commencer au nord-est se trouve : Eustache Léonard, François Hamel, Charles Dufresne, Jean Hamel, fils. . .

⁹ Vente Rév. Pierre Auclerc pour François Lemarié à Charles Hamel — Greffe Dubreuil — 19 avril 1719.

Cette terre est indiquée sur le plan cadastral de 1685.

¹⁰ Vente Charles Hamel à son fils André — 14 avril 1722. Greffe Dubreuil.

Vente Pierre Jorian à André Hamel — 4 mars 1737. Greffe Barolet.

seigneur en date du 26 mai 1706 et du 3 janvier 1713. Elle fut vendue à Joseph Vézina le 22 mars 1722 pour une somme de trois cent quarante livres¹¹.

Tels étaient, en 1720, les biens immeubles de Charles Hamel : deux terres à la côte Saint-Michel ; une terre à la côte Saint-Paul, une autre à Champigny dans la seigneurie de Gaudarville et une dernière à la seigneurie de Maure, côte Saint-Ange. Il les avait acquises surtout pour ses enfants : ceux-ci l'avaient puissamment aidé de leur travail dans la culture et le défrichement, et le père trouvait bien juste que chacun eut bonne part dans ses immeubles. Un premier partage des biens eut lieu le 16 avril 1721 à l'occasion de la mort de la mère, Angélique Levasseur¹². L'inventaire qui fut alors dressé nous permet de juger assez exactement de l'état de fortune de Charles Hamel. Nous ne pouvons donner ici qu'un aperçu de ce document très long et très détaillé. Rien, n'y a été oublié ; la plume du notaire est d'une précision parfaite. Voici les ustensiles de cuisine : crémaillère, pelle à feu, chenêts, broche à rôtir, poêle à frire, grils, chaudières, seaux et marmite, etc., etc. La vaisselle est ainsi énumérée : " quarante et une livre de vaisselle de terre commune consistant en cinq plats, deux douzaines d'assiettes, douze cuillères, une écuelle, une salière, un gobelet, sept fourchettes, une tourtière de cuivre rouge et vingt-cinq terrines dont plusieurs viciées ". Le mobilier renfermé dans la chambre, à côté de la cuisine, se composait de " six

¹¹ Greffe Dubreuil.

Cette terre est indiquée au plan cadastral Catalogue 1709.

¹² Par manque de registre nous ne pouvons préciser l'époque de cette mort.

chaises en bois de merisier, d'une méchante huche, d'une armoire de bois de pin fermant à quatre panneaux avec deux tiroirs et leurs ferrures. Dans cette armoire s'est trouvé vingt-quatre serviettes de grosse toile, partie du pays et partie de France, demi-usées ; six méchants draps tous usés et rapiécés. " Dans la même chambre on signale encore : " un petit buffet ouvrant à deux panneaux et une table en bois de pin. "

La literie comprenait : " deux méchantes paillasses sur lesquelles étaient étendues deux méchantes couvertes et une autre de vieille laine ; à côté, un lit de plume commune couvert de cuir avec un traversin couvert de coutil et une méchante couverture de poil de chien, ...".

" Un autre lit, de plume encore, avec le traversin couvert de toile, et une couverture de laine de trois points, le tout plus que demi-usé. Enfin une couchette de bois de merisier les pieds tordus¹³, une paillasse, un lit de plume avec le traversin, le tout couvert de toile, une couverture de laine blanche de six points, une courte-pointe de droguet du pays, les rideaux, la frisure et le dossier avec le ciel, le tout de serge fort usée. "

Ceux d'entre nous qui aiment nos vieilles demeures et qui tiennent aux traditions du foyer goûteront certainement ces longues énumérations. Vivre avec nos arrières-grands-pères, palper leurs meubles et leurs linges faits de l'inusable étoffe du pays, pénétrer dans tous les coins et recoins de leurs maisons pour y réveiller tous les vieux souvenirs endormis, quel bonheur ! Achéons donc notre visite.

¹³ En colonne torse, sans doute,

La maison bâtie par Charles Hamel en 1662 était divisée en trois parties ou chambres placées bout à bout. La troisième section à trois compartiments comprenait deux petits cabinets ou garde-robes s'ouvrant sur la chambre de demi-largeur où le notaire ne signale qu'une armoire de bois de pin "fermant à deux panneaux avec leurs ferrures."

Montons au grenier, ici sont rangées par série les provisions de la famille : "cent dix minots de blé de froment, à trente sous le minot ; vingt-cinq minots de pois, vingt-deux minots d'avoine et trois de seigle. Puis deux boisseaux de sel et deux cents livres de lard. Un grand rouet à laine et, auprès, quarante-six livres d'étope, trente-sept livres de filasse et onze livres de fil. Dans un coin quatre minots de graine de lin, à trente sous le minot."

Avant de sortir de la maison, nous remarquons appendus au mur de la cuisine "quatre fusils, tous vieux, et une méchante paire de raquette", souvenirs des chasses et des courses sur la neige, et aussi quelques instruments : haches, marteaux, houes et gouges.

Ne vous découragez pas cher lecteur, allons faire un tour aux granges et aux étables il n'y a point de ferme sans ces bâtiments que tout cultivateur est fier de montrer puisqu'ils représentent son travail comme son revenu.

Dans la grange de Charles Hamel longue de cinquante pieds, large de vingt, Maître Dubreuil nous signale d'abord les instruments : "charrue garnie, dont le soc ne vaut plus rien — il a tant creusé la terre le brave acier ! — une charrette avec ses roues,

boîte et frettes ; une traine avec sa chaîne et ses menoirs ; et, piqué dans un tronc d'arbre couché, une enclume à faux et son marteau. Puis le grain en gerbe estimé de vingt-cinq minots, et le foin, environ deux cents bottes ”.

L'étable des Hamel était fort bien garnie pour l'époque. En 1681, le recensement ne signale que quatre bêtes à cornes, mais en 1720 nous y trouvons dix vaches et deux bœufs de travail dont le notaire se plaît à nous dire l'âge et la couleur : valeur totale 315 livres. Il y avait dans l'étable des sections spéciales pour six brebis et deux béliers, pour sept porcs d'un an, et enfin dans l'écurie, un vieux cheval de douze ans estimé 80 livres et une cavale de quatre ans estimée 70 livres. N'oublions pas de compter les poules au nombre de seize, valant six sous pièce, ni de signaler, en plus, une poule d'Inde estimée quinze sous.

Si maintenant nous totalisons la valeur de tous ces biens meubles, que nous y ajoutons 340 livres de dettes actives, et que nous en déduisons les très rares dettes passives, nous arrivons à une somme de 1,717 livres, estimation notariée de l'héritage de Charles Hamel que ses huit enfants vivants et un petit-fils, Pierre Jorian, représentant sa mère Marguerite Hamel, se partagèrent avec le père le 16 avril 1721.

A partir de ce jour, Charles Hamel semble se recueillir devant Dieu et se disposer à franchir le seuil de l'éternité. Son âme avait si souvent vibré aux accents des prières liturgiques clamées par sa puissante voix qu'il lui tardait de faire le grand voyage

et de jouir là-haut des mélodies angéliques. Sa vie très chrétienne d'ailleurs avait été la meilleure préparation à la mort. Comme son père, il consacrait toutes ses actions à l'auguste Trinité en les commençant par le signe de la croix. Nous n'avons d'autres écrits de sa main que deux reçus ou quittances mais tous deux portent une petite croix tracée en haut de la feuille. En 1722, six ans avant sa mort, il se détache de tout, laissant à ses enfants le soin de gérer les biens qu'il leur abandonne. Tout juste garda-t-il sa place dans sa propre maison et sur le bien primitif de la côte Saint-Michel. Estimé de ses concitoyens de Sainte-Foy, vénéré spécialement par ceux qu'il secourut de ses charités, il s'endormit pour toujours dans la paix d'une âme consciente des réalités de l'autre vie. Messire Le Prévost, dont les registres sont si mal tenus, fait cependant mention de la sépulture de Charles Hamel en ces termes : " Le 25 juillet de la présente année (1728) j'ai enterré dans l'église de Sainte-Foy, Charles Hamel, âgé de soixante-dix ans. "

Pour son dévouement aux intérêts de la paroisse et ses longs services, Charles Hamel méritait bien de dormir son dernier sommeil sous les voûtes encore pleines des échos de sa voix.

Après la mort de leur père, les fils dressèrent un nouvel inventaire de ses biens, le 26 novembre 1728¹⁴. Cet acte ne semble qu'une copie de celui de 1721 ; il fut suivi du partage définitif conformément à l'entente du 16 avril 1721¹⁵ et des actes de vente de 1722.

¹⁴ Greffe Barbel.

¹⁵ Partage Charles Hamel et ses enfants — Greffe Dubreuil.

Dans la maison paternelle demeurent encore Michel, François et Philippe. Philippe quitta ses deux frères au moment de son mariage avec Marie-Anne Levasseur, en 1734. Michel et François vécurent dans une douce intimité. François qui resta toujours célibataire occupait la 3^e partie de la maison, la chambre demi-largeur et deux petits cabinets attenants qu'il regardait comme sa maison particulière.

Les deux frères continuèrent d'exploiter ensemble les cent quatre-vingts arpents du bien familial. Entre eux tout était commun, le travail comme le bénéfice. Avant de les quitter, signalons dans leur maison la présence du sieur Louis Gaultier de la Pigeonnière, 1^{er} capitaine des milices de Sainte-Foy. Ce brave homme devenu aveugle au mois de mai 1739, à l'âge de 66 ans, fut recueilli par les Hamel qui en eurent le plus grand soin. Le 30 juillet 1740, il cédait à ses bienfaiteurs tous ses immeubles qui consistaient en deux terres situées bout à bout dans la seigneurie de Gaudarville, borné au sud par le fleuve et au nord par la ligne de profondeur de quarante-deux arpents et demi, entre, au sud-ouest, la terre de Jean Huppé, dit Lagroix, et celles de Antoine Lemarié et François Boucher au nord-est¹⁶. Louis Gaultier cédait aussi son bétail : trois vaches à lait et deux bœufs de quatre ans.

En retour, François et Michel Hamel s'engageaient " à loger, coucher, nourir et entretenir le pauvre aveugle jusqu'à son décès, comme aussi de faire dire cent messes basses pour le repos de son

¹⁶ Sur ces terres voir Histoire de N.-D. de Sainte-Foy par Monsieur le Chanoine Scott, p. 317.

âme et fournir à l'église de Sainte-Foy quarante-cinq livres seize sous dus à Louis Gaultier par Louis Petitclerc son fermier et Guillaume Bellot," pour satisfaire à la promesse qu'il avait faite ci-devant à la fabrique"¹⁷.

Louis Gaultier mourut en 1757 entouré des soins pieux des Hamel.

Nous voudrions nous attarder encore dans cette maison où nous rencontrons tant d'exemples de travail, de piété et de charité pour signaler les dispositions testamentaires de François Hamel.

En 1765, François est un vieillard de soixante-quatorze ans. Resté célibataire, il voulut disposer de ses biens avant de mourir. A son frère Michel, il cède tous ses droits sur la terre paternelle et à sa belle-sœur Marie-Elisabeth Avisse, la partie de maison qu'il habite, "en reconnaissance des bons et agréables services qu'elle lui a rendus depuis qu'ils ont demeuré ensemble"¹⁸.

A la fabrique de Notre-Dame de Foy, François Hamel, lègue sa part d'une des deux terres qui lui reviennent de la succession de Louis Gaultier de la Pigeonnière "voulant que le fonds en appartienne à l'église et que le bois soit employé et consumé pour le service et usage exclusif de Monsieur le Curé"¹⁹.

¹⁷ Greffe Jacques Pinguet — 30 juillet 1740.

¹⁸ Cession François Hamel à Michel Hamel — 22 avril 1765 — Greffe Sanguinet.

¹⁹ Monsieur le Chanoine Scott a publié dans l'histoire de Ste-Foy un acte d'arpentage de cette terre par Ignace Plamondon, 4 juillet 1765. — Appendice XIX. — Cette habitation No 368 du cadastre est toujours propriété de la fabrique de Ste-Foy.

A la même fabrique, il lègue encore une somme de cinq cents livres qui devront être employées “ pour la chaire et la table de communion à faire dans la dite église ”. Et de plus une somme de vingt-cinq livres de rente au principal de cinq cents livres pour une messe annuelle à perpétuité “ à l'intention, pour le bien et avantage de la dite paroisse. ”

Enfin à sa nièce, Ursule Simon-Delorme, veuve de Pierre Bélanger, il donne “ une somme de mille livres, une fois payée, outre les cent cinquante livres qu'elle lui devait et cela sans préjudice de sa part de succession. ”

Après avoir ainsi satisfait sa piété et sa reconnaissance, François Hamel nomme pour son exécuteur testamentaire Messire François Borel, curé de Notre-Dame de Foy, le suppliant de partager tout le surplus de ses biens meubles ou immeubles entre ses héritiers “ classés par souche et non autrement²⁰. ”

François Hamel mourut entre le 4 et le 13 mai 1765. Regretté des siens, il laissa dans la paroisse le souvenir d'un homme pieux et zélé pour les intérêts de l'église.

Il nous faut maintenant, cher lecteur, quitter la côte Saint-Michel et, par la route qui traverse la Suède, gagner l'Ancienne-Lorette. Nous trouverons là, à la côte Saint-Paul, un autre Charles Hamel, troisième du nom, ancêtre direct de Madame Zéphirin Paquet.

²⁰ Testament de François Hamel — 21 avril 1765 —

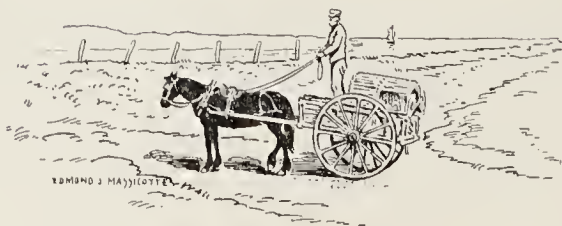
Grefte Sanguinet.

Inventaire de “ “ — 13 mai 1765 —

Grefte Sanguinet.

*Ah ! puisses-tu garder ta jerveur ancienne,
O race de croyants, bon peuple de chez nous !
Nulle gloire, ici-bas, n'égalerait la tienne,
Car un peuple n'est grand et n'est beau qu'à ge-
noux ! . . .*

“ L'église ”, BLANCHE LAMONTAGNE.



La famille Hamel

JEAN-CHARLES HAMEL (appelé simplement Charles III), époux de Marguerite Dubreuil.

1. *Joseph-Charles*, baptisé, le 18 janvier 1717, à l'Ancienne-Lorette ;
marié à Marguerite Robitaille, le 26 novembre 1742, à l'Ancienne-Lorette.
2. *Marie-Marguerite*, baptisée, le 31 décembre 1720, à l'Ancienne-Lorette ;
mariée à Joseph Robitaille, le 26 novembre 1742, à l'Ancienne-Lorette.
3. MICHEL-CHARLES, baptisé, le 3 octobre 1722, à l'Ancienne-Lorette ;
marié à Marie-Anne Belleau, à Ste-Foy, le 30 sept. 1748 ;
inhumé, le 19 avril 1790, à l'Ancienne-Lorette.
4. *Marie-Louise*, baptisée, le 3 juin 1727, à l'Ancienne-Lorette ;
mariée à Guillaume Belleau, le 3 fév. 1749, à l'Ancienne-Lorette.
5. *Philippe*, baptisé, en 1728 ;
marié à Madeleine Cloutier, le 10 mai 1751, à l'Ancienne-Lorette ;
inhumé, le 3 février 1758, à l'Ancienne-Lorette.

6. *Marie-Joseph*, baptisée, le 15 fév. 1729 ;
inhumée, le 10 janvier 1736, à l'Ancienne-Lorette.
7. *Charles-François*, baptisé, le 15 février 1733, à
l'Ancienne-Lorette ;
marié à Marie-Josephite Alain, le 14 novembre 1774.
8. *Jean-Baptiste*, baptisé, le 25 novembre 1735, à
l'Ancienne-Lorette ;
marié, à Madeleine Jély, le 6 février 1758,
à l'Ancienne-Lorette.



CHAPITRE III

Jean-Charles Hamel

Nous avons dit dans le chapitre précédent comment Charles Hamel avait préparé pour son fils aîné, Jean-Charles, sa terre de l'Ancienne-Lorette. C'est dans le contrat de mariage de celui-ci que nous relevons la donation paternelle.

Dans l'après-midi du 9 février 1711, les familles Hamel, Levasseur et Jorian se trouvèrent réunies, rue Saint-Joseph à Québec, chez Me Jean-Étienne Dubreuil, notaire royal, dont la fille, Marguerite, offrait la main à Jean-Charles Hamel. Me Pierre Rivet notait dans les conventions matrimoniales : "qu'en faveur de ce mariage Charles Hamel, père, cédait à son fils une terre sise à l'Ancienne-Lorette en la route Saint-Paul, et contenant quatre arpents de front sur vingt-trois arpents ou environ de profondeur jusqu'au ruisseau qui passe derrière l'église¹." Me Dubreuil de son côté mettait sa fille en possession de l'héritage maternel : un emplacement de cinquante-six pieds sur trente, situé à la Haute-Ville, rue de la Sainte-Famille.

Le mariage fut célébré à Sainte-Foy le 24 novembre de la même année au milieu des plus légitimes réjouissances. Quelques jours plus tard les

¹ Charles Hamel se réservait donc dans le haut de sa terre une profondeur de sept arpents depuis le ruisseau de Lorette jusqu'à la terre des Chartrain soit vingt-huit arpents en superficie.

jeunes époux s'installaient dans leur modeste demeure, côte Saint-Paul. La maison était toute en bois, lambrissée de planches en dehors et couverte aussi de planches doublées en bardeaux ; cinq croisées vitrées, de quatre vitres chacune, y laissaient abondamment pénétrer la lumière et le soleil. Le vert de la porte, des fenêtres et des contrevents contrastait avec le lait de chaux dont on avait badigeonné les murs et donnait à l'ensemble un air de gaieté. A l'intérieur, les appartements comprenaient simplement une cuisine et une chambre séparées l'une de l'autre par une cloison en planches emboutées². L'angle nord-est de la maison se trouvait exactement sur la ligne médiane des quatre arpents et tout près une légère dépression drainait le terrain, fournissant toujours de l'humidité aux racines d'un orme superbe qui étalait sa luxuriante ramure jusque par-dessus la route et élevait assez haut son énorme panache pour désigner à toutes les paroisses environnantes la terre des Hamel³.

Charles Hamel et Marguerite Dubreuil s'affectionnèrent vite à leur maison comme à leur terre. Ils y vécurent heureux protégés par la Vierge Marie qu'ils invoquaient matin et soir, comme tout bon paroissien de l'Ancienne-Lorette. Tous les dimanches et parfois en semaine, les deux époux montaient jusqu'à la petite église pour y satisfaire leur dévotion envers la Mère de Dieu.

² Détails fournis par l'inventaire de Jean-Charles Hamel, 16 juillet 1753. — Greffe Geneste.

³ L'orme des Hamel si brillamment mis en relief par le Frère Marie-Victorin dans "*La Corvée des Hamel*" — Récits Laurentiens p. 17.

Le riant village qui se cache aujourd'hui sous les frais ombrages de ses bosquets d'ormes et d'érables, n'existait pas encore en 1711. L'emplacement de la bourgade huronne était désert ; la chapelle et le presbytère occupaient seuls le haut plateau que découpent à pic comme une forteresse les ravins et la capricieuse rivière qui cache sous les épaisses frondaisons de ses rives le mystère de son perpétuel murmure et de ses colères.

Mais le dimanche ce coin délicieux s'animait à l'heure de la grand'messe. Dès le premier appel de la cloche les gens de Champigny : les Robitaille, les Gauvin, les Bonhomme, les Voyer, les Dufresne, les Jean Hamel se mettaient en mouvement et bientôt on les voyait monter la côte, en voiture, au pas de leur bête. Ceux de la côte Saint-Paul : les Alain, les Poitras, les Rouillard, les Routhier, les Guion, les Boutin, les Plamondon, les Fluet, les Lépine trottaient sur le chemin du roi et, au tournant de la route, se mêlaient au gens de Champigny. Par la route de Lorette⁴ venaient à pieds par petits groupes les Beseau, les Beaupré, les Robitaille, et par le chemin des Grands-Déserts : les Chartrain, les Berthiaume, les Drolet et les Migneron. Tout ce monde en attendant le dernier *tinton* de la messe, se mêlait, se saluait, se contait les nouvelles de la semaine. Et, tandis que les jeunesses s'ébattaient joyeuses et insouciantes sur la place, les fortes têtes de la paroisse tassaient parfois près du presbytère les trois marguilliers : Jean Hamel, Jacques Voyer et Nicolas

⁴ Appelée ensuite route des Beaupré ; aujourd'hui rang St-Jean-Baptiste.

Bonhomme et là, dans plus de solitude, le groupe discutait, en conciliabule, presque à voix basse, sur la nécessité de construire une église, car manifestement la chapelle des Hurons devenait trop petite⁵. Les grands projets demandent qu'on y songe longtemps : aussi ce n'est qu'en 1719 que fut décidée la construction de la première église de l'Ancienne-Lorette. Le 19 octobre de cette année, Jean Hamel, agissant comme premier marguillier, commandait à Jacques Parent de Beauport "quatre-vingt barriques de chaux bonne et marchande, livrable sitôt après les semences de l'année 1720, à mesure qu'il en fera et ce moyennant le prix de 370 livres en monnaie de cartes⁶." Le même jour, Jean Hamel chargeait Jean Pépin, maître-maçon et entrepreneur d'ouvrages de maçonnerie, de la construction de la nouvelle église et lui délivrait un acompte de 200 livres pour commencer les travaux⁷. Pratiquement la besogne marcha lentement, très lentement, puisqu'au 23 mars 1722, toutes les pierres nécessaires n'étaient pas encore au chantier, un dégel prématuré ayant rendu les charrois impossibles. On comptait cependant la terminer en 1722, puisque le 18 février, Messire Joachim Fornel, curé, et trois paroissiens avaient signé un contrat avec Laurent Duboc pour en dresser la charpente cette année même. Mais après le dégel de mars, on vit l'impossibilité de finir l'ouvrage à

⁵ La chapelle des Hurons, construite en 1674, avait 40 pieds de long, 20 de large et 25 de haut. Elle était en brique et sur le modèle de la Santa Casa de Lorette.

⁶ Marché, Jacques Parent et Jean Hamel, 19 oct. 1719 — Greffe Dubreuil.

⁷ Quittance, Jean Pépin à Jean Hamel, 19 oct. 1719 — Greffe Dubreuil.

temps. Quarante-quatre signatures s'opposèrent alors au contrat fait avec Laurent Duboc qui menaçait de demander un dédommagement pour l'inexécution de son marché, à date. Un jugement de l'intendant Bégon, du 23 mars 1722, régla le différend. Les protestataires représentés par Pierre Plamondon dit Lafleur, Michel Moisan, Charles Hamel et Noel Alain s'engagèrent à fournir à Laurent Duboc vingt-cinq minots de blé, moyennant quoi celui-ci résiliait son contrat⁸. Ce n'est donc probablement qu'en 1723 que fut terminée la première église de l'Ancienne-Lorette. Elle était bâtie en bonnes pierres et dessinait une croix bien franche. Tous ceux qui ont connu la deuxième église peuvent se faire une idée exacte de la première. Nous savons en effet qu'en 1835, Mgr Turgeon décida, à la demande même de la majorité des paroissiens de l'Ancienne-Lorette, que leur église serait seulement agrandie. On ne toucha ni au chœur ni au transept, la nef seule fut élargie de seize pieds et allongée de vingt-cinq. Pour recevoir une toiture plus ample, il fallut nécessairement exhausser les murs sur tout le pourtour et on leur donna vingt-cinq pieds d'élévation.

Ces données nous permettent d'affirmer que la première église de l'Ancienne-Lorette mesurait 120 pieds de longueur totale, 38 pieds de largeur à la nef et 70 au transept. Son axe s'inclinait un peu plus vers l'est que celui de l'église actuelle bâtie sur le même emplacement⁹. Sur la façade, au-dessus de la

⁸ Ordonnances des intendants.

⁹ Voir le plan de la nouvelle église dressé par MM. Ouellet et Lévesque, architecte le 21 juillet 1906.

Lorsque Jean-Charles Hamel vint habiter l'Ancienne-Lorette en 1711, une autre question s'agitait fenêtre vénitienne qui dominait le portail, trônait, dans une petite niche la statue de Notre-Dame.

Tous les paroissiens de l'Ancienne-Lorette s'intéressaient à la construction de leur église et Jean-Charles Hamel entre autres, comme nous l'avons dit ci-dessus. Aucune question paroissiale d'ailleurs ne lui était indifférente. Dès 1713, nous relevons sa signature au bas de deux actes de Messire François



LA DEUXIÈME ÉGLISE DE L'ANCIENNE-LORETTE.

Dupré, curé. Plus tard, en 1732, il agit comme deuxième marguillier avec Louis Fluet pour le transport à Messieurs les Curés d'une terre cédée par M. Juchereau-Duchesnay à la fabrique de l'Ancienne-Lorette¹⁰.

¹⁰ Cession fabrique de N.-D. de Lorette à Messire Jacrau 15 mars 1732 — Greffe Dubreuil.

parmi les censitaires de la seigneurie de Saint-Gabriel. Le besoin urgent d'un moulin. Puisqu'on avait une rivière dans la Seigneurie, pourquoi être obligé d'aller moudre ses grains jusqu'à Québec ou à Sillery ? . . De toute nécessité, il fallait un moulin . . . et le moulin finit par se bâtir.

Les travaux d'aménagements de la rivière confiés à Pierre Alain et Drolet, commencèrent en juillet 1717. Huit toises de pierre furent accumulées pour servir de base à l'édifice. Laurent Duboc, qui semble en avoir été l'entrepreneur général, avait déjà au travail une équipe d'équarrisseurs, au début de janvier 1718. La chaux arriva en mars et avril fournie par un nommé Chevalier, au prix de 580 livres. Le 20 avril Lapromenade livrait pour 200 livres de pierre de taille, et, le 22, Jean-Charles Hamel y apporte aussi une toise de pierre pour laquelle on lui verse quarante livres¹¹.

Noel Alain fut le premier meunier de Lorette ; il le demeura jusqu'à sa mort ; sur le prix de mouture il en donnait les trois cinquièmes aux seigneurs. " Au mois d'avril 1726, Louis Déry fait virer le moulin, lisons-nous encore dans le livre de compte : il a le tiers du prix de mouture et nous les deux tiers.

¹¹ Le livre de compte des Pères Jésuites qui nous fournit ces détails ajoute dans une note récapitulative : " La première pierre du moulin fut posée le 8 août 1718. On mit une plaque de plomb en bas de la fenêtre par où on fait entrer l'arbre et du côté de la côte. Le dit moulin a coûté en tout jusqu'à présent, 22 janvier 1719, la somme de 13,204 livres de cartes, soit en monnaie sonnante 15 livres de France pour 25 livres de cartes, la somme de 2,640 livres. Il y aura encore pour mille livres de cartes ou deux cents francs de dépenses à faire l'été prochain, 1719, pour le perfectionner. Il commença à faire farine à la fin de décembre 1718."

Le premier moulin de l'Ancienne-Lorette n'existe plus. Il était situé vis-à-vis de l'actuel mais de l'autre côté du chemin, là même où l'on peut encore voir l'ancien canal¹². Trop resserré contre la côte, le lin, lisons-nous encore dans le livre de compte ; il a le tiers du prix de mouture et nous, les deux tiers." moulin de 1718, étouffait dans son étroit espace. En 1755, il parut au P. Floquet, procureur des Pères Jésuites, qu'un moulin seigneurial devait prendre un peu plus ses aises. Bientôt l'on vit se dresser un moulin à deux étages, grand, spacieux, avec une bonne cour de facile accès. Et depuis, le moulin du P. Floquet¹³ n'a pas cessé de "virer". Les murs épais de trois pieds ont résisté aux intempéries des saisons, mais on sent cependant par leurs lézardes et leur délabrement superficiel que la vieillesse, là comme ailleurs, a besoin de soutien. Malgré sa fatigue, le vieux moulin moud toujours le grain, blute la farine, carde la laine, scie le bois et travaille le bardeau. Les Lorettains aiment leur moulin et son travail consciencieux, ils l'entourent de leur vénération ; c'est une personnalité, la plus vieille de la paroisse, une relique du temps des Français qu'il faudrait toujours garder, dut-on l'enchâsser en le restaurant¹⁴.

¹² Sur un plan du terrain du presbytère nous avons relevé sa position exacte.

¹³ Au frontispice une pierre porte gravé en relief le millésime de 1755 et le nom du P. Floquet.

¹⁴ Les Déry occupèrent le moulin de père en fils jusqu'en 1849. Le 30 avril de cette année, il fut affermé par le gouvernement, détenteur des biens des Jésuites, à Jean Robitaille. Le 20 septembre 1852, Jean Hamel acheta le moulin ; le 18 janvier, 1860, il le vendait à Victor Robitaille. Les propriétaires actuels, Joseph et Eugène Robitaille, fils de Victor chérissent la vieille relique et ne voudraient pas pour tout au monde la voir disparaître.

Le moulin seigneurial fut toujours un centre d'attraction. On s'y rendait avec des parents et des amis et, tandis que l'eau tombait sur la grande roue, que les meules moulaient, que le blutoir blutait, que les sacs se remplissaient, on taillait un brin de causette avec le meunier.



LE MOULIN SEIGNEURIAL DE 1755.

Au moulin encore, on voyait de temps en temps le seigneur quand il venait visiter ses censitaires et toucher les rentes ; souvent même il s'y réservait une chambre, à cet effet.

Dans ses rapports avec les Pères Jésuites, seigneurs de Saint-Gabriel, Charles Hamel se montra toujours loyal, courtois et respectueux. Le livre des comptes ne signale aucun retard dans le paiement des redevances dont il s'acquitte en argent ou en nature. A partir de 1728, il donne annuellement aux Révérends Pères " un petit veau et quatre chapons ", parfois le veau est remplacé par un mouton.

On le voit, il n'y avait rien de bien onéreux dans nos anciennes redevances seigneuriales : tout cultivateur qui travaillait tant soit peu arrivait facilement à nourrir sa famille, ramassait assez d'argent pour marier ses enfants, et n'était jamais embarrassé pour trouver sur sa terre les deux sous de cens qu'il devait par arpent.

Tel fut au moins le cas de Jean-Charles Hamel. Il éleva, sans aucune gêne, une famille de huit enfants, et, lorsque le temps arrivait de les établir, il avait toujours un bien à leur concéder, "désirant, comme on le lit dans un de ses actes de partages, procurer un établissement à tous ses enfants."

A cette fin, il se créa d'abord quelques ressources financières. De concert avec son épouse, il vendit les parts d'héritage de celle-ci, ce qui apporta au budget familial le précieux appoint de 848 livres¹⁵ auquel s'ajouta plus tard une somme de 200 livres, prix d'une terre qu'il possédait sur la route de Lorette¹⁶ et vendue à Louis Déry le 31 mars 1738. Mais

¹⁵ Vente Charles Hamel et son épouse à Pierre Simon, dit Delorme, le 7 octobre 1725. — Greffe Larivière.

Cession Charles Hamel et son épouse à Michel Voyer, 20 novembre 1734. — Greffe Pinguet.

¹⁶ Le dénombrement de 1733 porte cette note :

"Au bout de la profondeur des vingt arpents ci-dessus (les terres de la route Saint-Paul) est une route appelée Lorette sur laquelle sont de petites portions de terre dont la profondeur court sud-est nord-ouest et qui sont possédées par les ci-après savoir : Gabriel Boutin, Pierre Morin, Héritiers de Pierre Biseau, Noel Beaupré qui possède neuf arpents de front dont les cinq premiers ont douze arpents de profondeur et les quatre autres vingt ; au bout des douze arpents de Noel Beaupré est P. Rouillard et au bout des quatre arpents de vingt de profondeur sont Charles Hamel et le nommé Jorian qui possèdent en commun quatre arpents sur huit de profondeur."

Charles Hamel et André Jorian avaient acheté cette terre de Pierre Alain, le 4 juin 1713 — Greffe Dubreuil.

c'est surtout de sa terre de la route Saint-Paul que Jean-Charles Hamel tirait son meilleur revenu. Son inventaire nous apprend qu'il cultivait le froment, l'avoine, le lin, les pois et les gaudrioles. A l'automne on serrait le tout dans la grange où l'on en voyait toujours une partie suspendue aux poutres par les racines. Une jument et deux paires de bœufs tiraient tour à tour la charrue dans les terres en pente douce qui descendent vers la Suède. Trois vaches brouaient sur les coteaux ensoleillés et fournissaient abondamment du lait pour toute la famille. Une douzaine de moutons donnaient leur laine pour habiller les enfants et, au poulailler, douze poules et dix-huit oies pondaient ou s'engraissaient sous l'œil vigilant de la ménagère.

Dans la maison, une modeste aisance. La chambre est munie d'un poêle de fer sur trépied et renferme six chaises tournées, en bois de merisier ; les autres meubles : table, armoires et coffres, sont de noyer. La vaisselle d'étain de la cuisine et deux gobelets d'argent provenaient, par achat, de l'héritage d'André Jorian. La famille se suffit à elle-même pour la nourriture et le vêtement. La laine des moutons lavée et cardée se filait au rouet et se tissait au métier de la maison. Le lin cultivé sur la ferme finissait aussi par passer dans la navette pour devenir cette toile souple et forte que le temps usait à peine. Le pain se cuisait au *fourny* : petit bâtiment qui s'élevait proche de la maison et qui comprenait, outre le four, une sorte de vestibule où s'alignait la huche et les cuves.

Chez Jean-Charles Hamel c'était donc le travail avec le calme et la paix sereine qu'il procure. Aussi

quel plaisir pour lui de voir grandir sous son toit ses huit enfants et de quel cœur il les embrassait le soir après la pieuse lecture que faisait la mère, car on lisait dans la maison des Hamel. La bibliothèque en effet comprenait sept volumes couverts et reliés que nous aimerions à retrouver ne serait-ce que pour laisser quelques instants vibrer notre âme à l'unisson de celle si simple et si bonne de nos aïeux.

Charles Hamel établit ses fils dans la seigneurie de Gaudarville sur les terres qui s'étendent au sud de la route de Champigny. C'est là, qu'en 1750, nous les trouvons tous, à l'exception de Michel qui hérita du bien paternel. Philippe occupait sur la route Sainte-Anne¹⁷ une terre de trois arpents de large qui avoisinait celle de Joseph au sud-ouest ; puis venait Joseph Robitaille, époux de Marguerite Hamel et, en allant toujours vers l'ouest, Charles et enfin Jean¹⁸.

Outre ces habitations qui furent toutes payées par lui, Charles Hamel acquit encore des héritiers d'André Jorian, ses neveux, deux terres de peu d'étendue l'une située aux Grands-Déserts et l'autre sur la route Saint-Paul¹⁹. Il obtint aussi de M. Duchesnay une concession à la côte Saint-Jean-Bap-

¹⁷ Route suivant la ligne seigneuriale entre Gaudarville et Saint-Gabriel.

¹⁸ Vente Jean Robitaille à Joseph Hamel, 21 janvier 1741 — Greffe Pinguet.

Cession Charles Hamel à Charles et Jean Hamel — 15 février 1750 — Greffe Geneste.

Inventaire de la veuve de Philippe Hamel 28 et 29 mars 1765 — Greffe Geneste.

¹⁹ Vente Catherine Jorian à Charles Hamel — 5 mars 1731 — Greffe Dubreuil.

Vente Pierre Jorian à Charles Hamel, — 16 février 1729 — Greffe Pinguet.

tiste de Gaudarville qu'il vendit presque aussitôt à son cousin Jean Hamel pour une somme de 250 livres²⁰.

Ces diverses transactions nous montrent l'activité que déploya Charles Hamel dans l'administration de ses biens et l'établissement de ses enfants. Son travail, sa vie même n'était-elle pas pour eux ? Aussi sa joie fut grande quand, le 26 novembre 1742, il put par un double mariage unir sa famille à celle d'André Robitaille. Ce jour-là, en effet, on vit dans l'église de l'Ancienne-Lorette bénir, en même temps, dans une même cérémonie, les mariages de Joseph Hamel avec Marguerite Robitaille et de Joseph Robitaille avec Marguerite Hamel.

Six ans plus tard, c'est vers la famille Belleau²¹ de Sainte-Foy, que se tourne les regards de Jean-Charles Hamel lorsqu'il s'agit de trouver une épouse à son fils Michel. Et c'est sans doute le mariage de Michel Hamel avec Marie-Anne Belleau, le 30 septembre 1748, qui détermina celui de Guillaume Belleau avec Marie-Louise Hamel, le 3 février suivant.

Ces unions avaient comblé de joie l'âme de Jean-Charles Hamel. Hélas ! au moment où il ne voyait autour de lui qu'espérance et vie, la mort pénétra brusquement dans sa demeure et ce fut son épouse bien-aimée qu'elle coucha dans la tombe, le 5 décembre 1749. Cette perte attrista les dernières années de cet excellent père de famille. En peu de temps, ses forces diminuèrent ; aussi, le 16 juillet

²⁰ Vente Charles Hamel à Jean Hamel — 20 mars 1744 — Greffe Pinguet.

²¹ Variante, Bellot.

1753, il fit dresser son inventaire et partagea ses biens entre ses enfants. Au moment où se clôt son inventaire le 30 août, il est au lit fort malade et presque infirme. Cependant ce n'est qu'après avoir épuré son âme par une année et demie de souffrance qu'il alla rejoindre au ciel l'aimable compagne de sa vie. Il fut inhumé auprès d'elle le 13 mars 1755 dans le cimetière de l'Ancienne-Lorette.

Après la funèbre cérémonie, tous les enfants de Jean-Charles Hamel se réunirent encore quelques heures dans la maison paternelle. Au soir tombant ils se séparèrent le cœur encore gonflé d'émotion, mais l'âme cependant forte et prête aux luttes qu'impose la vie à tout chef de famille. Ne fallait-il pas imiter les chers disparus, prier comme eux, travailler et peiner pour Dieu comme eux ?

“ Transmettre à sa famille la maison paternelle, la terre reçue des ancêtres, devrait être un sentiment aussi fort, aussi étroitement attaché au cœur, aussi sacré que les liens du sang. ”

(Histoire de N.-D. de Foy, p. 408.)

— M. le Chanoine Scott, curé de Ste-Foy.



La famille Hamel

MICHEL-CHARLES HAMEL, époux de Marie-Anne Bel-leau dit Larose.

1. *Marie-Anne*, baptisée, le 24 septembre 1749, à l'Ancienne-Lorette.
2. *Michel*, baptisé, le 2 décembre 1750 ;
inhumé, le 7 avril 1751.
3. *Michel-Pierre*, baptisé, le 17 novembre 1751, à l'Ancienne-Lorette.
4. *Marie-Joseph*, baptisée, le 14 mai 1753, à l'Ancienne-Lorette ;
mariée à Jean Volant de Champlain, le 8 mai 1775 ;
inhumée à Québec, le 28 octobre 1779.
5. *Charles-Joseph*, baptisé, le 18 octobre 1754, à l'Ancienne-Lorette.
6. *Antoine*, baptisé, le 14 février 1756, à l'Ancienne-Lorette ;
ordonné prêtre, le 5 avril 1783 ;
inhumé à l'Hôpital-Général, le 17 décembre 1791.
7. *Pierre*, baptisé, le 18 avril 1757.
8. *Jacques*, baptisé, le 18 mai 1758 ;
inhumé à Michillimakinac en 1790.
9. *Louis-Michel*, baptisé, le 11 décembre 1759 ;
marié à Françoise-Angélique Parent, le 28 juillet 1788.

10. MICHEL, baptisé, le 15 octobre 1761 ;
marié, 1. à Josephte Sédillot dit Montreuil,
le 2 août 1785 ;
2. à Angélique Boivin, le 23 janvier 1809 ;
inhumé, 29 janvier 1825 ; à l'Ancienne-
Lorette.
11. *Jean-Baptiste-Noël*, baptisé, le 17 février 1763.
12. *Marguerite*, baptisée, le..... ?
mariée à Jacques Boivin dit Dufresne, le 5
février 1782, à l'Ancienne-Lorette.
13. *Marie-Louise*, baptisée, le 8 octobre 1765, à
l'Ancienne-Lorette ;
mariée à Antoine Rhode, le 27 février 1785.
14. *Marie-Charlotte*, baptisée, le 22 janvier 1767,
inhumée, le 8 janvier 1770.
15. *Marie-Anne*, baptisée, le 24 juillet 1768 ;
mariée à André Cloutier, le 5 octobre 1790 ;
inhumée en 1795 (inventaire, le 26 juin
1795).
16. *Pierre-Narcisse*, baptisé, le 29 avril 1770.



CHAPITRE IV

Michel-Charles Hamel

Michel-Charles Hamel succéda à son père sur la terre de Lorette. Né le 3 octobre 1722, il avait épousé, le 30 septembre 1748, Marie-Anne Belleau fille de Pierre Belleau, dit Larose, lieutenant de milice, cultivateur de Sainte-Foy. Nous lisons dans le contrat de mariage, dressé par Mtre Geneste le 22 septembre, que : “ Charles Hamel et Marguerite Dubreuil son épouse, étant d'un âge fort avancé et par conséquent hors d'état de pouvoir faire valoir par eux-mêmes le bien qu'ils ont pour les faire subsister, voulant d'ailleurs reconnaître la grande attache et affection particulière qu'a toujours eu pour eux Michel Hamel leur fils ; à ces causes et considérations ils ont, de leur bon gré, pure, libre et franche volonté, fait donation entre vifs de la quantité de deux arpents deux pieds de terre de front sur vingt-quatre arpents ou environ de profondeur, faisant moitié d'une habitation de quatre arpents quatre pieds de front sur la dite profondeur située route Saint-Paul avec la moitié des bâtiments qui sont construits sur la dite habitation et la moitié des biens meubles qui composent leur communauté..... ”

Cette donation fut donc une récompense de la piété filiale de Michel-Charles. La moitié du bien que ce contrat lui accordait était située le long de la route qui monte à l'église, l'autre moitié demeurant la part d'héritage de ses frères et sœurs ; mais Michel-

Charles restera bientôt propriétaire de toute la terre. En effet, nous le voyons successivement acheter pour une somme de quatre cents livres le sixième de bien auquel chacun de ses frères avait droit¹. La maison et le mobilier, le bétail lui-même demeurèrent à peu près tout entier en sa possession comme le montre l'acte de partage du 17 juillet 1753. Ainsi donc rien ne fut changé sur la terre des Hamel. Le bien reste intact ; c'est le même travail sur les coteaux, les mêmes semences qui tombent sur la glèbe fraîchement labourée ; seulement, chaque printemps, poussent avec les blés d'autres Hamel. Michel-Charles en vit apparaître seize sous son toit dans un espace de vingt années ; il les éleva avec toute la tendresse et la sollicitude d'un bon père de famille. L'un d'eux, Antoine, entra dans les ordres et fut curé à Saint-Laurent et à Saint-Pierre de l'île d'Orléans. Outre ses propres enfants, Michel-Charles Hamel garda à la maison paternelle les deux plus jeunes de ses frères, Charles et Jean. Jean s'établit sur sa terre de Champigny en 1758, mais Charles demeura encore à la maison une vingtaine d'années. Nous avons de Charles quelques actes qui nous le montrent louant à bail à son frère Michel sa portion d'héritage pour une somme de 20 livres par an². En 1773, nous ne savons pour quelle raison, il partit pour un voyage

¹ Vente par Philippe Hamel à Charles Hamel son père et à Michel Hamel son frère. 6 juin 1751. — Greffe Geneste.

Vente par Joseph Hamel à Michel Hamel, 7 mars 1752. — Greffe Geneste.

Vente par Gabriel Belot à Michel Hamel, 31 janvier 1762. — Greffe Geneste.

² Acte de volonté consenti par Charles Hamel à Michel Hamel, 17 février 1770. — Greffe Geneste.

au pays des Illinois. Il laissait à son frère l'administration de ses biens et le constituait son héritier en cas de décès³ " et cela, lisons-nous dans l'acte, pour récompenser son frère et sa belle-sœur des agréables services qu'ils lui ont toujours rendus ". Le voyage fut sans doute heureux car Charles revint au pays l'année suivante, rentra en possession de sa terre de Champigny et se maria le 14 novembre 1774 avec Marie-Joseph Alain.

A cette époque Michel-Charles était devenu l'un des personnages les plus remarquables de la paroisse, remplissant auprès de ses concitoyens les fonctions de bailli ; mais ni la considération du public, ni ses titres ne changèrent rien à ses habitudes de travail ; il demeura, comme ses pères, agriculteur. Deux de ses fils, Louis et Michel l'aidaient dans le labeur quotidien de toute la force de leurs jeunes bras ; aussi voulut-il récompenser leur activité en leur cédant tous ses biens par une donation entre vifs, du 25 juillet 1783. Les deux fils devaient en retour " vivre en union et communauté avec leur père et mère, les loger, chauffer, éclairer, nourrir et entretenir leur vie durant. En agir de même envers leurs frères et sœurs, ainsi qu'à l'égard des deux petites Volant de Champlain⁴, jusqu'à leur majorité alors qu'ils leur devront payer à chacun d'eux la somme de mille livres en or et argent⁵. Cette donation par égale moitié de tous

³ Dépôts de pièces par Michel Hamel, 24 juillet 1773. — Greffe Geneste.

⁴ Filles de Jean Volant de Champlain et de Marie-Josephte Hamel, tous deux décédés.

⁵ Donation Michel Hamel à Louis et Michel, ses fils, 25 juillet 1783.

les biens meubles et immeubles de Michel-Charles Hamel allait entraîner infailliblement le partage de la terre. Le 24 juillet 1785, en effet, Michel dressait son contrat de mariage avec Josephte Sédillot dit Montreuil et le lendemain 25, du consentement de ses père et mère, il obtenait de son frère Louis la séparation des biens.

D'après ce contrat Louis prend seul à sa charge le soin de toute la famille. Il s'engage de plus : " à construire à son frère une grange de trente pieds par vingt-quatre, couverte en paille ; il lui fournira aussi lorsqu'il sortira de la maison paternelle : une paire de bœufs de deux ans et demi, deux vaches, un cheval, quatre moutons, une charrue garnie, une carriole, un traîneau, une vieille traîne, cinq chaises, une bergère et deux marmites." Michel de son côté payera à chacun de ses autres frères et sœurs au nombre de six, Messire Antoine, prêtre, non compris, la somme de mille livres.

Les terres elles aussi, celle de la côte Saint-Paul, celle de la côte Saint-Ange et celle de la Montagne à Bonhomme furent sectionnées par moitié. A la côte Saint-Paul, comme la ligne de division frappait le coin est de la maison paternelle on la fit rentrer de dix pieds dans la terre de Michel sur une longueur d'un arpent à partir du chemin.

Le 2 août 1785, Michel et Josephte Sédillot se présentaient à l'autel pour recevoir la bénédiction nuptiale. Ce fut une belle fête de famille ! Ce jour-là, la maison des Hamel se trouva trop petite. On dressa la table des noces à l'ombre du grand orme dont les bras protecteurs couvraient avec orgueil la nombreuse lignée. La joie déborda jusqu'au soir.

Au moment où les derniers rayons du soleil couchant cessèrent d'illuminer la cime de l'arbre, les voitures des parents et amis franchirent une à une la barrière et des voix s'élevaient franches et claires : " Au revoir ! Bonne chance ! Vous viendrez chez nous ! Ne manquez pas de venir ! " Le premier soin de Michel Hamel fut d'édifier sa maison sur son propre terrain. Mais avant de pénétrer sous son toit rentrons dans la demeure paternelle où nous avons laissé Louis, devenu le soutien des *vieux* et le protecteur des *jeunes*.

Nous sommes en 1785, année de bonheur et de paix pour Michel-Charles Hamel. Il a dépassé la soixantaine. Dans ses membres, il ressent les fatigues des durs labeurs, mais son âme reste sereine et calme. A part la plus jeune de ses filles, tous ses enfants sont établis. Louis, il est vrai, n'est pas encore marié, mais on prévoit déjà le jour où Françoise-Angélique Parent viendra s'asseoir au foyer des Hamel. C'est le 28 juillet 1788, que l'heureux père conduisit à l'autel les deux jeunes époux : dernière joie familiale ménagée par la Providence à ce vaillant au soir de la vie.

Michel-Charles Hamel fortifié par la réception du suprême viatique s'endormit dans le Seigneur le 17 avril 1790, à l'âge de soixante-sept ans et demi. Sa Grandeur Mgr de Capsa chanta le service en présence des représentants de toutes les familles de la paroisse accourus pour rendre un dernier hommage au travailleur infatigable, au bailli intègre, au chrétien exemplaire que tous estimaient et vénéraient.

La famille Hamel

MICHEL, marié 1². à Josephte Sédillot dit Montreuil.

1. *Josephte*, baptisée, le 26 février 1787, à L'Ancienne-Lorette ;
mariée à Jean Alain, le 11 février 1811.
2. *Michel*, baptisé, le 13 mars 1788 ;
le 12 novembre 1794.
inhumé, le 12 novembre 1794.
3. JOSEPH, baptisé, le 9 juillet 1789.
marié, le 16 novembre 1813, à Angélique Moreau, à Ste-Foy ;
inhumé, le 16 septembre 1854.
4. *Antoine*, baptisé, le 12 juin 1791.
(Boulangier à Berthier en bas ? ou en haut ? en 1821).
5. *Jean-Noël*, baptisé, le 26 décembre 1792 ;
inhumé, le 7 mai 1794.
6. *Julie*, baptisée, le 9 septembre 1794 ;
mariée à Joseph Alain, le 26 novembre 1810.
7. *Michel*, baptisé, le 27 avril ;
inhumé, le 29 mai 1796.
8. *Pierre*, baptisé, le 27 avril ;
inhumé, le 29 mai 1796.
9. *Michel*, baptisé, le 24 janvier 1798. (mort avant 1821.)
10. *Elisabeth*, baptisée, le 2 février 1800 ;
mariée à Joseph Gingras, capitaine navigateur à Berthier.

11. *Narcisse*, baptisé, le 4 mars 1802 (commis-marchand à Québec en 1823.)
 12. *Philippe*, baptisé, le 27 novembre 1803 ;
inhumé, le 20 octobre 1804.
 - MICHEL, marié, 2^o. à Angélique Boivin.
 13. *Jean*, baptisé, le 14 janvier 1810.
Marié 1^o. à Louise Belleau, le 29 février 1833 ;
2^o. à Julie (Flovie ?) Lavergne.
 14. *Marie-Angélique*, baptisée, le 17 mai 1811.
 15. *Luce*, baptisée, le 25 août 1815 ;
inhumée, le 10 octobre 1816.
 16. *Pierre*, baptisé, le 18 août 1818 ;
inhumé, le 2 août 1819.
 17. *Louise-Marie*, baptisée le 7 juillet ;
inhumée le 4 septembre 1820.
-

CHAPITRE V

Michel Hamel.

Après la mort de Michel-Charles, Louis devint effectivement le chef de la famille. Michel, préférant sa complète liberté, venait déjà, depuis quelques mois, de se décharger sur son frère du soin de payer à ses sœurs la somme de mille livres dues en vertu du contrat de 1785⁶; à cet effet, il lui avait abandonné sa part dans la terre de la côte Saint-Ange⁷. Aussi c'est Louis qui verse sa dot à Marie-Anne, le 26 septembre 1790, jour de son contrat de mariage avec André Cloutier⁸.

Louis et Michel avaient un frère plus âgé, Jacques, né en 1758 dont nous n'avons pu retracer l'existence. Nous savons seulement qu'il partit pour les "pays d'en haut" en 1789; il mourut à Michillimakinac en 1790 et nous possédons une procuration de Marie-Anne Belleau, sa mère, donnant pouvoir à M. Pierre Saint-Cire juge de paix demeurant à Batiscan de liquider la succession de son fils défunt⁹.

Un autre deuil vint bientôt affliger plus profondément la pauvre mère : son fils le plus cher, Antoine, le prêtre, entré à l'Hôpital-Général depuis le 15 novembre 1789, malade et infirme, s'y éteignait brusquement à l'âge de 35 ans. Il fut inhumé, le 19 décembre 1791, dans la chapelle de l'Hôpital "le long

⁶ Partage entre les sieurs Louis et Michel Hamel, 25 juillet 1785. — Greffe J.-B. Panet.

⁷ Transport et cession consentis par Michel Hamel en faveur de Louis Hamel, 30 novembre 1789. — Greffe J.-B. Panet.

⁸ Greffe J.-B. Panet.

⁹ Procuration M.-Anne Bellot, 10 mars 1792. — Greffe J.-B. Panet.

de la grille et les pieds près de la balustrade ” en présence d’un grand concours d’ecclésiastiques et des représentants des diverses communautés religieuses de la ville.

Après ces deuils, il semblait à Marie-Anne Belleau qu’il ne lui restait plus rien à faire sur cette terre. Elle avait hâte elle aussi de s’envoler vers la bienheureuse éternité. Le 11 mars 1792, elle dressa donc son testament léguant à Louis et à Michel, ses deux seuls fils survivants, les deux mille livres qu’elle avait réservées à Jacques et à Antoine, à charge de fournir à chacune de leurs sœurs une piastre d’Espagne¹⁰.

Louis Hamel continua d’entourer sa mère des soins assidus que réclamait son âge et il put ainsi la garder près de lui, dans sa maison, jusqu’au 19 mai 1802, jour où il déposa ses restes mortels près de ceux de Michel-Charles Hamel, son époux.

La mère disparue, Louis abandonna la terre et s’établit au faubourg Saint-Jean, à Québec. Pourquoi ? Nous en ignorons le motif. Les vieilles terres des Hamel changèrent de propriétaire ! Celle de la côte Saint-Ange fut vendue à Jean Robitaille fils¹¹, et celle de la côte Saint-Paul à Jacques-Alexis Paradis¹². Michel seul demeurait encore sur la moitié du bien paternel. Il concentra ses forces et son travail sur sa terre de la côte Saint-Paul. De même qu’il avait cédé à son frère Louis sa part dans le bien

¹⁰ Testament de Marie-Anne Bellot, 11 mars 1792.— J.-B. Panet.

¹¹ 6 avril 1795. — Greffe J.-B. Panet.

¹² 11 février 1806. — Greffe F. Têru.

de la côte Saint-Ange, de même il vendit celle qu'il possédait dans " le bois debout " de la montagne à Bonhomme, moitié à son oncle Charles¹³ et moitié à Antoine Blondeau, maître forgeron de l'Ancienne-Lorette¹⁴. Toutes ces ventes n'étaient pratiquement que les premiers sons du glas sonnant sur la terre des Hamel. Un événement imprévu en précipita le morcellement, et tout morcellement d'une terre est sa ruine à brève échéance. Brusquement, le 1er décembre 1807, Michel Hamel vit s'affaïsser près de lui sa chère épouse. Hélas ! il ne releva qu'un cadavre ! La mort avait frappé à l'improviste, sans même permettre au prêtre de verser dans l'âme de la mourante les consolations divines des derniers sacrements. Ce deuil brisa la vie et les espérances de Michel Hamel. Comment décrire son angoisse, lorsqu'il se vit, seul, au milieu de jeunes enfants réclamant des soins maternels ? La solitude lui fut cruelle. Aussi, après deux ans de veuvage, il se résolut à épouser une femme active et dévouée, Angélique Boivin, qui apporta au foyer des Hamel quelque chose du cœur de la mère défunte. Mais, malgré ses qualités, ce n'était point la mère ; les grands surtout sentant les chemins de la vie s'ouvrir devant eux se désaffectionnèrent de la maison.

Julie partit la première. Né en 1794, elle épousait Joseph Alain le 26 novembre 1810. Le père songea dès lors à fixer près de lui son aîné, Joseph, et son gendre, Joseph Alain. A cet effet, le 26 décembre 1810, il céda à tous deux la moitié de sa terre, soit un ar-

¹³ 12 juin 1793. — Greffe J.-B. Panet.

¹⁴ 22 septembre 1806. — Greffe J.-B. Panet.

pent de large, par parts égales. Les deux jeunes gens reçurent aussi "la moitié des maisons, granges et autres bâtiments construits sur la dite terre." Mais c'est en vain que le père essayait de river ses enfants au sol. Joseph Alain, menuisier de profession, quitta bientôt l'Ancienne-Lorette et se fixa au faubourg Saint-Jean-Baptiste de Québec. Joseph Hamel cependant demeura : il aimait la culture et, volontiers, il y aurait consacré sa vie, mais le jeune homme voyait bien qu'avec le petit lopin de terre qui allait lui revenir, il ne pourrait jamais entretenir une famille. Il apprit donc aussi la menuiserie qui, plus tard, devait lui fournir un supplément de bénéfice. Ayant ainsi orienté sa vie, il se maria le 16 novembre 1813 avec Angélique Moreau, fille de Charles et de Josephte Provost de la paroisse de Saint-eFoy. C'est sans doute pour mieux accommoder le nouveau ménage que Michel se retira dans la partie nord-est de la maison laissant à Joseph et aux autres enfants de sa première femme la partie sud-ouest¹⁵. C'est de là que s'envolèrent, les uns après les autres, tous les enfants de Michel Hamel. Josephte la fille aînée épousa Jean Alain, de Lorette, le 11 février 1811. Elisabeth suivit son mari, Joseph Gingras, à Berthier¹⁶. Antoine s'établit aussi dans cette paroisse dont il devint le boulanger.

Enfin Narcisse s'engagea à Québec vers 1820, comme commis-marchand. En 1821, les enfants de Michel Hamel réclamèrent leur part d'héritage et le

¹⁵ La maison de Michel Hamel avait 47 pieds de façade. La partie sud-ouest dévolue à Joseph mesurait 30 pieds sur 20 de large, tandis que la partie nord-est restée au père avait 26 pieds de profondeur sur 17 de front. — Partage entre J. Alain, J. Hamel et Michel Hamel, 30 sept 1815. — Greffe R. Lelièvre.

¹⁶ Joseph Gingras était "capitaine navigateur".

père crut bien faire de se désister de tous ses biens en leur faveur. Le 24 septembre, tout ce qui restait du bien des Hamel passa aux mains de Laurence Organ, marchand de Québec ; seul, Joseph garda sa part, six perches et huit pieds de front sur vingt arpents en profondeur sur lesquels il bâtit une petite maison, une grange et une étable. Là aussi se dressait l'orme familial qui persistait à vivre tant que ses racines plongeraient dans le sol des Hamel. Trois ans encore le père se reposa sous le toit de son fils Joseph qu'il aimait à contempler du pas de la porte traçant des sillons droits comme des lignes où semant à la volée l'avoine et le froment. Le 29 janvier 1825, il rejoignit au cimetière de l'Ancienne-Lorette toute la lignée des Hamel défunts.

*Ne regardez pas votre patron comme un homme
qu'il faut saigner ou appauvrir,
Mais comme un père qu'il faut aimer et enrichir.
Sa fortune fait la vôtre.*

La famille Hamel.

JOSEPH HAMEL, époux de Angélique Moreau.

1. *Joseph*, baptisé, le 9 juillet 1789, à l'Ancienne-Lorette ;
marié à Adélaïde Belleau, le 8 janvier 1839, à l'Ancienne-Lorette ;
inhumé, le 8 avril 1890, à L'Ancienne-Lorette.
2. *Jacques*, baptisé, le 26 octobre 1815, à l'Ancienne-Lorette ;
marié à Louise Paquet, fille de Joseph et Elisabeth Picher, le 13 janvier 1846 à St-Roch de Québec.
3. *Angélique*, baptisée, le 5 mars 1817, à l'Ancienne-Lorette ;
mariée à Pierre Paradis, à l'Ancienne-Lorette, le 24 juillet 1849.
4. *Charlotte*, baptisée, le 16 octobre 1818, à l'Ancienne-Lorette ;
mariée à Édouard St-Pierre, le 13 octobre 1840.
5. *Josephite*, baptisée, le 23 novembre 1819, à l'Ancienne-Lorette ;
mariée à Onésime Saint-Amant, le 14 sept. 1841 ;
inhumée, le 5 janvier 1894, à Québec.
6. MARIE-LOUISE, baptisée, le 23 mai 1821, à l'Ancienne-Lorette ;
mariée à Zéphirin Paquet, le 1er août 1841, à Notre-Dame de Québec ;
inhumée, le 19 septembre 1910, à St-Roch de Québec (cimetière St-Charles).

7. *Jean*, baptisé, le 8 juin 1822, à L'Ancienne-Lorette ;
marié 1° à Henriette Lanoie, le 10 février 1846 ,à St-Norbert d'Arthabaska ;
2° à Clorinde Landry, le 13 novembre 1871, au même endroit.
8. *François*, baptisé, le 27 octobre 1824 ;
inhumé, le 17 mars 1830, à L'Ancienne-Lorette.
9. *Narcisse*, baptisé, le 25 juin 1826, à L'Ancienne-Lorette ;
marié à Catherine Anger, le 1er février 1853, à L'Ancienne-Lorette.
10. *Julie-Mathilde*, baptisée, le 25 octobre 1827, à L'Ancienne-Lorette.
11. *Julie*, baptisée, le 29 juin 1830, à L'Ancienne-Lorette ;
mariée, à François Kirouac, le 6 juin 1848, à St-Sauveur de Québec ;
inhumée, le 24 janvier 1915, à St-Sauveur de Québec.
12. *Suzanne*, baptisée, le 16 sept. 1831 ;
inhumée, le 13 octobre 1903, à St-Sauveur de Québec.
13. *Siméon*, baptisé, le 30 avril 1833 ;
marié à Marie Pépin, le 27 octobre 1863, à L'Ancienne-Lorette ;
inhumé, le 14 avril 1914, à L'Ancienne-Lorette.
14. *Louis-Barthélemy*, baptisé, le 21 août 1834 ;
inhumé, le 20 août 1835, à L'Ancienne-Lorette.

15. *Michel*, baptisé, le 19 janvier 1836, à L'Ancienne-Lorette ;
marié à Marie Byron, à Sherbrooke (meublier).
16. *Charles*, baptisé, le 3 mai 1838, à L'Ancienne-Lorette ;
marié à Marie-Philomène Jobin, le 11 juillet 1860, à St-Roch de Québec.
17. *Catherine*, baptisée et inhumée le 22 mars 1840,



CHAPITRE VI

Joseph Hamel.

Joseph Hamel mena sur son bien une vie de labeur qui ressembla en tout point à celle de ses pères. Les traditions familiales nous le montrent élevant ses enfants dans des habitudes de vie chrétienne et d'activité ardente. Nul n'avait le droit de chômer sous son toit et, dès que les enfants arrivaient en âge de rendre quelque service, on les voyait aider leur mère à la maison ou leur père aux champs, aux étables, à la boutique.

La postérité de Joseph Hamel fut nombreuse : neuf garçons et huit filles remplirent peu à peu la petite maison. Le père eut la joie de les voir, dociles à ses avis, marcher avec droiture dans le chemin de l'honneur. Il aurait souhaité posséder plus de fortune pour les mieux établir, mais hélas ! ses maigres ressources fruit des labeurs journaliers suffisaient à peine à leur entretien. Aussi il ne faut pas s'étonner de voir les enfants de Joseph Hamel quitter de bonne heure la maison paternelle pour gagner leur vie.

C'est à ce foyer de laborieux qu'apparut le 23 mai 1821, celle qui devait être vingt-deux ans plus tard, Madame Zéphirin Paquet. Comme ses frères et sœurs, Marie-Louise Hamel, enfant, prit ses ébats sous l'orme familial ; comme eux, elle apprit auprès du père, comment on doit obéir à la dure loi du travail et, plus tard, elle racontera à ses enfants que, jeune fille, elle peignit les croisées et mastiqua les vitres de la deuxième église de L'Ancienne-Lorette dont son père avait l'entreprise de menuiserie.

Joseph Hamel, en effet, était devenu plus menuisier qu'agriculteur et parmi ses contrats le plus important fut certainement celui qu'il prit pour l'agrandissement et la reconstruction de l'église de sa paroisse en société avec ses deux beaux-frères, Joseph et Jean Alain, le 24 juillet 1837. Cette entreprise fut



MAISON PATERNELLE DE MARIE-LOUISE HAMEL.

plutôt un acte de dévouement et de piété qu'une affaire commerciale. Qu'on en juge. Les entrepreneurs devaient : " 1°. Fournir et poser les lambrourdes du plancher, les poutres du jubé et les piliers du clocher ; 2°. Tailler et placer la charpente de l'église, dresser la couverture en planches embouvetées et la couvrir de bardeaux ; 3°. Planchéier tout le bas avec des madriers de trois pouces d'épaisseur ;

4°. Faire, vitrer, peindre et poser les chassis et les portes... ; et tout cela pour la modique somme de quatre cent cinquante livres. C'était pour chacun des entrepreneurs, travailler pendant les trois mois de leur contrat, pour une livre et demie par jour, y compris le prix des matériaux qu'ils s'engageaient à fournir. Toute la paroisse admira ce dévouement et personne ne s'étonna d'apprendre que Messire Joseph Laberge, curé, avait promis à Joseph Hamel, principal bâtisseur de la maison de Dieu, la faveur de dormir son dernier sommeil sous le toit qu'il avait si généreusement et si pieusement dressé¹⁷.

C'est dans l'église restaurée de l'Ancienne-Lorette que Joseph Hamel conduisit tour à tour, la plupart de ses enfants le jour de leur mariage pour y recevoir la bénédiction nuptiale. De 1839 à 1853, c'est presque chaque année un nouveau foyer qui se fonde et des souhaits de bonheur qui s'échangent

¹⁷ La construction de la deuxième église de l'Ancienne-Lorette fut le résultat de deux suppliques des habitants de la paroisse présentées à sa Grandeur Mgr Turgeon, évêque de Québec. La première, du 15 mars 1834 portait deux cent neuf signatures et demandait que l'église fut simplement réparée et agrandie. La seconde, du 19 mai de la même année sollicitait la construction d'une nouvelle église, elle était signée par cent quarante-trois paroissiens seulement.

Conformément à la demande de la majorité des habitants il fut décidé : 1. Que la nef serait élargie de seize pieds et allongée de vingt-cinq. — 2. Que l'on élèverait tous les murs à la hauteur de pas moins de vingt-cinq pieds. — 3. Que les croisées du sanctuaire et des chapelles latérales, dont les dimensions restaient les mêmes, seraient agrandies de manière à les mettre en harmonie avec celles de la nouvelle nef.

L'entreprise de la maçonnerie fut confiée à Jean Paquet et Pierre Gauvreau ; Régis Lapointe éleva le clocher et le surmonta d'une croix de fer. La voûte intérieure fut l'œuvre de Louis-Xavier Leprohon, maître-sculpteur de Saint-Roch de Québec.

— (Voir les contrats dans le greffe de Me DeFoy, 24 juillet 1837 et 13 mai 1841.

sous l'orme des Hamel. Le vieil arbre, chaque printemps, tissait plus serré et portait plus loin la trame de son ombrage. Mais hélas ! un matin de septembre de l'année 1854, il vit passer sous sa ramure, un cercueil, suivi de l'innombrable lignée des Hamel. Joseph, le père de cette superbe famille, venait de mourir. Nous avons sur les derniers moments de Joseph Hamel un mémoire écrit de la main de son fils aîné et que nous transcrivons ici.

“ Papa reçut le bon Dieu, le 6 septembre 1854, pour la dernière fois ; le lendemain Monsieur le Curé lui administra l'extrême-onction. Quelques instants après je m'approchai de son lit. Il me regarda, les yeux humides, et me dit qu'il n'avait plus la force de prier le bon Dieu. Je lui dit d'y penser et que cela était suffisant. — “ J'y pense beaucoup, répondit-il ” — J'ajoutai que nous prierions le bon Dieu pour lui et je lui demandai, de le prier pour nous quand il serait au ciel. Il se mit alors à pleurer en élevant la vue au ciel et me dit simplement : “ oui ”.

“ Dans la même journée, il me demanda de régler un petit compte entre Monsieur Laberge et lui, et il m'énuméra les effets et les articles. A partir de ce moment jusqu'au quatorze au matin il resta dans un calme parfait et en pleine connaissance.

“ La nuit, dans la matinée, comme nous étions nombreux à la maison nous nous rassemblâmes autour de son lit et je lui demandai de nous bénir. Ses yeux se mouillèrent de larmes en nous voyant à genoux près de lui ; il leva les yeux et la main droite vers le ciel et dit : “ Que Dieu vous bénisse tous, mes enfants. ” Il mourut le quatorze septembre, à cinq

heures du matin, sans faire plus de résistance qu'une personne qui s'endort.

“ Il a été inhumé dans l'église, le 16, qui était un samedi. On lui mit les arcs de décoration qu'il avait faits lui-même. Tous les autels étaient tendus de noirs. ” — *Joseph Hamel*.

Quelques jours plus tard, comme les feuilles de l'orme familial dispersées par les vents d'automne, les Hamel disparurent, emportés çà et là par les exigences de la vie. Dans la maison presque vide demeurerait cependant encore la mère, Angélique Moreau, sur qui se concentra toute l'affection de ses enfants et petits-enfants. Énergique en face du devoir, elle était en même temps bonne, douce et très hospitalière. C'était pour elle jour de fête, lorsque ses enfants mariés se réunissaient à Lorette et lui présentaient ses petits-enfants. Ceux-ci, les Kirouac, les Saint-Pierre et les Paquet, élevés à la ville, se rappellent avec bonheur les délicieuses vacances qu'ils passaient chez leur grand'mère. Quand s'ouvraient à nouveau les portes des écoles, les enfants ne s'éloignaient qu'à regret de cet asile pieux. Grand'maman, l'œil humide, les regardait partir, et s'ennuyait, paraît-il, longtemps, de ne plus entendre leur babil enfantin.

Lorsque mourut Angélique Moreau, le 6 juillet 1867, son fils Siméon, le treizième de la famille, hérita de ce qui restait du bien des Hamel. Ses bras étaient forts et robustes. Chez lui ni ambition ni désir de fortune rapide ; il aimait la terre et ne voulut devoir qu'à elle seule son pain quotidien. Le 27 octobre 1863, il avait épousé Marie Pépin, personne douce et pacifique comme lui. Pour favoriser le nouveau ménage tous les fils de Joseph Hamel convinrent d'a-

bandonner à leur frère Siméon leur part d'héritage paternel¹⁸ soit une terre de six perches et huit pieds de front sur vingt arpents de profondeur et une part de terre à bois située dans la deuxième concession de Belair contenant deux perches et quinze pieds de front sur trente arpents de profondeur.

Si petit que fut ce bien, Siméon s'en montra satisfait. D'ailleurs, la maison ne se remplit pas d'enfants comme il l'avait espéré et, dès lors, pourquoi ne pas se contenter de ce que la Providence lui avait donné ? La vie de Siméon et de Marie, sa femme, s'écoula donc dans les modestes travaux de la ferme. Un jour il leur fallut s'arrêter : les soixante-douze ans de Siméon réclamaient quelque adoucissement. Les deux époux s'entendirent alors pour céder tout leur bien à Isidore Robitaille qui promettait d'avoir soin d'eux jusqu'à leur mort. L'acte de donation fut dressé le 9 avril 1905. Le lendemain, Siméon et sa femme se retirèrent dans les appartements du premier étage et laissèrent le rez-de-chaussée au nouveau propriétaire.

L'orme qui depuis deux siècles abritait les Hamel protesta, à sa manière contre ce changement. Il avait trop vécu !... Il résolut de mourir !... A chaque tempête du printemps ou de l'automne, à chaque orage de l'été, on l'entendait gémir en se tordant sous la rafale ; et le lendemain en débarrassant la route des branches tombées qui parfois jonchaient le sol, Isidore Robitaille ne pouvait s'empêcher de dire : " Il est bien vieux l'orme des Hamel, son tronc

¹⁸ Donation en faveur de Siméon Hamel, 28 juin 1869. — Greffe Ét. Légaré.

doit être pourri, autant vaudrait l'abattre." La vétusté de l'arbre devint donc une réalité ; bien plus, elle devint un danger, car qui sait, n'allait-il pas dans sa chute certaine écraser quelque paisible passant ?

Or, une après-midi de printemps de 1908, Isidore Robitaille et son engagé donnèrent à l'arbre quelques coups de hache comme pour le sonder. Devant ce suprême avertissement, l'orme resta absolument impassible ; pas une de ses branches ne s'agita, pas un de ses bourgeons gonflés de sève ne frémit ; et cependant, le lendemain, l'orme devait mourir !... Ce jour-là, de bon matin, deux ouvriers de la compagnie du téléphone détachèrent de leurs poteaux les fils électriques du chemin et les renfermèrent dans un tube de fer reposant à terre. Précaution nécessaire, autant pour protéger les fils que pour ne pas interrompre les communications, car le géant, en tombant, aurait certainement tout brisé.

Le grand travail commença vers les huit heures du matin. Isidore Robitaille, son engagé et six ou sept hommes : les voisins Paradis et ceux venus pour battre du blé, s'attaquèrent au colosse. Les haches succédèrent aux haches toute la journée. Ce n'est que vers quatre heures que l'orme s'abattit soulevant un vrai nuage de poussière qui l'enveloppa tout entier. Fiers de leur succès, les travailleurs se répandirent dans les branchages. Haches et godendards entrèrent en jeu. Au coucher du soleil il ne restait plus de l'orme que l'immense tronc étendu en travers du chemin ; son diamètre dépassant de beaucoup la longueur des godendards, on fit appel à la dynamite pour le débiter. Quinze bâtons, placés aux bons endroits, le déchiquetèrent suffisamment pour qu'on

put en débarrasser la route. C'est alors qu'on s'aperçut que l'orme des Hamel avait le cœur solide et qu'il aurait pu, peut-être, vivre encore cent ans, mais pourquoi perdait-il des branches dans la tempête... Son tronc donna onze cordes de bois bien mesurées¹⁹. Telle est l'histoire véridique de la mort de l'orme des Hamel sur laquelle la plume du Frère Marie-Victorin a brodé une page délicieuse dans "La corvée des Hamel".²⁰

Quelque temps après Isidore Robitaille vendit ce qui restait du bien des Hamel à Jean Paradis et alla demeurer au village. Il emmena avec lui Siméon Hamel qui mourut en cet endroit, le 14 avril 1914. Comme le tronc du vieil orme, la famille des Hamel est restée bien saine et bien vigoureuse. Ses rejetons innombrables peuplent nos villes et nos campagnes et partout ils font honneur aux mâles vertus puisées aux veines des aïeux.

¹⁹ Nous devons ce récit à M. Isidore Robitaille lui-même.

²⁰ Récits Laurentiens, p. 16.

*Canadien, que l'amour des champs,
Te garde où vécut ton ancêtre
Que tes jours s'écoulent, rians,
Près du clocher qui t'a vu naître.*

CONCLUSION

Aux jeunes gens.

Un jour, M. Paquet invitait un commerçant à lui rendre visite. Celui-ci prétextait, qu'en semaine, la chose lui était à peu près impossible, vu ses occupations.

— Venez le dimanche, lui répliqua M. Paquet.

— Je le ferais avec plaisir, Monsieur, mais je ne demeure pas à Québec.

— Où demeurez-vous donc ?

— A Lévis.

— A Lévis ? mais alors, vous n'avez qu'à *clencher la porte* pour entrer.

M. Paquet est tout entier dans cette originale expression. Habitué à triompher des difficultés, il ne pouvait comprendre qu'un homme s'arrêtât devant un obstacle. Toute sa vie est un hymne à l'énergie, à l'effort, au travail persévérant. C'est en nous plaçant à ce point de vue que nous avons voulu le présenter à la jeunesse comme un modèle digne d'être imité.

Jeunes gens, qui entrez dans la vie active, ne restez pas hésitants devant la porte. Mettez-vous en tête un but précis, un dessein net, conforme à vos goûts, à vos aptitudes, mûri par la réflexion, appuyé par la sagesse des conseils de votre père, de votre mère ; puis *clenchez* hardiment et marchez de l'avant.

N'oubliez pas que la vie est une lutte. Vous ne voulez pas, certes, être compté parmi les vaincus. Ne craignez donc ni les sueurs, ni les souffrances, ni les fatigues du combat. Trempez-vous l'âme, faites-vous une volonté forte, devenez un homme, agissez virilement. Si M. Zéphirin Paquet en arrivant à Québec eût perdu son temps en amusements frivoles, croyez-vous qu'il aurait laissé à ses enfants une fortune si considérable ?

Méfiez-vous du plaisir, c'est un dissolvant de l'énergie. Nous sommes nés pour travailler, pour gagner notre pain à la sueur de notre front, et non point pour courir après les voluptés : qui les savoure, s'empoisonne et l'âme et le corps. Osez résister à vos passions, aux entraînements des mauvais compagnons, à l'ambiance délétère des milieux déprimants. Gagnez les hauteurs où règne la vertu.

Ne soyez pas du troupeau qui suit en aveugle, qui applaudit aujourd'hui ce qu'il conspuera demain. Ayez plus d'indépendance. Soyez homme de principes et de caractère. Réfléchissez, pesez mûrement toute chose, puis, que rien ne vous fasse dévier du droit chemin. Les jeunes gens s'enthousiasment vite, ils sont tout feu pour entreprendre ; mais, hélas ! peu savent supporter sans défaillance la continuité de l'effort. Découragés, ils s'en vont, papillons de la vie, folâtrant dans toutes les voies et ne se fixant à rien.

Zéphirin Paquet fut plus ferme. Il ne craignit pas de porter le bidon de lait au bras, de pousser sa petite voiture à chien, de se lever matin, de travailler énergiquement. Il s'était dit : " Je veux réussir :

je serai le premier des laitiers de Québec. ” Il l’est devenu, par la force et la ténacité de sa volonté.

Peut-être direz-vous : “ M. Paquet a bien changé de métier. ” — Je vous l’accorde, mais l’a-t-il fait à la légère, par découragement ? — Non, il a pris un an pour y songer. Imitiez-le, jeunes gens. Et, si jamais vous sentez le microbe de l’inconstance s’insinuer dans votre imagination et votre volonté, raidissez-vous contre son action déprimante ; prenez le temps de réfléchir aux conséquences de l’acte que vous voulez poser. N’ajoutez pas votre nom à la liste déjà longue des ratés de la vie. Les ratés n’étaient pas en principe des nullités, mais ils le sont devenus par leur faute : ou bien, manquant de réflexion, ils ont trop présumé de leurs aptitudes ; ou bien, manquant de constance, ils ont lâché le gouvernail et sont partis à la dérive, en désespérés.

Luttez donc, jeunes gens ; il y va de votre intérêt ; il y va aussi de l’intérêt de notre race canadienne-française.

La besogne qui se présente à nous est immense. Toutes les branches de l’activité humaine sollicitent des bras vigoureux.

Nos champs nous crient : — “ Ne nous abandonnez pas ; effaradochez, essouchez, épierrez ; remuez notre sol ; ne laissez

“ Nulle place où la main ne passe et repasse. ”

Nos forêts nous crient : — “ Venez à nous, mais, de grâce, n’allumez pas l’incendie dans nos futaies : vous perdriez en un jour ce qu’un siècle élève à grand-peine. Vous avez besoin de poutres, de planches, de meubles, voici nos troncs. Ne saccagez pas nos

taillis: Laissez se perpétuer la forêt, elle est un élément essentiel de votre fortune nationale.

Nos rivières en bondissant sur les rochers de leur lit nous crient : — “ Endiguez nos rives, barrez notre cours et vous allez voir quelle puissance nous sommes. Apportez-nous des roues à palettes, des turbines et nous moudrons gratuitement votre grain ; gratuitement nous vous donnerons la lumière et la force électrique. ”

Du sein de nos montagnes, du lac Champlain à Gaspé, des rives de l'Ottawa aux rives du Labrador, s'élèvent aussi des voix : voix de l'or, voix de l'argent ; voix du cuivre, voix du chrome ; voix du plomb, voix du zinc ; voix de tous les métaux, voix de toutes les roches : amiante, feldspath, mica, graphite, magnésite, molybdénite — et toutes ces voix nous crient : — “ Venez à nous, creusez la terre, jetez-nous dans vos fourneaux et constatez quelle est notre richesse. ”

J'entends aussi, deux fois par jour, les sirènes criardes de nos usines et de nos manufactures qui appellent à l'ouvrage ouvriers et ouvrières. Je vois tout un peuple s'engouffrer dans l'atmosphère poussiéreuse et empestée de ces vastes établissements, et je me prends à rêver de la décentralisation de l'industrie. Je me dis : — “ Qu'il ferait donc bon, pour ces malheureux, vivre au grand air, chez eux, dans l'intimité moralisante du foyer.

Dans les cantons suisses comme dans bien des villages français, chaque homme, chaque femme devient pendant l'hiver un industriel. Selon ses goûts et ses aptitudes, l'homme est menuisier, tisserand, électricien, horloger ; la femme : couturière, bro-

deuse, tricoteuse, etc. Henri Ford tente, dit-on, aux États-Unis, la mise en pratique de cette idée et prétend par ce système réduire dans une proportion considérable ses frais de production. Je le crois volontiers, car, dans les campagnes, la vie est plus facile et la main-d'œuvre moins cher.

Certains magasins d'Europe pratiquent depuis longtemps cette décentralisation du travail. Des villages entiers sont mobilisés ; l'un pour le tricotage des bas, un autre pour la confection des chemises, un troisième pour la façon des habits. Chaque famille reçoit en dépôt les machines à tricoter ou les machines à coudre. La voiture du magasin fait la tournée une fois par semaine. Elle apporte la laine, le fil, les tissus nécessaires et rapporte les objets confectionnés, payés toujours comptant d'après un taux fixe.

Évidemment ce système exige que nos cultivateurs, tout en restant attachés au sol deviennent experts dans un métier. Mais qui d'entre eux ne peut le devenir, soit par une éducation adaptée à cette fin, soit par l'apprentissage familial ? Pourquoi n'aurions-nous pas des générations de menuisiers, de forgerons, de tailleurs, de tisserands, d'ébénistes, d'électriciens, d'horlogers, etc., travaillant chez eux dans leurs heures de loisir.

Le flot des marchandises étrangères nous envahit. Nos commandes se font principalement au delà de nos frontières, nos capitaux émigrent, nous nous ruinons volontairement nous-mêmes. — " Le jour où nous apprécierons tous l'importance capitale qu'il y a de conserver, chez nous et pour nous, notre argent, d'en faire bénéficier notre commerce et nos industries ;

ce jour-là, la puissance économique de la province de Québec aura doublé.” Ces graves paroles de l’honorable L.-A. Taschereau, notre premier ministre, méritent d’être prises en sérieuse considération. Oui, le jour où nous produirons, chez nous, ce que nous consommons, le jour où nous consentirons à n’acheter que chez nous, dans les magasins de notre ville, des objets fabriqués par nous-mêmes, ce jour-là, nous aurons doublé notre fortune. Nous nous plaignons que l’argent se fait rare ; pourquoi, alors, jeter le peu qui nous reste par delà la frontière.

Il s’agit ici d’une œuvre patriotique. Écoutez la voix d’Étienne Parent. Dans un discours du 15 janvier 1862, il disait à des commerçants :

“ Individuellement et collectivement les marchands doivent s’occuper sans cesse de l’exploitation avantageuse de toutes nos ressources, n’en laissez aucune dormante ou en souffrance ; et ce devra toujours être pour eux un sujet de honte, si c’est leur faute, de vifs regrets, si ce ne l’est pas, que des étrangers viennent, à notre porte, nous enlever les richesses dont la nature nous a dotées, ou nous apporter des produits bruts ou manufacturés qu’on aurait pu se procurer dans le pays même à aussi bonne composition. Un pays, pas plus qu’un particulier, ne doit tirer du dehors ce qu’il peut produire lui-même. Si nous jetons les yeux sur les fabriques domestiques, nous verrons que nous, habitants du vieux Canada, nous sommes pour un bon nombre tributaires des habitants du Haut-Canada, sans parler de nos autres voisins du sud. Nos seaux, nos balais et mille autres articles d’usage domestique, nous viennent du Haut Canada. Véritablement nous mériterions que no-

ménagères fissent usage de leur arme naturelle, le manche à balai, pour nous réveiller et nous forcer à devenir plus industriels....”

“Ce ne sont pas pourtant les bras qui nous manquent dans un pays où toute la population agricole est presque inoccupée pendant cinq mois de l’année. Ce n’est pas non plus la force hydraulique qui nous fait défaut, car sous ce rapport nous sommes mieux partagés que le Haut-Canada où les fabriques domestiques se multiplient, faisant, partout où elles existent, surgir de terre des villes et des villages florissants. Qu’on ne dise pas non plus que les capitaux nous manquent ; car s’il n’y a pas partout accumulation de capitaux en peu de mains, partout il y a l’association. Ce qu’un homme ne peut pas faire, deux, quatre, dix, cent le peuvent, sans gêner leurs opérations ordinaires.” — Notre sol est-il moins fertile que celui des pays qui nous inondent de leur produits ? Nos champs ne peuvent-ils plus donner le chanvre et le lin. Nos moutons se refusent-ils à nous donner la laine ? Les forêts, leur bois ? Nos rivières et nos lacs, la houille blanche ? Nos pieds ne foulent-ils pas partout dans nos montagnes, les métaux de toutes sortes ? — “Que nous manque-t-il donc ?

“Peut-être, avouons-le, chez les uns l’esprit public, chez les autres, le manque d’instruction suffisante, d’abord pour concevoir et mûrir l’idée d’une entreprise industrielle, et ensuite pour la réaliser avec des chances de succès ..

“A l’œuvre donc, jeunes amis. Vous avez un des plus beaux, un des plus riches pays du monde à exploiter. Avec un pays comme le nôtre on court

plus de risque en allant trop doucement qu'en allant trop vite. Serait-il dit qu'ayant la nature pour auxiliaire et combattant à nos côtés, nous perdriions la victoire ? ¹

Je sais que depuis Étienne Parent nous avons marché dans la voie qu'il traçait aux hommes de son temps, mais sommes-nous rendus assez loin, ne nous reste-t-il pas encore du chemin à parcourir ? A chacun d'y répondre. Oui, jeunes gens, notre industrie vous appelle : elle sollicite vos efforts ; ne lui refusez pas vos bras.

Peut-être entendrez-vous aussi la voix douce et attirante du commerce qui vous promet fortune rapide. Prenez garde ! la carrière n'est déjà que trop encombrée. Trop de marchands et trop de stock, c'est la faillite certaine quelque part. Cependant si vous vous y hasardez, ne craignez pas, soyez ferme et tenace comme M. Paquet.

Les professions libérales offrent aussi à qui entend leurs voix de brillantes perspectives d'avenir. Etre avocat, notaire, médecin, architecte, ingénieur est certainement très beau et très noble, mais n'y arrive pas qui veut. Ici plus qu'ailleurs il faut avec des aptitudes spéciales une longue et sérieuse préparation.

Toutes ces voix s'élèvent de la terre, elles parlent d'intérêt ou d'idéal humain. Mais il en est encore une autre, jeunes gens, dont l'accent sublime fait peut-être tressaillir votre cœur généreux. Oh ! celle-ci, elle descend du ciel et parle de dévouement et de sacrifice. C'est la voix du Christ Rédempteur, appe-

¹ Discours prononcé devant l'association des commis-marchands, le 15 janvier 1862.

lant des ouvriers à sa vigne. Il veut, ce bon Jésus, sauver l'humanité et l'amener triomphante avec lui dans le ciel. Il vous dit : " Quitte ton père, ta mère ; jette tes biens, ta fortune dans le sein des pauvres ; puis viens et suis-moi dans la pauvreté et l'ignominie de la croix. Je ferai de toi mon apôtre. Tu iras à travers le monde prêcher mon évangile, catéchiser les ignorants, secourir ceux qui chancellent, relever ceux qui sont tombés." Oh ! sublime mission, confiée par Dieu au sacerdoce chrétien ; oh ! œuvres admirables créées et soutenues, pour le plus grand bien de l'humanité, par la vaillante armée des apôtres : prêtres, missionnaires, Frères des écoles, religieux et religieuses de tous ordres et de toutes congrégations, puissiez-vous être comprises, estimées et recherchées par tous mes lecteurs.

De quelque côté que la Providence dirige vos pas, rappelez-vous, jeunes gens, qu'il vous faut sortir vainqueur de la lutte pour la vie. Aux vaillants, aux hommes de volonté énergique, de caractère robuste, le premier rang ; aux paresseux, aux timides, aux inconstants, la dernière place.

Si donc quelque ambition légitime travaille vos fibres n'ayez pas peur de vivre, votre vie, pleinement, dans la vérité, la justice et le bien. Et laissez-moi vous le crier encore en terminant.

" Ceux qui vivent, ce sont ceux qui luttent. Ce sont
Ceux dont un dessein ferme emplit l'âme et le front
Ceux qui, d'un haut destin, gravissent l'âpre cime ;
Ceux qui marchent pensifs, épris d'un but sublime,
Ayant devant les yeux, sans cesse, nuit et jour,
Ou quelque saint labeur, ou quelque grand amour."

Victor Hugo.

*Extrait des minutes de Berthonneau, notaire à Poitiers,
déposées aux Archives de la Vienne (liasses E4 — 26)*

MARIAGES PASQUIERS ET GUILLOCHEAU ET FORGET

Juillet 1659. — Par devant nous notaires royaux a Poictiers soubsignés ont esté présentz personnellement establiz et dhue-ment soubsignés Méry Pasquier, me sargetier, et Morice Pasquier, son filz, aussy me sargetier, bien et dhuelement autorisé de sondit père, demeurans en cette ville de Poictiers en la paroisse de St Jehan-Baptiste, d'une part, et Renée Guillocheau, vefve de deffunct Jacques Forget, marchand, et Françoise Forget, sa fille et dudit feu, aussi bien et dhuelement autorisée de ladite Guillocheau, sa mère, pour l'effet du contenu des présentes, demeurans en cette dite ville de Poictiers, d'autre part. Entre lesquelles parties ont esté faictes les promesses de mariages et convenances qui s'ensuivent. Sçavoir est que de l'avis de leurs parens et amis ausquelz elles ont déclaré en avoir conféré de part et d'autre, lesdits Méry Pasquier et Renée Guillocheau et lesditz Morice Pasquier et Françoise Forget ont de très bon gré et volonté soubz les dites autoritez promis et promettent se prendre a femme et mary espoux toutesfois et quantes que l'un en sera par l'autre ou de sa part sommé et requis, les solennitez de nostre mère Ste Eglise catholique, apostolique et romaine pour ce gardées et observées, pour faire et contracter communaulté, sçavoir lesdits Méry Pasquier et Renée Guillocheau ensemblement, et lesdits Morice Pasquier et Françoise Forget aussi ensemblement, mais séparément d'avec lesdits Méry Pasquier et Guillocheau, et ce dès le jour de leur bénédiction nuptiale au désir de la coustume de ce pais de Poictou. En faveur duquel futur mariage ledit Méry Pasquier promet donner audit Morice, son filz, son mestier de sargetier et sa garniture et dependances d'icelluy, plus un lict de couchette qui consiste en son chaslit de bois de chesne, sa coeste, traversier et mante de boulangé, deux linceux, et un coffre de bois de cerizier et cinq livres de vesselle d'estain, dans ledit jour de la bénédiction nuptiale, et le tient quitte des fraiz de son apprentissage et maistrize et ce sur les droitz a luy appartenant tant accause de la succession de deffunte Vincende Beaumond, sa mère, première femme dudit Méry, que sur la succession d'icelluy Méry à escheoir.

Et ladite Guillocheau promet donner en dot a ladite Forget, sa fille, aussy tant sur la succession dudit feu son père escheue que sur la sienne, a escheoir aussy dans ladite bénédiction nuptialle, la somme de soixante livres en deniers avec un lict garny de son chaslict de bois de noier, une paillasse, coeste en coessin remply de plume, une mante de laine blanche barée de noir, ung ciel de broderie et ses courtines et contenance de sarge jaulne, deux linceux, deux nappes, une douzaine de serviettes, un chaudron d'airain de deux seaux ou envyron, deux esçuelles d'estain, une broche, un poelson et une cuillère d'airain, lesquelz meubles entreront en la communauté desdits Morice Pasquier et Forget; et a l'esgard de ladite somme de soixante livres, elle sera employée en acquest par ledit Morice Pasquier au profict de ladite Forget pour luy tenir lieu de domaine antien a elle et aux siens de son estoq de ligne. Et le persus du bien de ladite Guillocheau, qu'elle a déclaré consister en pareille somme de soixante livres en argent, plus ung chaslict de bois de noier garny de deux coestes, deux traversiers, deux orilliers, une mante, ung ciel de toelle blanchie, ung coffre de bois de noier, six linceux, une douzaine de serviettes, six nappes, une table foncée de quatre piedz et demy de long, ung chaudron d'airain d'une seillée, une casse, deux broches et six livres de vesselle; esquelles chozes Claude Forget, aussy son filz et dudit feu, a la quarte partie; ladite Guillocheau portera en la communauté future d'entre elle et ledit Méry Pasquier, lequel sera tenu employer ladite somme de soixante livres en acquetz au profict de ladite Guillocheau et dudit Claude Forget, qui leur tiendra lieu de domaine antien et aux leurs de leur extocq en ligne; et d'aultant que ledit Méry Pasquier a trois aultres enfens de sondit premier mariage, sçavoir Marguerite, François et René Pasquiers, est convenu qu'il fera fere inventaire au plus tost des effetz mobiliers de sa communauté d'avec sadite deffunte femme pour la dissolution d'icelle Et est aussy accordé que lesdits trois enfens et ledit Claude Forget seront norris et entretenus aux frais de ladite future communauté desdits Méry Pasquier et Guillocheau. Et advenant dissollution desdites communautés futures, sera au choix et option desdites Guillocheau et François Forget de les accepter ou de renoncer a icelles, et en cas de renonciation elles ou les leurs pourront prendre et emporter chascunes la somme de

soixante livres en argent ou les acquestz qui en auront esté faictz, ensemble les meubles et aultres chozes par elles portées èsdites communaultez avec leurs vestemens, bagues et joyaux et autres hardes servans a leur usage personnel, le tout francq et quitte de toutes debtes ors qu'elles y feussent obligées, dont lesdits futurs espoux ou leurs héritiers seront tenuz en acquitter ou garantir lesdites pourparlées et les leurs, lesquelles auront douaire sur les biens de leurs maritz, le cas advenant. Ainsy le tout a esté stipulé et accepté par lesdites parties respectivement, lesquelles pour l'entretien et accomplissement ont donné leur foy, obligé et hipotecqué tous leurs biens présentz et futurs. Doné, lu, jugé et condamné audit Poitiers avant midy en l'estude de Berthoneau, l'un de nous ditz notaires, le vingt-neufiesme jour de juillet MVIe cinquante neuf, et ont lesdites parties déclaré ne savoir signer.

(Signé : Gilles Belliard.

Jehan Pineau.

Cailler

Berthonneau.

Collationné à l'original, Poitiers, le 4 juin 1924,

L'Archiviste de la Vienne.

(Signé : Salvini.

*Lettre référant à la note 14 du VI^e ch. de la 1^{ère} Partie :
Famille Paquet.*

Longuil le 5 novembre 1782.

Ma cherre Merre

Je me fais l'honneur de vous répondre à vo troiis lettre que je resseu de vous. La dernière datte deu quant octobre dernier

Vous me fettes des reproches que je ne vous donne point de mes nouvelles par écrit. Sest pour la seconde que je vous écrit. Vous me demandez sy je reseu les petit paquet que vous in'aves envoieez. Je les e reseu donc je vous ean remerisie je vous an e bien de loblasion.

Vous me demandez mon consantemant pour veandre la par de drois quy peuve me revenir. Je vous donne plain pouvoir de fairre tout comme si jy Etes moy même Epour marque d'asseu. rance je fait signé deus temoin si dessous françois Mongeau et Louis Gellé.

Je croiies porter la nouvelle moi-même mes il met impossible pour le presant, mais j'espère que ma cherre epouze desandra l'hiver prochain pour avoir l'honneur de vous voir en personne.

Je finis en vous embrassant ausi bien que mon pairre et ma soeur et ausy bien que ma seur quy est ches mon fraire le ceurré¹.

Le témoin ne sait point signé on fait leur marque ordinaire

Je vous anbrasse de tout mon cœeur sean oublier mon epouze quy vous anbras plus que moy

François Paquet et jeneviève Levasseur mon épouse En témoin de plus Jean Arres

¹ M. l'abbé Auguste-David Hubert, alors curé de Québec, était fils de Charles Hubert et de Charlotte Thibault. On se rappelle que Marie-Louise Chapeau avait épousé Charles Hubert, le 12 août 1765.



TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE	I
Avant-propos	III

ZÉPHIRIN PAQUET — SA FAMILLE.

CHAPITRE I.	L'Effort Colonisateur Français au Canada	1
CHAPITRE II.	La Famille Pasquier au Bourg-Royal....	18
CHAPITRE III.	Maison Pasquier à la Canardière.....	39
CHAPITRE IV.	Jacques Pasquet	69
CHAPITRE V.	Martin Pasquet	90
CHAPITRE VI.	Claude Pasquet	103
CHAPITRE VII.	Joseph Pasquet.....	119
CHAPITRE VIII.	Vers l'avenir.....	137

ZÉPHIRIN PAQUET — SA VIE, SON ŒUVRE.

CHAPITRE I.	Enfance et Jeunesse.....	149
CHAPITRE II.	Zéphirin Paquet — Laitier.....	155
CHAPITRE III.	Laitier ou Marchand	168
CHAPITRE IV.	L'initiation commerciale — Les principes de M. Paquet.....	175
CHAPITRE V.	Le Magasin de Saint-Sauveur.....	191
CHAPITRE VI.	M. Paquet, rue S.-Joseph.....	201
CHAPITRE VII.	Création de l'établissement Paquet.....	212
CHAPITRE VIII.	M. Paquet, marchand. — L'acheteur....	222
CHAPITRE IX.	M. Paquet, marchand. — Le vendeur...	233
CHAPITRE X.	M. Paquet et ses employés	245
CHAPITRE XI.	L'œil du Maître	259
CHAPITRE XII.	M. Paquet intime — Ses relations de famille	267
CHAPITRE XIII.	Dernières années de M. Paquet. mort.....	276

LA FAMILLE HAMEL.

CHAPITRE I.	Son origine. — Ses premiers représentants	287
CHAPITRE II.	Charles Hamel II.....	307
CHAPITRE III.	Jean-Charles Hamel.....	323
CHAPITRE IV.	Michel-Charles Hamel	339
CHAPITRE V.	Michel-Hamel	346
CHAPITRE VI.	Joseph Hamel	354
Conclusion	Aux jeunes gens.....	362
Contrat des mariages Pasquiers et Guillocheau et Forget ..		371
Lettre de François Paquet à sa mère		374

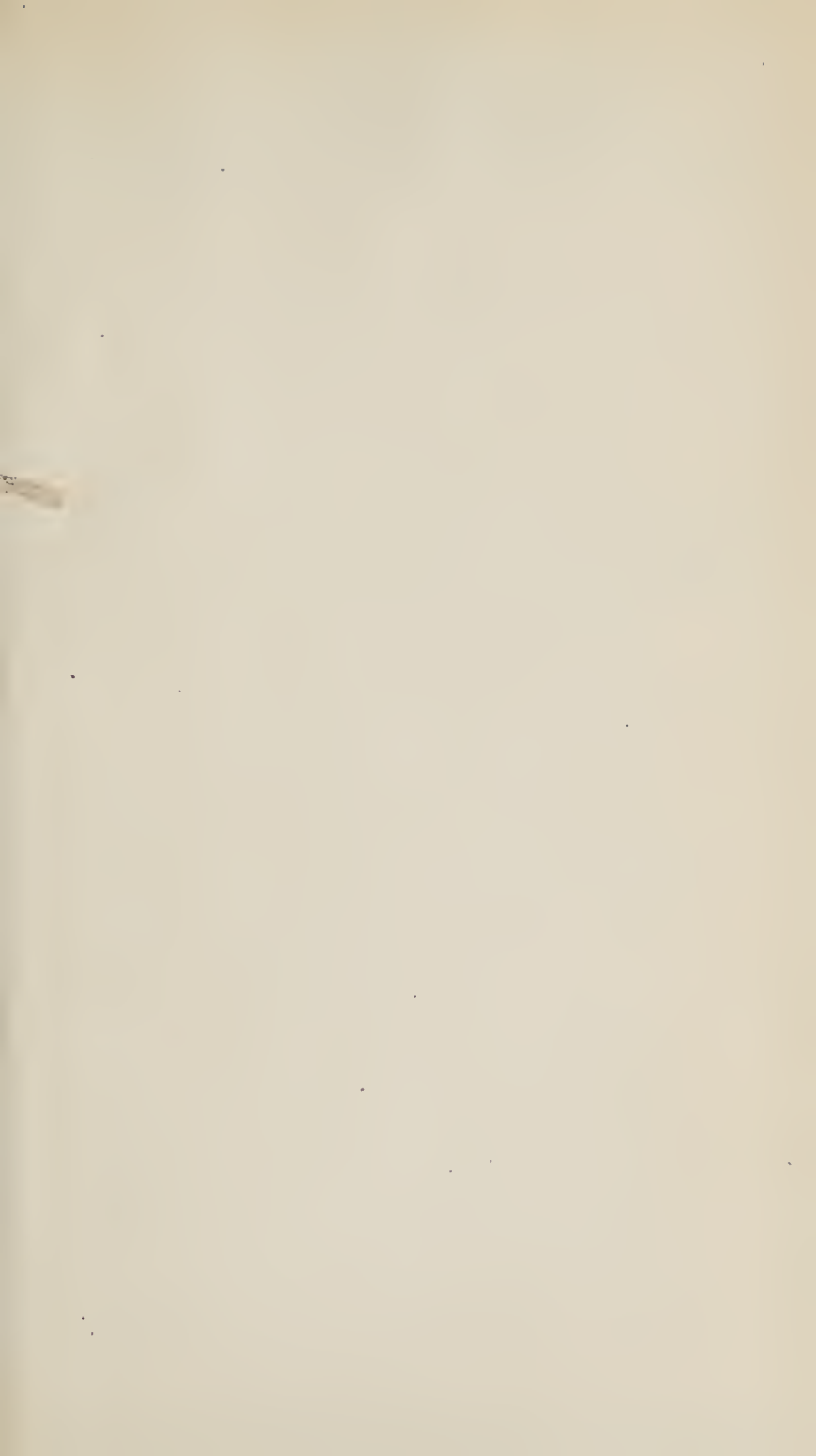
TABLEAUX GÉNÉALOGIQUES

Famille de	Méry Pasquier.....	17
—	Maurice Pasquier.....	38
—	Jacques Pasquet.....	66
—	Martin-François Pasquet.....	89
—	Claude Pasquet.....	101
—	Joseph Paquet.....	116
—	Zéphirin Paquet.....	282

Famille de	Charles Hamel I.....	285
—	Charles Hamel II.....	305
—	Jean-Charles Hamel.....	321
—	Michel-Charles Hamel.....	337
—	Michel Hamel.....	344
—	Joseph Hamel.....	351

ILLUSTRATIONS

Zéphirin Paquet et sa signature.....	22
Les premiers propriétaires de Bourg-Royal.....	40
Ruines de la maison de Maurice Pasquier.....	48
La Canardière en 1690.....	99
Monument des Braves.....	106
Le bac du passeur de la rivière du Cap-Rouge.....	122
Le métier ancestral.....	145
La famille de Joseph Paquet au pied du Calvaire.....	148
Zéphirin Paquet.....	150
Maison paternelle de Zéphirin Paquet.....	162
Incendies de 1845 à Québec.....	171
Premier magasin.....	181
Deuxième magasin.....	210
Blanc de facture.....	215
Le Bloc Paquet.....	218
Magasins actuels de la Compagnie Z. Paquet.....	286
Marie-Louise Hamel et sa signature.....	328
La deuxième Église de l'Ancienne-Lorette.....	331
Le moulin seigneurial de 1755.....	355
Maison paternelle de Marie-Louise Hamel.....	

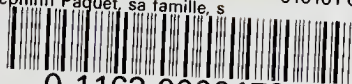


DATE DUE

CT 310 .P3 A7 1927

Zéphirin Paquet, sa famille, s

010101 000



0 1163 0000173 6

TRENT UNIVERSITY

CT310 .P3 A7 1927.
Zéphirin Paquet, sa famille, sa
vie, son oeuvre.

394439

DATE	ISSUED TO

394439

